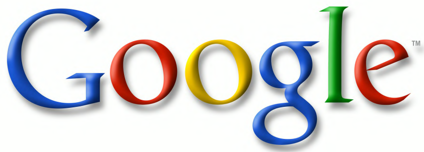
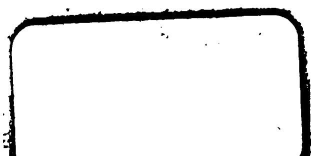






HISTOIRE UNIVERSELLE

Le Christianisme

(De 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 exemplaires sur papier de Hollande.
10 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés par l'éditeur.

MARIUS FONTANE

HISTOIRE UNIVERSELLE

Le Christianisme

(De 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.)



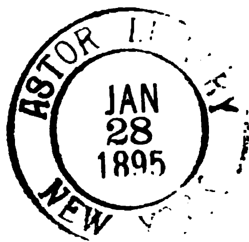
PARIS

Alphonse Lemerre, Éditeur

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

—

M D CCC XCIV


ASTOR
JAN
28
1895
NEW



CHAPITRE PREMIER

Après Sylla. — Origines et destinées de Rome. — Mœurs. — La famille : père, enfants, épouse, mère. — Le mariage. — Esclaves et courtisanes. — Les jeunes filles. — La femme romaine. — Le parasite. — Le luxe. — Débauche et cruauté. — Superstitions. — L'urbanité.



En perdant Sylla, Rome perdit le dernier maître qui lui convînt. Tout concourra désormais à la dissolution de la Cité violente. Florus, évoquant en son histoire la légende consacrée des origines, écrira : « Rémus, le premier, aperçoit six vautours; mais Romulus en voit ensuite douze; vainqueur par cet augure, il presse les travaux de sa ville, plein de l'espoir qu'elle sera belliqueuse; ainsi le lui promettaient ces oiseaux habitués au sang et au carnage. [1] — « Qu'est-ce, dira Cicéron, que la vraie cité? Est-ce toute réunion, même de bêtes féroces? Est-ce

toute multitude, même de fugitifs et de brigands rassemblés en un même lieu ? »

Figé dans sa morgue, inintelligent de l'avenir, le Romain se laissera conduire jusqu'aux plus extrêmes absurdités ; et il s'étonnera du mépris qu'il provoque, de l'isolement où il se perd, exterminant ses ennemis, saccageant son propre territoire, dilapidant ses butins. Artisan de sa ruine, en usant avec les vaincus « comme le Sénat en use avec le peuple », il ne verra pas que sa puissance déserte l'impériale Cité pour se transporter dans les camps. Tandis que Marius « recueillait des voix sur la place publique », Sylla, devant Nole, mieux avisé, « haranguait ses légions ».

Jaloux de tous les pouvoirs, il n'accordera pas de dignes prêtres à ses dieux, pourtant conservés, et l'invasion désordonnée des divinités étrangères préparera, par réaction, l'avènement de l'unique Dieu devant lequel la religion romaine disparaîtra.

Seulement discipliné, le peuple romain croit s'élever, s'étendre, et il se disperse, dans le monde. Sur le théâtre même de sa bruyante et banale apothéose, il tombe accablé du « poids de sa propre grandeur ». — « C'est par l'audace, c'est par la perfidie, c'est en semant guerre sur guerre, que les Romains se sont faits si grands, dit le Mithridate de Salluste... avec cette coutume, ils anéantiront tout ou succomberont. » Rome a tout anéanti ; puis, elle a succombé.

Après Sylla, Rome revint à ses origines; des chefs de brigands s'y disputèrent un pouvoir dictatorial. Des

haines atroces sépareront les Romains, les réactions deviendront abominables, une anarchie perpétuelle favorisera toutes les prétentions, et la République romaine, platement, glissera jusqu'à l'hypocrite monarchie d'Auguste.

Les mœurs des origines ne s'étaient modifiées que par grossissement : une exagération des sentiments et des actes. L'omnipotence du père de famille était devenue un despotisme odieux; son autorité, démesurée, ne s'exerçait plus que mécaniquement. L'enfant ne recevait un nom à sa naissance, processionné devant les dieux lares, que si le père y consentait. Les jouets retrouvés, nombreux, caractéristiques, — épées d'or, serpes et faucilles d'argent, breloques figuratives, — ne sont guère que des armes ou des images grossières. Les fils des patriciens exerçaient leur cruauté, en guise de jeu, sur des animaux vivants, — chouettes, canards, cailles, — qu'ils faisaient se battre jusqu'à la mort, ou martyrisaient.

Épouse, mère, la femme, un instant relevée par la Loi des douze tables, était retombée dans une sorte de servilité. Couronnée de la marjolaine odorante, cachée sous le voile « couleur de feu », chaussée de brodequins jaunes, la fiancée n'est livrée aux « mystères sacrés de l'hymen » que pour donner des guerriers au Sénat. La cérémonie de l'union, si tristement décrite par Catulle, dénonce l'obligation sociale; la vierge désignée « pleure » les chants fescenniens, pendant qu'un esclave distribue des noix, symbole odieux de la mésaventure.

Que sont devenus la joie aryenne des amours naissantes, le rire persistant des vierges aimées, la gloire joyeuse des fiançailles, l'émotion de l'époux choisi ? Ici le mariage est un renoncement, un sacrifice, et le pire, celui qui condamne la femme au silence, à l'abandon, à l'oisiveté : « Ni aimée des jeunes gens, ni chérie des jeunes filles », elle doit être comme si elle n'était pas ; « on ne parlera plus d'elle ».

Sans épouse en réalité, presque sans enfants, le chef de famille ne s'occupera plus que de ses esclaves, parce que ses esclaves l'enrichissent et servent sa corruption. Le maître accouple ses serviteurs comme il fait de ses animaux de ferme ; il intervient dans l'œuvre fructueuse de la multiplication de son bien. Quelle différence y aurait-il, à ses yeux, entre la femme de son foyer et la femme de sa ferme ? L'une et l'autre sont également sa « chose », comme « son champ, son mur, sa gouttière », dira Cicéron. L'annulation de l'épouse avait sans doute détruit sa coquetterie. Le plat ennui du foyer devenu silencieux, inhabitable, prépara la femme émancipée, et la courtisane devint comme une institution d'État. Une loi lui ordonnait de se cacher, de « disparaître » seulement pendant les fêtes de Cérès et d'Isis, qui duraient trois jours.

Ces corruptrices, « dont l'amabilité était à tout le monde », admises aux autels de Vénus et de l'Amour, — leurs offrandes cependant surveillées, — étalaient librement, avec complaisance, le luxe de leurs costumes variés, les grâces provocantes de leur beauté soigneuse-

ment entretenue. Leurs robes, de coupe savante, ornées de broderies, coloriées, — robe de safran, robe couleur de miel, ou couleur de fumée, — robes « exotiques », robes « laconiques », de gaze transparente, excitaient les curiosités. On vantait les vases d'argent et d'airain, les « lits magnifiques », les armoires grecques, les tentures de Campanie, célèbres, les tapisseries d'Égypte, originaires de Babylone ou de Phrygie, « toutes parsemées d'animaux », qui étaient dans leurs demeures ouvertes. Leurs parures et leurs bijoux faisaient de leurs maisons des musées. « C'est pour toutes ces choses, remarque Plaute, que les hommes font vendre leur mobilier aux enchères. » Ces « scélérates » peuplaient la Cité. « Il y en a plus, dit simplement un personnage de comédie, que de mouches dans la canicule. »

Esclaves affranchies, ou vendues, les courtisanes devaient s'inscrire sur les registres des édiles, choisir un nom dans la nomenclature de ceux qui leur étaient réservés. Elles vivaient, aux termes de conventions régulières, de pensions et de cadeaux; on s'engageait à les approvisionner, surtout de vins. Des marchands très actifs et la « misère romaine » assuraient le continuel recrutement de ces malheureuses. Enlaidies, ou trouvées déplaisantes, elles allaient au peuple, crapuleusement, devenaient de vulgaires prostituées de rue, « maîtresses des boulangers, rebuts des garçons fariniers, misérables parfumées de boue, sales délices des esclaves, sentant le fumier du repaire où elles croupissaient, filles à deux oboles, gibier de la canaille... »

Les jeunes filles, élevées « pour plaire », uniquement, mal instruites, et volontairement mal nourries, afin de leur conserver cette gracilité de taille qui passait alors pour un signe de noblesse, s'émaciaient, « s'allongeaient comme des fuseaux », pendant que les vieillards, tombés dans la débauche, perdaient tout droit au respect : « Que deviendra la République ! » s'écrie Plaute, donnant ce spectacle au peuple, qui riait, et ne comprenait pas. Or l'éducation donnée aux jeunes Romains les enfonçait davantage dans l'ignominie, leurs précepteurs étant des esclaves ou des affranchis étrangers, leurs ennemis, souvent haineux. Dans la famille, le père manquait de prestige, parce qu'il n'était plus guère qu'un mari honteux de sa vie extérieure, et que l'épouse délaissée savait les amours immondes de son mari, ses défaillances, ses lâchetés.

Servant ces hommes déchus, efféminés, et ces femmes démoralisées, les esclaves s'appliquaient à corrompre, car cela leur donnait de l'importance, autorisait leur familiarité, préparait leur fortune, leur émancipation. Précepteurs de plaisirs, serviteurs complaisants, proxénètes en tous genres, les esclaves ne corrompaient pas seulement; leur insolence et leur effronterie dégradaient sciemment leurs maîtres. Et l'obligation où se trouvaient ceux-ci, parfois, de sévir avec dureté contre ce « monde abject », servait et développait l'instinct de cruauté qui était au fond de toute âme romaine. En torturant leurs esclaves coupables, — que l'on fouettait avec des lanières de cuir de bœuf, que l'on suspendait par

les pieds « comme une grappe de raisin », que l'on crucifiait, — les maîtres s'habituaient au spectacle des souffrances humaines, finissaient par s'en faire un sujet de distraction.

La Romaine mariée recevait en dot un esclave spécial, sur lequel le mari n'avait aucun droit. L'« esclave dotal » devint un personnage quand la femme, révoltée, voulut être libre. Elle commença par user de sa fortune, puis elle prit plaisir à afficher des prétentions, à « tourmenter et piller » la famille de son mari; enfin, l'ennui profond, le dégoût, la colère, la rage, firent qu'elle voulut rivaliser avec les courtisanes, surtout lorsque l'usage admit des relations entre la « femme de haute naissance » et « la femme de tous ». Ce furent ces Romaines qui « jour et nuit se paraient, se lavaient, s'essuyaient, se polissaient la peau ». Le luxe des coquetteries dépassa bientôt toutes limites; les parures coûtèrent des fortunes. Les robes d'étoffes étrangères — la robe de « Petite Grèce », ou de Phrygie, toute brodée, la « robe de pourpre » de Tyr, la robe garnie de fourrures du Pont, aux manches étroites, courtes, laissant à nu une partie du bras et les épaules, — s'évaluaient avec envie, et leur prix était le sujet principal des émulations féminines.

L'usage de recevoir des courtisanes chez soi, à la fin du repas, et d'aller chez les courtisanes célèbres « dont la maison était le rendez-vous du plébéien et du chevalier, de l'honnête homme et du fripon »; l'audace incroyable des dépravés de tout rang qui affrontaient les

suivantes des dames romaines — « on achète d'abord la suivante quand on veut arriver jusqu'à la maîtresse », — et « charbonnaient » sur les murs des appels d'amour, grossiers, obscènes, firent de la vie romaine une sorte de saturnale ininterrompue. Si bien, que la pudeur faillit se réfugier chez les prostituées. Comme leurs rivales, les Romaines s'appliquèrent à « éviter le fardeau du ventre », et voulurent apprendre par quels secrets « les femmes habiles » attiraient et retenaient ces hommes amollis par les bains répétés et les parfums violents. Vite vaincue, renonçant à la lutte, la femme légitime répondit par l'adultère aux manquements du mari, et ce ne fut point par vengeance, car les femmes de Rome étaient de même race que leurs époux. Malgré la sévérité de la loi, l'impudicité de la Romaine ne souleva pas les consciences : — « Que dites-vous, Pontidius, de celui qui est surpris en adultère? — Je dis, réplique Pontidius, que celui-là est un maladroit. » — Et c'est tout.

Cette plénitude d'un dévergondage maladif conduisit aux folles extravagances. La goinfrerie trompa la malefaim, les bains chauds donnèrent l'illusion du bien-être, l'ostentation d'un luxe outré satisfit ce besoin de « se manifester » qui est la caractéristique des hébétements sociaux. Flagorné à outrance par le parasite, ruiné par la courtisane, maintenu comme de force dans sa dépravation, le Romain tombé ne se relèvera pas. Lorsque l'Éthiopien noir a dressé les lits de la table, étalé le « linge venu d'Ibérie », les « étoffes brodées » de Mélibée, que la Thessalie « a baignées dans la pourpre de ses coquil-

lages », les chaussures de Sicyone « au riant éclat », les bijoux où s'enchâssent, « emprisonnés dans un or lourd », les « grandes émeraudes aux vertes lumières », le maître — plus esclave qu'il ne se l'imagine, esclave de son propre esclave, et souvent moins riche — vient, regarde, et désigne, parmi les richesses cataloguées, le « cadeau vainqueur des femmes » qui sera remis à la courtisane appelée; et cela pour que l'on sache, dans Rome, les royales munificences du patricien. Lucrèce dit qu'à ce moment « Rome se résume en orgueil, en débauche, en luxe et en paresse ».

Après la destruction de Carthage et le sac de l'Hellénie, les Romains se crurent riches, définitivement, de la fortune du monde, inépuisable. Un luxe inconcevable transforma la Cité. Les jardins, les palais, les bains dallés de marbre, ornés de toutes les dépouilles apportées, — vases de Délos, statues de Corinthe, tableaux, bijoux, armes, etc., — se multiplièrent. La guerre se justifiait par ces résultats; et elle s'imposait comme le moyen de se procurer les jouissances, de satisfaire les cupidités. « Tuer pour prendre les biens du mort » devint tout aussi simple que « guerroyer pour s'enrichir ». La fureur des prodigalités conduisit aux expédients. On paya des chevaux et des chiens au prix de 24.000 sesterces; une table de « cyprès d'Afrique », un million de sesterces (250.000 francs). Ces dépenses, d'une part, et d'autre part « la séduction irrésistible de l'or » dont parle Horace, firent les concussionnaires.

La débauche et la cruauté se développaient parallèle-

ment : une cruauté sans exemple, féroce ; une débauche basse, lâche, rapportée de Carthage, au dire de l'historien C. Velléius Paterculus, qui vit Rome « précipitée dans la carrière des vices ». Les fiers et robustes Romains, c'étaient maintenant ces débauchés de Catulle, « plus mous que le poil d'un lapin », dont il était, et qu'il stigmatisa en ses heures, rares, d'écœurement : « Que tous les dieux vous écrasent, opprobre de la nation de Romulus et de Rémus ! »

La peur — la peur de la mort surtout, — tenait maintenant ces hommes dont les aïeux ne se préoccupaient même pas de leur lendemain. Tandis que l'ébranlement continu des sens supprimait l'émotion, l'énervement résultant des abus de toutes sortes affaiblissait les intelligences, livrait le Romain aux plus sottes superstitions. « La soif de l'or et la passion aveugle des honneurs, écrit Lucrèce, poussent les misérables humains à franchir les limites du droit, à se consumer nuit et jour en efforts immenses pour atteindre le faîte des richesses ; ces plaies de la vie ne sont presque alimentées que par la peur de mourir. » Chez la femme, la superstition allait — c'est le mot de Térence, — jusqu'à « la bêtise » : Un chien noir entré dans la maison, un serpent tombé dans la cour, un chant de poule, le passage d'un corbeau ou d'un pivert, causaient de longues épouvantes. Une jeune fille qui, le jour de son mariage, heurtait du pied le seuil de la maison, profondément troublée, ne retrouvait plus le repos de son esprit.

Saturés de toutes les ignominies, lassés de toutes les

jouissances, insatiables cependant, voués à des exigences de brutes, les Romains étaient maintenant inaccessibles à la pitié. « Il ne faut pas, dira Cicéron, distribuant de pratiques conseils aux plaideurs, il ne faut pas s'arrêter sur les moyens de compassion, inutiles. » L'abaissement est général. N'ayant plus jamais à converser avec sa femme, le Romain ne sait plus modérer son langage, parle « sans réserve et sans pudeur »; la vie de famille et la moralité n'étant plus qu'un « préjugé dans toutes les classes », aucun frein ne retient l'expansion d'un instinct violent. Il faut que ce déchaînement ait inquiété Rome, pour que Rome en vînt à se donner, sous le nom d'*urbanité,* ce vernis hypocrite de bienveillance universelle qui couvrit, mal d'ailleurs, les hideuses plaies d'une lèpre incurable.



CHAPITRE II

Démoralisation romaine. — L'Art. — Rome bâtie. — Littérature. — Alexandrinisme. — Poésie et théâtre. — Acteurs et danseuses. — Musique et danse. — Spectateurs. — Décoration et figuration. — Études méprisées. — Athlètes et gladiateurs. — Philosophie. — Sciences. — Médecine.



EU de Romains songeaient à combattre leur désœuvrement. Ni sciences, ni arts; aucun goût des choses intellectuelles; on empruntait à l'étranger, on lui enlevait les « œuvres » qui n'étaient à Rome, ensuite, que des objets de luxe, curieux, rares, témoignages de victoires ou moyens de vaniteuse ostentation. Scipion détruisit entièrement Carthage, sans songer à sauver un seul manuscrit; Mummius, pillant Corinthe, crut que les Corinthiens allaient immédiatement remplacer, « refaire » les chefs-d'œuvre de sculpture qu'il emportait. Le sens

des joies artistiques échappait à cette bande d'aventuriers : « Te voilà sottement en extase devant un tableau d'Échion ou une statue de Polyclète, dira Cicéron, et je te tiens pour l'esclave de ces bagatelles... Que toutes ces beautés demeurent des jouets d'enfants ! » On abandonna aux Grecs, sans regrets, la prééminence de l'esprit : « L'Italie ne peut être vaincue dans la guerre, ni la Grèce dans les arts ! » A quoi bon lutter? L'accumulation des merveilles prises aux Grecs — « ce qui en déshonorait la richesse », objecte Salluste, — ne relevait pas la Cité mal construite, entassement de maisons serrées les unes contre les autres, bâties en briques brunes, blocs laissant entre eux des passages sombres, sinistres, favorables aux guets-apens; les palais formant des îles massives dans l'enchevêtrement des habitations populeuses.

La première invasion vraiment artistique fut peut-être celle de musiciens venus d'Orient, avec leurs instruments et leurs mélodies. Les censeurs (115 av. J.-C.) les expulsèrent, n'admettant que le joueur de flûte latin. Les écritures, autre invasion, semblable, touchèrent mieux le Romain, parce qu'elles excitèrent sa curiosité latente; elles auraient pu le distraire, l'améliorer, l'élever, l'inciter à la recherche des « choses », mais l'exercice de la science ne fut jamais à Rome qu'un labeur servile, et il y avait de l'humiliation à se consacrer à l'étude de quoi que ce fût; les scribes ou « secrétaires des Grands », choisis parmi les esclaves, restèrent toujours une classe inférieure. Cependant « l'harmonie grecque »

écrite, la poésie, séduisait, et cette séduction permit de distinguer, dans Rome, les descendants grossiers des premiers pirates, les émules des Asiatiques despotes et jouisseurs, les partisans des lubricités africaines et les Aryens aptes à apprécier les joies de la pensée. Les « grossiers » l'emportèrent : « Rends aux Grecs leur harmonie, mot emprunté aux lois harmonieuses de l'Hélicon... Quel que soit le mot, qu'ils le gardent ! » Les Grecs gardèrent la chose et le mot.

L'harmonie grecque en partie admise, l'Hellénisme pouvait apporter ses concessions et ses habiletés. La philosophie, ou « sagesse athénienne », devenue « loquace », et la rhétorique des « parleurs de Rhodes et d'Asie Mineure », s'installèrent dans Rome grâce aux éléments pernicieux qu'elles contenaient. L'esprit hellénique, — l'Alexandrinisme maintenant, — si contraire à tout esprit national, amalgame de formes et de sentiments disparates, avait au moins l'avantage de ne pas humilier les Romains, car ce n'était pas une littérature franche, attestant et glorifiant un groupe d'hommes appartenant à une société supérieure déterminée. Le cosmopolitisme d'Alexandrie ne froissait l'orgueil de personne. Et puis, ces petits poèmes, « semi-héroïques, semi-érotiques », ces élégies où l'amour chantait de plaintives éruditions, ces épigrammes piquées à l'occasion passante, cette dextérité technique de style et ce vague sensualisme du fond, qui signalaient l'existence de professeurs vicieux, attiraient, sans exciter trop les jalousies.

La résistance romaine, caractéristique, toujours prête à repousser l'innovation, se dressa bien un peu contre cet Hellénisme importé; mais l'adversaire était insaisissable, il s'insinuait, il s'emparait de l'attention : il fallait le subir. De même que les Grands, dans Rome, avaient cru nuire à Plaute et à Térence en les considérant comme « de populace », ainsi essayèrent-ils de dédaigner les Hellénistes; mais ceux-ci s'imposèrent, Rome étant saturée d'asiatisme, les promiscuités de toutes sortes ayant mis des appétences nouvelles, des impatiences irrésistibles, des ferments actifs dans le sang romain jusqu'alors si lourd. Les imitations des œuvres alexandrines révélèrent l'intensité de l'émotion ressentie, l'impérieux des besoins nouveaux. Les poètes se multiplièrent, qui se mirent à chanter, à publier leurs propres sensations, et ils devinrent insupportables, « incommodes », ne parlant que d'eux-mêmes.

Le théâtre, ouvert au peuple, montrait l'état de l'esprit public. Les atellanes avaient déjà profondément subi l'influence hellénique; le « genre luxurieux » était maintenant le genre préféré; en ridiculisant la morale, l'auteur était certain de plaire à ses auditeurs. L'absurde prenait les proportions du sublime; la plaisanterie, abaissée au niveau très bas des compréhensions, s'attifait de sottise; on riait beaucoup lorsque, sur la scène, un personnage demandait de l'eau à Bacchus et du vin aux nymphes des sources? L'extravagance reliait le théâtre au Forum, la littérature à la politique. Les sénateurs se drapaient et évoluaient comme des comédiens; les acteurs s'entou-

raient d'une pompe scénique toujours augmentée. Au goût désordonné de la décoration s'ajoutèrent de nouvelles exigences : on couvrit de fleurs les gradins, puis, au moyen de tuyaux dissimulés, on fit suinter partout des parfums liquides ; les places « ruisselaient d'eau de safran ». Sur la scène, la figuration tendait à l'impossible ; de véritables armées défilaient. On cite, comme « accessoire », dans une pièce, un convoi de 600 mulets! Nulle littérature. Par accident, les *mimes* de Labérius nous donneraient un recueil d'œuvres intéressantes.

Le Théâtre n'était plus, à titre de jeu, que l'aliment de la « plèbe » qu'il fallait distraire et flatter. Les Romains teintés d'hellénisme trouvaient à ces spectacles excessifs, et favorisés sans doute par le déploiement de ces excès mêmes, un plaisir particulier. Les acteurs et les danseuses, dont la liberté de mœurs était provocante en leur mystère, devenaient pour le monde romain un attrait. L'acteur Ésope et l'acteur Roscius, — par l'effet d'un paradoxe social commun, — frappés d'indignité, méprisés presque, virent leurs mérites personnels portés très haut, leur talent, leur « génie » vanté, leurs leçons et leur fréquentation recherchées. La danseuse Dyonisia, de même, jouit d'une célébrité dominante. Le « métier » d'acteur était extraordinairement lucratif. Par pure fantaisie, un instant, le public du théâtre se prit de goût pour les auteurs anciens. On applaudit aux tragédies d'Euripide ; on représenta des pièces d'Ennius, de Pacuvius, d'Accius, mais diminuées, allégées ; on n'osait pas, semble-t-il, ne pas s'intéresser

à ces représentations classiques, mais encore fallait-il qu'elles ne fussent pas trop longues.

La déclamation, d'une mesure sévère d'abord, s'écarta des règles par la fantaisie de l'acteur récitant et par l'entraînement de la flûte qui le soutenait. Roscius dut beaucoup de sa renommée aux effets imprévus de sa diction ; on citait les vers que ce comédien faisait valoir, « les modulations cadencées, les brillants et capricieux artifices de sa voix ». La virtuosité l'emportait sur la rythmique. Cicéron lui-même trouva « cette mélodie plus flatteuse qu'un chant exact et régulier ». La musique subit la décadence de la déclamation, ou ne parvint pas à relever « l'art de dire ». La danse, posée, grave, quasi religieuse, s'emporta à la « mesure accentuée » du virtuose accompagnateur ; elle obéit aux excitations du public, se fit lascive, et la danseuse finit par se dépouiller de ses derniers ornements, par se donner elle-même aux regards, toute nue.

Mais ce n'étaient là encore que des jeux restreints, faits pour une élite, un groupe, et qui, noblement exploités, eussent pu conduire doucement à quelque grande manifestation artistique. Le « peuple » ne permit pas cette évolution ; nombreux, il réclama de vastes emplacements où l'exagération des gestes, de la voix et des sentiments s'imposèrent. Les « plates plaisanteries des bouffons », les « scènes chargées des mimes », les déclamations outrées, les figurations bruyantes, les harmonies saccadées et les danses obscènes, voilà ce qu'il désirait, ce qu'il « voulait ». Dans les salles restreintes, provisoires, où

l'on brûlait des parfums de Cilicie, aussi bien qu'aux vastes amphithéâtres, de plein air, couverts d'un velum magnifique, aux gradins pavoisés, où flottaient, « faisant bouillonner la vague de leurs plis tremblants », des voiles jaunes, bruns et rouges, baignant les spectateurs de teintes « riantes », chaudes, le peuple — 40.000 au premier théâtre de pierre que fit construire Pompée, 50.000 à l'amphithéâtre de Vérone, — n'applaudissait qu'aux œuvres violentes, grossières, rapides.

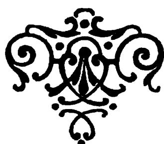
Et lorsque le spectacle paraîtra languir, des milliers de voix, imposant le silence à l'acteur et au musicien, s'élèveront, réclamant, « multitude brutale », tout de suite, un ours ou des gladiateurs! Le goût pour les histrions et les chevaux se tourna vers la lutte sanglante : disposer de la vie d'un homme, du Samnite descendu dans l'arène, athlète ou gladiateur, fut la jouissance suprême du Romain. Les Samnites qui, les premiers, vinrent « couverts de leurs armures » égayer les repas des Romains, en simulant des duels atroces, finirent, réalisant leur jeu, par s'entre-tuer devant le peuple, se donnant la mort lentement « afin que le spectacle durât ». L'art de mourir fut peut-être le seul art véritablement romain : « Voyez l'athlète ou même le gladiateur, jusque dans l'impétuosité de l'attaque et les précautions de la défensive, dessiner tous ses mouvements suivant certaines règles de la gymnastique. Toutes ses poses, si admirablement calculées pour les chances du combat, ne coûtent pourtant rien à la grâce. » Tel est le modèle que Cicéron propose aux orateurs.

Sans littérature nationale, sans arts originaux, Rome avait reçu de Sylla, dans le butin d'Athènes, la bibliothèque d'Apellicon de Téon, où étaient les œuvres d'Aristote et de Théophraste. Les Scipion, les Lélius et les Furius avaient eu des « Sages » auprès d'eux. Mais les sophistes et les rhéteurs, « discutant fort au long sur toutes sortes de sujets et soutenant également le pour et le contre », prirent la place des philosophes. Ces premières impressions firent mal classer les philosophies, diverses. On reconnut aux Pythagoriciens le mérite d'étudier la nature et de s'exprimer avec élégance; aux Socratiques, admis comme d'habiles discoureurs s'appliquant à « prouver que nul ne sait rien », on opposa les Académiciens, ne cherchant qu'à « nier ce qu'on affirme »; aux Stoïciens, ces « architectes en paroles », on reprocha leurs arguments subtils, leurs questions captieuses et « l'enveloppement de leurs filets »; les Péripatéticiens furent qualifiés de « bavards prétentieux ». Les Romains, en masse, ne comprenaient rien aux divergences des écoles philosophiques, n' « entendaient pas » ce langage spécial. Comme la littérature alexandrine, et par les mêmes raisons, la philosophie hellénique s'insinua : Rome s'impressionna de deux systèmes principaux; il y eut les Stoïciens « obscurs » et les Épicuriens « dilettantes ». La philosophie fut donc reléguée au rang des choses amusantes : — « L'attention qu'on apporte à ces recherches fait naître chaque jour quelque question nouvelle, le plaisir de la résoudre charme la curiosité paresseuse de l'esprit. »

Pour apaiser, pour occuper, distraire ces intelligences troublées, pas la moindre science; rien qui pût écarter l'idée fixe; au contraire, le mépris tombait sur le studieux « préférant l'ombre favorable aux études » à la pleine clarté du Forum bruyant. Le jeune Romain n'apprenait, « par de longs calculs », qu'à « couper un as en cent parties ». Le Savoir était inutilisable dans cette organisation où tout dépendait des masses ignorantes : « Est-il besoin qu'un savant vienne dire son avis, ici où les suffrages du peuple doivent entraîner ceux des savants ? » Avare de son temps comme de sa fortune, — « Il est difficile d'acquérir un vaste savoir, dit Cicéron, avec la vie que nous menons à Rome, au milieu de toutes les occupations qui nous accablent », — le Romain n'avait ni le loisir, ni le désir de s'instruire. Et comme, chez les Romains vaniteux, « on n'aimait pas à voir le même homme exceller dans plusieurs genres à la fois », tous se décourageaient immédiatement, impatients de jouir d'eux-mêmes, lorsqu'une tentation d'apprendre, quelconque, les prenait.

La géographie n'était guère qu'une collection de récits fabuleux; l'astronomie, une astrologie sommaire apportée d'Alexandrie avec les poèmes d'Aratus. La médecine, toute empirique, grecque et juive, restait aux mains des esclaves et des affranchis. Les bizarreries thérapeutiques de Lucrèce sont un témoignage navrant des crédulités, continuées malgré les répugnances et les révoltes du bon sens. L'hygiène, l'attention médicale, l'observation, le choix de remèdes appropriés, une méde-

cine réellement scientifique ne commencent à Rome qu'au temps d'Auguste. C'est que César avait accordé le droit de cité à toute personne libre exerçant la médecine, et que de « l'Athènes des Gaules », de Marseille, des médecins célèbres étaient accourus. Les déplacements, les eaux, « avec leurs soufres apaisant les maladies des nerfs », les repos à Baïa, près des sources de Clusium, remplacèrent les médications puériles. L'esprit, moins favorisé que le corps, dut attendre encore longtemps un traitement approprié au mal dont il souffrait, et dont il se mourait.



CHAPITRE III

Religion romaine. — Divinités. — Rites et cultes. — Paradoxes religieux. — Vestales. — Influences étrangères. — Prêtres. — La foi. — Incrédulité et superstitions. — Arts religieux : déclamation, musique, danse. — Hiérarchie sacerdotale. — Débauche. — Rome livrée au hasard et à la force.



'ABSENCE d'« images divines », aux commencements de Rome, semble indiquer la liberté laissée à chacun d'imaginer, d'adopter et de servir son dieu comme il l'entendait. Dans ce lointain vague on voit, cependant, des habitants de la Cité « bâtie » accomplir des rites aryens, simples, par exemple la libation sur le seuil et le linteau de la maison divinisée. Vient ensuite une sorte d'Indra védique mélangé de Jupiter olympien, conservateur, nourrisseur des hommes, « de qui dépendent les espérances et le destin des mortels », et de

Jupiter hébraïque « faisant trembler les nations, la terre et le ciel ». — Le Jupiter-Sérapis détrônera le Jupiter Capitolin, alors que le culte d'Isis séduira ces natures farouches, inassouvies, cherchant « autre chose ».

Aussitôt que les Romains eurent accepté l'idée de la représentation matérielle des dieux, leurs divinités se multiplièrent. Comme il n'y eut pas — les rois ne le voulurent point, — de centralisation sacerdotale, de tradition sacrée respectée, d'autorité religieuse reconnue, tous choisirent ou firent leur dieu. Ce furent le Quiris sabin, le Mars représenté par une lance; le Janus au « double visage », arbitre des combats; les dieux agrestes, innombrables; les dieux des foyers... Les divinités grecques — Jupiter, Mercure, Cérès et Diane, — vinrent compléter les dieux romains principaux. Cérès s'identifia à Palès et Diane se substitua à Feronia, la protectrice des esclaves. Plus tard, et successivement, Neptune, Apollon, Bacchus, Cybèle et Vénus seront acceptés, mais l'Olympe romain formé ne gardera presque rien de l'Olympe grec. Les deux races n'étaient faites, après s'être rencontrées, que pour s'éloigner toujours l'une de l'autre, en dénaturant, en transformant leurs acquisitions ou leurs héritages.

Du premier groupement des divinités romaines résulta la croyance en l'intervention constante de dieux « écrivant les bonnes et les mauvaises actions des hommes » et la préoccupation de cet enregistrement. Les rois ne favorisant pas les prêtres, les reléguant plutôt, ces derniers n'exploitèrent pas cette inquiétude, et

les Romains, tout en rendant à leurs divinités des hommages, ne les redoutèrent pas absolument. Plaute, sur la scène, put bafouer les divinités : « Tous les mortels se fient aux dieux, j'ai vu pourtant bien des gens dupes de cette confiance. » La multiplicité de dieux si divers, favorisant les choix, préparait les antagonismes. « Jupiter est pour toi, dit le personnage d'une comédie, moque-toi des dieux subalternes. » Pour tel Romain, Bacchus n'était qu'un ivrogne; pour tel autre, Mercure qu'un « adroit fripon ».

La spécialisation des dieux diminua leur importance, en restreignant leur pouvoir. Le Jupiter-Foudroyant, terrible, fut corrigé par la Junon-Lucine, « extrêmement bonne », « qui aime la verveine et l'encens » et protège les accouchées. On crut à l'intervention réelle de certaines personnes divines, — dans le choix des vestales, par exemple, — mais la lourdeur romaine ridiculisa cette manifestation. Lorsque le Tibre débordant en fléau épouvanta les Romains, ils appelèrent les dieux à leur secours, et les prêtres étrusques introduisirent les « jeux de l'Étrurie » avec l'usage du « repas divin », sorte de sacrifice collectif imaginé pour approvisionner le collège des sacrificateurs. Les prêtres, exécutant le rite à la lettre, servirent positivement des mets copieux aux statues des dieux descendues de leurs piédestaux, couchées sur des lits apportés.

Les Romains conçurent et organisèrent leur « monde des dieux » comme ils s'étaient organisés eux-mêmes. Conquérants, ils entassèrent parmi leurs butins toutes

les divinités rencontrées. L'individualisme s'exerçant, l'idée de Dieu prit mille formes; on divinisa jusqu'à l'abstraction : le dieu de la semence, *Saturnus*; le dieu de la limite, *Terminus*; le dieu du travail, *Ops*, etc. Le dieu principal, « romain et italique », resta le « dieu tueur », — *Maurs*, *Mars*, — armé de l'épieu, dont le pivert était l' « oiseau sacré » et le loup « la bête » symbolique; la déesse préférée fut la Fortune, qui s'associa Mercurius, le « dieu tutélaire de la spéculation ». L'influence des divinités étrangères importées ne modifia pas l'esprit de religiosité irrespectueuse des Romains. « Ma maîtresse, écrira Catulle, me dit qu'elle ne me préférerait aucun amant, pas même Jupiter. »

L'impression naturaliste aryenne avait longtemps persisté, autour de Rome au moins. Les anciens mythes, phénomènes physiques personnifiés, conservaient leur noblesse, — Tacite, étonné, parlera des « fêtes et des autels consacrés aux Fleuves »; — mais, comme jadis les mages en Iran, des prêtres étaient arrivés d'Étrurie et de Phénicie, qui avaient interprété le bruit du tonnerre et le claquement du bec des oiseaux, et le peuple était venu à ces « interprètes », sans leur accorder trop de confiance peut-être, mais impressionné, séduit, inquiet surtout. Toutefois, pendant que les sacrificateurs nouveaux officiaient, « offrant aux dieux, sur des plats courbés, les entrailles fumantes des victimes », tandis que le Prêtre, « l'Étrurien obèse », accomplissait les rites bruyants devant son autel, « soufflant dans l'ivoire », beaucoup, encore, se tenaient éloignés, méditatifs, priant

dans « les bois profonds où l'yeuse accumule ses ombres noires et révérées ».

Au culte primitif, au « dieu des jachères », au « dieu de la meule », au Jupiter « chassant les prodiges », et qui ne recevait que des gâteaux salés et de l'encens, a succédé le Jupiter goulu qui veut des « porcs choisis », des « bœufs énormes », des vins « doux comme le miel », et la Vénus exigeante qui veut des « agneaux gras », surtout des vases de valeur, « marqués ». Un marché de vente fonctionne, bien approvisionné, pour l'achat commode des offrandes. Cependant les dieux lares se contentèrent longtemps de couronnes, d'encens, de libations simples et de prières « dites par les filles de la maison ».

Cette diversité des cultes, de prêtres par conséquent, et la concurrence réelle qui en résultait, exonéra les Romains de l'exploitation des crédulités. En somme, les « fils de la louve » imposaient plutôt leurs volontés — tout en se soumettant aux rites dans une certaine mesure, — qu'ils ne subissaient celles des prêtres. Le « fidèle » vient devant l'autel, devant la statue du dieu, le front voilé, se prosterne les mains étendues, laisse verser le sang des victimes, s'humilie silencieusement et profondément, puis, au jour des saturnales, — « le meilleur jour de l'année, dit effrontément Catulle, — ce même peuple s'abandonne aux plus effroyables licences, comme naturellement.

Hors de Rome, dans son jardin, le campagnard offrait des glaïeuls et des épis, « des fleurs et des céréales », au

dieu protecteur de la chaumière, au priape de chêne « façonné à coups de serpe », qui réclamait, prémices du printemps, de « brunes violettes », des « pavots dorés », de « pâles courges », des « pommes odorantes ». A la porte de la Cité, il y avait les dieux tutélaires, les « statues des portes », dont la main droite était usée par les caresses dévotieuses — comme à Agrigente le menton de l'Hercule protecteur universel. — Dans Rome, en fait, alors, une inconcevable anarchie de croyances et de rites.

Tarquin avait centralisé le « culte » au Capitole, où dominait un Jupiter autoritaire, image du roi terrestre régnant. Bientôt les prêtres de Cybèle, efféminés, « lascifs », accompagnant leurs mélopées troublantes du bruit énervant des tambourins, surprirent l'attention. L'aruspice intervint dans l'existence privée du Romain, en lui signalant les « époques favorables aux entreprises ». Des devins « aux longs cheveux flottants, dénoués », à la « barbe longue », vaticinèrent avec pompe. Des sacerdotes apaisèrent les dieux « infernaux », éloignèrent les calamités, en touchant du doigt la terre menaçante et menacée. Les femmes eurent leurs magiciennes, leurs devineresses, leurs enchanteresses. Il arriva des prêtres de tous côtés, de Grèce, d'Égypte, d'Asie, d'Afrique : les Galles, venus de Phrygie, très nombreux, « qui inondèrent l'Empire »; les mages « sachant les aruspices des Perses »; des Asiatiques « vantant leurs richesses, courbés, accablés sous le poids de leur or, criant et jurant »; les Curètes, tantôt con-

templateurs et tantôt bruyants, « qui dansaient, armés, au bruit des cris tumultueux, des tambours, des sonnettes et des flûtes », frappant les boucliers avec des épées, se mutilant, « animés d'une fureur divine ». L'Égypte avait donné son culte d'Isis, voluptueux, que les femmes adoptèrent; l'Afrique, ses Orgiaques effrénés; l'Iran, son adoration des astres et du feu, — Mithra détrônant Ormuzd, — que les Vestales perpétuèrent.

Les « jeux » et les « courses » en l'honneur des dieux, les fêtes, les rites, se dégageaient de tout mysticisme pour concourir à l'ensemble des choses romaines, pour se confondre avec la vie sociale. Les hymnes sacrés étaient des chants populaires. Les attitudes des dévots devenaient une danse; l' « harmonie sainte » des chœurs, une musique. Les pieux mystères se déroulaient en jeu scénique, réglé; nulle émotion, nulle excitation, pas de fanatisme possible par conséquent. La hiérarchie sacerdotale aboutissait, comme par un engrenage admirablement calculé, à la « machine » gouvernementale. D'abord, deux grandes divisions propices à l'omnipotence des politiciens : les Pontifes, dévoués au culte de tous les dieux; les Flamines, attachés à des divinités déterminées; — et il était facile, ainsi, suivant les circonstances, en favorisant l'un ou l'autre des deux collèges de prêtres, de faire de l'union ou de l'anarchie religieuse dans la Cité.

Le caractère gouvernemental de la religion romaine, avec sa classification sévère, la surveillance constante des

maîtres de l'État, assujétissait les prêtres. Le culte, régulier, n'apportait aucune émotion, demeurait sec, compassé, insuffisant. Une sorte de foi conventionnelle, « politique », était devenue comme d'usage, et les fidèles, on peut le dire, se divisaient en hypocrites et en timorés. Les uns affichaient des sentiments religieux pour se conformer aux règles d'une sorte de bienséance, restaient dévots par continuité; les autres, troublés, venaient aux autels par un mouvement de précaution. Et c'est ainsi qu'en Italie chaque ville eut son dieu défenseur spécial : les divinités « patriotes », symboliques, de Lucrèce.

Pourtant ce peuple, ou, si l'on veut, une grande partie du peuple romain aspirait aux joies religieuses, cherchait, comme à tâtons, dans l'ombre épaisse de son ignorance native, une satisfaction d'âme qui lui échappait. Les « affectueux » ne rencontraient que des sacrificateurs au regard dur, à l'esprit rêche, au cœur vide, dédaigneux et calculateurs, fonctionnaires attachés au service des dieux; ou bien des prêtres étrangers, professeurs de débauches, immolant à leur profit, plutôt qu'à leurs divinités, toutes les faiblesses. L'exaspération des sens, savamment entretenue, ne permettait pas au « cœur » de s'émouvoir, de résister, de se ressaisir. L'art intervenait, par la musique, dans l'attrait de cultes séducteurs.

Cicéron parle des flûtes et des harpes qui accompagnaient les déclamateurs de vers saliens aux « banquets solennels » du temps de Numa, véritables agapes reli-

gieuses, cérémonies de communauté où les dieux présidaient. La mélodie sacrée, venue d'Égypte, et probablement notée par les Grecs « au moyen de voyelles écrites », s'exécutait sur la flûte « inventée au fond des bois inaccessibles, au sein des célestes loisirs ». On engageait, en les payant, les musiciennes qui, pendant les sacrifices, accompagnaient ou chantaient l'hymne saint; on « louait » aussi les joueurs de flûte « qui enflaient leurs joues comme des serpents » et qu'on excitait en les faisant boire, jusqu'à l'ivresse lourde. Les professeurs de cet art musical importé, qu'ils tâchaient d'apprendre à des filles d'esclaves, appartenaient au monde étranger des « prostitueurs » judéo-helléniques. L'exagération entraînait aux excès de tous genres la virtuosité des musiciens et des déclamateurs. Caton reproche à un sénateur de « réciter du grec avec des modulations d'orgie ».

Les chanteurs de la Rome primitive, bergers trompant la longueur des nuits, « tirant mille sons de leur voix, en la pliant à mille accords et en promenant sur les chalumeaux une lèvre recourbée », imitant le chant des oiseaux « avec leur bouche », ou le sifflement du zéphyr « dans le creux des roseaux », reçurent d'Égypte et d'Hellénie la flûte et la lyre, la flûte « issue du Nil », la lyre « à sept cordes » d'Apollon. Et en même temps, la danse originale, italique, « follement gaie », où le danseur, les épaules et le front parés de feuillages et de fleurs, s'agitait bruyamment, frappant du pied « la terre commune », — danse champêtre, saine, — s'asiatisa et

devint lascive, impure, dévergondée, ou bien se figea en des théories graves, égyptiennes. Les vestales elles-mêmes ne se montreront que richement costumées, leurs cheveux courts cerclés du diadème orné de bandelettes tombantes, une corde serrant la tunique à la taille, la bulle ronde, symbolique, reposant sur leur poitrine comme, dans les sarcophages d'Égypte, on la voit sur la poitrine des momies. Des danseurs nouveaux, virtuoses de l'école ionique, apportèrent aux Romains la « danse vicieuse » dont parle Cornélius Népos. Les « pieuses extravagances » du culte d'Isis achevèrent ce que l'Asiatique avait commencé.

Depuis Socrate, sapée de toutes parts, l'idée religieuse s'était perdue en un « amas de superstitions incohérentes »; les cultes divers n'étaient que des « prétextes à la débauche ». Plus d'adoration, plus de prières, mais des processions de statues, des rites bizarres ou mystérieux, des accommodements faciles, et jusqu'à des offrandes simulées. « Comme l'esclave fugitif du prêtre, dit Horace, je renonce aux gâteaux sacrés, avide de pain que je préfère à leur miel. » Les âmes étaient avides de pain, et nul, dans Rome, alors, ne songeait aux conséquences de cette famine désastreuse.

Tout était livré au hasard ou à la force. Le despotisme d'une collectivité d'hommes « atroces et fous » forgeait les destinées. Les vices de l'Orient — de l'Orient asiatique, — avaient été répandus comme à plaisir. Aucune instruction « sérieuse » n'ouvrait les intelligences à la perception de la moindre lumière; aucune religion

« bonne » ne disposait d'un remède applicable au mal envahissant, n'offrait une consolation à ceux qui vivaient une vie intolérable. Rome appartenait à des brigands, parfois stupides, toujours monstrueux, préparant sa chute. « Moi, s'écrie la Cité que fait parler Cicéron en une évocation prophétique, — moi que les ruses de Carthage, les forces éprouvées de Numance, le génie et la science de Corinthe n'ont pu ébranler, souffrirez-vous que je sois détruite par les plus misérables des hommes? »



CHAPITRE IV

Gouvernement. — L'Italie et les Provinces. — La politique romaine. — Finances. — Agriculture. — Distribution de la richesse. — Banquiers. — Riches et pauvres. — Dépopulation. — Aristocratie, bourgeoisie, plèbe. — Forum et Sénat. — Justice. — Insécurité. — Le Droit. — Orateurs. — Éloquence. — Rome, Jérusalem et Alexandrie. — Monothéisme et monarchie.



OUR « abuser du Pouvoir », les ambitieux favorisaient le dérèglement des mœurs. La politique égoïste des Grands s'accommodait particulièrement de la corruption de la jeunesse, tandis que les dominateurs du peuple travaillaient sans relâche à l'avilissement des Petits.

Pendant que Rome, dans l'illusion d'un enrichissement perpétuel, dilapidait ses trésors factices, l'Italie, lentement, se dépeuplait, s'appauvrissait, se divisait. Les Toscans-Étrusques méprisaient les Romains, qu'ils considéraient comme des élèves abominablement ingrats; les Romains haïssaient les Toscans; les Napolitains-

Hellènes détestaient Rome, en même temps qu'ils rappelaient les Toscans à la modestie en leur disant que la civilisation des Étrusques était toute grecque.

Hors de l'Italie, les provinces n'étaient, et on l'avouait avec cynisme, que des champs d'exploitation qu'on ravageait ouvertement. Voyageant comme des satrapes, les gouverneurs arrivaient dans « leurs États » sur une litière à huit porteurs, appuyés de coussins en « dentelles de Malte », couverts de « roses effeuillées », couronnés de fleurs « à la tête et au cou », puis, installés, véritables Orientaux, organisaient puissamment leur despotisme. Les injures, les rapts, les vols, les concussions et les assassinats étaient les moyens ordinaires du gouvernement des provinces. L'inégalité la plus monstrueuse y présidait à la taxation et à la perception des impôts; une persécution individuelle, odieuse, y répondait de la soumission de tous; car on ne pouvait en appeler qu'à Rome des exactions des gouverneurs, et le voyage, pour les plaignants, était presque impossible. Il fallait que les provinces conquises payassent le luxe de Rome, tout entier, quelque absurde qu'il fût. En Sicile, plus de la moitié des propriétaires du sol cessèrent d'ensemencer leurs biens, les prétentions du gouverneur ayant dépassé la possibilité de la production terrienne.

La situation des États clients était pire, les monarques conservés y prélevant à leur tour, après Rome, la « part du maître ». C'était partout une sorte d'épuisement organisé, un asséchement méthodique de toutes les sources. L'enrichissement était devenu l'unique but des

Romains. On pillait les provinces « suivant le système des affaires », c'est-à-dire sans rien laisser pour le lendemain. A Rome, la suppression de toute pudeur morale, la disparition de la « honte », ce frein essentiellement aryen, explique tout. « La honte se supporte plus facilement que le mal », dit tout naturellement, comme une vérité simple, le Ballion de Plaute.

Malhonnête, conduite au jour le jour à coups d'intrigues et de force, la Politique était une lutte tantôt sourde et lâche, tantôt bruyante et audacieuse, de traîtres et de bandits se disputant et s'arrachant des dépouilles. Aucun patriotisme. On conçoit ce que devaient être les Finances de la République sous un tel régime. L'absence de « crédit » — cette redoutable tentation, dont les complaisances fatales ne furent peut-être même pas soupçonnées à Rome, — limita, relativement, les effets de l'imprévoyance. Ébloui par le butin d'argent que lui valait la conquête de la Macédoine, le Sénat, croyant qu'il en serait ainsi toujours, décréta que les citoyens ne paieraient plus d'impôts. Pour combattre l'envahissante vénalité des fonctionnaires, et — singulier moyen, — pour exonérer l'État de la responsabilité morale de ce mal chronique, on mit les charges à l'encan. Le dérèglement des dépenses et le désordre administratif menaient sûrement aux catastrophes.

Nul ne s'imaginait que la pratique, consacrée, des distributions de blé au peuple, — cette « récompense de la fainéantise », dit Salluste, — constituait une injustice insultante envers les vétérans qui se mouraient de misère

en Italie, créait un danger pour la République, en entretenant dans Rome l'armée de la révolution, en ruinant le Trésor public. C'était, au fond, l'idée aryenne de charité communale, — qu'Athènes appliqua la première, — par laquelle l'État devait se charger d'assurer la vie aux citoyens nécessiteux; mais appliquée à la romaine, l'idée grecque se traduisit en dilapidation, en « paiement de services à rendre », en « prérogative gouvernementale », ce qui en fit un moyen de menace et de corruption. La dépense de la distribution des grains à Rome atteindra au cinquième des revenus totaux de l'État.

Livrée aux esclaves et aux affranchis, arrachée à ses travailleurs véritables, la terre italique refusait ses dons à ceux qui la servaient mal, qui la torturaient. La « rouille ennemie ternissait l'éclat des charrues », le sol abandonné se desséchait, restitué à la « poudreuse Cérès », ou se laissait envahir par les marécages. Toute l'agriculture se résuma bientôt, forcément, à l'élève du bétail. Le dédain contagieux du travail des champs, la misère furieuse des campagnards, le développement des marais, « l'air irrespirable » des environs de Rome, firent affluer dans la Cité une « populace » affamée, exigeante, ingouvernable.

Chaque Maison, dans l'aristocratie, ayant son « personnel d'esclaves » attitré à des « métiers divers », ces manufactures domestiques empêchèrent toute formation d'industries. Les seuls ouvriers, dans le sens moderne du mot, étaient les assassins; la seule industrie indépendante, le meurtre professionnel pratiqué. Il semblait

que les troupeaux de bœufs, se multipliant, pourvoiraient toujours à l'alimentation des Romains, et que c'était une « agriculture » normale; que l'immigration, continuellement croissante, des paysans et des étrangers dans Rome témoignait de la prospérité de la Cité. « On use des bœufs, on consume des hommes, dit Lucrèce, et à peine suffisent-ils à la terre paresseuse : Tous les fruits dépérissent! » Et Rome souffrira davantage de l'enrichissement de sa noblesse que de l'appauvrissement de ses citoyens.

Il n'y avait plus aucune relation juste entre l'évaluation des choses. Des futilités atteignaient des prix exorbitants; des villas bâties comme lieux de repos devenaient aussi grandes que des villes. La disproportion des valeurs provenait de l'accumulation désastreuse des capitaux inutilisés. Parce que le taux d'intérêt de l'argent descendit à six pour cent, on crut que l'on pouvait puiser à pleines mains dans les épargnes, dépenser sans mesure, spéculer. Une déplorable répartition des richesses ruinait la masse, pendant qu'elle autorisait l'essai exceptionnel de réalisations fabuleuses, insensées.

Réduit à la mendicité, dans Rome, le peuple se vendait aux comices, au Forum; les soldats, comme leurs chefs, ne songeaient plus qu'à trafiquer de leur sang, de leur vie. Le « chef » ne doit pas seulement ordonner la victoire, il est tenu « d'assurer » l'avenir matériel de ses compagnons d'armes; maintenant le légionnaire réfléchit, calcule, compare, veut son métier lucratif. Après la prise de Tigranocerte, Lucullus donne 800 drachmes

à chacun de ses soldats, qui refusent de continuer la guerre, ne voulant pas risquer la perte du bénéfice réalisé. Mais les fortunes « scandaleuses », flagrantes, ne devaient pas résister longtemps, car les prodigues étaient guettés par les Banquiers « calmes et froids » qui livraient ou retenaient l'argent, préparant ainsi tranquillement la ruine romaine, totale. Par ostentation chez les Grands, par nécessité chez les Politiques, les dettes s'accumulaient, formidables.

Ceux qui ne participaient pas aux distributions de butins, aux bénéfices des conquêtes, qui « gagnaient ou hasardaient » encore leur pécule dans les trafics, les industries ou les affermages de biens ruraux, subissaient, grâce à la dépréciation de l'argent qui « ruisselait » à Rome, les exigences d'une vénalité que l'effronterie des concussionnaires régularisait ; tandis que les prêts à usure achevaient la misère des derniers marchands, industriels ou agriculteurs, et surtout celle des jeunes patriciens : « J'avoue qu'il a affranchi une courtisane, qu'il a emprunté de l'argent à usure et qu'il l'a mangé; j'en conviens; mais qu'a-t-il fait que ne fassent les fils de bonne maison? »

La richesse et la pauvreté exerçaient donc au même degré leurs ravages. Ceux que les bénéfices de la guerre enrichissaient, dépensaient leurs biens sans compter, déséquilibraient les relations économiques; ceux que la misère tenaillait, s'abandonnaient, pour vivre, à toutes les ignominies. « Un revenu sans proportion avec nos besoins, dit Horace, c'est une chaussure trop grande ou

trop petite; elle nous fait choir ou nous blesse. » La chute de Rome est ainsi bien simplement expliquée, en quelques mots. Comme jamais peuple n'abusa plus que les Romains de ses esclaves et de ses captifs, on conçoit la rapidité avec laquelle Rome enrichie s'éloigna du fait républicain. D'un côté les riches, avec le mépris profond et raisonné du pauvre; de l'autre, les pauvres, avec l'envie perpétuelle et passionnée des biens du riche.

Dans cette confusion, l'aristocratie intimidait encore le peuple, et par son passé, et par ses allures. Très lâches, les nobles n'osaient pas trop montrer leur pouvoir, tout en l'exerçant, et c'est par des intrigues, des cabales, des infamies, des crimes, qu'ils reculaient l'inévitable révolte des plébéiens. Dans cette politique, les femmes, maintenant émancipées, jouaient un rôle parfois prépondérant; elles intervenaient, — la ténacité romaine centuplée par leur « charme » ou par leur « argent », — et devenaient les âmes ardentes des coteries : On subit des consuls « désignés dans les alcôves ». Quelques patriciens seulement gouvernaient; les autres, soumis ou achetés, obéissaient à l'oligarchie maîtresse de Rome. Au Sénat, les sénateurs demeuraient muets, « semblables à des statues ».

La bourgeoisie n'existait plus; il n'y avait pour ainsi dire pas de classe intermédiaire entre le misérable et l'enrichi. La perte de l'agriculture, l'accaparement des petites propriétés rurales, la continuité des guerres décimant les citoyens enrôlés, la multiplication des esclaves

ouvriers et industriels, avaient détruit peu à peu, par la mort violente ou l'impossibilité de vivre, le vrai fond romain. La nécessité de la richesse dans le gouvernement, unique supériorité visible, fit que le Sénat ne s'ouvrit plus qu'aux riches. On en expulsa les derniers pauvres, « ceux qui, en s'obstinant à y demeurer, ajoutaient l'impudence à la pauvreté »; et ce fut la « sentine » dont parle Varron, qu'il oppose d'ailleurs au Forum où grouille une « plèbe immonde », une « porcherie ». Là, en effet, menaçant et affamé, « ayant pour le mal relevé par l'audace et l'originalité l'encourageante curiosité des intelligences oisives et dépravées », le peuple appelle, choisit et acclame ses maîtres d'un quart d'heure, n'ayant obtenu cette maîtrise qu'au prix des plus honteuses humiliations.

Les « misérables parleurs », dont la faconde payée recrutait des suffrages aux ambitieux, exerçaient leur métier autour du Forum, dans les cabarets, en de mauvais lieux, et venaient ensuite, multipliés, montrer les résultats de leurs basses œuvres : « Tu as ta campagne à Tibur et ta basse-cour sur le mont Palatin », dit Glaucus à Métellus. Tout se vendait, les grades et les votes, les serments et les parjures, l'amitié et l'amour, la liberté et la patrie, la justice surtout. Les tribunaux étaient assujettis à la peur; on n'osa bientôt plus condamner les « pauvres », quand la populace parut surveiller les magistrats. Ceux-ci, pris entre leur lâcheté et leur corruption, allaient de la complaisance la plus molle à la sévérité la plus rude, compensant leurs faiblesses scan-

daleuses par d'abominables arrêts. Pour les ennemis de l'État, la torture était le moyen ordinaire d'instruction : « C'est l'excès de la douleur, dit Cicéron, qui contraint les hommes à dire ce qu'ils savent. »

On trafiquait des jugements criminels et civils comme des missions diplomatiques, des batailles et des conquêtes. On vit, en Syrie, le général Gabinius « se donner en location », lui et son armée, à Ptolémée Aulète, le rétablir sur son trône en exécution du « marché traité », lui vendre ensuite la moitié des troupes romaines. On entendit, à Rome même, des consuls appuyer un jugement rendu en affirmant l'existence de lois qui n'avaient jamais été promulguées, et des augures, payés pour cela, rendre compte de séances qui n'avaient pas eu lieu. Gabinius fut accusé, il est vrai, d'avoir trafiqué des armes romaines, et il s'entendit condamner malgré la plaidoirie de Cicéron; mais il demeura notoire que Gabinius ne perdit son procès que parce qu'il avait « lésiné avec ses juges ».

La peur, qui amenait parfois les juges à favoriser les pauvres aux dépens des riches, à frapper ces derniers de sentences partiales et « rigoureuses », obligeait les riches à se préoccuper sans cesse des tribunaux, à négocier avec eux, au préalable, le prix de leur acquittement. Une industrie s'était formée, qui consistait à calomnier les riches et les Grands, à ameuter le peuple contre les fortunes acquises ou les ambitions satisfaites, à « faire payer » aux heureux la paisible jouissance de leurs succès; l' « infâme métier de calomniateur » devint lucratif. L'incertitude et

la rigueur des sentences, la vénalité et la cruauté des juges, la méchanceté du peuple et le talent des accusateurs, justifiaient toutes les craintes. On qualifiait tel tribunal de « salle à manger ». — « N'a de risque à courir, dit un personnage de comédie, que celui dont on peut tirer pied ou aile. »

De l'insupportable insécurité résulta le besoin d'un droit écrit, où l'on pût au moins prévoir, pour les éviter, les dangers possibles. En attendant, nulle loi n'était respectée, « ni en haut, ni en bas »; tout dépendait de la disposition des juges et de la réputation ou du talent du plaideur, de l'avocat. Des crimes imaginés par un accusateur habile, ou influent, valaient d'atroces condamnations, imméritées. « Il n'est rien, écrit fièrement Cicéron, de si incroyable que la parole ne sache rendre probable; rien de si affreux et si inculte que l'éloquence ne fasse briller. » De même qu'un droit écrit allait résulter de cette terreur judiciaire, ainsi l'idée de « récusation », que les Grecs avaient ignorée, vint à l'esprit des Romains, forcément.

La Justice étant un piège public, les tribunaux devenant un champ de bataille, les orateurs judiciaires se formèrent en « armée », d'attaque et de défense, organisée. Les avocats célèbres, très recherchés, acceptaient de plaider plusieurs causes; des accusés se faisaient défendre par plusieurs avocats, afin d'étaler devant les juges « plusieurs influences ». A côté des avocats, il y eut les *laudatores*, qui prononçaient le panégyrique de leurs clients, et pour intimider le tribunal, des « amis »

signifiaient aux juges, par leur seule présence auprès de leur client, les conséquences probables des condamnations, en inimitiés redoutables. Toute notion du « juste » était perdue; le juge ne faisait plus de différence entre la « preuve » et l'« opinion »; les avocats, bavards et ingénieux, portaient les derniers coups à la Justice.

Trop occupés, les orateurs judiciaires négligeaient la loi, ne recherchaient que les meilleurs effets oratoires. La brièveté des Douze Tables, la diversité des lois nouvelles, l'obscurité et la contradiction des *formules* de la procédure romaine, provoquèrent le groupement d'une « catégorie d'hommes » que l'on consultait, qui expliquaient les textes, qui donnaient leur avis; les « réponses » de ces « jurisconsultes », collectionnées, préparèrent le Droit romain. Les orateurs se servaient de ces documents, recueillis, en les adaptant aux circonstances, les dénaturant aux oreilles des juges, quand ils ne les avaient pas commandés, ou « dictés », pour les besoins de leur cause. C'était une dégradation nouvelle de la Justice, un nouveau moyen d'intrigues et de corruptions.

L'importance des orateurs judiciaires devait nécessairement les arracher aux tribunaux, les diriger vers les mandats publics, exciter leurs ambitions. La politique dominant tout, le « Barreau romain » subit son attrait; les plaidoiries et les sentences devinrent des incidents de la vie publique. Les questions de « partis » se débattirent jusque dans les procès civils. Il parut bientôt « ridicule » de s'adresser aux tribunaux pour le simple redressement d'un tort; les avocats, à propos de tout,

presque, tranchaient une question d'État, se posaient en politiciens, briguaient les suffrages du peuple. Les décisions des tribunaux étaient en effet conformes, toujours, maintenant, aux aspirations du parti au pouvoir; les contradictions judiciaires n'étonnaient plus.

L'éloquence était l'art par excellence; de l'orateur tout dépendait. Démosthène était un exemple, un modèle, une justification. Plus tard, trop tard, Cicéron lui-même reconnaîtra « qu'instruire dans l'art de la parole des hommes dépourvus de vertus, ce n'est pas former des orateurs, c'est armer des furieux ». Les furieux « réunissant le talent d'agir et le talent de parler » ne manquèrent pas aux Romains. Les Siciliens disputeurs et subtils se laissèrent distancer par les énergumènes et les démagogues. La profonde ignorance des Romains les livrait au Minotaure éloquent. Grâce aux affranchis, uniques éducateurs, — parmi lesquels beaucoup de Grecs de Corinthe et d'Asiatiques de Phénicie, — toute la jeunesse romaine fut livrée aux bavards.

Rome subissait donc le sort d'Athènes; des « hommes de race étrangère » l'encombraient. Pleine de Phéniciens, de Juifs, venus comme trafiquants et, sans concurrence, restés dans la Cité, y pullulant, Rome sera comme une Jérusalem nouvelle. Le Talmud affirmera que la cité de Romulus fut fondée « sur un banc de sable » résultant d'une « tige » plantée aux bords du Tibre par l'archange Michel au temps de Salomon, et que les deux premiers faubourgs de la Cité furent bâtis « au moment même où Jéroboam érigeait les deux veaux

d'or ». Ce parallélisme est au moins instructif. Dans la plèbe, à Rome, « les Grecs et les Juifs » l'emportaient, en nombre, — « ardents et braillards », — sur ceux qui disposaient du droit de vote. Les ports d'Ostie, de Puteoli et de Brundisium déversaient chaque jour, pour ainsi dire, comme un flot d'invasion renouvelé : Syriens, Phrygiens, Hellènes, Maures, Libyens, Gètes, Ibères, Celtes et Germains. Les Hellènes et les Juifs dominaient, certainement. L'ambubaia syrienne — la « joueuse de flûte », — menait à sa suite, plus spécialement, les Asiates et les Égyptiens.

Par les déprédations de ses gouverneurs, par l'arrogance de ses mandataires de tout rang, Rome se faisait haïr autant que redouter au dehors; dans la Cité, et aux environs de la Cité, et en Italie, le spectacle habituel, devenu normal, de la vénalité des juges, de la lâcheté des princes et de l'ingratitude de la populace, éloignait jusqu'aux alliés les plus condescendants. Rome avait la prétention d'exploiter l'univers; dans la Cité, les Romains s'exploitaient eux-mêmes. Depuis Sylla, Rome est aux enchères, sinon au plus hardi preneur; la République, en fait, n'existe plus. « La liberté a disparu, dit Cicéron, la foi a disparu, l'amitié a disparu, la République a disparu. »

CHAPITRE V

De 67 à 50 av. J.-C. — Consulat de Pison. — Terreur de Rome. — Catilina. — Cicéron politicien. — Le Parti des honnêtes gens. — Caton. — Pompée, Crassus et César. — César en Gaule. — Ambiorix et Indutiomar. — Insurrection gauloise, nationale. — Vercingétorix. — Alésia. — Gloire et ambition de César.



onsul d'une république finie, impossible, Pison se signale par le cynisme de ses déprédations, les atrocités de ses fantaisies gouvernementales. Rome agonisait entre « l'école des Gracques » revendiquant toutes les libertés et « l'école de Sylla » réclamant tous les despotismes. Des vétérans en proie à d'injustes misères, victimes de la plus monstrueuse des ingratitudes, ou ruinés par leur propre insouciance, des sicaires multipliés et des paysans affamés, chassés de leurs terres, n'attendaient qu'un

appel pour former tout naturellement l'armée de la révolution.

La révolte était inévitable; tout l'annonçait. Un Romain, Catilina, connu de tous, dont on citait avec terreur, mais non sans un sentiment particulier d'admiration, les férocités commises sous Sylla et « l'indépendance de la morale », concussionnaire, impitoyable, incestueux, capable de tous les crimes et de toutes les hontes, d'une bravoure folle, élève accompli de cette « pédagogie du vice » dont Rome s'enorgueillissait presque alors, Catilina voulut être consul. Le Sénat raya son nom de la liste des candidats. Dissimulant mal sa fureur, excité sans doute par des ambitieux, — Crassus et César peut-être? — Catilina résolut d'expulser le Sénat. Deux fois dénoncée, deux fois la conspiration avorta; mais le conspirateur, bravant ses adversaires, venant siéger parmi eux, démontrant ainsi, publiquement, leur lâche bassesse, continuait son œuvre, recrutait des complices, préparait son « avènement ».

Cicéron ose enfin se déclarer contre Catilina, l'apostrophe devant les sénateurs. Le révolutionnaire démasqué, forcé d'agir, quitta Rome, prédisant la ruine prochaine de la Cité, en des termes qui épouvantèrent. Les financiers, les capitalistes et les marchands, effrayés, se confièrent à Cicéron, lui donnant une garde. Le Sénat eut alors le courage de condamner Catilina et Manlius, comme « traîtres à la patrie ».

Cicéron, ce « brillant disciple des Grecs », pour qui Démosthène était le modèle parfait, se trouvait donc à la

tête des politiciens d'affaires, se croyant apte au gouvernement des hommes, pensant qu'il suffisait de « savoir leur parler » pour les diriger. Il dénonce, poursuit, traque les complices de Catilina, n'ayant pas remarqué l'astucieuse habileté avec laquelle César avait demandé contre le « révolté » la détention perpétuelle dans un municipe, n'ayant entendu que Caton vociférant un cri de mort. Et le voici, entraîné, étourdi, esclave de sa propre parole, plus que victorieux, tenu de surveiller lui-même le massacre des condamnés, de diriger les bourreaux, d'assister à l'égorgement des victimes, de se compromettre. Le peuple, en effet, terrorisé par Cicéron, cessa d'appuyer Catilina.

Expulsé, abandonné du peuple, rejeté dans la foule inconsistante des mécontents et des misérables, Catilina ne pouvait plus réussir. Acculé en Étrurie, seul point où la résistance était encore sérieuse, le « scélérat » fut frappé à Pistoia, malgré l'héroïsme de ses derniers complices et les miracles de sa bravoure personnelle. Cicéron, seul, et par ses discours, avait vaincu le révolutionnaire; les « armes » avaient cédé à la « toge ». Mais Catilina mort, son vainqueur devenait inquiétant; car s'il rêvait, lui, d'être un Démosthène, d'autres songeaient à la succession de Cyrus, à l'héritage d'Alexandre, et cet « orateur puissant » les gênait. Accusé, obligé de se défendre, Cicéron jura qu'il avait « sauvé la République », et il reçut de ses juges le titre de « Père de la patrie ». L'art oratoire triomphait pour la seconde fois; de nouveau la parole l'emportait sur le glaive. L'opinion

publique — le « bruit public », — était décidément la force véritable; Cicéron disposait de cette force. Il rappellera plus tard, non sans une vaniteuse complaisance, que sa seule éloquence avait eu raison de Catilina, et que son arme avait été « le pathétique », voulant montrer par cet exemple qu'un beau plaidoyer valait « deux Triomphes ».

Pompée, qui se considérait presque comme un monarque, — tant étaient considérables les services qu'il avait rendus et solide son apparente popularité, — et Crassus, jaloux simplement, ou poussé par César, tourmentaient le triomphateur, le poursuivaient, le harcelaient. Cicéron tâcha de les apaiser : il accabla Pompée de compliments lourds, flatta la vanité sotte du « conquérant heureux » et s'assura ou crut s'assurer la faveur de Caton. Puis, s'armant de cette éloquence « qui, dit-il, agit puissamment sur les ignorants, sur la multitude et sur les barbares eux-mêmes », il osa tout à coup provoquer ses adversaires, se plaçant en face d'eux.

L'effroi rétrospectif des violences récemment évitées, des dangers courus, et qui pouvaient renaître, le murmure des luttes sourdes d'influence qui préparaient évidemment d'atroces représailles, firent désirer une sorte de paix, de « conciliation ». On imagina de créer un parti nouveau, le « Parti des honnêtes gens », à la tête duquel on placerait Caton, « l'incorruptible »; comme s'il y avait eu assez d'honnêtes gens à Rome, alors, pour former un pareil parti! Le premier effet de cet essai fut le sacrifice de Crassus — du richissime Cras-

sus, — à César, très habilement calme, lui, tranquille, et d'apparence détaché de toute ambition. Les derniers politiciens encore capables de penser sainement, pris d'un dégoût profond, pressentant des « troubles horribles », et l'impossibilité de les éviter, se retiraient, s'éloignaient de Rome, un à un, tous.

Caton, « censeur vigilant », réformateur maniaque, brouillon, « assourdissant », d'une inintelligence rare pour les choses de l'État, jouissant d'une réputation d'intégrité que nul n'aurait osé combattre, mais que personne n'aurait pu justifier, était comme l'image, comme le symbole du gouvernement nouveau que les Romains rêvaient, vaguement. Jamais illusion plus décevante ne fut tissée avec plus de soin. Certes Caton, spectacle vivant et bizarre, se distinguait des « autres » par son langage et par son costume; « fatigant » et « excentrique », il était dans Rome comme une distraction ambulante favorable aux vues des Grands : son avènement apaisait les esprits, leur imposait le silence d'attente d'une curiosité provoquée, à la veille d'être satisfaite. En réalité, le Caton expulseur de Métellus, adversaire de César, accusateur de Clodius, implacable ennemi de Pompée, ne devait être qu'une ombre passante, ridicule, donnée au peuple en sorte de comédie.

Les trois « hommes » vraiment en scène c'étaient Pompée, Crassus et César : Pompée, à qui « la fortune ne refusait rien », dont la chance extraordinaire exaspérait, qui « cueillait les fruits lui tombant dans la main »; — Crassus, spéculateur heureux, créancier d'un très

grand nombre de Romains, qu'il tenait ainsi; — J. César, le charmeur émérite, jouissant déjà d'un immense crédit. Ce « débauché à la ceinture lâche », à la fois dissipateur et mesuré, intrépide et doux, élégant et rude, avait séduit Pompée, — qu'il détacha de la Noblesse, lui qui n'était revenu que pour « mettre fin à la République », — avait fait de Crassus le complice fier et complaisant de ses générosités calculées. Ce Triumvirat répondait à l'idéal des Romains qui, dans le trouble inexprimable où ils étaient, rêvaient de la « beauté » et de la « grandeur » d'un Alexandre, des « richesses » d'un Philippe, de la « tyrannie » d'un Agathocle. César, Pompée et Crassus, chacun pour sa part, représentaient assez, ensemble, cette force imaginée, triple et une.

Édile curule (65), César avait étonné, avait « ébloui » les Romains par la magnificence de ses prodigalités. Aux fêtes données en mémoire de son père, 320 couples de gladiateurs avaient paru, revêtus d'armures dorées; les cages des bêtes offertes au peuple en spectacle, d'argent massif. Gendre de Cinna et neveu de Marius, pontife, se réclamant de Vénus et d'Anchise, « ses ancêtres », le charme personnel de César s'auréolait d'une origine céleste. Le peuple forgeait lui-même, au jour le jour, avec joie, avec zèle, avec passion, la légende si nécessaire à l'ambitieux. Ayant réconcilié, dans son intérêt propre, Pompée et Crassus (60), et formé cette « association » dont il comptait s'approprier les bénéfices, César revêtit la robe blanche des candidats, brigua et obtint le titre de consul. Cependant, en lui imposant son

ennemi Bibulus comme collègue, ses adversaires osèrent « l'avertir ». Comme réponse à cet avertissement, et sous le prétexte de « relever l'agriculture », de repeupler l'Italie, César proposa de distribuer aux pauvres les terres du Domaine public. Si l'on manque de « terres », on s'en achètera! Caton, alors, se dresse et fulmine. César fait emprisonner Caton (59). Ce jour-là, Pompée, stupide, frappé d'admiration, « mit son épée au service de César ». Caton, subjugué, prit part au serment que César fit plébisciter.

L'année du consulat de César étant terminée, le peuple lui donna pour cinq ans, au mépris d'un solennel sénatus consulte, la Gaule Cisalpine, l'Illyrie et trois légions (59). Caton rugit. Mais le Sénat, intimidé, augmenta d'une quatrième légion les forces livrées à César, ajouta à la Gaule Cisalpine la Gaule Transalpine, la Gaule des Gaulois, « riche, disait-on, du pillage du monde ». Toute la jeunesse romaine, ébahie, était tournée vers César, ce « soleil levant ». Avant de quitter Rome, César s'assura que Clodius tiendrait en échec Pompée et le Sénat : Pompée, dont la sottise était toujours inquiétante; le Sénat, capable de toutes les surprises. Surchargé de dettes, voulant surtout secouer la protection de Crassus, s'approprier dans ce but un trésor qui lui permît à la fois de s'acquitter et d'acheter Rome, en corrompant tous ceux qui y exerçaient une influence, César désirait la Gaule, si riche! et qu'il savait facile à prendre.

Jadis très nombreux, les Gaulois, querelleurs, s'étaient

combattus, s'étaient affaiblis considérablement. Il restait en Gaule environ cinq à six millions d'hommes à peine, mal équipés, guerriers chargés de boucliers lourds, ne leur laissant l'usage que d'un bras, mal instruits de l'emploi de leurs propres armes, téméraires, mais luttant à poitrine découverte... Les légionnaires auront vite raison de ces audacieux. Habiles cependant en l'art des sièges, follement courageux, d'une incomparable agilité, les Gaulois auront pour eux leur valeur personnelle, sur un sol admirablement disposé pour la défensive; ils auront contre eux la lenteur de leurs déplacements, l'incertitude de leurs marches, l'imperfection de leur organisation guerrière, la défectuosité de leurs armes, disparates, et surtout les impedimenta de leurs attroupements, ces longs convois, ces chariots innombrables, ces femmes « à la suite », ces dispersions d'approvisionnements, cette absence, en un mot, de science militaire qui les caractérise.

La Gaule (*Gallia*) doit se diviser en Aquitaine, au sud-ouest; en Celtique, — Celtes ou Gaëls, — au centre, de la Garonne à la Seine et à la Marne; en Belgique, — Belges ou Kymris, — au nord, de la Marne au Rhin. La Narbonaise, ou « Gaule Romaine », au sud-est, à part. Divisions suffisamment historiques, acceptables par conséquent. Au centre, les Celtes étaient comme pris entre les Aquitains et les Kymris; ceux-ci, pressés par les Germains, et leur cédant la « terre », cherchant à diriger vers l'Est leurs tribus « trop nombreuses ». Arioviste, le roi des Suèves, menant sa horde, —

120.000 hommes ? — venait de passer le Rhin, que Rome entendait constituer en « frontière des Gaules ». Le Sénat romain, « accepté », était le maître « reconnu » de Genève à Toulouse, Narbonne et Aix surveillant la « Gaule chevelue ». — L'expédition projetée de César était donc nécessaire : Rome devait dégager les Gaulois de la « pression » des Germains.

Trois Nobles, à ce moment, complotaient la destruction des Communes démocratiques chez les Helvètes, les Séquanes et les Éduens. Aux rivalités de Communes s'ajoutaient des rivalités de Peuples ; de continuelles « petites guerres » décimaient les Gaulois. Les Éduens, menacés un instant, ayant appelé Rome à leur aide, les Arvernes et les Séquanes s'étaient aussitôt tournés vers Arioviste, accouru à leur secours avec ses Suèves. Les Éduens avaient été battus, mais Arioviste, victorieux, était resté en Gaule avec son armée, « grossie huit fois » d'émigrants réclamant des terres. Les Éduens et les Séquanes s'étant révoltés et ayant été de nouveau battus, Arioviste augmenta ses prétentions. Les Éduens, devenus « frères et alliés de Rome », supplièrent le Sénat romain de les délivrer de cette « bande d'aventuriers », de ce mélange d'envahisseurs, de ces Allmen — Alemani — « presque nus », affamés, dévorant la Gaule envahie.

Les Helvètes ayant fui devant l'invasion, César arrive à Genève, poursuit les fuyards, les rejoint aux bords de la Saône et les écrase, « assouvissant une vengeance de famille », écrira-t-il. Ce premier succès, retentis-

sant, n'arrêta pas Arioviste, menant « avec insolence » ses bandes de « cavaliers sans selle ». César oblige Arioviste à repasser le Rhin (58).

Devant une levée formidable de Belges — 290.000 hommes? — César forme deux nouvelles légions et disperse « les barbares » sur les bords de l'Aisne, en une seule charge de cavalerie. Ce « massacre sans péril » confirma César dans cette opinion juste qu'il avait eue de la facilité de ses victoires en Gaule. Seuls les Nerviens résistaient derrière la Sambre. Une légion romaine faillit périr dans l'engagement. La victoire resta aux Romains (57). Les Atuatiques, « peu dangereux », ne se rendant pas, César les « prend » et en fait vendre 53.000. Crassus, pendant ce temps, manœuvrait entre la Seine et la Loire, sans rencontrer de résistance. La Gaule semblait déjà domptée; la route paraissait « ouverte », libre, entre la Celtique conquise et l'Italie.

César, parti, tranquille, insoucieux, était chez les Illyriens, lorsque la nouvelle lui parvint d'un soulèvement en Armorique. Il accourt aussitôt, attaque les Venètes de Vannes, en un combat naval, « sur la mer vaste et orageuse », et détruit la flotte des Armoricains. L'emploi de faux par les guerriers de Rome avait terrifié les marins gaulois. Sabinus au nord, Crassus au midi, soumettaient la Belgique et l'Aquitaine. Les Moriens et les Ambiens n'attendirent pas César pour disparaître. De la mer du Nord jusques aux Pyrénées, la Gaule était « pacifiée ».

En Germanie, les Suèves ayant refoulé les Usipiens et

les Tenctères, ceux-ci franchirent le Rhin. César, malgré les neiges qui obstruaient le passage des Alpes, surprit les Germains envahisseurs, les accula entre la Meuse et le Rhin et les extermina. Dans ses *Commentaires*, le vainqueur évalue à 450.000 hommes les vaincus? Mais l'incident avait montré que Rome ne pourrait tenir et exploiter la Gaule qu'en la garantissant des Germains et des peuples de la Grande-Bretagne. César passe donc le Rhin. Sa seule présence « effraye les tribus voisines du fleuve ». Cette démonstration lui paraissant suffisante, — le Rhin, ce « fleuve des Gaules », suivant l'expression de Catulle, étant considéré d'ailleurs comme la « limite des conquêtes romaines », — César put aller frapper les Bretons dans leur île.

Il est remarquable qu'après avoir, par sa seule présence, fait reculer les Germains, César s'appliqua désormais plutôt à les satisfaire qu'à les combattre. Il fit rebâtir par les Helvètes les villages détruits, et sa politique fut telle, en effet, que les Germains, dès lors, ne lui refusèrent plus leur concours. A Rome, la légende grossissait les « monstres de Germanie »; on ne voyait que leur taille gigantesque, leurs cavaliers chevauchant sans selle des « bêtes énormes », rapides, emportant, suspendus à la crinière, des fantassins « cruels »...

Laissant les Germains rejetés au delà du Rhin, César, pour s'assurer de la Grande-Bretagne, entreprit une guerre maritime, — « guerre, dit-il, où un seul instant peut aussitôt changer l'état des choses ». — Le débarquement des légionnaires fut périlleux. Les vents et la

marée se prononcèrent pour les Bretons. Une tempête détruisit l'escadre armée en Espagne et qui portait la cavalerie romaine. Assaillis dans leur camp par les Bretons, et non sans rudesse, les Romains virent leur témérité; mais là, comme en Germanie, le prestige des légions romaines s'accrut pour ainsi dire du spectacle de leur résistance; les « insulaires », quoique victorieux presque, demeurèrent un instant découragés. César profita de cette émotion pour traiter. Ayant obtenu des otages en consécration de la paix, il se retira.

César ne s'y trompait pas : son départ était une retraite; Rome le comprit ainsi. Une seconde expédition, mieux préparée, s'imposait. Elle débuta par une franche victoire. Une effroyable tempête ayant encore détruit la flotte romaine, César se hâte, force le passage de la Tamise, « malgré Cassivellaum », exige de nouveau des otages, fixe le tribut annuel, — ce qui était pour les Romains le témoignage irrécusable du succès, — et revient au continent (54). Cette expédition, aussi mal conçue que mal dirigée, ne réussit que par miracle; l'aveu de son « imprudence » échappera d'ailleurs à César. De ces « actes » vraiment extraordinaires, et par la rapidité de leur exécution et par le mystérieux de leurs résultats, il restait cette impression grandiose qu'en cinq campagnes — car César excellait à mettre en relief ce qu'il voulait que l'on crût, — les « aigles de Rome » s'étaient montrées partout victorieuses, définitivement. Il se gardait de dire qu'en Germanie il avait évité le contact avec les hordes des Allmen; qu'en Grande-Bretagne, il s'était

hâté de traiter; qu'en Gaule, aucune résistance sérieuse ne lui avait été opposée.

César tint les États de la Gaule à Samarobriva, chez les Ambiens. Il lui parut qu'une « paix profonde » régnait, et il dispersa ses huit légions, préférant une surveillance généralisée à l'occupation de points stratégiques. L'Éburon Ambiorix et le Trévire Indutiomar purent préparer un soulèvement, nouer des relations avec les Germains dans ce but, sans que César en eût le moindre soupçon. Une imprudence des Carnutes, impatients d'agir, réveilla le triomphateur endormi. Ambiorix, tout à coup, massacre une légion romaine et menace le camp de Q. Cicéron, pendant qu'Indutiomar, « tout le peuple avec lui », marche à Labiénus. La Gaule est en armes; seuls, les Éduens et les Rèmes restent à l'écart. César, brusquement instruit par un esclave, se précipite, dégage Q. Cicéron avec 7.000 guerriers seulement, et cette victoire rapide arrête la révolte, net. La mort d'Indutiomar pendant l'action impressionna considérablement les Gaulois.

Pour connaître ses ennemis, César convoque les États. Les Sénons, les Carnutes et les Trévires refusent de venir. Leurs terres, aussitôt envahies, sont systématiquement dévastées, à titre d'exemple. Les Éburons, — que César détestait, « nation criminelle, dit-il, race de brigands », — cernés avec Ambiorix, pris, sont cruellement exterminés. Et comme Ambiorix, échappant à César, était allé « mourir ignoré, mais libre », écrira Napoléon, la fureur de César s'exerça sur les vaincus.

D'abominables exécutions, inutiles, épouvantèrent les Gaulois, qui en conçurent contre le « bourreau » une inextinguible haine. César parti, un nouveau soulèvement fut décidé. Cette fois, « sur les drapeaux », « sur les enseignes réunies », tous les députés jurèrent d'expulser les Romains.

L'insurrection débuta chez les Carnutes par l'égorgement de tous les Romains de Genabum (Orléans). La « nouvelle » fut « criée » dans toute la Gaule, et toute la Gaule, armée, se dressa. A Gergovie, un jeune Arverne, un « vercingétorix (chef) du peuple », provoqua la tenue immédiate d'un Conseil des villes confédérées. De la Garonne à la Seine on répondit à l'appel. Le plan du vercingétorix arverne fut adopté. Le « chef suprême » envoya son lieutenant Luctère au Sud, avec l'ordre d'envahir la Province, pendant qu'il marcherait au Nord, lui, contre les légions. Un arrêt de Vercingétorix chez les Bituriges, pour les entraîner, permit à César d'arriver à temps, de disperser les premiers ennemis rencontrés, de franchir les Cévennes « couvertes de neige », de ravager le territoire des Arvernes, de repasser les montagnes et d'apparaître tout à coup au milieu des légions.

Ce « miracle » donnant à César un grand prestige, il attaque aussitôt et prend Genabum, au milieu de la nuit, marquant son succès par un horrible carnage. Tous, à Genabum, ayant été « ou tués ou vendus sur le pont », César passe la Loire et enlève Noviodunum (Nouan) aux Bituriges. Vercingétorix accouru, trop tard, ne put

qu'assister aux atrocités romaines. Mais résolu, le « héros des Gaules », renonçant à abattre César invincible, songe à affamer les Romains. Prêts à tout, « plutôt qu'à l'esclavage », les Gaulois feront le vide devant les légions. A la « monstrueuse activité », à « l'horrible diligence » de César, Vercingétorix opposera le sacrifice calme de la victime. Les Bituriges brûlèrent vingt de leurs villes; d'autres peuples les imitèrent : « La Gaule est en feu ! » écrit César. L'incendie n'ayant pas encore atteint la capitale, Avaricum (Bourges), César s'y précipite. Le siège dura vingt-cinq jours. Tombée, Avaricum perdit tous ses défenseurs; sur 40.000, 800 à peine échappèrent aux armes vengeresses des légions.

Au printemps (51), César dirigea Labiénus contre les Sénons et les Parises, se chargeant des Arvernes. Vercingétorix repousse, ou du moins rend infructueuse l'action violente de César, qui rejoint alors Labiénus. Cette « fuite » exalte les Éduens, qui massacrent sans pitié non seulement les recrues romaines, mais les marchands italiotes, émigrants. C'est une guerre nationale. César est inquiet. Une seule défaite serait maintenant pour lui, à Rome, une sentence de proscription. Follement, il « s'enfonce au Nord », cent mille Gaulois laissés entre lui et la Province du sud.

Au Nord commande Camulogène, « chef de la ligue », ayant son quartier général à Lutèce, la capitale des Parisis, — Lutèce « l'audacieuse », « toujours prête aux entreprises ». — Labiénus attaque Lutèce en vain; il

ne peut franchir les marais de la Bièvre et rétrograde jusqu'à Melodunum (Melun) pour préparer une nouvelle attaque par le Nord. Camulogène se retire sur la rive gauche de la Seine; Labiénus l'affronte, le bat, rallie César chez les Sénons. L'heure approche où les destinées du conquérant doivent s'accomplir. Toute son ambition est en jeu.

Une assemblée générale des Gaulois, à laquelle tous se rendirent, sauf les Longons, les Rèmes et les Trévires, confirma les pouvoirs de Vercingétorix. César s'était adressé aux Germains pour avoir d'eux une cavalerie. La rencontre eut lieu « non loin de la Saône ». Comme toujours, l'impétuosité des Gaulois, leur courage fou allaient les perdre. S'usant en bravoures inutiles, riant au danger, combattant à pied « entre les chevaux », infatigables, acharnés, ayant juré « sur les étendards », tous, « de ne plus revoir leurs femmes ni leurs enfants s'ils ne traversaient au moins deux fois les lignes ennemies », ils exécutaient leur serment avec des cris de joie. César pouvait douter de la victoire; son épée était aux mains des Gaulois. Mais l'héroïsme dépensé excédait les possibilités humaines; les légionnaires avaient suffisamment résisté, confiants en eux-mêmes. Les Gaulois à bout de forces, dispersés, se retirèrent vers Alesia. Les Romains les poursuivirent jusque sous les murs de la ville.

Alesia, « fondée par Hercule » sur le plateau d'une colline escarpée, était réputée imprenable. Le camp gaulois, assis « sur les coteaux », renfermait 80.000 fantassins et 10.000 cavaliers. César, froidement, calculait les

chances d'une victoire absolument indispensable. Il constatait une fois de plus la différence de valeur militaire qui distançait les Gaulois de ses légions; mais il avait aussi vu avec quel mépris de la vie, avec quelle « impassibilité devant la mort » les Gaulois défendaient leur liberté. Il résolut donc d'assiéger à la fois Alesia et le camp, et d'épouvanter les assiégés — ainsi que cela lui avait si bien réussi à Noviodunum, — par le spectacle de préparatifs formidables.

En cinq semaines, l'armée romaine — César constamment au milieu des travailleurs, revêtu de son costume de bataille, — entoura les ennemis de travaux d'attaque et de défense prodigieux : 60.000 hommes creusèrent ou construisirent trois fossés, une terrasse crénelée, palissadée « de troncs d'arbre fourchus », flanquée de tours, cinq rangées de chevaux de frise, huit lignes de pieux, « de pointes cachées par des branchages », de chausse-trapes « armées d'aiguillons acérés ». Vercingétorix, impressionné, comme César l'avait prévu, avait renvoyé sa cavalerie, comptant sur les 60.000 « frères » qui devaient le délivrer, l'arracher à « l'inexpugnable rempart des légions ».

Plusieurs fois Vercingétorix conduisit des assauts furieux contre les fortifications des assiégeants. Mais lorsque César jugea que ses ennemis, non secourus, subissaient cette crise d'abattement passager qui caractérisait les armées gauloises après chaque effort vaillant, il décida l'attaque et il la réussit. Cette victoire fut décisive. On distribua les prisonniers gaulois aux sol-

dats. Pour apaiser son vainqueur, assouvir sa vengeance, épargner aux siens des atrocités, Vercingétorix se rendit auprès de César. Les licteurs l'emmenèrent. César, odieux, fit attendre longtemps au glorieux vaincu une mort qui lui était pourtant bien due.

Maître des Gaules, enorgueilli d'un succès « problématique », César annonça lui-même son triomphe aux Romains, qui ordonnèrent vingt jours de prières publiques. Il n'osait cependant quitter le territoire conquis. A l'imitation d'Alexandre, « que tout le monde craignait, mais que tout le monde chérissait », César voulait maintenant terroriser ses derniers adversaires et ramener à lui ceux qui préféreraient « la paix romaine », fructueuse, à la « guerre gauloise », perpétuelle.

Il poursuit et écrase les Bituriges, ravageant et incendiant leur territoire, il massacre les Bellovaques, épouvante les Belges, rejette encore Ambiorix au delà du Rhin, réclame des otages aux Armoricains, sème l'effroi entre la Loire et la Garonne, affame les Cadurques retranchés à Uxellodunum, fait « fouetter de verges jusqu'à la mort » le brave Gutruat pris, et lorsque les Cadurques se soumettent, il leur fait trancher les mains, afin que, leur ayant accordé la vie, ils demeurent comme les « témoignages vivants du châtiment réservé aux ennemis de Rome ».

César laissait une Gaule dévastée et rançonnée (50). Il écrira que pour « faire oublier leur défaite aux Gaulois », il ne voulut les frapper d'aucun impôt onéreux, d'aucune vexation, mais seulement d'un tribut de 40 mil-

lions de sesterces, laissant aux villes leur gouvernement, faisant ainsi de la Gaule une « cliente » de Rome ; il ne dit pas les trésors publics et privés dont il s'était personnellement emparé pour acheter les Romains, pour « payer » Rome, sa convoitise.



CHAPITRE VI

De 58 à 44 av. J.-C. — Clodius maître de Rome. — Retour de Cicéron. — Crassus en Asie. — Pompée, Caton, Cicéron. — César à Rome et en Espagne. — Batailles de Dyrrachium et de Pharsale. — Mort de Pompée. — César en Égypte et en Illyrie. — César dictateur. — César en Afrique. — Triomphes de César à Rome. — Réformes. — Soulèvement de l'Espagne. — Écrasement des Pompéiens. — César roi et dieu. — Conjuration. — Mort de César.



AÎTRE de Rome, hâtant ses vengeances haineuses, Clodius fit démolir la maison de Cicéron sur le Palatin et chasser les juges qui allaient juger Vatinius, agent de César. Ce personnage « incommode et odieux », jouant sa « farce politique », eut contre lui Milon, à qui Cicéron conseilla de recruter des gladiateurs pour se défendre; et ce fut une lutte ouverte, dans Rome, entre les deux « bandes » ennemies. Milon l'emporta. Cicéron revint, rappelé. Cicéron et Milon, comme associés, rendirent à Clodius vengeance pour vengeance, annulant tous ses actes. Pour compliquer l'anarchie, Caton se déclara contre Cicéron.

Pendant que Rome, ensanglantée chaque jour de luttes individuelles, à la fois hideuses et ridicules, s'épuisait, César, à Lucques, où il tenait « sa Cour », préparant son heure, distribuait l'or des Gaulois aux édiles, aux préteurs, aux consuls, surtout à leurs femmes (57), achetant sa victoire prochaine. Lucques, « asile de tous les mécontents », était comme un forum encombré : Cicéron y parut, très humblement ; Crassus et Pompée y renouvelèrent avec César leur alliance, — le Triumvirat, ce « monstre à trois têtes ». Pompée se chargea seul de la « paix romaine », c'est-à-dire de la police à Rome. Domitius osant disputer le consulat à Pompée et à Crassus, on tua son esclave et on blessa Caton, qui le soutenait, afin de bien marquer la puissance des Triumvirs. A la fin de l'année consulaire, Pompée eut le gouvernement de l'Espagne et Crassus celui de la Syrie, pour cinq ans. La « crainte de César » dominait, ses amis obtenaient tout.

Crassus, qui projetait d'aller jusqu'au Gange, de conquérir tout l'Orient, d'en rapporter de fabuleuses richesses, partit avec l'intention de « vaincre » les Parthes, dont il ignorait la force et la situation. Il remporta quelques succès, se fit nommer *Imperator*, pilla les trésors des temples, — notamment celui de Jérusalem, — passa l'Euphrate une seconde fois et s'en fut s'égarer en Mésopotamie, « dans une mer toute de sable ». Là, il se heurta aux Parthes (53), qui, par une fausse retraite, l'attirèrent où ils le voulaient, pour le battre. Crassus le Jeune, qui menait la bataille, pris, se fit tuer pour

échapper aux supplices. Les vainqueurs envoyèrent au malheureux Crassus la tête de son fils. Un prompt recul, désordonné, livra beaucoup de Romains à leurs ennemis, et ce fut un massacre. Cassius, accouru, repoussa les Parthes; mais Bibulus se laissa assiéger dans Antioche. La Cilicie était menacée.

A Rome, Pompée, « rêvant de la royauté », recherchait le consentement du peuple en multipliant les jeux, en achevant le théâtre où 40.000 spectateurs pourraient s'asseoir. Caton, étalant son intégrité, se donnant en spectacle, allait au Forum pieds nus, affectant de croquer des raves, de se nourrir de figues et de laitues. Cicéron, tout aux Triumvirs depuis son voyage à Lucques, au premier rang parmi les flatteurs publics de César, acceptait, favorisait même la dictature de Pompée. On se disputait toujours le consulat les armes à la main; les émeutes sanglantes étaient quotidiennes; l'outrage et l'assassinat politiques devenaient choses simples, ordinaires : Milon rencontre Clodius sur la voie Appienne, l'égorge, fait porter le cadavre au temple où le Sénat s'assemblait, et le peuple incendie le temple. Pendant plusieurs jours, dans la cité, les Romains s'entre-tuèrent, furieusement. De ce carnage, Pompée sortit « consul unique » (25 février 52).

L'avènement de Pompée donnait aux Romains le répit qu'on en avait espéré. César, doucement, crut pouvoir briguer un second consulat; mais on élut son ennemi, connu, Marcellus (51). Maintenant, vexer les clients de César, et César lui-même, était, dans Rome,

une sorte de jeu, une mode. Pompée s'en fut à Tarente, tranquille, « philosopher avec Cicéron », laissant le Sénat reprendre de l'importance, renouer ses intrigues habituelles, s'appliquer à saper l'influence et l'autorité de celui qui se croyait presque roi. Les amis de César, Salluste surtout, excitaient les sénateurs contre Pompée. Curion ayant été nommé tribun pour tenir César en échec, César acheta Curion. Lorsque, se jugeant assez fort, dédaignant Pompée, le Sénat rappela César « pour en finir avec lui », le soumettre (50), le Sénat, stupéfait, entendit Curion repousser la motion de Marcellus, ou du moins la rendre inapplicable en demandant que Pompée subît la même loi. Pompée, surpris, offrit d'abord d'obéir; mais le Sénat ayant aussitôt accepté son offre, il se compromit en d'inhabiles tergiversations. Forcé d'opter entre deux généraux également rebelles, le Sénat préféra Pompée, qui fut chargé de ramener César à l'obéissance.

Pompée, s'estimant déjà le maître du vainqueur des Gaules, s'exerçait publiquement, comme un jeune soldat, au maniement des armes, disant « qu'il lui suffirait de frapper du pied le sol pour en faire sortir des légions ». A Rome, la quiétude était telle, qu'on vota l'abdication des deux généraux. L'armée de César s'avançait. Marcellus s'en remit à Pompée du soin de la battre; mais Curion, le tribun fidèle à César, s'opposant légalement à toute levée de troupes, le Sénat dénonça César avec solennité.

Pompée et César, en conflit armé, prétendaient l'un

et l'autre à l'autorité souveraine. Pompée, « soldat raide et majestueux », infatué, n'avait fait aucun préparatif; César, au contraire, « prêt », sûr de soi, avait déjà Rome dans sa main. Ce fut le duel suprême de l'Aristocratie contre la Démocratie, de la Monarchie contre la République; la République devait périr, quel que fût le soldat victorieux. Cassius Longinus, Marc Antoine et Curion, « qui représentaient la légalité », étaient au camp de César.

César, méprisant l'ordre du Sénat, franchit le Rubicon (49), prit Ariminium, conduisant une armée « qui avait passé neuf ans sous la tente et exterminé plus d'un million d'hommes », enthousiasmée. Pompée, menant des troupes encombrées de débiteurs insolvables, de jeunes nobles vaniteux et sots, constata vite son impuissance, fit retraite vers Capoue. Pisaurum, Ancône, Iguvium tombèrent successivement. Labiénus trahit inutilement César, qui s'avançait un peu plus chaque jour, généreux envers les vaincus, bien accueilli par les Italiotes qui redoutaient l'armée pompéienne. Domitius retint César devant Corfinium pendant sept jours, ce qui permit à Pompée, enfin éclairé, de passer l'Adriatique, de se retrancher à Dyrrachium. Valérius avait chassé les Pompéiens de la Sardaigne. Curion occupait la Sicile. En soixante jours, les Césariens triomphaient dans toute l'Italie et les îles.

César, magnanime, n'entra dans Rome qu'en « protecteur », reconstitua le Sénat, s'appropria le trésor du temple de Saturne, et, manquant de vaisseaux pour atta-

quer Pompée, se proposa d'aller détruire les dernières forces pompéiennes en Espagne. Laissant Rome à Lépide et l'Italie à la surveillance de Marc Antoine, il partit. Marseille l'arrêta. A la fois « refuge des naufragés politiques » et « maîtresse des études », Marseille jouissait d'une grande réputation; c'était, aux yeux des Romains, « la cité la mieux gouvernée, la plus libre et la plus puissante de toutes les cités grecques »; on admirait la « vigueur » de son gouvernement aristocratique, on qualifiait de « modèle » sa constitution municipale. En réalité, les Marseillais ne se prononçaient ni pour César, ni pour Pompée; ils prétendaient à l'indépendance, avec une sympathie marquée cependant pour Pompée, en reconnaissance de faveurs obtenues. Ayant chargé Tribonius et Brutus de réduire Marseille, César franchit en hâte les Pyrénées.

En Espagne, pris entre la Sègre et la Cinca, cerné, sans vivres suffisants, César se vit en très mauvaise situation. — Curion venait d'être vaincu et tué en Afrique; Dolabella était prisonnier en Illyrie; Cicéron passait à Pompée. — Avec une audace heureuse, César battit rapidement les généraux pompéiens, Pétréius et Afranius, obtint la reddition de Varron, et sans perdre un instant, glorieux, se retourna contre Marseille. Malgré « la vitesse de leurs navires et l'adresse de leurs pilotes », vaincus deux fois, les Marseillais durent traiter, livrer leur Trésor. Soutenus par leurs « femmes héroïques », les Marseillais ne s'étaient rendus que « pour épargner leur cité ». Cette victoire de César, exagérée,

eut un grand retentissement. Les Romains le proclamèrent dictateur.

Pendant ses onze jours de dictature à Rome, César diminua toutes les dettes du montant des intérêts dus, distribua du blé abondamment, pardonna aux bannis, — Milon excepté, — accorda le droit de cité aux Cisalpins, et lorsque, populaire, il crut avoir rassuré les Romains et les Italiotes quant à ses vengeances possibles, redoutées, il se fit nommer consul et commença la guerre contre Pompée, qui l'attendait à Dyrrachium, cette « hôtellerie de l'Adriatique ». César apprit à Brindes que l'armée pompéienne, indisciplinée, était incapable de lui résister. Négligeant toute précaution, il traversa hardiment l'Adriatique.

César prenant l'offensive, Oricum et Apollonie lui ouvrirent leurs portes. La campagne s'annonçant plus rude qu'il ne l'avait pensé, il appela Antoine à son aide et assiégea Dyrrachium. Après une lutte de quatre mois, terrible, l'armée supportant avec un grand courage des souffrances inouïes, raillé par les Pompéiens qu'il tâchait de cerner, César se décidait pour une attaque violente. L'arrivée de Scipion, venu au secours de Pompée, lui fit changer de tactique. Il marcha contre Scipion. Pompée commit la faute de le poursuivre. Les deux « ennemis » se rencontrèrent à Pharsale, en Thessalie (48), où César reprenait tous ses avantages.

La jeunesse « folle » qui, plus que son chef, commandait l'armée de Pompée, impatiente, sûre de vaincre, — les Nobles déjà s'y disputant les biens des amis de

César « vaincu », se moquant des hésitations de Pompée, l'appelant Agamemnon ! — obligea le général à engager une bataille douteuse. Avec une armée double et une cavalerie sextuple, les Pompéiens furent platement battus. Pompée, qui pendant l'action était resté sous sa tente, « désespéré et inactif », partit, laissant aux Césariens 15.000 cadavres et 14.000 prisonniers, fuyant vers l'Égypte, songeant aux Parthes et aux Africains qu'il réunirait et mènerait ensuite contre César (48). A Péluse, l'eunuque Photin et le général Achillas le reçurent avec honneur; mais Théodore, redoutant César, fit lâchement assassiner Pompée dans la barque qui le conduisait à terre. Son corps, dépouillé, fut jeté sur le rivage, comme une chose immonde.

César, ayant traversé l'Hellespont, rencontré et soumis Cassius, débarqua en Égypte avec seulement 4.000 légionnaires. Théodore lui présenta la tête de Pompée. César ordonna qu'on ensevelît « pieusement » les restes de son rival. Mais l'armée égyptienne, « habituée à faire et à défaire les rois », entoure César, le presse, l'enserre peu à peu, l'assiège dans son palais, menaçante, réellement forte et résolue. Photin rappelle Achillas; l'insurrection s'organise. César a bientôt devant lui 20.000 soldats, soutenus par 300.000 âmes « irritées ». Il s'enferme dans un quartier, accepte la lutte, et par une manœuvre habile, réussie, force Achillas à incendier la flotte : — le feu dévora l'arsenal et la bibliothèque. — Domitius, gouverneur en Asie, lui envoie le secours de deux légions, une par terre, l'autre par mer. Après avoir

rejoint les légionnaires embarqués, César bat la flotte égyptienne qui « obstruait le passage du port »; mais repoussé de l'île de Pharos, il n'échappe à la mort qu'en se sauvant à la nage. Mithridate le Pergaméen arriva juste à temps pour l'arracher à sa « peur légitime ».

L'armée de Mithridate le Pergaméen, réunie en Syrie, grossie en marche de Juifs et d'Arabes, enlève Péluse, force le Nil, paraît devant Alexandrie. Comme il l'avait fait en Espagne, César s'élance, attaque le camp où s'était réfugié le jeune Ptolémée et remporte enfin une victoire décisive. Le Ptolémée Denys étant mort, noyé, César donna comme reine aux Égyptiens, Cléopâtre, qui épousa le dernier de ses frères, Ptolémée Néotéros (47). Retenu par la « reine », César, subjugué, laissera à Cléopâtre, de lui, en partant, un fils qui eut son temple à Hermonthis. L'amant de l'Égyptienne fut arraché à ses amours par la soudaine levée d'armes de Pharnace, le fils de Mithridate, « l'insensible et l'inhumain ». En cinq jours, César punit l'arrogance de Pharnace, livra le Bosphore à Mithridate le Pergaméen, qui l'avait secouru, rétablit Ariobarzane et Déjotarus détrônés, et quitta l'Orient pour retourner en Italie.

A la nouvelle de la mort de Pompée, les Romains avaient aussitôt acclamé César; ils le firent dictateur, consul pour cinq ans, avec la puissance tribunitienne « à vie ». César absent avait commis Antoine au gouvernement de Rome. D'une bravoure incontestable devant le danger, violent en tous ses actes, « débauché puissant », Antoine manquait d'énergie comme homme d'État. Cé-

sar revint assez tôt pour assurer dans la Cité l'ordre qu'Antoine risquait de compromettre (47). Débarqué à Tarente, ses ennemis s'étonnèrent de sa mansuétude; il n'ordonna aucune proscription, ne confisqua pas les biens de ses adversaires, sauf ceux de Pompée qu'il fit vendre à l'encan.

La première préoccupation de César, à Rome, fut d'avilir toutes les charges en les multipliant. Il détruisit le prestige du Sénat en y introduisant des centurions, des soldats, jusqu'à des barbares, faisant des consuls à son caprice. La remise d'un an de loyer aux paysans et la suppression des intérêts des trois derniers termes de « toutes les dettes », valurent au dictateur une popularité spéciale. Un premier symptôme de la désagrégation des forces romaines fut la révolte d'une légion entière, qui reprochait à César de n'avoir pas tenu ses promesses. César assembla les révoltés et les humilia en les qualifiant de citoyens, — *quirites*; — puis, les ayant ramenés, soumis, il les licencia. Le triomphateur s'inquiétait davantage des forces pompéiennes en Afrique : les Pompéiens, en effet, avaient vu César si près de sa perte à Alexandrie, qu'ils se flattaient d'en avoir raison finalement. Il partit donc pour « détruire les débris de Pharsale ».

Les Pompéiens, réunis en Afrique, prétendaient soutenir une « guerre constitutionnelle contre un usurpateur »; Labiénus, Scipion, Afranius et Caton étaient leurs chefs. Avec une imprudente rapidité, César débarque à Adrumète, suivi de 3.000 fantassins et de 150 cavaliers seulement (1er janvier 46). Un ancien com-

plice de Catilina, P. Sittius, le rejoignit. Il échoua nettement devant Adrumète. Se rendant à Leptis, il se heurta à la cavalerie de Labiénus, et il la battit. Scipion était maintenant devant lui, avec 8 légions et 3.000 chevaux. Juba accourut, avec 120 éléphants et « une nombreuse armée », pour soutenir les Pompéiens. Épuisé de vivres, César, « devenu lent et circonspect », n'agissait presque plus de sa personne sur le champ de l'action, dictait ses ordres « sous sa tente », attendait « l'occasion », abusant, impassible, de l'héroïque patience de ses soldats. Les chevaux de ses cavaliers en étaient réduits à manger des algues. Salluste put heureusement s'emparer des magasins de l'ennemi à Cercina. Au même moment, Juba se retirait et deux légions nouvelles arrivaient à César. Il reprit l'offensive.

Pendant trois mois, César tint son armée en haleine sans obtenir un seul résultat appréciable. Il mit le siège devant Thapsus, et là, comme Pompée à Dyrrachium, Scipion se vit contraint par « la Noblesse » d'accepter trop tôt la bataille. La défaite des Pompéiens fut complète, effroyable, décisive (46). Thapsus, Adrumète et Zama se rendirent à César. Labiénus, Varus et Sextus Pompée s'enfuirent en Espagne. Scipion, Juba et Pétréius se suicidèrent. La cavalerie, intacte, était allée vers Utique où se trouvait Caton, qui voulait résister à César malgré tout. Pas une seule voix ne l'ayant approuvé, Caton, abandonné de tous, « redoutant comme une insulte le pardon de César », s'éloigna, lut le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme et se donna la mort. L' « in-

sensé tragique » demeurera comme l'idéal du « républicain irréfléchi »; l'influence de cet excentrique restera considérable. « En manquant de patience, écrira Napoléon, Caton a sauvé César. »

César annexa la Numidie à la province d'Afrique, partagea le reste entre Bocchus et Sittius; il désigna comme gouverneur Salluste, « pour la ruine du pays », dira Dion Cassius. Revenu à Rome, il pouvait se considérer comme « le maître du monde ». Le Sénat, qui avait tout accaparé, intimidé par la seule présence du Victorieux, lui concéda dix ans de dictature, trois ans de censure, — « préfecture des mœurs », — lui livra le droit de pourvoir à la nomination de la moitié des charges curules et de « régler les provinces prétoriennes ». César célébra quatre Triomphes, comme vainqueur des Gaulois, de l'Égypte, de Pharnace et de Juba, ne demandant rien pour ses victoires de Pharsale et de Thapsus, voulant ainsi montrer que son cœur s'attristait des guerres civiles, qu'il repoussait « la palme sanglante », rouge du sang des Romains. A ces Triomphes parurent, enchaînés, Arsinoé la sœur de Cléopâtre, le fils de Juba, et, spectacle lamentable, Vercingétorix, qui devait être ensuite égorgé. Malgré l'hypocrisie de sa tristesse feinte au souvenir de Pharsale et de Thapsus, César « exposa » les effigies de Caton, de Scipion et de Pétréius « se perçant de leur épée »; car il était bon qu'on sût, pour lui, qu'il n'avait plus un seul ennemi à redouter.

Une immense orgie — autour de 22.000 tables à trois lits, — enivra le peuple; de folles distributions eurent

lieu le lendemain : 100 deniers, 10 boisseaux de blé et 10 livres d'huile à chaque citoyen ; 5.000 deniers à chaque légionnaire, 10.000 aux centurions, 20,000 aux tribuns. Conviés à des spectacles extraordinaires, le peuple témoigna largement de son enthousiasme, et la noblesse de sa lâcheté. Ce furent des « jeux troyens », — César marquait ses origines, — des chasses de taureaux sauvages et de lions, des naumachies où les galères d'Égypte combattaient les vaisseaux de Tyr, des batailles d'hommes, — 500 fantassins, 300 cavaliers, 20 éléphants... — On vit, ces jours-là, des chevaliers et des fils de préteurs descendre dans l'arène ; on entendit des sénateurs réclamer l'honneur de cette humiliation !

César rêvait d'une sorte de fusion des partis, prêchait « l'oubli des injures » ; Rome achetée et assouvie, il lui semblait qu'il pouvait enfin lui imposer la paix. Il accorda au Sénat le rappel de Marcellus, à Cicéron celui de Ligarius; il réduisit de 320.000 à 150.000 le nombre des citoyens qui vivaient aux dépens de l'État, offrant aux autres des terres dans les colonies ; il interdit toutes les associations, prépara une restriction du droit d'appel au peuple, dénonça comme les plus grands des crimes les « crimes de violence et de majesté » ; il fixa à un an la durée du gouvernement des provinces, deux ans pour les proconsuls ; il fit mettre à mort des légionnaires qui avaient « élevé la voix », et sépara les vétérans en leur défendant de vendre leurs terres... César prenait contre les autres toutes les précautions que l'on aurait dû prendre contre lui-même.

César poursuivait ses réformes, logiquement, lorsque le soulèvement de l'Espagne (45) l'appela soudain à d'autres travaux. Cnéus Pompée, son frère Sextus, Labiénus et Varus affirmaient encore toutes les prétentions pompéiennes. Avec ses 13 légions, Cnéus se croyait sûr du succès. En vingt-sept jours César passa de Rome à Cordoue, prit Atégua, « ville très forte », et remporta la victoire suprême sous les murs de Munda. Ce fut une guerre rapide, atroce, où les remparts s'offraient aux assiégeants « hérissés de piques ornées de têtes coupées », où des enfants, « d'une audace et d'une cruauté inouïes », répandaient l'épouvante; et César, pour tenir son armée, infligeait à ses légionnaires des châtiments abominables, pendant qu'il négociait des trahisons. Sous Munda, la victoire resta au « maître incontesté du monde »; 30.000 Pompéiens, parmi lesquels Labiénus, Varus et Cnéus, périrent. Sextus Pompée put fuir, se cacher dans les Pyrénées.

Le Sénat décréta cinquante jours de supplications et livra tout au triomphateur. Désormais César pouvait légalement tout faire. Sa statue — « au dieu invincible! » — fut placée dans le temple de Quirinus; on lui consacra un collège de prêtres, les Juliens. Au Triomphe, magnifique (octobre 45), César « roi », successeur de Tarquin le Superbe et de Brutus, renouvela les splendeurs de l'année précédente. Des souverains d'Afrique et des princes d'Asie virent un chevalier romain, Labiénus, forcé de jouer comme mime devant les étrangers! Ces munificences laissèrent toutefois le

peuple inassouvi, le Sénat courroucé, les légionnaires mécontents, se croyant « dupés ».

Le peuple ne résistait pas aux excitations des aristocrates menacés; il apprenait à mépriser le « roi », que des pamphlets, des caricatures, de bas propos multipliés rabaissaient. César vit le péril, et comme pour se retremper dans ses origines, hanté par l'exemple d'Alexandre, il songeait à conquérir le monde, à former un État dont la nationalité engloberait l'humanité tout entière. Il irait jusqu'à l'Indus, et reviendrait, « à travers les Scythes et les Germains », après avoir « régénéré les Grecs », ayant réalisé la Pensée du conquérant macédonien. Déjà trois géomètres avaient été chargés de dresser le plan de l'Empire!

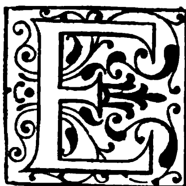
Le « vaste projet » de César fut mis en échec à Rome même, d'abord. L'opposition républicaine, irréductible, complotait contre la vie du monarque. Un ancien lieutenant de Crassus, Cassius Longinus, l'âme du complot, y attira Brutus, neveu et gendre de Caton, redoutable par son inintelligence et la haine particulière qu'il vouait à César. Des caricatures « en cire », des affiches insultantes, des pamphlets d'une révoltante brutalité, des poésies critiques ou badines de Catulle : — « Comment donc gardez-vous ce pervers dans votre sein?... A quoi peut-il être bon, sinon à dévorer vos patrimoines? » — des épigrammes où, l'accolant à un compagnon d'infamie, on les qualifiait de « jumeaux d'ordures », avaient presque détruit le prestige du souverain. Un jour qu'il parut au théâtre, personne ne se leva. Il voulut se récon-

cilier avec Catulle et avec Cicéron, et l'on ne considéra ses démarches que comme la preuve de sa « peur des écrits »; on écrivit contre lui davantage...

César savait le danger qui le menaçait, mais il dédaigna de prendre la moindre précaution, tant il lui paraissait impossible que Rome pût exister sans lui, et qu'on risquât la perte de Rome. « Rome, disait-il, est plus intéressée que moi-même à ma vie. » Les assassins, eux, n'hésitaient plus que sur le nombre des victimes. Un instant, la mort de Lépide, d'Antoine et de César fut proposée; Brutus voulut qu'on « ne frappât qu'un coup ». Le jour des ides (15 mars 44), les conjurés étaient au Sénat, résolus, prêts, armés. César arrive. Pompilius Lénos avertit les assassins Brutus et Cassius, retient et distrait César en lui parlant avec animation. César entre. Tous les sénateurs sont debout. César s'assoit. Tullius Cimber s'approche, lui présentant une requête. Les sénateurs suivent Tullius Cimber, se joignent, entourent César de près, puis de plus près encore, à le toucher, à l'étouffer. César se lève pour se dégager, pour écarter ces hommes; Tullius lui arrache sa robe; Casca frappe César à l'épaule, et César s'empare de l'arme du meurtrier... mais voyant Brutus s'avancer armé, il se couvre la tête et s'abandonne; César est mort.

CHAPITRE VII

De 44 à 40 av. J.-C. — César, son œuvre et son testament. — Marc Antoine et le Sénat. — Octave. — Cicéron au Capitole. — Fuite de Cicéron. — Triumvirat Octave, Antoine et Lépide. — Terreur. — Mort de Cicéron ; son œuvre. — Bataille de Philippes. — Mort de Brutus et de Cassius. — Antoine et Cléopâtre. — Antonius. — Octave maître de Rome et de l'Italie.



En inaugurant le serment du légionnaire au « chef », et non plus aux lois, César avait terminé la République. Monarque dès ce moment, il gouverna au moyen de la force, de l'éloquence, de la corruption et de l'intrigue. Nul mieux que lui ne joua la comédie des sentiments. Il fit assigner des terres aux vétérans asiatiques, turbulents, et refusa ensuite d'être parmi les « vingt » chargés de la difficile répartition. Pompée, moins perspicace, y perdit sa popularité.

Le « maître en fait d'intrigues » disposait d'un charme extraordinaire, irrésistible. Sa démarche nonchalante, sa coquetterie simple, mais étudiée, sa beauté véritable, un

peu grêle en sa jeunesse, et cette allure calme, cette apparence de « sang reposé » sous une peau « blanche et délicate », trompaient ses victimes. Comment deviner ce qu'il y avait de cruel, de sanguinaire, au cœur de cet être que des tremblements épileptiques secouaient parfois, qui souffrait d'intolérables maux de tête? Ce dissimulé merveilleux exerçait une telle action autour de lui, que ses débauches crapuleuses en Bithynie, parfaitement connues, et la jactance éhontée avec laquelle, insolvable, il se glorifia de ses dettes accrues, lui valurent plutôt des sympathies.

Au retour de Pompée, César, « conspirateur et banqueroutier », n'était encore qu'un Catilina. Joueur hardi, et méprisant ses adversaires, gai, « bon compagnon », audacieux avec calcul, rien ne l'arrêta. Il spécula sur la vénalité et la sottise des Romains, la nécessité d'un « chef », la profonde lâcheté surtout des aristocrates. Il acheta toutes les consciences avec l'or des Gaulois et feignit volontiers de se faire conseiller, avec instance, ses ambitions les plus décidées. « César doit sauver Rome, dit Salluste... César est nécessaire à la paix du monde... César doit régler les terres et les mers!... »

A Rome, César affectait de continuer les Gracques, qu'il disait venger; à l'extérieur, sa politique, franche, se résumait en un thème de victoire perpétuelle. Fidèle à ses amis, jusqu'à leur pardonner leurs trahisons, son jeu, imperturbable, ne visait que le succès. Un certain mysticisme le défendait contre les inquiétudes; une vanité suffisante le soutenait; il comptait sur sa « parole » — un

don, — et sur sa « fortune ». Élève de l'Apollonius qui fut aussi le maître de Cicéron, il lui dut cette retenue, cette « action modérée », cette sobriété morale, cette simplicité forte, en un mot, qui le caractérise; mais cette formule de simplicité n'excluait pas la fourberie qui était au fond de sa nature, et sous son masque placide, d'une voix lente, d'un style mesuré, César mentait, ou colorait à son goût le récit de ses travaux. S'il prononce l'éloge de Cornélie, c'est qu'il veut qu'on sache, et de manière à ce que nul ne l'oublie, qu'il descend des dieux; de même qu'en toutes circonstances il vanta lui-même sa droiture, et son équité, et sa clémence! César, pourrait-on dire, a sculpté sa propre statue, et l'image est devenue vraie, tant il s'est appliqué — avec quelle maîtrise! — à rendre vraisemblable l'œuvre d'art qu'il avait conçue et qu'il acheva.

Guerrier, il succède à Pyrrhus; mais comme il prétend à la succession d'Alexandre, cet héritage ne lui est pas dénié. Publiciste autant que stratège, sinon davantage, il prépare ses harangues aux soldats, rédige ses mémoires, et les mensonges deviennent, sous sa plume, des faits presque indéniables; la littérature chante ses conquêtes, et le poème est de l'histoire, aussitôt. Sa force véritable est dans le prestige qu'il exerce. Labiénus, en Gaule, n'excite ses soldats qu'en leur demandant de se croire en présence de César. Il eut dans sa main toutes les forces accumulées de la République romaine, et il les épuisa sans mesure, partout, s'appropriant toutes les gloires. Sa patience aux mauvais moments, l'habileté

sereine de ses reculs, — sur le Rhin et sur la Tamise notamment, — l'élèvent au-dessus des autres hommes; car il semble affranchi des faiblesses de l'humanité; et le sachant, il dit les miracles, les « signes » qui accompagnent ses victoires.

César ne voit dans Rome, d'abord, que « les débris de la conjuration de Catilina, passant des débordements impies aux fureurs abominables »; il tâche, en les associant à son œuvre, de s'assurer le concours de ce « ramas de bandits ». Et lorsqu'il se sent bien le maître, sa formule, banale, est celle d'une république libre sous la protection d'un monarque absolu, contradiction qui détruisait l'œuvre dès son origine. Prêt à tout résoudre à coups de décrets impérieux, César n'a cependant pas le courage d'affirmer ses projets, et il se perd en des compromis indignes de lui. L'armée qu'il commande deviendra forcément une armée de guerre civile, car il ne l'associe qu'à sa gloire, ne l'émeut d'aucune idée de patrie.

L'Italie étant menacée au nord et à l'ouest, il songe à y propager la civilisation italo-hellénique, comme s'il doutait de la force de ses armes. Il n'est venu à Rome — c'est lui qui parle, — que « pour se défendre des injures de ses ennemis, pour rétablir dans leur pouvoir les tribuns du peuple qu'on n'a bannis qu'à cause de lui, pour recouvrer sa liberté et celle du peuple romain ». Le peuple romain n'étant pas digne de la liberté, en apportant ses lauriers au Forum le conquérant s'abaissait au rôle de politicien. On l'accusa d'avoir voulu transporter

« la Cité capitale du monde » à Alexandrie ou à Troie? S'il avait réalisé cette intention, Rome n'eût été peut-être qu'un incident, et l'œuvre aryenne, dans tous les cas, n'aurait pas été si longtemps interrompue.

Resté à Rome, dans la fournaise, surexcité, comme pris dans une impossibilité flagrante, plus découragé souvent que ses historiens ne l'ont supposé, César précipite les réformes, tout indiquées d'ailleurs, indispensables, mais impraticables dans ce milieu. Il traque le capital, les mauvaises mœurs, la paresse et le luxe, par d'insuffisants décrets, et s'entoure de conseillers incapables ou vulgaires. Son confident préféré fut un banquier phénicien. Il commit des esclaves à la perception des impôts et à l'intendance des monnaies; il crut relever l'agriculture en édictant des lois contre l'importation, et ne réussit qu'à affamer l'Italie; il favorisa les Juifs, leur livrant le négoce de Rome et d'Alexandrie.

Guerrier, homme d'État, démagogue, politicien et littérateur, le génie de César apparaît dans le sens juste qu'il eut des besoins de l'humanité et dans la perfection des formules qu'il émit; mais sceptique, égoïste, outrecuidant, dédaigneux et rêveur, il ne songea guère qu'à lui, ne réglementa que son propre empire, — comme s'il devait vivre éternellement; — et de même que son style, irréprochable, « beauté sans parure », n'est fait que de termes en usage disposés avec symétrie, ainsi sans rien créer, par de seules réformes, croyait-il organiser sa royauté. Et il mourut assassiné, sottement, laissant un testament ridicule.

César mort, ses meurtriers, comme étonnés de leur crime, se retranchent au Capitole. Les sénateurs ont disparu. Cicéron, le soir, à la nuit, s'en fut rejoindre les « victorieux », cachés. Lépide était allé soulever les vétérans. Marc Antoine s'était emparé des « papiers » et des trésors de César. Cependant Antoine et Lépide, rapprochés par le péril commun, retrouvent et réunissent les sénateurs. Cicéron intervient alors, traite, demande et obtient, avec la consécration des « droits acquis », une amnistie générale. Les conjurés enfin descendent du Capitole. Lépide reçoit Brutus à souper. Antoine reçoit Cassius. Cette démonstration publique, honteuse, avait été précédée d'une négociation; pour garantir aux assassins la sécurité promise, les négociateurs leur avaient remis leurs fils en otages.

Antoine lut au peuple le testament de César. Par ce monument d'aveugle imprévoyance, inouï, César adoptait son neveu Octave comme fils et successeur, et à son défaut, Décimus Brutus, l'un des conjurés! Il désignait ensuite plusieurs de ses meurtriers pour remplir le rôle de « tuteurs » auprès de son fils adoptif, faisant à d'autres des dons considérables. Et comme il léguait au peuple ses jardins du Tibre, le peuple, pris d'une émotion violente, voulut venger la mort de César, sur l'heure. Un sentimentalisme imprévu armait ainsi, tout d'un coup, des milliers de bras pour la plus épouvantable des émeutes. Antoine, qui avait « osé » lire le testament de César, utilisant le bénéfice de son courage, jura qu'il vengerait la victime, abrogea le décret par lequel

le Sénat avait proclamé César inviolable, Père de la Patrie, saint, dieu, et il entonna un hymne, montrant au peuple le cadavre percé de vingt-trois coups. La foule bondit, crie, dénonce les assassins, met le feu à la Curie, aux maisons des suspects, entasse un bûcher au milieu du Forum... Les meurtriers et leurs complices ayant fui, Antoine restait seul, maître de Rome.

Pour rassurer le Sénat, qu'il fallait redouter, car ses audaces mystérieuses étaient inquiétantes, Antoine provoqua le rappel de Sextus Pompée et l'abolition de la dictature; puis, comme gage apparent de ses intentions, il laissa tuer un démagogue « parent de César ». Le Sénat, trompé par cette comédie, « rassuré », rendit à Sextus Pompée ses biens confisqués, lui donna le « consulat des mers ». Se faisant plus que docile, tout à fait soumis au Sénat, Antoine argumenta de sa trahison et des ressentiments du peuple, pour obtenir une garde personnelle; et lorsqu'il eut autour de lui, armée légalement, une cohorte de 6.000 hommes, il jeta le masque, s'empara d'une dictature de fait, falsifia les actes de César pour justifier ses décisions, vendit les places et les honneurs, se constituant un trésor. Il livra la Petite Arménie à Déjotarus, céda la Crète aux Crétois, « acheta les soldats, les sénateurs et le peuple », dépouilla Brutus ainsi que Cassius, et s'adjugea la Macédoine, « bondée de troupes ». C'est de là qu'il comptait, « puissant et riche », traiter avec Octave revendiquant tout l'héritage de César.

Octave, qui avait déjà fait à Apollonie l'expérience de

l'inconsistance des légions, d'abord hésitant, s'était enfin décidé. Sa première visite à Rome fut pour Cicéron, qu'il séduisit par la simplicité de ses manières, l'embarras hypocrite, très étudié, de ses paroles. Conseillé par le grand orateur, Octave, malgré sa jeunesse, — il avait dix-neuf ans, — déclara qu'il acceptait l'héritage et l'adoption, promettant au peuple d'exécuter « les volontés de César ». Il réclama d'abord à Antoine les trésors que celui-ci avait pris; et sans attendre, parfaitement instruit des desseins de son adversaire, il vendit assez de ses propres biens, ostensiblement, pour « se montrer riche ». Antoine, lui, dédaignait cet « ennemi », qu'il surveillait cependant. Le peuple paraissait favorable au « jeune César ».

Antoine, dissimulant ses vues, offrit à Octave son amitié, ne lui demandant que le gouvernement de la Cisalpine. L'ayant obtenu, et prenant cette condescendance pour de la faiblesse, il envoya des négociateurs secrets auprès des vétérans, ainsi qu'en Macédoine, acheter l'armée qui appuierait sa trahison; en même temps il intriguait à Rome, courtisant les sénateurs. Cicéron vit le danger, prit l'offensive, dénonça les menées d'Antoine en de véhéments discours, l'accablant d'invectives outrageantes. Les Philippiques de Cicéron, furieuses, succédaient aux Philippiques, pendant qu'Octave, simplement, débauchait les soldats d'Antoine. Celui-ci, joué, accourut à Brindes, décima ses troupes pour les ramener à l'obéissance par la terreur, et ne réussit qu'à les irriter. Octave, sans impatience, tout à son

rôle, se rapprocha du Sénat à son tour, « courtisant » Cicéron, qu'il appelait « son père ». Cicéron, naïvement, s'imaginait qu'il régnerait sous le nom d'Octave, quelques honneurs devant suffire « à cette vanité de vingt ans »; il félicita les légionnaires qui avaient abandonné Antoine, fit accorder à Octave, qu'il protégeait, le titre de propréteur, et qualifia Antoine d' « ennemi public ». Octave partit avec les deux consuls pour affronter et abattre son ennemi (43).

La première bataille fut plutôt favorable à Antoine; et les Romains, dans Rome, commençaient à s'inquiéter, lorsque la nouvelle leur arriva d'une victoire décisive d'Octave (27 avril). Le peuple porta Cicéron au Capitole. Le Sénat disposa des troupes d'Antoine, tandis qu'Antoine, effectuant une retraite savante, se rendait à Fréjus, en Gaule, où bientôt 23 légions devaient être formées. Cicéron, préoccupé, fit décerner l'Ovation à Octave, que l'armée proposa pour le consulat; et Octave soutint sa candidature, appuyé de 8 légions. Cicéron, découvert, dut quitter Rome; sa maladroite ambition l'avait perdu. Octave, correctement, paisiblement, fit ratifier son adoption, remit aux soldats les récompenses gagnées, accusa les meurtriers de César — parmi lesquels Sextus Pompée, — et obtint leur bannissement. Il offrit ensuite la paix à Antoine.

Des cavaliers d'Antoine venaient précisément de tuer Décimus Brutus, et le rival d'Octave se vantait de ce meurtre comme d'un sacrifice fait « aux mânes de César ». Octave, Antoine et Lépide se rencontrèrent près

de Bologne, s'entendirent, formèrent un Triumvirat : Lépide aura la Narbonaise et l'Espagne; Antoine, les deux Gaules; Octave, l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne, — l'Orient et l'Italie restant indivis. Octave et Antoine iront prendre possession de leurs provinces pendant que Lépide gouvernera les Romains. On promit aux soldats, après la guerre, une largesse de 5.000 drachmes par tête et le partage complet des « terres » des « dix-huit plus belles villes de l'Italie ». Et n'ayant plus qu'à satisfaire leurs haines, assouvir leurs vengeances, et peut-être assurer leur sécurité, les Triumvirs donnèrent l'ordre au consul Pédius de sacrifier immédiatement, à Rome, dix-sept « personnages suspects », parmi lesquels Cicéron. Des trophées de têtes sanglantes encombrèrent le Forum; la haine, l'envie et l'avidité entretenaient cette terreur lucrative.

Cicéron avait fui de Tusculum à Gaëte; M. Popilius, qui l'avait défendu jadis, l'y atteignit. Le centurion Hérennius l'égorgea (7 décembre 43). La tête et les mains de la victime, envoyées à Rome, furent attachées aux rostres. Antoine, saisi d'une « joie féroce », perça d'une aiguille la langue désormais muette de l'orateur. Octave, que Cicéron avait traité en enfant, en « médiocre », se sentait délivré d'une sorte d'humiliation permanente, insupportable. Plus de 200 sénateurs et 3.000 chevaliers ayant été « mis à mort », le jeune César pouvait tout se permettre.

Depuis César, la lutte avait été entre l'Orateur et le Guerrier. Octave l'emportait sur « la toge ». L'élo-

quence de Cicéron s'était épuisée en des ambitions mal conçues; ce « travailleur robuste », à « l'intelligence démesurée », avait toujours manqué de discernement : Il s'était réjoui de la mort de César, parce que cela le délivrait d'un adversaire, mais il ne se rendit compte ni de sa propre insuffisance, ni de sa vanité, ni du mépris qui succédait aux applaudissements dont on saluait ses plus beaux discours.

L'orateur infatué se complaisait à étaler ses moyens d'action, en déconsidérant l'art oratoire : « La rhétorique, disait-il, a pour but de faire croire que l'orateur a raison »; ou bien : « Il ne faut pas se faire scrupule d'enchérir un peu sur la vérité, que le fond en soit vrai ou qu'il soit imaginé »; ou encore : « L'art de la parole ne saurait exister sans un peu d'effronterie ». Le « brillant élève des Grecs », le disciple — avec César, — d'Apollonius d'Alabanda, si sûr de son influence, ignora que pour se servir des foules, les contenir, les dominer, l'effronterie ne suffit pas, et que son caractère, ses hésitations, le déséquilibre de ses jugements, l'incertitude en un mot de ses principes, et même de ses intentions, le rendaient plutôt antipathique.

Aristocrate au fond, jusqu'à défendre le méprisable Cépion, fameux par le pillage du trésor de Toulouse, Cicéron s'inclina devant le peuple, lui reconnaissant tous les droits. Être, en fait, dans « la première ville du monde », l'Autorité légalement investie par le peuple, régner par ce droit spécial d'investiture, et par l'ascendant surtout d'un don naturel, d'une éloquence

irrésistible, telle fut l'ambition de Cicéron. Mais tandis que son jugement l'égarait, son tempérament lui refusait le moyen principal de succès : le courage. Il tonna contre Catilina et contre Marc Antoine, mais seulement lorsque Marc Antoine et Catilina furent loin de Rome; et naïvement, ensuite, il se laissa compromettre, jusqu'à assister, le dirigeant, semblait-il, au massacre des complices de Catilina.

Créateur « de la prose latine moderne », doué d'une éloquence toute de style, maître absolu en l'art de dire, Cicéron nous a légué l'un des plus beaux monuments de littérature qui soient. Il est effrayant de constater à quelle puissance peut atteindre un homme dépourvu d'idées, fluctuant, désordonné, sans principe, on pourrait dire sans but précis, lorsque la nature lui a départi le don de la parole. Sorte de publiciste ambulant, toujours prêt, capable de soulever les foules, d'épouvanter un cénacle, d'émouvoir, d'exciter, d'exaspérer, et susceptible de l'action la moins logique, la moins prévue, — n'avait-il pas trahi César qui l'avait acheté? — Cicéron n'avait été, certainement, qu'un danger public.

Cicéron mort, Octave pouvait agir, libre. Brutus avait eu sa statue à Athènes, placée à côté de celles d'Harmodios et d'Aristogiton; la Grèce et la Macédoine lui avaient obéi. Les légions qui ne s'étaient pas tournées vers le « nouveau César » avaient assiégé Dolabella, le collègue d'Antoine, dans Laodicée, l'acculant au suicide. C'est à ce moment — le frère d'Antoine, Caïus, étant prisonnier de Brutus, — que Cicéron avait fait

confirmer Brutus et Cassius dans leur gouvernement par le Sénat, « avec tous les pouvoirs », en les rappelant en Italie. La prompte énergie déployée par les Triumvirs, la terreur et les proscriptions, intimidèrent Brutus et Cassius, qui continuèrent à « batailler » contre les peuples favorables à Octave, Antoine et Lépide. Ils pillèrent Rhodes et Xanthe, exigèrent dix années d'impôts en une seule fois, commirent toutes sortes d'exactions, finirent par cesser de s'entendre. Leurs armées, « chargées de butin », indisciplinées, rentrèrent en Europe. Brutus regrettait César.

Les légionnaires d'Asie — 80.000 fantassins et 20.000 cavaliers, — étaient en Macédoine, à Philippes, lorsque Antoine et Octave vinrent les provoquer. Antoine en face de Cassius, Octave en face de Brutus, les deux armées étaient à peu près égales en nombre. Cependant les « Anticésariens » avaient l'avantage d'une flotte qui interceptait les convois de vivres. Antoine, craignant une famine probable, voulait agir; Octave conseillait d'attendre. Brutus, se méfiant sans doute de Cassius, impatient d'une solution, décida la bataille. Octave étant malade, Antoine, surpris, recula d'abord, et Brutus put se croire un instant victorieux; mais Antoine ressaisit la victoire. Cassius, perdu, se fit donner la mort. Une deuxième action, vingt jours après (42), — Octave y assistant, — acheva la victoire d'Antoine, mais dans des conditions désastreuses pour lui. Octave en effet avait été personnellement battu et Brutus s'était suicidé; mais Octave, délivré de ses ennemis, pouvait

maintenant s'attaquer à Antoine. Après la victoire de Philippes, Antoine, superbe, se montra magnanime; tandis qu'Octave, au contraire, cruellement odieux, ne dissimulait pas sa fureur. Dans le « partage du monde », qui suivit, Octave eut l'Espagne et la Numidie; Antoine, la Gaule chevelue et l'Afrique; — la Cisalpine n'était plus une province. Lépide fut exclu de ce partage. La flotte ennemie, intacte, avait rejoint Sextus Pompée. Antoine préparait une campagne en Asie pour y trouver les 200.000 talents promis aux soldats. Octave se chargea de satisfaire les vétérans.

Antoine, resté en Hellénie, ébloui, ivre « de fêtes et de jeux », se glorifiant d'être « l'ami des Grecs », passa en Asie où les « cités voluptueuses » s'apprêtaient à le recevoir comme il voulait l'être. Il entra à Éphèse précédé de bacchantes, de pans, de satyres, prenant lui-même les attributs de Bacchus, figurant dans des orgies. Ses légions exigeant la réalisation de ses promesses, il frappa les Asiatiques d'un impôt de neuf années, multiplia les confiscations; et craignant de ne point obtenir la somme totale que ses soldats attendaient, il suscita une querelle à la reine d'Égypte, Cléopâtre, afin d'envahir et de piller ses États. Cléopâtre vint à Tarse séduire Antoine, comme elle avait fait de César. Le roman de Plutarque énumère les « richesses inouïes » que déploya la reine charmeresse, décrit avec complaisance la passion d'Antoine et ses lâchetés. Antoine oublia Rome, les Parthes, l'Asie, Fulvie, tout, pour suivre Cléopâtre en Égypte, et l'aimer. A Alexandrie, subjugué, Antoine

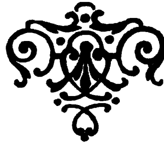
vécut cette « vie inimitable » dont les récits dépassent toutes les imaginations : chasses fabuleuses, déguisements bizarres, promenades nocturnes dans la ville, où le héros de Philippes, se mêlant à la crapule, insulte les gens et reçoit des coups...

A Rome, le frère d'Antoine, Lucius Antonius, a osé déclarer la guerre à l'héritier de César. Profondément outragée, Fulvie sera l'âme de l'action. Poussés par Antonius, les vétérans réclament à Octave les « territoires de dix-huit villes » qui leur avaient été promis; Octave, isolé dans une Rome devenue misérable, troublée d'émeutes presque quotidiennes, n'ayant auprès de lui ni tribuns ni magistrats capables d'arrêter le pillage systématique des « maisons des riches », joua tout son avenir sur un seul coup d'audace. Il alla droit aux vétérans réunis par Antonius, à qui ce dernier avait engagé les butins de son frère en Asie. Mal accueilli, accusé même, Octave voit jeter dans le Tibre le premier officier qui ose le défendre; il s'avance hardiment et demande aux mutinés de se prononcer eux-mêmes, comme « arbitres », entre Antonius et lui. Appuyant aussitôt de largesses bien préparées cette démonstration inattendue, il s'empare de l'armée organisée pour le vaincre.

Il restait à Antonius, Rome échappée, les Italiens, avec 17 légions. Octave commandait maintenant aux 10 vieilles légions romaines. Antonius prend l'offensive, occupe Rome, y proclame la « prochaine république ». Agrippa chasse Antonius, le poursuit jusqu'à Pérouse (40) et le saisit. Antonius fut relégué en Es-

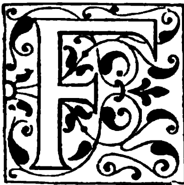
pagne; on égorgea trois à quatre cents chevaliers; le feu détruisit Pérouse.

L'exemple des terreurs récentes et l'effroi des vengeances d'Octave firent partir de Rome tous les amis d'Antoine et d'Antonius. Le consul Pollion passa, avec 7 légions, sur les vaisseaux de Domitius Ahénobarbus. Fulvie se rendit en Grèce. Octave était le maître de Rome et de l'Italie.



CHAPITRE VIII

De 40 à 19 av. J.-C. — Nouveau partage du monde romain. — Triumvirat Octave, Antoine et Sextus Pompée. — Édilité d'Agrippa. — Rupture entre Octave et Antoine. — Bataille d'Actium. — Mort d'Antoine et de Cléopâtre. — Octave en Asie Mineure, en Gaule, en Espagne, à Rome, en Sicile et en Grèce. — Galates et Hellènes. — Exploitation de l'Égypte romaine. — Frontières de l'Empire. — Arabes et Éthiopiens. — Octave Auguste à Rome.



Fusius Calénus vient de livrer l'Espagne à Octave. Lépide, réclamant « implacable », est envoyé en Afrique. Antoine, retenu en Égypte par Cléopâtre, asiatisé, s'y endort, lorsqu'une attaque des Parthes, en Syrie, l'arrache à son sommeil; et voyant alors sa situation vraie, déplorable, il se décide à agir contre « celui qui détient l'Occident ». Antoine, Pollion, Domitius et Sextus Pompée, unis contre le « maître de Rome », iront à Brindes (40). Cette coalition, connue, grandit Octave en le montrant, un contre tous, seul défenseur des Romains que l'avenir menaçait.

Octave, dissimulant ses inquiétudes, redoutait la guerre. Une mutinerie des soldats d'Antoine et la mort de Fulvie lui offrirent l'occasion de l'« entente » qu'il désirait. Les deux généraux s'entendirent en effet pour le « partage du monde romain ». Octave aura l'Occident et se chargera de combattre Sextus Pompée; Antoine aura l'Orient, avec l'obligation de vaincre les Parthes; l'Afrique donnée à Lépide. Les consulats seront réservés aux « amis » des deux généraux. Pour consacrer le pacte, Antoine épousa Octavie, la sœur d'Octave. Des fêtes « tristes » célébrèrent cet accord, où manquait Sextus Pompée.

Réunis au cap Misène, Antoine, Octave et Sextus Pompée durent former un nouveau Triumvirat. Sextus obtint la Sicile, la Corse, la Sardaigne et l'Achaïe, avec 17.500.000 drachmes d'indemnité (39). Une joie générale salua ce traité honteux. Le premier soin des Triumvirs fut d'abaisser le Sénat, en y introduisant des barbares et des affranchis. Aux Comices, le peuple recevait maintenant à l'avance, « par écrit », les ordres de vote. Cette usurpation légalisée et le bruit de la réconciliation hypocrite signalent bien l'état d'avilissement des esprits. Octave put partir pour la Gaule, où la révolte de « quelques peuples » l'appelait, tandis qu'Antoine marchait aux Parthes, après avoir fait ratifier à l'avance tout ce qu'il réaliserait en Asie.

En Sicile, Sextus Pompée se ridiculisait. Sa cour de Syracuse, théâtrale, l'entourait d'une solennité comique; il y régnait, se faisant nommer sérieusement Fils

de Neptune, drapé d'un manteau couleur « d'eau de mer », ayant pour sceptre un trident. Il savait les intentions de ses collègues; et devançant l'accord d'Antoine et d'Octave contre lui, il se constitua une flotte. A la seule nouvelle de cet armement, les vivres augmentèrent de prix à Rome, la peur s'empara des Romains. Une trahison livra la Corse, la Sardaigne, 3 légions et une escadre à Octave; mais il subit un échec dès la première rencontre et sa situation militaire devint extrêmement critique. Agrippa le sauva.

Agrippa venait de pacifier l'Aquitaine et de passer le Rhin, comme César. Consul (37), il construisit une flotte, creusa un port, exerça les matelots et les légionnaires. Octavie ayant ramené Antoine à Tarente, où se trouvaient Mécène et Agrippa, le Triumvirat fut renouvelé pour cinq ans. Antoine reçut 2 légions et partit pour « sa guerre en Asie »; Octave devait prendre la Sicile. Une tempête ne permit qu'à Lépide de débarquer, et il assiégea Lilybée. Octave, ensuite, le rejoignit. Sextus Pompée visa la flotte, qu'il attaqua entre Mylos et Naulaque (3 septembre 36). Agrippa battit Sextus, qui s'enfuit en Asie avec 17 vaisseaux, prit des villes, intrigua avec le roi de Pont et le roi des Parthes, et finalement trahi, mourut à Milet, frappé par un officier d'Antoine (35).

Lépide, en Sicile, s'attribuant les mérites du succès, ayant accru ses légions de toutes les forces de Sextus Pompée, abandonnait le Triumvirat, tâchait de s'isoler. Octave, très habile en ces sortes d'affaires, débaucha les

troupes de Lépide qui dut s'humilier. Octave ne lui laissa que la dignité de Grand Pontife, sans toucher à ses biens, et le relégua à Circéri.

La fuite de Sextus Pompée et l'éloignement de Lépide laissaient Antoine et Octave en face l'un de l'autre. Octave disposait de 45 légions et de plus de 500 vaisseaux, troupe trop nombreuse, ingouvernable, mal composée; il distribua de larges gratifications — 500 drachmes à chacun — et licencia 20.000 hommes. A Rome, couronné de fleurs, poussé au Capitole, il n'accepta du peuple, lui abandonnant « tout », que l'inviolabilité tribunitienne, afficha sa générosité, donna à son gouvernement l'appareil suffisant d'un républicanisme correct, déclara enfin qu'il abdiquerait aussitôt qu'Antoine aurait vaincu les Parthes. Antoine grandissait en Asie, de réputation au moins. Pendant que sa vie à Athènes, avec Octavie, n'était qu'une fête ininterrompue, ses lieutenants battaient les Albaniens, les Ibériens et les Parthes. Dans les Jeux grecs, magnifiques, offerts aux Athéniens, Antoine se montra en Hercule; il épousa Pallas, un jour, mais pour en recevoir la dot : 1.000 talents. Un échec au siège de Samorate (37) ne le diminua pas. Octavie et ses enfants restés à Tarente, il rejoignit Cléopâtre à Laodicée, lui cédant la Phénicie, la Cœlé-Syrie et l'Arabie, comme s'il disposait des provinces romaines du Nil au Taurus.

Antoine s'en fut combattre les Parthes avec 60.000 hommes exercés, 20.000 cavaliers et 60.000 auxiliaires. Évitant les plaines de la Mésopotamie, il passa chez les

Arméniens, dont le roi Artavasde était son allié, et dut s'arrêter devant les murs de Phraata, que les assiégés défendirent. Chaque journée de la retraite d'Antoine fut marquée par un combat meurtrier. Le souvenir de Xénophon le soutenant, il fut admirable de bravoure, de patience, de bonté. Il n'arriva à l'Araxe qu'après vingt-sept jours de marche, ayant perdu en route 24.000 légionnaires. Mais toute l'énergie d'Antoine tomba aussitôt la retraite effectuée; il dédaigna même de châtier le roi d'Arménie, pour se rendre en hâte auprès de Cléopâtre qui vint le rencontrer près de Leuconomé, entre Béryte et Sidon, et l'emmena en Égypte. Cette marche rapide, que rien ne justifiait, — sinon l'inextinguible passion du général, — exécutée en plein hiver, par les neiges, coûta encore 8.000 hommes aux légions. Une querelle entre Phraate et le roi des Mèdes, pour le partage des dépouilles d'Antoine, laissait à celui-ci, d'apparence, le temps d'attendre.

Octave suivait jour par jour, anxieux, les mouvements d'Antoine. Il n'empêcha pas les messagers de son rival, à Rome, d'annoncer faussement la « victoire sur les Asiatiques » qu'Antoine s'attribuait, et il feignit de croire à ce mensonge, jusqu'à laisser placer la statue du « Victorieux » dans le temple de la Concorde. Ses amis d'ailleurs racontaient déjà la vérité, et le peuple, un instant trompé, s'irritait contre Antoine qui, plein de confiance, se préparait à la lutte décisive (353-4).

Une courte expédition en Arménie, heureuse, permit à Antoine de s'emparer du roi vaincu et de l'envoyer

« chargé de chaînes d'or » à Alexandrie; ce succès fut l'occasion d'un Triomphe solennel, d'une manifestation grave : Antoine en effet qualifia Alexandrie de « Capitale de l'Orient » et provoqua Rome, à titre de « Ville rivale ». Antoine, à ce moment, quitta la toge, prit la pourpre, ceignit le diadème, se montra « monarque oriental », avec un cimeterre au côté, fit rois ses deux fils, Alexandre et Ptolémée, procéda au partage de l'Empire. Pour les Égyptiens, qu'il considérait comme ses « sujets », et pour les Grecs, qui étaient en grand nombre dans sa Ville, il parut en Osiris, puis en Bacchus, sur un char « paré de guirlandes », le thyrse en main. Il dépouilla la Grèce et l'Asie, systématiquement, pour orner sa Capitale, emporta toute la bibliothèque de Pergame, — 200.000 volumes, — et dénombra son armée : 100.000 hommes.

A Rome, Octave s'organisait et « gouvernait ». Agrippa, secondant loyalement l'énergie calme de son maître, pacifiait l'Italie, embellissait Rome, se faisait aimer du peuple. Des jeux extraordinaires, répétés, — cinquante-neuf jours de fêtes! — ne permettaient pas de s'imaginer qu'un « autre » pût faire davantage. Les « billets pour les spectacles », largement distribués, servaient comme de monnaie nouvelle, que l'on échangeait contre des vêtements, des vivres, de l'argent même. Octave procurait de la gloire aux Romains, délivrait l'Adriatique des pirates, écrasait les Iapodes, les Liburnes, les Corcyréens et les Dalmates, recevait trois blessures à l'assaut de Metulum, pénétrait jusqu'à la Save, domptait

une partie des Pannoniens et maîtrisait les Salasses dans les Alpes. En Afrique, le dernier des princes de Numidie étant mort, Octave agrandit la province.

Antoine, prêt, réclame à Octave une part des butins enlevés à Sextus et à Lépide; Octave, avec hauteur, réplique par un blâme significatif. A cette réponse, claire, les amis d'Antoine comprirent que la guerre était décidée. Antoine entendait prendre l'offensive. Cléopâtre le rejoignit à Éphèse. Des fêtes invraisemblables, où des armées de danseurs, de joueurs de flûte et de comédiens évoluaient, se combinaient avec les préparatifs des batailles. La « vie inimitable », continuée, faisait perdre à Antoine un temps qu'Octave utilisait, négociant des trahisons, rendant son ennemi suspect, tâchant de le faire haïr.

Antoine avait déposé chez les vestales, à Rome, un testament où il reconnaissait comme successeur de César le fils que le « dictateur légal » avait eu de la reine d'Égypte, — Césarion, — et demandait à être enseveli avec Cléopâtre. Plancus vola ce testament, qu'Octave fit lire au Sénat. Le scandale fut tel, qu'un décret immédiat retira le consulat de l'année à Antoine (31) et déclara la guerre « à la reine d'Égypte », à Cléopâtre, qui « dans le délire de ses espérances rêvait la chute du Capitole et les funérailles de l'Empire ». Octave prit possession du consulat (1er janv. 31), ce qui mit fin légalement aux pouvoirs des Triumvirs. Il disposait de 80.000 fantassins et de 12.000 cavaliers; sa flotte ne comptait que 250 vaisseaux légers, mais les équipages en étaient excel-

lents. Antoine, qui n'était plus pour les Romains que le ministre de Cléopâtre, avait 100.000 fantassins, 12.000 cavaliers et 500 gros navires, très lourds, à 10 et 8 rangs de rames, mal construits, mal équipés, mal dirigés.

Antoine campe à Actium, sur la côte d'Acarnanie. Octave est en face de lui, sur la côte d'Épire. Les vaisseaux légers d'Octave, rapides, insaisissables, accablent de piques, de pieux et de traits enflammés les « forteresses flottantes » d'Antoine, les entourent, cherchant — Agrippa conduisant la manœuvre, — à les envelopper. Soixante navires égyptiens menacés tournent la proue, se dégagent, s'enfuient. Antoine, distinguant parmi eux les voiles de pourpre du vaisseau de Cléopâtre, abandonne ses soldats. La flotte égyptienne se défend encore; mais sans chef, elle se rend. L'armée de terre, intacte, ne voulant pas croire à la lâcheté de son général, à son départ surtout, résiste pendant sept jours encore aux négociations de César Octave, et succombe. Antoine, désespéré, « honteux », assis à la proue de son navire fuyant, aborde au cap Ténare, refusant de revoir Cléopâtre, auprès de laquelle cependant les « femmes de la reine » le ramenèrent bientôt.

Octave arrive en Égypte. Ne pourrait-on pas s'entendre, négocier? Antoine se retirerait à Athènes et Cléopâtre, détrônée, laisserait l'Égypte à ses enfants. Octave ne consent à traiter que si Cléopâtre, d'abord, chasse ou fait tuer Antoine. Antoine, furieux, provoque son rival. Un succès de cavalerie favorise Antoine; mais la flotte, achetée, passe à César, et la cavalerie fait défec-

tion. L'infanterie est écrasée. Antoine, se croyant trahi par Cléopâtre, se suicide. La « reine » se donne la mort, « revêtue de ses habits royaux ».

Octave se rend en Asie Mineure, y reçoit une ambassade parthe, organise la province pendant l'hiver (29) et prend possession de son cinquième consulat. Revenu dans Rome, il y célébra trois Triomphes, — Dalmates, Actium et Égypte, — distribua 1.000 sesterces à chaque soldat, 400 à chaque citoyen, ferma le temple de Janus, — témoignage de paix, — qui était ouvert depuis deux siècles. Quelle constitution le triomphateur imposera-t-il à ce peuple si bassement prosterné, et satisfait pour l'heure ? Octave ne lui accordera que ce qu'il mérite, c'est-à-dire un fantôme d'indépendance, une apparente liberté, tandis que lui, le despote, ne prendra ni le titre de roi, ni la charge de dictateur, car la toute-puissance est dans sa volonté. C'est comme consul qu'il maîtrisera cette foule. Pour conserver son prestige, toutefois, il se fit décerner le titre d'*Imperator*.

Octave ne touche pas au Sénat, certes, mais il partage avec Agrippa la Préfecture des mœurs, ce qui lui permettra de procéder légalement, et surtout rapidement, à la proscription de ses adversaires. Il porte de 800.000 à 1.200.000 le cens sénatorial, pour « fermer le Sénat », et paye de ses deniers les insuffisances des sénateurs complaisants en exercice : ce fut ce Sénat extraordinaire, « pensionnaire d'Octave », sanctionnant tous les caprices, assumant toutes les responsabilités. Il revise l'ordre équestre, crée les « princes de la jeunesse », augmente le

nombre des patriciens, relève toutes les anciennes institutions, en les annulant en fait, nul n'ayant la possibilité d'agir. Il accepte le titre républicain de Premier du Sénat, parce qu'il votait le premier, s'assurant ainsi la direction des votes. Terminant enfin la longue comédie de son « installation », Octave vient à la Curie (27) pour y « déposer ses pouvoirs ». On l'accuse d'abandonner la République! Cette accusation le fait hésiter... On le presse, on le supplie, on le menace! Une loi, heureusement, confirmant son despotisme, le lui imposant, on l'investit du proconsulat, ce qui lui livre toutes les provinces; mais il ne reçoit ce pouvoir qu'à la condition de gouverner avec le Sénat. Vingt-cinq légions lui sont données. Munacius Plancus lui fait décerner le qualificatif d'Auguste « jusqu'alors réservé aux dieux » (17 janvier 27); et le peuple l'acclame... Octave Auguste pouvait s'éloigner, laissant Rome sous l'écrasante impression des hypocrisies qui l'avaient séduite.

L'Empereur se dirigea vers la « terre des Celtes », en Gaule, pour y organiser le Pays gaulois, « des Pyrénées au Rhin, de la Méditerranée à l'Océan », y amener des Italiens, en masse. Un facile succès, mais bruyant, sur les Belges et les Aquitains soulevés, favorisa l' « organisateur ». Il modifia les divisions consacrées, arbitrairement, pour éviter toute entente ultérieure. L'Aquitaine, la Celtique et la Belgique formèrent les « trois Gaules », la Narbonaise restant intacte, à part. Des villes changèrent de nom, les unes diminuées, d'autres agrandies. Des colonies toutes romaines furent instal-

lées, — à Orange, Carpentras, Cavaillon, Nîmes, Valence, en dehors des colonies latines d'Aix, d'Apt, de Vienne, de Vivier; — Marseille, en punition de sa résistance à César, perdit Agde et Cette. Arelate (Arles), créée, devait être le centre commercial de la province; Forum Julii (Fréjus), l'arsenal de l'Empire. Une inégale répartition des privilèges et des charges faisait naître des jalousies entre les cités gauloises. Narbo, colonie de vrais Romains envoyés par les Gracques, se dressait en face de Marseille, frappée.

Les Gaules d'Auguste comprenaient soixante circonscriptions, chaque cité responsable des désordres « de son territoire ». L'armée du Rhin veillait, campée là où Celtes et Germains, en contact, s'entretenaient chacun dans sa haine. Lugdunum (Lyon) fut la capitale romaine des Gaules romanisées; Agrippa en fit le point central des routes militaires qui menaient à l'Océan, au Rhin, à la Manche et aux Pyrénées. Une victoire décisive sur les Salasses (25) avait permis de tracer à travers leurs montagnes une voie qui mettait Lyon à trois jours de l'Italie. S'attaquant au druidisme, qui lui semblait être comme « le ciment des Gaules », Octave Auguste fit Romains les dieux gaulois. Des autels furent élevés à Belen-Apollon, à Mars-Camul, à Diane-Arduinna. Il abolit les sacrifices humains et n'accorda le droit de cité qu'aux villes qui abandonnaient les rites druidiques. La révolution religieuse, toute matérielle, s'accomplit rapidement, sans regrets. Les Gaulois ne parurent pas tenir aux druides, ni à leurs divinités.

Auguste s'en fut ensuite organiser l'Espagne. En Afrique, il fit roi des Maures le fils de Juba, ce Numide « lettré et craintif », et revint à Rome pour y fermer de nouveau le temple de Janus. En Asie, la Galatie et la Lycaonie furent réduites en provinces. Les Scythes et des Indiens apportèrent leurs hommages à l'Imperator. Pendant l'absence de l'empereur, le Sénat et le peuple, à Rome, l'accablèrent d'honneurs et de pouvoirs (25-23). Mis au-dessus des lois, ses privilèges s'étendirent sur ses parents, « sur tous les siens »; son gendre et neveu Marcellus brigua impunément le consulat dix ans avant l'âge requis. Fidèle à sa comédie de l'abnégation, Auguste voulut abdiquer le consulat; on le lui imposa avec la confirmation de son inviolabilité. Monarque absolu, il s'appliquait à montrer « l'impuissance des magistratures républicaines », fournissant ainsi à ses « sujets » la justification de leurs renoncements.

Auguste visita la Sicile et la Grèce, passa l'hiver à Samos, se rendit en Asie Mineure pour y « régler toutes choses souverainement ». Pergame, Éphèse, Smyrne, Sardes et Cyzique importunaient les Romains de leurs querelles, ces « niaiseries grecques ». Les luttes des municipalités et les excès des associations, multipliées, maintenaient « la Grande Péninsule », la « province des Cinq cents villes », en un état d'anarchie favorable aux Romains; Auguste y distribua selon son caprice les impôts et les libertés. Il donna à Polémon, roi de Pont, pour se garantir des Arméniens, voisins, un second royaume, le Bosphore Cimmérien; il accrut le

domaine des rois de Judée et de Cappadoce; il déposa le roi de Comagène; il pacifia et colonisa la Pisidie... La Galatie, peuplée de Gallo-Grecs, soldats excellents, « frères des Trévères », parlant le celte comme eux, devint province romaine.

De la Grèce, de l'Hellénie déchue, — « vil ramas de toutes les nations », dit le Pison de Tacite, — nul ne se préoccupait, sinon comme d'un souvenir merveilleux, d'un sanctuaire déshonoré, mais d'un « berceau » dont on pouvait se prévaloir et qu'il fallait à ce titre respecter. Il n'y avait plus de Grecs, presque, en Hellénie; les Hellènes actuels, « petits et communs », rabougris, alertes mais faibles, qui ne donnaient plus un seul soldat vigoureux, où se recrutaient seulement des histrions pour le cirque, avaient cessé d'être les descendants de ces héros que les statues de marbre immortalisaient. Aux Athéniens, aux Spartiates, aux Achéens, avaient succédé, en Hellénie, une population vile, trafiquant de tout sans pudeur, toujours prête aux ignominies. On vendait jusqu'à des morceaux de la patrie : Julius Nicanor ayant acheté l'île de Salamine, le « vendeur » enthousiasmé qualifia Nicanor de « nouveau Thémistocle », de « nouvel Homère ». Ce capitaliste avait en effet écrit quelques vers. Athènes, Argos, Élis, Mantinée du Péloponnèse, dernières villes encore actives, étaient encombrées de financiers italiens qui les épuisaient, les achevaient. Plus de marine. Le Pirée « n'était qu'un village »; la mendicité y était presque la seule industrie. Auguste prohiba les ventes de territoire. Les verges et la hache du préteur

maintenaient une sécurité relative dans l'ensemble des « communes autodémocratiques » qui formaient la Grèce d'alors.

L'Égypte — « l'un des greniers de Rome, où la superstition et la licence, dit Tacite, entretiennent un esprit d'inconstance et de discorde, et qui ne connaît ni loi, ni magistrats », — parut à Auguste assez « pourrie », hellénisée, pour ne mériter aucun ménagement. Il la séquestra simplement, interdisant aux sénateurs et aux citoyens de rang sénatorial de s'y rendre, décidant que les gouverneurs n'y seraient que des chevaliers. Auguste emprunta aux Égyptiens la science de l'Administration, qu'il appliqua aux « choses de Rome » ; c'est d'Alexandrie qu'il rapporta l'idée, toute ptolémaïque, de la protection des artistes. Il voulut succéder, à Rome, aux rois de Pergame et aux Ptolémées.

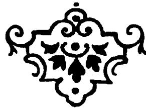
L'organisation des provinces asiatiques achevée, — Tralles, Laodicée, Paphos rebâties; des provinces obérées remises à compte par l'Empereur, — la paix conclue sans combat avec les Parthes de Phraate, ce dernier ayant rendu les drapeaux pris à Crassus, les Arméniens eux-mêmes lui demandant un roi, Auguste put jouir de sa royauté tranquille. Depuis six ans le temple de Janus était fermé. « Ainsi, dira Florus, exprimant bien l'erreur commune, — ainsi, tout le genre humain fut réuni par une paix ou une alliance universelle et durable. » Illusion, parce qu'en Europe la paix d'Auguste ne dépendait que d'un prestige trompeur, ou plutôt d'une lassitude momentanée, et qu'en Asie, très ignorant des exi-

gences ethnographiques, trop facilement dédaigneux de ces Asiatiques qu'il croyait domptés, le dominateur temporaire s'était contenté de précautions insuffisantes. Il n'avait pas vu — Tacite le dira, — que les Arméniens « haïssaient également les Romains et les Parthes », et que leur soumission n'était qu'un choix, comme en Gaule, entre deux ennemis. Pompée et Lucullus, mieux avisés, avaient considéré l'Euphrate comme une barrière ; Auguste, définissant mal les limites, n'admettait, à tort, comme garanties de sécurité, que la mer et les « pays sans défense ».

Les frontières de l'Empire d'Auguste, théoriques, comprenaient la fortification du Rhin, l'installation au Danube des avant-postes des légions, l'intimidation des Parthes et l'influence exercée sur les Arméniens ; Carthage rebâtie et Alexandrie utilisée, surveillée, répondant de l'Afrique et de l'Égypte. Cette œuvre n'était pas celle d'un conquérant, mais d'un policier. La seule expédition militaire réfléchie fut celle d'Arabie, qui échoua. Instruit par le géographe Isidore et par le roi de Maurétanie, Juba, Auguste confia à Caïus César la mission de s'emparer de l'Arabie. Une flotte de 80 vaisseaux et de 130 bâtiments transporta au Yémen 10.000 hommes avec des auxiliaires fournis par Obodas, roi des Nabatéens, et Hérode, roi des Juifs. Les maladies eurent raison du corps expéditionnaire avant qu'il pût agir ; mais la démonstration avait amplement suffi pour ruiner le commerce des Arabes. Le gouverneur de l'Égypte, Pétronius, poursuivit la reine d'Éthiopie, Candace, et

pénétra dans son royaume. Les Éthiopiens, « abrités sous leurs boucliers de peaux de bœuf », avaient, au nombre de 30.000, envahi la Haute-Égypte, battant 3 cohortes, ravageant Philæ, Éléphantine et Syène. Pétronius repoussa ce « peuple de bergers gouverné par des reines » et détruisit leurs villes. La frontière d'Égypte fut à Syène au nord, et sur la côte, à l'est, Bérénikè, « la ville troglodyte ».

En Afrique, Balbus avait « rouvert la route de l'intérieur par le Fezzan » ; Quirinius avait maîtrisé, au désert libyen, la « nation indomptable à la guerre ». Auguste, à Rome, omnipotent, incontesté (19), maintenait sa puissance en opprimant par tous les moyens « la classe riche et éclairée », donnant ainsi à la foule le spectacle agréable d'un despotisme imposé aux aristocrates; et la plèbe applaudissait, soutenant le maître, son maître.



CHAPITRE IX

De 19 av. J.-C. à 14 ap. J.-C. — Politique d'Auguste. — Finances et armée. — Soulèvement des Germains. — Agrippa en Asie et Auguste en Gaule. — Tibère et Drusus. — Paix de douze ans. — Naissance de Jésus. — Soumission des Pannoniens et des Dalmates. — Marbod et Arminius. — Désastre de Varus. — Tactique de Germanicus. — Deuils et isolement d'Auguste. — Conspiration de Cinna. — Mort d'Auguste : son œuvre.



la mort de César, l'Empire s'étendait sur trois continents; mais l'Italie n'était pas constituée, et Rome devenait, envahie d'étrangers, comme une cité exceptionnelle. Auguste rompit avec la tradition, ne voulut pas accroître ses difficultés en cherchant à augmenter l'Empire. Tandis en effet que l'influence romaine se développait dans les provinces, Rome, croyant communier des Grands-Grecs, prenant la suite d'Athènes, s'hellénisait, à l'exemple pernicieux d'Alexandrie.

Auguste, se préoccupant d'abord de sa propre sécurité, s'assura de l'armée et organisa les finances. Aux anciens

revenus du Trésor — taxes directes consacrées, — il en ajouta de nouveaux, soit le 1/100e de tout ce qui se vendait aux enchères, le 1/20e de tous les héritages, le 1/50e du prix des esclaves. Les 300 ou 400 millions qu'il préleva ainsi lui suffirent, car les provinces pourvoyaient à leurs propres dépenses. En dehors du Trésor public, très prudemment, Auguste eut son Trésor particulier (*fiscus*) pour le paiement des soldats et des fonctionnaires. Il inaugura la commode substitution des « impôts en argent » aux « impôts en nature ».

L'armée, pour l'entretien de laquelle Auguste imposait durement les provinces, ainsi que les Italiens d'ailleurs, ne lui inspirait pas une grande confiance. Les camps étaient comme des villes où l'homme libre et l'esclave, le Romain et l'Étranger, se confondaient. L'arbitraire qui présidait aux nominations des chefs, comme aux services, désaffectionnait, et chez les soldats, enfin, le calcul froid des bénéfices à recueillir de la guerre avait succédé à l'instinct de gloire qui animait jadis les légions, alors que pour reprendre son bouclier ou son glaive le légionnaire se précipitait dans la mêlée, tant était redoutée la « honte » de rester sans armes.

Pour tenir ces masses, on humiliait les coupables, en faisant désigner par le sort ceux qui seraient « battus de verges », ou on les décimait cruellement, ou encore les laissait-on « exposés hors des camps » en face de l'ennemi, ce qui eût été comme une glorification au temps de la Rome héroïque. On conçoit qu'Auguste se défiât d'une telle armée, qu'il voulût avoir auprès de lui une

garde spéciale, — les prétoriens — et des cavaliers bataves chargés de veiller à la sécurité de l'Imperator.

Auguste avait donc pris toutes les précautions, réglé sa politique, restreint son ambition au dehors, affirmé son omnipotence dans Rome, « imposé la paix » à l'intérieur et à l'extérieur. L'armée, dont il disposait, comprenait 25 légions, 400.000 hommes installés en camps « permanents », en face des barbares hostiles. Des flottilles sillonnaient le Rhin, le Danube et l'Euphrate; 4 flottes — à Ravenne, à Fréjus, à Misène et au Pont-Euxin, — faisaient la « police des mers ». Voici qu'un long cri de guerre se fit entendre aux bords du Danube; des Germains venaient de battre la cavalerie romaine, d'enlever à Lollius l'aigle de la 5e légion. Les Sicambres, les Usipiens et les Tenctères, en armes, bravaient Rome; des supplices atroces étaient publiquement infligés à des marchands romains. Agrippa étant en Syrie, pour y contenir les Asiatiques, Auguste partit pour la Gaule, très menacée (16). Les lieutenants d'Auguste rejettent les barbares au delà du Danube; les Sicambres repoussés « rentrent dans leurs forêts »; Tibère et Drusus soumettent les Rhétiens et les montagnards des Alpes; la Rhétie est pacifiée par un dépeuplement systématique, et l'Italie respire enfin, se croyant garantie.

A Rome, pacifiée, Auguste prit le Grand Pontificat, Agrippa confirmé pour cinq ans dans la puissance tribunitienne. Une révolte des Pannoniens (13), due à la légitime exaspération d'un peuple tyrannisé, — « les Romains font garder leurs troupeaux non par des chiens

et des bergers, mais par des loups », dira Tibère, — fut réprimée par Agrippa, qui mourut victorieux (mars 12), irréparable perte pour Auguste. Ami sûr, collègue « nécessaire », et accepté par tous les ambitieux, modeste, dévoué, « donnant toute sa gloire à son prince », ouvrier principal de la Rome nouvelle, Agrippa laissait cependant Auguste aux prises avec deux problèmes : La succession du pouvoir, la fixation des frontières de l'Empire, du Danube au Rhin.

En Gaule, Drusus, sûr des Gaulois, qui redoutaient encore les Germains, et qui lui avaient dressé, à Lyon, une statue colossale entourée de soixante « images » des Cités gauloises reconnaissantes, commençait sa campagne de Germanie. Il fit creuser un canal du Rhin au lac Flevo, pénétra deux fois jusqu'au Weser, entra dans le pays des Chauques, et, mal renseigné, se mit en très critique situation. Des barbares, qui étaient pour lui, le sauvèrent. Pendant ce temps, le frère de Drusus, Tibère, écrasait les Pannoniens (11). Drusus, très prudent, heureux de ses succès, un instant compromis, se « replia », sentant qu'à s'éloigner trop de la Gaule le risque certain dépasserait le gain douteux. Auguste, instruit, fit bâtir cinquante forts « commandant le passage du Rhin », afin que Drusus pût reprendre sa campagne au moment opportun, avec sécurité.

Des troubles graves en Germanie, accentués, obligèrent pour ainsi dire Drusus à recommencer son expédition. Conduit par la victoire jusqu'à l'Elbe, il surprit et terrifia les ennemis, alors « en proie à de grandes

discordes », occupa le pays qu'il désirait, repoussant une dernière attaque, furieuse : ce dernier succès dû surtout à la « présomption des Germains » qui n'avaient pas utilisé toutes leurs forces. Les Cimbres ayant imploré l'amitié de Rome, Drusus revint à ses cantonnements pour y passer l'hiver. Il mourut d'une chute de cheval, accidentelle (9). Rome perdait son héros le plus pur. Tibère, qui était à Pavie, accourut remplacer Drusus, avec l'intention de conquérir la Germanie. Les Marcomans isolés, il battit les Sicambres (8), en transporta 40.000 sur la rive gauche du Rhin. Cette démonstration suffit à Auguste, qui fit fermer le temple de Janus pour la troisième fois. Douze années d'une paix forcée, toute de lassitude chez les vaincus, d'écœurement chez les vainqueurs, justifièrent la politique du maître.

Rome paraissait dominer le monde; nul n'osait plus tirer une épée; les peuples renonçaient à eux-mêmes, impuissants ou corrompus. La gloire des armes, accaparée, épuisée peut-être par le « Grand César », n'ayant abouti qu'à l'assassinat du triomphateur, n'était plus une tentation. La violence, mentant à ses promesses, n'avait donné à personne ce qu'il en avait espéré. L'illusion de la tyrannie militaire se dissipait. Et ceux qui voyaient de trop près la grandeur romaine, prenaient en pitié la Ville impériale, ses maîtres autant que ses esclaves, sinon plus. L'esprit se dégageait de la matière, pour ainsi dire; le mépris de la force, même glorieuse, s'insinuait. Il se produisait ce phénomène, parfaitement humain, qu'à sonder le vide profond des jouissances rêvées

et obtenues, l'homme se demandait si, tout au contraire de ce qu'il s'était imaginé, la victime désignée n'éprouvait pas dans les sacrifices une jouissance supérieure à celle du sacrificateur? si braver le méchant, l'exaspérer au spectacle de la faiblesse victorieuse, se venger en se livrant, ôter au cruel tout le bénéfice de sa cruauté par une soumission complète, n'était pas une « force » autrement grande que la puissance brutale du « porte-glaive », et si l'Amour enfin, souriant et bon, invulnérable, ne l'emporterait pas sur la Haine féroce, déchaînée? Un souffle de pureté, délicieux, venu d'Orient, passait sur Rome, faisait fléchir les flammes de la fournaise; les suppliciés, tous, l'aspiraient doucement, rassérénés. On sentait qu'au poids perpétuel de la cuirasse ensanglantée l'homme s'écrasait inutilement, et qu'une robe blanche, immaculée, légère, flottante, serait préférable; qu'en se dépouillant on s'allégeait, qu'en se donnant on se délivrait d'une insupportable vie, qu'en se sacrifiant on dominait le bourreau, on se vengeait de lui, presque, en le privant de la joie qu'il s'était préparée. Dans les chairs avilies, saturées, insensibles, les cœurs se prenaient à battre noblement, en une communion de fraîcheur aryenne, inattendue. A ce moment, Jésus naissait en Galilée.

Cependant Marbod, le Marcoman, fondait un grand royaume en Germanie (9), appuyé d'une armée de 70.000 fantassins et 4.000 cavaliers « disciplinés à la romaine »; les Suèves, les Senons et les Lombards acceptant sa suzeraineté. Auguste, préoccupé, et pour en finir d'un coup, réunit plus de légions qu'il n'était néces-

saire, pensait-il, et il allait agir, lorsqu'une révolte soudaine des Pannoniens et des Dalmates le surprit. Rome parut vraiment en péril. Des princes thraces envoyèrent des troupes aux Romains; mais les Sarmates et les Daces étaient menaçants; en dix jours ces barbares pouvaient être aux portes de Rome.

Auguste négocia, d'abord. Marbod ayant consenti à traiter avec les Romains, Tibère pouvait exterminer les rebelles; il partit donc avec son neveu Germanicus, menant 15 légions. Il soumit les Dalmates et les Panno-niens en trois campagnes, des trahisons ayant singulièrement préparé ce résultat. Les Romains accueillirent la nouvelle de cette victoire par de « formidables » démonstrations de joie. Germanicus triomphait. Or, cinq jours avant la « victoire de Germanicus », un chef des Chérusques, Hermann (Arminius), — un Germain élevé à Rome, un ami d'Auguste, — anéantissait les trois légions de Varus, leur chef tué. Près du Rhin, les tribus barbares, qui connaissaient la force des légions, demeuraient tranquilles; mais dans l'intérieur de la Germanie, les Chérusques, les Chatti, les Marses, les Bructères s'agitaient. Le parti belliqueux avait trouvé son chef irrésistible en cet Arminius, ce « chevalier romain » de vingt-six ans, qui connaissait bien les armées romaines, puisqu'il avait servi sous Tibère avec son frère Flavius, et qui enthousiasmait.

Arminius avait préludé par quelques actions où ne participèrent ni les Suèves, ni Marbod, jaloux de son rival sans doute, ni les Bataves, ni les Chauques de la

côte, ni les Frisons; mais sa complète victoire sur Varus, exclusivement due à l'incapacité du général romain, — fonctionnaire lourd et sans intelligence, promu au commandement parce qu'il était le mari « fastueux » de la nièce d'Auguste, — assura la renommée du triomphateur. La Germanie tout entière, debout, frémissait d'orgueil. Marbod persistant dans sa neutralité, Auguste envoya Tibère en Gaule, fit fortifier les châteaux du Rhin, discipliner et exercer l'armée. Tibère, lentement, risqua quelques affaires peu importantes de l'autre côté du fleuve, évitant toute bataille, tâtant l'ennemi, ne recherchant pas de « lauriers inutiles », préparant ses troupes à l'action décisive. Par la volonté d'Auguste, Tibère ne se départit jamais de sa tactique prudente, même dans les journées sanglantes qu'il ordonna, et il put ainsi, avec ses 8 légions, venger suffisamment Varus. Mais Marbod ne bénéficia pas de sa conduite; l'ingratitude romaine l'oublia. Saturninus, remontant le Rhin, « s'aidant de la hache et du feu », traversa les forêts germaines : guerre sans gloire, suite de marches faciles, sans plan raisonné, sans but pratique. Agrippa manquait à Auguste.

Le très puissant et très malheureux Auguste, à Rome, isolé, — la mort lui ayant enlevé tous ses amis, presque toute sa famille; sa fille Julie et Tibère, fils de l'impératrice Livie, lui restant seuls, — comme accablé de sa propre gloire, comme perdu dans l'éblouissement de son rêve réalisé, se tourmentait maintenant à résoudre un problème d'apparence insoluble : Comment, en ré-

publique, léguer une « souveraineté » ? Car c'était le chef-d'œuvre embarrassant d'Auguste d'avoir constitué sous la forme républicaine le despotisme monarchique le plus absolu.

Auguste avait adopté les fils aînés de Julie, Caïus et Lucius César, malgré les lois. Tibère, que cette adoption lésait, dissimulant son ennui, quitta Rome, « disparut », oublié à Rhodes pendant sept années. Auguste perdait ainsi son unique général. Et voici que dans sa maison les débordements des siens empoisonnèrent les derniers jours du monarque. Il dut exiler Julie à Pandataria « à cause de ses désordres honteux »; Lucius mourut à Marseille, subitement; Caïus périt en Cilicie, frappé par un Arménien (4 ap. J.-C.). Le troisième fils de Julie n'étant âgé que de quatre ans, le retour de Tibère s'imposait. L'empereur l'appela. Mais Livie, « abusant de la vieillesse d'Auguste », lui fit adopter le fils de Julie, Agrippa Posthume, et Tibère dut adopter lui-même son neveu Germanicus. Ces intrigues détruisaient le prestige d'Auguste, ces inconséquences le diminuaient. Cinna, le petit-fils de Pompée, put logiquement songer à faire assassiner l'empereur.

Le complot de Cinna, découvert, ayant avorté, Livie conseille à Auguste d'accabler le coupable d'un « magnifique pardon ». Plus tard, Auguste fit Cinna consul. Ni la clémence, ni la sévérité du monarque ne purent arrêter la rapide déchéance royale. Agrippa Posthume, étalant ses débauches, se rendant « odieux », fut relégué dans l'île de Planasia; un an après, accusée des

mêmes crimes que sa mère, la seconde Julie fut chassée. Agé de soixante-dix ans, le « maître du monde » restait seul, découragé. Il partagea ses prérogatives avec Tibère, qu'il prit pour « collègue », et il mourut en Campanie le 19 août de l'an 14. On l'ensevelit dans le tombeau qu'il s'était construit à Rome.

Le règne d'Octave Auguste avait été comme une surprise. Reprenant le rôle de Sylla, et comédien parfait, il sut dès l'origine dissimuler ses ambitions, abdiquant la dictature le jour où 10.000 gardes et 120.000 vétérans à ses ordres lui répondaient de l'exécution de sa volonté. Héritier du prestige militaire de César devant le monde, il éluda sagement toute comparaison en n'acceptant que les guerres inévitables, les batailles qu'aucune négociation préalable n'avait pu empêcher. Vaincre par des trahisons chez l'ennemi fut pour Auguste une tactique; il détruisit ainsi l'esprit guerrier, pour n'avoir pas à en souffrir. Il réduisit les provinces par le dépeuplement, ou la ruine; ou bien, comme en Gaule et en Espagne, il apporta savamment un tel trouble dans la vie nationale — par le remaniement des circonscriptions, la confusion des pouvoirs, la diversité des privilèges accordés et des charges imposées, l'influence exercée sur les choses de la religion, — que l'anarchie morale des esprits lui fut une garantie d'obéissance. Homme d'État, il calcula que Rome devait être nourrie un tiers de l'année par l'Égypte, un autre tiers par l'Afrique, le troisième tiers par la Sicile, — oubliant que la Sicile était dévastée, — la Sardaigne et la Bétique; et il concentra pour ainsi dire tout l'Em-

pire dans la Cité pourvue, n'aboutissant, en somme, qu'à faire du gouvernement impérial une magistrature municipale veillant aux destinées de l'Empire. Jamais peut-être, dans l'histoire, une œuvre plus grande — l'œuvre de Jules César, si largement ébauchée, — ne fut ramenée à de plus mesquines proportions. Et cette Rome dominatrice était un fantôme de république! Voici bien le Sénat, les consuls, les préteurs, les tribuns, les questeurs et les édiles; le peuple se réunit correctement aux Comices, par tribus et par centuries; le Prince, respectueux des légalités républicaines, vient voter, se mêle au « peuple souverain », exerce son droit, rien de plus... Mais à côté du Sénat, il y a le Conseil privé du monarque; et le monarque, mieux que personne, sait ce que valent, sait ce que coûtent les votes d'un peuple qui n'est « qu'un amas de mendiants ». L' « intelligence pénétrante » d'Auguste, pour employer le qualificatif de Tacite, ne vit pas que cette comédie, cette omnipotence dissimulée, cette politique spéciale, personnelle, subordonnant tout à la paix intérieure, débilitait le caractère national, supprimait l'idée de patrie.

Peut-être Auguste eut-il le sentiment de son erreur, car il s'appliqua constamment, sinon à diminuer, au moins à ne pas agrandir l'Empire. L'impulsion qu'il donna, non sans énergie, à cette politique de satisfaction limitée fut telle, que jusqu'à Trajan on la respectera, on la « suivra ». Ayant abandonné réellement la Germanie, il la conserva « nominalement » dans la nomenclature

écrite des provinces romaines; et il imagina cette solution littéraire des « deux Germanies », — la Supérieure et l'Inférieure, — qui lui permettrait, suivant les cas, d'étendre ou de restreindre son champ d'action de ce côté. Il négligea la Grande-Bretagne, ruinée d'ailleurs par l'occupation romaine, « qui coûtait plus qu'elle ne rapportait », remarqua-t-il; et il se trompait, car ce sacrifice ne payait pas trop cher les soldats « vaillants et rudes » que la Bretagne lui envoyait.

S'appuyant sur l'armée, qu'il fit « permanente », Auguste n'eut pas un seul capitaine; après Agrippa et Drusus, et la retraite de Tibère, les troupes restèrent sans chef. Auguste redoutait-il un rival? On le croirait, à voir le soin avec lequel il éloigna de Rome les grands commandements militaires. Maître unique des soldats, comme il était juge unique, — et par le droit d'édit et par le droit de grâce, — Auguste n'organisa ni la Force, ni le Droit. Pour régner, il troubla l'ordre social, le confusionna, créant des classes, divisant Rome, et ensuite l'Italie en y insérant vingt-huit colonies, en y consacrant des inégalités, y semant à plaisir des germes de conflits. Ayant mis en antagonisme deux « Peuples » dans la patrie, — les Quirites et les Soldats, — les deux préoccupations principales d'Auguste furent d'occuper suffisamment l'armée sans l'exciter, de nourrir le peuple et de le distraire en l'amusant. Il se vantera des 10.000 gladiateurs, des 3.500 bêtes fauves, des « 260 lions égorgés en un seul jour », qui furent donnés en spectacle.

Protecteur des arts, ou plutôt collectionneur, et dési-

reux de fournir un aliment aux esprits désœuvrés, sa bienveillance tiède ne fit guère surgir que des fleurs pâles. Sauf en architecture, — Vitruve en écrira les règles, — la Rome d'Auguste ne s'émut que de sensations inférieures; la mode y apparut plus que le choix. Asinus Pollion recueillit des objets d'art, « rares et précieux »; les bibliothèques Palatine et Octavienne ne furent, de même, que des collections.

Cependant un « plaisir d'écrire », un goût des lettres échauffait un peu ces têtes froides. Auguste, Germanicus et Tibère écrivaient; Caligula, Claude et Néron écriront, en prose et en vers. Un écrit d'Auguste sur « les forces et les ressources de l'Empire » est perdu; dans le « Précis de sa vie », il se flatte d'avoir « donné la paix au monde pendant quarante-quatre années »; il avait simplement bénéficié de la gloire de Jules César et de l'étonnement admiratif qu'éprouvaient les lecteurs émus des *Commentaires*; car la merveilleuse rhétorique du prétendu vainqueur perpétuel subjuguait le monde bien plus sûrement, alors, que la force des armes romaines. Auguste pouvait laisser impunément son glaive au fourreau.

Sage si l'on veut, d'esprit limité, étroit, son « front bas » ne contenant que des capacités restreintes, médiocres, mais tout à fait appropriées aux nécessités du moment, « instrument de la destinée », trop méprisé d'abord, trop applaudi ensuite, proscripteur impitoyable au temps du Triumvirat, clément jusqu'à la sottise à la fin de son règne, Auguste n'eut qu'un but unique, son

repos, et il déploya pour l'obtenir, pour le conserver, toutes les sagacités du politique le plus rusé, le plus sagace, le plus persévérant. Il sut tout maintenir, mais il ne fonda rien, pas même un gouvernement militaire. Ce tyran ne trouva pas la formule de la tyrannie.

Auguste avait eu l'idée d'une sorte d'Hellénisme romain, impraticable, où se fussent combinées la « royauté intellectuelle » d'Athènes, la « grandeur » de Sparte — illusion de lectures, — et la « splendeur » d'Alexandrie. Les richesses de l'Orient, que l'Égypte amassait et procurait, hantaient les imaginations. Auguste, voulant supplanter Alexandrie, « déplacer » le centre attractif des intelligences, flattait les écrivains.

L'histoire, l'ode et l'épopée fleurirent lorsque l'héroïsme et l'éloquence n'eurent plus même l'occasion de s'exercer. Sénèque échouera dans son essai de relèvement de l'art dramatique, — cette mâle manifestation des littératures, — et nul ne montera plus à la tribune aux harangues puisqu'elle a été renversée, puisque l'éloquence a été « pacifiée ». Mais les médecins seront exonérés de tout impôt, porteront l'anneau d'or des chevaliers, parce que l'affranchi Musa a pu guérir Auguste malade.

CHAPITRE X

La Rome d'Auguste. — Cosmopolitisme. — Luxe. — Collections. — Villas et musées. — Le goût de l'ancien. — Influences artistiques. — Architecture. — Sculpture et statuaire. — Peinture. — Mosaïque. — Gravure. — Déclamation, musique et danse. — Penseurs et écrivains.



E « souverain maître » de Rome, Auguste, avait tenté de réformer les mœurs, de limiter les excès des jeux publics en décidant que le Trésor en supporterait seul la charge ; il avait essayé de formuler des lois contre le luxe des festins, la passion des gladiateurs, la multiplication des devins et des astrologues. Ces lois, et d'autres de même nature, restèrent sans effet. La corruption romaine était inguérissable, insaisissable, profonde et généralisée.

Incapable de réformer les mœurs, Auguste dut se prémunir contre le désœuvrement du peuple, les exigences

des Grands, les mécontentements surtout de cette classe sociale intermédiaire, fluctuante, variable, qui formait entre la Plèbe et la Noblesse une « masse » avec laquelle il fallait compter. Au peuple, nous l'avons vu, Auguste offrit des jeux extraordinaires; aux Grands et à ceux qui préparaient déjà visiblement, dans Rome, la « classe spéciale » nouvelle, intelligente, active, avide des plaisirs de l'esprit, il donna la préoccupation de l'embellissement de la Cité.

Jules César avait commencé le « décor » de Rome; Auguste continua les grands travaux amorcés, déclarant qu'il « laisserait toute de marbre » la ville qu'il avait « trouvée toute de briques ». A l'exemple d'Auguste, par goût personnel et par imitation, et par courtisanerie, plusieurs grands personnages concoururent de leurs deniers aux constructions, voulues somptueuses. César et Auguste rendirent aux Romains une jouissance dédaignée; Auguste y apporta une attention politique particulière. Les mœurs tournant les pensées vers la recherche d'une vie idéale, faite de « sensualité » et de « tranquillité », il indiqua qu'il répondrait de la sécurité de tous, pourvu qu'on le laissât gouverner en roi; et on lui « abandonna tout ».

Autour du Champ de Mars principalement, — que les guerriers ne fréquentaient plus, — s'élevèrent les œuvres qui devaient magnifier le règne d'Auguste. Cette Cité toute neuve, monumentale, faite de temples, de théâtres, de portiques, dont Agrippa et Mécène dirigeaient la construction, réalisait le vœu du souverain. La ville pro-

prement dite, divisée en quatorze quartiers, que surveillaient sept cohortes de gardes nocturnes, avec des « inspecteurs des rues », restait un entassement de maisons formant des ruelles étroites, tortueuses, le carré, compact, de temps en temps coupé par un palais, l'arc d'un aqueduc, un temple...

Au pied même des palais impériaux, le long du Forum déserté, au flanc du mont Palatin, les habitations se serraient, « jusqu'à étouffer », les unes contre les autres. Çà et là des maisons énormes, très larges, très hautes, — de cinq étages, — se dressaient, sortes de villes dans la ville, accaparant tout l'air et tout le jour d'un quartier. Une population bruyante, nombreuse, pullulante, y encombrait les bains « voûtés », les boutiques et les industries nécessaires à l'existence. Chacun entendait de chez soi le « baigneur qui se plonge dans la piscine », le « chanteur heureux de faire résonner sa voix sous les voûtes », les joueurs de paume « comptant leurs coups », les filous qu'on arrêtait, les ivrognes qui se disputaient... « l'épileur qui attire la pratique avec des sifflements aigus, le pâtissier, le charcutier, le confiseur, et tous ces marchands de taverne, criant chacun sa marchandise avec une intonation différente afin d'être distingué des autres ». Ce contraste entre les magnificences artificielles de la Rome monumentale décrétée et le désordre assourdissant de la Rome vivante, traditionnelle, se compliquait des « goûts » divers, disparates, que valait maintenant à l'antique Cité de Romulus son cosmopolitisme de plus en plus mélangé. Un mot nouveau — *hybrida*, —

désigna d'abord les enfants nés d'un Romain et d'une étrangère ; il s'appliqua ensuite aux enfants nés de parents de différentes nations.

Surpris, et troublés, jaloux peut-être des sensations et des manifestations artistiques dont jouissaient visiblement dans Rome les intrus arrivés de toutes parts, notamment de Grèce, d'Égypte, d'Asie Mineure et de Syrie, les Romains tâchaient de les imiter, gauchement. Avant Auguste on collectionnait déjà les œuvres d'art, comme si leur possession suffisait. L'ostentation romaine favorisant cette manie, la « richesse » de quelques-uns en permit l'exagération. On croyait, en ceci, être Grec, — « les Grecs amoureux d'antiquités », écrira Tacite... Collectionner fut en quelque sorte le premier acte artistique des Romains. On saccageait les tombes pour y chercher des bronzes et des poteries; la dévastation d'Athènes, de Syracuse, de Cyzique, de Pergame, de Chio, de Samos, servait à embellir les maisons des Grands.

Les matériaux indispensables à l'exécution du rêve d'Auguste, que ses successeurs voudront réaliser, seront pris aux « sources », aux monuments étrangers, devenus la « propriété » de l'Empire. La guerre procurera, à titre de butin, les statues, les morceaux de sculpture, les riches revêtements; et pour bâtir, on exploitera, on fera exploiter par les provinciaux les carrières du « Domaine Romain », les marbres blancs de l'Attique, les marbres verts de Karystos, les granits rouges de Syrie, la brèche de Koser, le basalte, l'albâtre, le granit gris et le porphyre d'Égypte. Les « forêts stériles du mont Cau-

case, éternellement agitées et rompues par le souffle puissant des Eurus », fourniront les sapins, les cyprès et les cèdres.

A quelle école les architectes d'Auguste iront-ils s'instruire? Quel art imiteront-ils? L'Égypte, mal connue, visitée seulement jusqu'à Memphis, peut-être jusqu'à Thèbes, semble n'avoir montré, à l'œuvre, que ses ouvriers du moment, sculpteurs malhabiles « taillant leurs personnages comme on fabrique les différentes pièces d'une machine ». Athènes, la « première ville du monde », cette « nourrice de la Grèce », attirait, mais éveillait une susceptibilité particulière : Rome, jalouse du passé, ne voulant pas « continuer » la Cité de Pallas, préférait tourner son regard vers l'Asie Mineure, encore vivante d'ailleurs, n'ayant pas cessé pour ainsi dire de pratiquer la joie des Beaux-Arts, quoique industriellement un peu, — l'Asie Mineure où s'était élevée la Troie antique ! — Car Rome, redoutant la supériorité d'Athènes, oubliant l'Étrurie qui l'avait initiée, et qui n'était plus que « la belliqueuse Étrurie », entendait plus que jamais, de toutes ses forces, se rattacher aux Troyens comme à d'incontestables ancêtres.

A Rome, la maison d'un Grand se distinguait par le couronnement d'un dôme, sur le carré bâti, sorte d'illustration accordée; et c'est là peut-être la seule « idée » architecturale romaine originale. Le Temple, sous Auguste, devait abriter des dieux « bienfaisants et pacifiques », nouveaux par conséquent, la Fortune et la Paix. Parmi les dieux anciens, les « gardiens de l'État

et de la Famille », les Vesta et les Lares, furent les « plus honorés » : culte laissant à l'esprit une double impression de calme et de force.

Le Théâtre, déchu, fini, simple spectacle, — en Gaule, Quintus Cicéron, pour « conjurer l'ennui des quartiers d'hiver », écrit quatre tragédies en seize jours, — dut contenir le plus grand nombre possible de spectateurs, toute la plèbe, toute la foule, la multitude, et ce fut le Cirque, le Colisée, « médité par Auguste, commencé par Vespasien, achevé sous Titus ». Les funérailles conservèrent longtemps une allure de Théorie, un caractère processionnel. Dans toutes les villes que traversèrent les cendres de Germanicus, « le peuple en deuil, les chevaliers en trabée » brûlèrent « solennellement, selon la richesse du lieu, des étoffes, des parfums et d'autres offrandes funéraires » ; mais les Romains n'enterraient plus leurs morts, ayant emprunté aux Grecs l'usage de brûler les cadavres. La tombe n'étant dès lors qu'un froid simulacre, un témoignage, un monument quelconque, l'idée de piété, de respect, de tristesse, ne pouvait émouvoir l'architecte.

La nécessité d'assainir Rome y fit construire des égouts superbes ; l'absence d'eau potable y fit concevoir et exécuter ces merveilleux aqueducs, « ruisseaux suspendus sur des voûtes aériennes, dit Rutilius, à une hauteur où Iris porterait à peine ses eaux pluviales ». Les constructions vastes, et nécessairement logiques, des fermes conçues pour répondre aux besoins, donnèrent un certain sentiment d'équilibre : « La maison n'est

point une œuvre d'art, remarque Varron, mais un architecte y apprendrait la symétrie. » Cependant, comme il fallait surtout distraire, étonner, captiver le peuple, les artistes romains et leurs protecteurs dédaignèrent les origines nationales, s'appliquèrent à faire de l'exotisme. « Je ne pourrais pas satisfaire la curiosité du peuple, dit Cicéron, au point de vue de l'art oratoire qu'il enseigne, si je n'offrais à ses regards que des productions du pays, des objets qu'il peut voir tous les jours. »

La caractéristique romaine fut de traîner un « esprit peu inventif » et de « s'approprier les idées et les découvertes des autres nations », marque sûre d'intrusion phénicienne. Les Étrusques furent à la fois les premiers artistes et les premiers ouvriers des Romains ; les Grecs de la Grande-Grèce — de Tarente, de Sybaris, de Cumes, de Rhégium, de Métaponte et de Possidonie (Pestum), — devinrent comme leurs premiers maîtres. Cette double influence, — utilitaire d'un côté, idéale de l'autre, — tyrannisée par la nature des matériaux à employer, donna l'arc romain, spécial. La voûte, substituée dans les constructions aux plates-bandes, à cause des briques légères reliées par le ciment, força l'architecte à imaginer des arcades de toutes lignes ; les coupoles furent la réunion de plusieurs arcs ; les arcs coupés, croisés, tourmentés, conduisirent à la coupole polygonale. Les piliers se changèrent en colonnes, une architrave fictive dissimula l'arc primitif, et c'est ainsi que le modèle grec dévia jusqu'au contraire de la ligne droite, jusqu'à l'angle aigu du toit.

Sous les premiers rois, les ouvriers étrusques édifièrent à Rome des temples et des fortifications, des maisons de Grands et des tombes. Les temples étaient de simples édicules, — des oratoires, — précédés de portiques. La conquête de la Grande-Grèce, la « vue de la Sicile » après la Guerre punique, le spectacle de l'architecture hellénique, ennoblirent l' « idée de bâtir »; l'art grec intervenait. Le temple de l'Honneur et de la Vertu, avec ses deux cellas, construit par Marcellus; les travaux du temple périptère dirigés par Caïus Mutius; la basilique fondée sous la Curie par Porcius Caton; le Temple à la Pitié de Glabrion, étaient déjà de l'architecture hellénique. La deuxième basilique, et les marchés entourés de portiques de Fulvius Flaccus, furent des œuvres grecques d'intention, pleinement.

La seconde Guerre macédonienne et le pillage de Corinthe ouvrirent, par les emprunts directs et par l'imitation formelle des œuvres, la voie architecturale romaine. La nature des matériaux à la disposition de l'architecte romain rendirent son imitation lourde, massive, son « mauvais goût » natif ne lui suggérant aucune pensée, aucun désir de correction. Un stuc couvrit les colonnes et les entablements. Quintus Métellus bâtit les premiers temples en marbre, — à Jupiter Stator et à Junon; — Hermadore, de Salamis, Sauras et Batraccus, de Lacédémone, conduisirent les travaux. Les architectes hellènes remplaçaient les bâtisseurs étrusques. On eut alors les somptueux portiques de Scipion Nasica sur le Capitole et de Cnéius Octavius près du cirque. Des chapiteaux

« en bronze de Corinthe », des « marbres de prix », des pavements en mosaïque de « pierres étrangères », enrichirent les monuments. Lucius Crassus employa le marbre à la construction des édifices privés.

La Guerre civile interrompit cette activité. Sylla cependant rebâtit le Temple du Jupiter Capitolin; Lucullus entassa des objets d'art de toutes sortes dans sa maison luxueuse; Pompée fit construire un théâtre de pierre en souvenir de celui qu'il avait vu à Mitylène, flanqué d'un temple à la Vénus Victorieuse, qui s'élevait au centre de la cavea et « auquel les sièges mêmes du théâtre servaient d'escalier ». Des tombeaux « magnifiques », — ceux de Cécilia Métella et de Pompée; — des palais « richissimes », à Tusculum, Savinium et Fidène; le Temple rond de Tivoli, édifié par le consul Lucius Gellius, d'ordre corinthien, purement grec, et les deux basiliques de Paul Émile, témoignent de grands efforts individuels, non d'un sentiment d'art généreux. C'est un hellénisme agrandi, énorme, riche, surchargé, où la somptuosité détruit la grâce, la juste mesure, l'équilibre, le bon sens. Ainsi dévoyée, l'architecture helléno-romaine devint grossière, resta sans originalité, s'étala en des constructions d'apparat, gardant l'impression étrusque avec un accent latin, spécial, de conception logique dans la formule et de solidité massive dans l'exécution, tous travaux utiles et d'appropriation déterminée.

Presque détruite par les guerres civiles, la Rome refaite de César avait déjà l'allure monumentale; Auguste « l'embellit ». Des aqueducs, des thermes, des temples,

des arcs de triomphe surgirent de toutes parts, à Rome et dans les provinces, en Europe, en Afrique, en Asie. Les formes se « fixent » ; une architecture « romaine » se définit. Statilius Taurus achève dans le Champ de Mars le premier amphithéâtre de pierre ; on restaure les « grandes voies » ; l'Arc de triomphe de Rimini et celui de Fano glorifient Auguste. Le Panthéon d'Agrippa et le théâtre de Marcellus prouvent d'une volonté ne s'arrêtant qu'après l'accomplissement des choses.

Les « largesses » d'Auguste, d'Agrippa et de Mécène faisaient des miracles. Et cependant, tous ces prodiges n'étaient que des brutalités irréfléchies, des sortes de décrets inopportuns imposant une éclosion artistique, alors que les intelligences venaient à peine de recevoir le germe du sens émotionnel. Vitruve s'élève contre « l'altération » des lignes grecques empruntées, et Suétone attribuera au goût personnel de Mécène, timoré, mais dominant, que tous s'efforçaient de contenter, l'affadissement, « l'efféminisme » du style. Les ouvriers bâtissent certes avec beaucoup de précision, mais les pierres bien taillées, et les cordons de briques, et les marbres aux tons divers, ôtent aux monuments toute unité, toute grandeur. L'art architectural romain s'inaugure par une décadence. Chose singulière, l'art est plus large, parce qu'il est plus libre sans doute, dans les provinces. En Asie, des villes monumentales sont fondées, telle Césarée ; en Gaule, un art gallo-romain se manifeste, puissant. Lyon, avec son Temple à Rome et à Auguste, et ses statues, sert de modèle. Strabon accorde

aux Marseillais le mérite d'avoir « mieux conservé que les Italiens » la « pratique de l'art hellénique ».

Dans les temples, les statues, entièrement étrusques, de bois ou d'argile, « faisaient une mélancolique figure » comparées aux œuvres grecques importées, prises à titre de butin d'abord, achetées ensuite. Les sculpteurs d'Hellénie et d'Asie Mineure, accourus, se « multipliaient à l'infini », dit Cicéron. De même que les Corinthiens, au temps de leur splendeur, avaient peuplé leurs villes des images de leurs généraux, — « des escadrons de statues », — ainsi les Romains voulurent s'immortaliser. Auguste, pour « relever les gloires nationales », favorisa cette manifestation. La statue de Pompée même fut érigée sous une arcade de marbre, devant le théâtre qu'il avait fait bâtir. La Voie Sacrée, « la plus fréquentée », devint l'emplacement que tous ambitionnèrent.

En attendant que les sculpteurs de Rome, copiant les Anciens, pussent créer pour les Romains un monde de marbre et de bronze, les statues grecques et les bustes — le buste de Démosthène à Tusculum, la statue de Platon à Rome même, dans un jardin, — se mêlaient aux images des ancêtres et des vivants. Les Thespiens ayant dédié des statues à Sylla, à Agrippa et aux « membres de sa famille », les Romains ne pouvaient être moins patriotes que les provinciaux. Volée, transportée, ou imitée, la statuaire resta nécessairement grecque. Elle continua, à Rome et dans les provinces, la décadence hellénique. L'allégorie subtilisait.

Mais l'allégorie avait l'avantage de stimuler la pensée,

d'ajouter du raisonnement à l'admiration. L'artiste s'impressionnait de philosophie : Une pierre funéraire devait donner une leçon de stoïcisme; un squelette humain, jouant de la double flûte, conduisant une danse, était une « représentation épicurienne de la mort ». Suscité par ce goût nouveau, « l'art industrieux des statues », suivant l'expression de Lucrèce, ne fut bientôt plus qu'une « industrie ».

En peinture, les Grecs classiques étaient Zeuxis, Polygnote, Tymanthe, qui « n'avaient employé que quatre couleurs », dont on appréciait le dessin et la pureté des formes; puis Aétion, Nicomaque, Protagène et Apelle, « parfaits ». Pour surpasser les « maîtres », les peintres de la Rome « moderne » augmentèrent le nombre des tons employés; et aux critiques s'insurgeant on répondit : « Mettez-vous donc la peinture antique, bornée à un si petit nombre de couleurs, au-dessus de la peinture moderne enrichie de tant de perfectionnements! » On assortissait les tons, on les multipliait, et ce fut un bariolage.

Ces exagérations ramenèrent aux Anciens. « Combien dans les peintures nouvelles le coloris n'est-il pas plus éclatant, plus fleuri, plus varié que dans les anciennes! Cependant, après quelques moments de séduction le charme a disparu, et notre œil revient se fixer avec complaisance sur ces vieux tableaux dont il aime les teintes rembrunies et l'antiquité sévère ». Deux Écoles existaient : les artistes au « faire brut », aux « touches heurtées », aux tons lourds et « chargés »; les peintres

aux « effets lumineux », aux « tons gais », au « coloris éclatant ». On distinguait, parmi les praticiens, ceux qui étendaient et unissaient « finement » la couleur — « Pour que certaines images soient caressantes au regard, écrit Lucrèce, leurs éléments doivent être polis », — et ceux qui peignaient rudement, laissant les effets venus au hasard du pinceau : « Les images blessantes et rudes ne sont produites que par les aspérités de la matière ».

Il y avait un « commerce » de peintures. Arellius vendait beaucoup « d'images », parce qu'il représentait les déesses sous les traits de Romaines ou d'étrangères connues par leurs amours faciles... De même que la sculpture concourait aux surexcitations : — « Voyez, s'écrie Lucrèce, ces riches statues qui tiennent de leur main droite des lampes étincelantes et jettent des flots de lumière sur la débauche des nuits », — ainsi la peinture condescendait aux dévergondages. A l'époque d'Auguste déjà, l'art de la peinture était en pleine déchéance. Un paysagiste, Ludius, préparait une renaissance en substituant la fresque à l'encaustique.

La véritable peinture romaine de ce temps, et ensuite pendant tout l'Empire, ce fut la mosaïque, ouvrage intermédiaire entre la peinture et la maçonnerie. Les pierres de toutes sortes, — on venait de découvrir, en s'émerveillant, les marbres « jaunes » de Numidie, les marbres « superbes » de Luno (Carrare), — savamment combinées, enchevêtrées, donnant à la fois l'impression d'un labeur patient, extraordinaire, énorme, d'une grande dé-

pense surtout, couvrirent comme des tapis le sol des monuments fréquentés, des maisons richement hospitalières. Cette « prodigalité » passait pour un art nouveau, peut-être national.

Par un contraste singulier, à ce moment même où l'art — presque au lendemain, pourrait-on dire, de ses premières tentatives, — se perdait dans la fadeur ou la grossièreté, ce double courant qui entraînait l'esprit de Rome, la gravure — sur les monnaies par exemple, — s'améliorait. L'artiste s'y révélait soudainement délicat et soigneux. Les sceaux d'Asie et de Sicile, œuvres d'art véritables, étaient appréciés. La lourdeur romaine ne pouvait pas bien choisir, encore moins créer : Des ossements de grands animaux fossiles, qu'Auguste avait réunis dans sa villa de Capri, furent pour les Romains des os de géants et des armes de héros ; ainsi les œuvres les plus délicates et les plus belles de la statuaire antique, ramassées avec le butin, demeurèrent à Rome comme des ornements, ou les témoignages de la puissance romaine, ou le « moyen » d'étaler de la richesse.

Les arts de la déclamation, de la peinture et de la musique tendaient à se rapprocher, comme pour former une sorte de bien commun, susceptible de procurer quelques jouissances élevées. Cicéron, dans ses leçons pour l'Orateur, signale avec exactitude les relations des « tons » entre les instruments, les voix et les couleurs ; il dit que l'art en doit « régler » et le choix et l'emploi, « que toutes les inflexions diverses de la voix ont besoin d'être employées tour à tour avec ménagement », car elles sont

pour l'orateur « comme les couleurs qui servent au peintre pour varier ses tableaux,... le corps tout entier, le regard, la voix, résonnant comme les cordes d'une lyre, au gré de la passion qui ébranle ». La passion romaine étant brutale, brutales furent les manifestations des arts sensuels. L'éloquence et la musique ne soutenaient l'attention que par « l'habile variété des tons ». Il eût été difficile d'émouvoir ces natures, à la fois violentes et concentrées, avec de simples mélodies, de charmer ces oreilles qui ne s'ouvraient et ne vibraient qu'au « grondement et au sourd éclat des trompettes », et qui préféraient la « conque recourbée des barbares » aux lyres et aux flûtes... Le chant « exact et régulier » ne plaisait pas; mais les « brillants et capricieux artifices de la voix ».

Les déclamateurs asiatiques, les musiciens et les danseurs grecs, de l'Asie Mineure et de l'Hellénie, avaient apporté l'usage des orchestres et des chœurs, jouant et chantant pendant les festins. La musique et la danse furent surtout des moyens de surexcitation. Les Grands étudièrent la technique du chant pour participer aux excès de leurs propres fêtes ; les femmes, devenues très importantes dans la vie publique, s'adonnèrent à la danse pour n'être pas exclues sans doute des plaisirs nouveaux. On vit des consulaires et des concubines s'offrir en représentation.

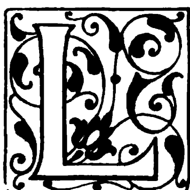
Les « orages du Forum », l' « anarchie des rues » et les « combats des factions acharnées » avaient fini par écœurer les esprits pénétrants qui, dans des livres grecs,

venaient de découvrir une humanité différente. Les tristesses et les hontes de la Politique, des « intrigues sans pudeur » et des « luttes sans loyauté », répugnaient de plus en plus aux intelligences ouvertes, cultivées, qu'aucun art n'était capable de séduire encore. L'architecture échappant à la conception individuelle, la sculpture, la statuaire, la peinture, la déclamation et la musique étant tombées dans la profusion, dans la confusion des jouissances collectives démesurées, l'étude de la Philosophie et la pratique des Lettres, seules, restaient une nourriture spirituelle digne des affamés d'un pain de pur froment, des assoiffés d'une eau de source, et pour la première fois Rome vit s'écarter d'elle, s'éloigner de son bruit fatigant, et décevant, criminel, des Penseurs et des Écrivains.



CHAPITRE XI

L'art oratoire. — Crassus, Antonius, Hortensius. — Cicéron. — Orateurs judiciaires. — *Acta diurna*. — Gazettes, pamphlets, affiches. — Idées importées à Rome. — Avocats gaulois. — Polybe. — Hellénisme. — La langue latine. — Sisenna. — Varron. — Cicéron et César écrivains. — Théâtre.



'ART oratoire eût été capable, peut-être, à Rome comme en Hellénie, de procurer aux rares artistes de la parole et de la pensée cette jouissance de soi qui donne à l'être le sentiment de son indépendance véritable et l'exonère de l'attrait des passions viles. Malheureusement les orateurs romains étaient engagés dans de mauvaises voies et la susceptibilité d'Octave ne leur laissa pas le temps de reconnaître leur erreur. Très vite, trop vite, le « vulgarisme asiatique » d'Hortensius l'emporta ; l'art oratoire et la littérature en subirent la déplorable influence. Cicéron lui-même, quoique « enfant de l'Académie », à

son dire, élève de « l'école ambulante ouverte par Platon », se vanta de son éclectisme, et « s'essayant en tous les genres, sous toutes les formes », troubla beaucoup plus qu'il ne stimula ses admirateurs. Des Gracques à Cicéron, Crassus, Marcus Antonius et Hortensius furent les « grands orateurs », réputés ; « nourris dans toute sorte d'études libérales », ils avaient affecté d'ignorer les Grecs, auxquels pourtant ils empruntaient toute leur science.

La « morgue aristocratique » de Crassus, corrigée d'un habile enjouement, mesuré, s'imposait par la coordination logique et la brièveté grave du discours ; on le qualifia « d'homme divin ». Antonius, plus mêlé aux choses de la Politique, bouche par laquelle les aristocrates parlaient, « athlète énergique », prudent et dévoué, n'écrivant pas ses discours, charmait et impressionnait par l'harmonieux arrangement de ses mots et de ses pensées. A côté, un Philippe, « colère et passionné », très lettré, très subtil, « très grec », abondant et incisif, redouté pour ses invectives, déconcertant par le désordre de ses compositions ; un Cotta, doux, fin, « insinuant », au langage facile et pur ; un Rufus violent, toujours excessif, dont l'éloquence était « presque tragique », brillant improvisateur ; Hortensius enfin, « orné et plein de feu », dont la faconde « plaisait au vulgaire ». C'est l'écho de ces paroles encore résonnantes, le bruit de ces réputations diverses, toutes applaudies, que Cicéron rêva de dominer : « Si, dit-il, au lieu de s'asservir opiniâtrément à un seul maître, on voulait prendre de chacun ce

qu'il a de meilleur... » Et fidèle à sa propre leçon, il tâcha d'emprunter à « chacun » ce par quoi chacun avait « réussi ».

Ouvrier incomparable, Cicéron pénétrera tous les secrets de son métier. Il découvre que l'éloquence dépend plus « du nombre » que « de l'harmonie du langage »; que l' « action du corps » doit accompagner la pensée, l'exprimer autant que la parole; que la « physionomie » doit servir l'expression; que l'attitude surtout doit être étudiée. Chaque geste, calculé, doit marquer « l'effet général de la pensée »; le but, c'est d'émouvoir : pas de principes, car ils gêneraient l'orateur, « qui discute fort au long sur toutes sortes de sujets et soutient également le pour et le contre »; une déclamation savante, « qui fasse croire que l'orateur est convaincu de ce qu'il dit ». La langue latine lui étant insuffisante pour la mise en œuvre de tous ces moyens, Cicéron enrichit son vocabulaire de mots grecs, nombreux, si nuancés!

A ce moment, l'art oratoire devenait séduisant; il était, dans Rome, la manifestation des hautes intelligences; par les études qu'il imposait à l'orateur, par le respect attentif et la critique inévitable des auditeurs, il allait être cette école de goût qui manquait aux Romains? Auguste ne l'entendit point ainsi : « pacifiant » l'éloquence, renversant la tribune aux harangues, il supprima l'art nouveau. La seule plaidoirie d'avocat fut tolérée, le temps mesuré aux plaideurs. La « jeune École », vigoureuse, mâle, disparut; l'art de parler de-

meura comme une littérature d'« arrangeurs de mots », avortée. Cicéron se soumit à ce verdict, s'en accommoda. L'harmonie et la clarté des Grecs restèrent comme un bien vacant.

Les plaidoiries « non politiques », seules permises, jouirent de la vogue; mais les orateurs, privés d'un auditoire digne d'eux, se tournèrent du côté de la populace, au Forum. Cette populace lisait les *Acta diurna* rapportant les séances du Sénat, et où s'inséraient les menus faits de la vie publique; colportait et commentait les pamphlets; riait des objections « affichées » par des anonymes; fréquentait les publicistes, « bavards de nouvelles », admis, par crainte autant que par curiosité, chez les Grands. Au silence de la tribune suppléait un tapage d'écrits multipliés, incessants, de paroles légères ou méchantes, scandaleuses, partout répandus. Les plaidoiries judiciaires, les « discours du Barreau » continuaient un peu la tradition du beau langage; mais les rhéteurs, les improvisateurs, pullulaient. « Partout où on dirige ses pas, dit Cicéron, on ne voit que rhétoriciens ».

Par les ports, notamment ceux d'Ostie et de Pouzzoles, arrivaient, avec les marchandises de pur trafic, les idées étrangères. Le navire qui « monta » jusqu'à Rome, pour y débarquer l'obélisque de la Porte du Peuple, avec 40.000 boisseaux romains de froment, de la toile, du verre, du papier, du poivre et 1.200 passagers, apportait aussi aux Romains un chargement autrement riche, « l'esprit d'Alexandrie », encore gréco-

égyptien, mais affadi d'asiatisme et tourmenté de prétentions hébraïques, violentes. Le « classicisme » qui en résultera, avec son despotisme de la règle, détruira le langage italique.

D'Égypte n'arrivaient pas seulement les œuvres intellectuelles des Alexandrins, car Alexandrie recevait et distribuait les mille produits déversés en transit dans ses entrepôts. Les peuples de « l'Aurore » et ceux de « l'Océan rouge », suivant l'expression d'Horace, — les Arabes et les Hindous, — ne trafiquaient pas exclusivement de leurs ors et de leurs parfums; il y avait dans les ballots chargés, — où se confondaient le « noir ébène » des Indiens, la « branche qui donne l'encens » de Saba, le « bois odorant qui distille le baume » et la « baie de l'acanthe toujours vert » qui croît dans les forêts d'Éthiopie, dont parle Virgile, — les papyrus écrits après Manéthon, très lus, recherchés, où l'idée de la Providence, tout aryenne, s'était formulée, où la conception des œuvres néfastes de l'Ahriman touranien s'était insinuée, en ce style d'allure lyrique, plaintif et volontaire, qui dénonce l'Hébreu de Chaldée.

Mais ces Idées, plutôt jetées sur les bords du Tibre comme en surcroît de curiosité, et comme abandonnées, sans importance, seront toutes recueillies et exploitées — « pareilles aux types de lampes et aux articles de fabrique », importés, — par les manouvriers de l'esprit public, venus à Rome des « régions grecques », de Marseille, de l'Asie Mineure surtout, depuis Sylla, continuellement. Cette École asiatique, remuante, séduisante,

qui « donnait le ton », et qui avait à sa tête Arellius Fuscus et Cestius Pius, se méfiait des Italiens et des Espagnols, leur disputant parfois l'influence au sein de la jeunesse latine. Les Grecs d'Ionie se considéraient en légitime possession de « l'art divin », et ils repoussaient les avocats gaulois, — Montanus, de Narbonne, Domitius Afer, de Nîmes, — qui osaient parler et écrire à côté d'eux. Les Grecs l'emportaient, parce qu'ils étaient plus nombreux et plus habiles; si bien, — dans les écrits de Varron notamment, — que les imitations du grec, forcées, aboutirent souvent à l'énigme.

Et comment ne seraient-ils pas accourus à Rome, qui les payait si largement, ces rhéteurs, ces savants, ces philosophes, dont la vie était problématique chez eux, auxquels les Romains ne demandaient, pour les entretenir, que de l'amusement? Le Romain, fier de son cuisinier et de son bouffon, montrait avec la même vanité son philosophe, — l'épicurien Philodémos, par exemple, « philosophe domestique » chez le consul Lucius Pison et le régalant de ses « fines épigrammes », — et son poète, et son chroniqueur. Rome bénéficiait de la déchéance des dynasties de Pergame, de Cyrène, de Bithynie, de Syrie et d'Alexandrie. Ce cosmopolitisme ambulant, attiré et concentré à Rome, se résuma de fait en une littérature redondante, à la fois grossière et molle, prétentieuse et vulgaire, clinquante.

Tous « pédagogues au Latium », les Grecs — « occupés à vaincre leur vainqueur farouche », a écrit Horace, — étaient savants, grammairiens ou compilateurs :

Nicandre, prêtre d'Apollon, versificateur et médecin; Méléagre, inventeur inépuisable d'épithètes et de synonymes, mouvementé, gracieux; Panétius et Posidonius, enthousiastes de Platon; Polybe, patriote, emmené comme otage, devenu l'ami, le compagnon de Scipion Émile, qui innova l'histoire par « la recherche des causes et l'exposition des conséquences ». Expliquant et jugeant, Polybe écrit comme sous la dictée de la raison, en un style naturel, sans marque d'originalité, utilisant tous les vocables, acceptant toutes les formules, pourvu qu'il puisse développer sa leçon d'homme d'État. Sa technicité ne s'embarrasse pas de rhétorique, et sa lourdeur, pas plus que ses négligences, ne nuisent à l'énoncé de sa politique et de sa morale. Il donna aux Romains le bel exemple d'un citoyen retournant dans sa patrie, en Achaïe, pour y mourir.

Polybe, comme historien, eut des imitateurs : Juba l'Africain, le Numide, dont on vantera l'exactitude et l'honnêteté d'écrivain; Denys d'Halicarnasse, qui voulut absolument ne voir que des Grecs chez les Romains, et dont le style fabriqué, l'imagination bizarre, l'absence de discernement et le « sans gêne » du récit, sont le plus complet extrait de l'Hellénisme contemporain; Diodore de Sicile, compilateur fatigant, sans écriture ni pensée, peut-être inférieur encore à Denys d'Halicarnasse, mais, du moins, ayant sauvé pour nous de précieux documents; l'encyclopédiste Strabon enfin, voyageur et critique, dont l'érudition nette, claire, simplement offerte, est toute vibrante de l'intuition du vrai, et si naïve, que

les fables elles-mêmes, sous sa plume, y montrent leur part de réalité historique.

Aux rois de Pergame et d'Alexandrie, qui avaient aimé les artistes et les savants de l'Hellénie attirés à leur Cour, avait succédé le « maître éloigné », le Romain, dont les faveurs allaient surtout aux amis proches, aux courtisans ingénieux, aux flagorneurs. L'Alexandrie intellectuelle se diminuait en s'expatriant, et Rome n'en recevait pas la valeur intacte, car les littératures étrangères ne se transportent qu'en perdant en route la plus grande partie de leur chaleur. Froidement donc, l'Hellénisme s'étendit sur Rome, non plus tel qu'on l'avait proscrit au temps des Scipions, mais quasi glorieux, outrecuidant, quoique rapetissé, obséquieux, prêt aux concessions. On écrivit en grec, dans Rome, de la prose et des vers ; et tout légionnaire envoyé à la conquête d'un « morceau du monde », fut bientôt suivi de « l'instituteur » hellénique.

Asinius Pollion et Mécène avaient donné l'exemple irrésistible de l'adaptation des « choses grecques » aux « choses romaines », avaient patronné, mis à la mode, cet amalgame où l'antique simplicité du Latium, un peu rude, mais encore saine, disparut. Depuis lors, une langue pompeuse, traînante, étrange parfois, fut employée à couvrir la nudité vulgaire, plate, des idées et des sentiments. La mosaïque de sensations qui se cristallisait dans les cerveaux romains se retrouve nécessairement dans leurs œuvres, langue et tendances. La pesante et longue phrase de Varron s'étale à côté des

modulations et des périodes cicéroniennes; la légèreté de Catulle se manifeste, allègrement, sans scandale, en face de la gravité de Lucrèce, supportée sinon appréciée. Cette littérature sans unité, disparate, sera-t-elle compensée au moins par la majesté de l'histoire? Non. La fable, la passion, la méchanceté et, ce qui est pire, l'indifférence et le puéril, ramèneront l'Histoire au bas niveau de la Littérature. Clitarque, le biographe d'Alexandre, conduira directement, avec ses fictions, au « demi-roman » de Quinte-Curce. Sisenna, le premier, d'un style incorrect, aussi « menteur qu'un Grec », excita cependant assez l'intérêt, pour que Cicéron, avec quelques sages réserves toutefois, pût qualifier son Histoire de « supérieure sans contredit à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors... »

Varron combattit le dernier pour l'antique personnalité romaine. Rome, toute au plan d'« unification universelle » tracé par César, cherchait des professeurs partout, à Marseille notamment, désirant s'instruire à la façon hellénique, pour répandre ensuite dans le monde une science « romaine » condensée, définitive, en forme de code au besoin. Mais de même que César, tout en affirmant l'unité impériale avait tenu compte des « nécessités différentes », et par exemple accepté l'emploi en Orient de la monnaie d'or, — la « pièce lourde d'Alexandre », — en imposant le *denarius* d'argent aux Occidentaux, ainsi Varron essaya de faire le départ des divinités italo-helléniques, grecques et romaines. Varron n'arrêta pas plus l'élan décisif des Romains vers les di-

vinités « blanches » des Grecs, que César n'eût réussi à empêcher le mélange des monnaies; car nul ne saurait décréter la limite des intérêts et des sentiments. Les Peuples de Rome, las des divinités bariolées, voulaient un culte commun, et ils le faisaient italo-hellénique.

César avait chargé Varron de « ranger les livres qui appartenaient à l'État »; Antoine, « dédaigneux des livres », avait chassé Varron; Auguste le rappela. Ce qui nous reste du Bibliothécaire nous révèle sa douce philosophie, son goût d'artiste, la bonhomie enjouée de sa finesse souvent épointée, son esprit et sa mesure, l'originalité de ses digressions, l'étendue de ses connaissances, la sincérité de ses caprices d'écrivain, le talent véritable avec lequel, « disant tout sans rien dire de trop », il n'oublie jamais son but, ce qui fait l'unité de sa composition. La grâce de ses descriptions se retrouvera dans Virgile. S'il invoque les dieux, ce n'est que pour se conformer à l'usage : « Puisque les dieux, comme on dit, viennent en aide à ceux qui entreprennent une œuvre, je commencerai par les invoquer ». Ses écrits de jeunesse, continués, ses *Satires Ménippées*, perdues, hardi mélange de prose et de vers, sont encore le fruit du milieu sabin mûri en pleine Rome.

L'amour de Rome, qui fit tout rapporter par Varron à la « race romaine », suivant en ceci la leçon de son maître Stylo, ne put que l'égarer sur un terrain inconsistant. Le roman historique, en pleine vogue, le détournait des voies sûres; les historiens le trompaient sur les origines du monde romain autant que sur les

développements du monde hellénique; et lui, sans critique, sans système, de bonne foi, allait tout droit à son intention. Son goût, sa raison, son bon sens, son intuition et sa poésie suppléaient à ses insuffisances; l'horreur qu'il avait des spéculations philosophiques lui épargnait la sottise des impérieuses et définitives démonstrations. C'est pourquoi les philosophes le poursuivaient de leurs invectives et de leurs sarcasmes. Varron, simplement, répondait aux philosophes : « Avec la dixième partie du mal que se donne un maître pour former un esclave à devenir boulanger, il deviendrait un philosophe; sans doute, quand on doit apprécier le boulanger et le philosophe, l'artiste en pâte vaut cent fois le philosophe... » Le peuple lisait les satires de Varron et applaudissait à ses franchises; mais ses lecteurs ne lui donnèrent pas de disciples; c'eût été trop de travail.

Grâce à Varron, à ses écrits esthétiques surtout, — et à quelques écrivains secondaires aussi, que la fièvre des succès immédiats ne livrait pas au goût public, — le « vieux latin » se conserva, religieusement protégé par une élite. Cicéron écrivain, abandonnant la manière d'Hortensius, ayant appris des « maîtres rhodiens » la joie de la pureté du langage, apporta dans l'Écriture « l'art de l'arrangement périodique des mots ». Et c'est ce qu'il y a de vraiment admirable dans l'exagération des Catilinaires, dans la verve haineuse des Philippiques contre Antoine, harangues sans profondeur, sans vue d'avenir, « vain concert d'harmonieuses paroles ». La lecture de la Correspondance de Cicéron, colportée, dé-

veloppa jusqu'à la manie le goût du genre épistolaire, et ce furent des documents historiques. Les sensations de la vie d'exil dictèrent à Cicéron des paysages charmants, le firent littérateur, malgré lui.

L'éloquence « impériale » de César, — qualificatif exact de Fronton, — faite de mots choisis, — ce qu'il considérait d'ailleurs comme la base de l'art oratoire, — très travaillée, fut un modèle admirable de perfection pour les écrivains du temps d'Auguste. « Fuyant, ainsi qu'il l'écrivait lui-même, tout mot non entendu ou inaccoutumé », César revenait à la langue latine primitive. Ses lettres, d'une allure vive et pourtant retenue, prouvent cette « âme maîtresse d'elle-même » qui, même dans les circonstances les plus tragiques, ne se départit jamais d'un calme attentif; et ses *Commentaires*, donnés pour tromper ses contemporains, « beauté sans parure », d'une « brièveté correcte et lumineuse », demeureront l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art d'écrire.

L'*Oraison funèbre* que César prononce en l'honneur de Julie, où se manifeste tant d'orgueil aristocratique; l'*Anti-Caton*, ce pamphlet visant Cicéron ; le *Traité de l'analogie*, dédié encore à Cicéron, signalaient déjà cette maîtrise du langage, cette « harmonie toujours appropriée au sujet » qui est bien la signature de « l'auteur noble et divin », suivant l'expression de Vossius. Les *Commentaires* restent l'exemple achevé d'une composition où la malignité politique la plus compliquée, la plus consommée, s'allie à la plus parfaite des rhétoriques. Par ses Mémoires, César, « général démocratique », justifia — jus-

qu'à rendre impossible même un essai d'accusation, — ses entreprises absolument inconstitutionnelles, poursuivies sans instructions, exécutées sans mandat. La sérénité du panégyrique, la simplicité du langage et la candeur des arguments en imposèrent au peuple le plus soupçonneux, le plus brutal, le plus jaloux de son autorité. L'éloquence la plus haute condescendait à s'astreindre au cadre d'un écrit corrupteur.

L'influence littéraire de César fut considérable; elle mit en échec l'Alexandrinisme romano-hellénique, poésies épiques et élégiaques, épigrammes et contes. Et les lecteurs romains, trop familiers aux « périodes bien arrangées et balancées », éprouvèrent l'immédiate séduction de cet art nouveau, puissant, de cette langue simple et limpide. Mais l'éducation à la grecque, efféminée d'asiatisme, — la *palestre* à côté de la salle des bains, — ne favorisait pas cette réaction virile; César lui-même, par l'application d'un impérialisme spécial, par la destruction de la nationalité italique, empêchait que l'on nourrît l'idée d'un retour à une littérature unique. Le « romanisme » parlait deux langues, l'une « vigoureuse », latine, l'autre « molle », hellénique.

Le Théâtre aurait pu, seul, par la nécessité de l'action et de l'intérêt à soutenir, émouvoir, passionner l'auditeur, retremper les âmes. Mais Plaute et Térence n'avaient pas de successeurs; des bouffons occupaient la place des Roscius et des Ésope. Sénèque, froid et déclamateur, ne put rien contre les Pylade et les Bathylle. L' « art dégradé » de la pantomime avait supplanté l'art

dramatique, définitivement. Le dialogue se réfugia — à l'exemple des Grecs, — dans la littérature esthétique, professionnelle. Il faut dire que tout l'attirail des représentations théâtrales — l'art des gestes, de la voix, du costume drapé, de la virtuosité, des cabales et des claques, — avait été transporté au Forum, et qu'en supprimant le Forum Auguste avait supprimé, les dispersant, et les acteurs et le public. Il ne restait aux littératures, comme moyens, que les librairies, les bibliothèques, et quelques lecteurs groupés.



CHAPITRE XII

Salluste. — Cornélius Népos. — Tite-Live. — Trogue Pompée. — L'Histoire. — Auguste écrivain et réformateur. — Rhétorique gréco-romaine. — Érudition. — Hygin et Flaccus. — Vitruve. — Manufacture de chroniques. — Panégyriques et pamphlets. — Livre brûlé.



l'œuvre littéraire de César, toute action, s'oppose, comme un contraste, celle de Salluste, toute dogmatique, pourrait-on dire, et singulière, en ce sens que l'auteur y paraît argumenter de son indignité personnelle pour appuyer sa leçon de droiture et d'honnêteté. Sorti complètement déshonoré de son gouvernement d'Afrique, souillé de toutes les hontes possibles, Salluste, tranquille, philosophant, « homme de loisir », prétendit moraliser. Si sa concision parfois le laisse obscur, et si son hellénisme l'affadit, il se corrige par l'emploi fréquent, souvent hasardeux, de mots latins vieillis, abandonnés, et qu'il fait

revivre. Mais il prétend à la « connaissance des hommes », tend à « expliquer leurs œuvres par leurs passions »; il n'échappe donc pas à la faute de chercher, et de découvrir par conséquent, dans de petits faits l'explication des grandes causes, sauf à laisser au Destin la responsabilité des événements illogiques. La philosophie d'un tel écrivain, à peine esquissée, ne pouvait être, ne fut qu'une attitude.

Dès l'assassinat de César, qu'il avait souvent conseillé, Salluste se retira des « affaires publiques ». Vénal et débauché, sans retenue, mais sans hypocrisie, il dépensa largement les richesses qu'il s'était appropriées en « épuisant » la province dont il avait été le gouverneur, tâchant de se rendre utile à ses concitoyens, par ses travaux, et aussi par son exemple. Sa « nature » et son éducation plaident pour lui; il avait été trop chétif pour supporter ces « occupations d'armes, de chasse et de chevaux » qui entretenaient la vigueur de la jeunesse romaine, et la contagion des oisifs l'avait de très bonne heure flétri. Horace lui reproche, comme un acte d'impudique vanité, son mariage avec la fille de Sylla, femme de Milon; qui sait si Fausta ne fut pas la coupable? « Au sortir de la maison, dit saint Jérôme, où Fausta aurait dû puiser la sagesse dans sa plus pure source, elle n'eut pas honte d'aller se jeter dans les bras de Salluste, son ennemi... » Questeur, tribun, valet de Clodius en ses fureurs, chassé du Sénat, tentateur de César, accusé de concussion, scandaleusement acquitté, osant ensuite faire bâtir un palais luxueux et dessiner un jardin magnifique

sur le mont Quirinal, Salluste ne fut en somme qu'un Romain ordinaire, plus en vue que d'autres, et favorisé.

Cornélius Népos compensa-t-il, aux âmes romaines, l'influence qu'y exerça la lecture des « conseils » de Salluste? Il faudrait, pour en juger, que l'œuvre de Cornélius Népos nous fût connue entière et textuelle. Il innova, en ses compilations, l'idée d'une Histoire synchronique, universelle, et se plut à former une collection générale de biographies. En des récits rapides, courts, suffisants, il tâcha d'instruire et d'impressionner. Agésilas est le modèle qu'il semble préférer, et en quelques traits, sous forme d'éloge, il critique courageusement, directement, les mœurs de ses contemporains : « Agésilas, écrit-il, trouva qu'il était plus glorieux de se soumettre aux lois de sa patrie que de conquérir l'Asie... Ce qu'on doit admirer en lui, c'est qu'il ne garda jamais rien des dons magnifiques que lui faisaient les rois, les dynastes et les villes... Plût aux dieux que nos généraux eussent suivi cet exemple ».

Mais ce *Pomponius Atticus*, dont les lâchetés s'excusent de philosophie, qui se contente « pendant toute sa vie du titre de chevalier », fuyant Rome au moment difficile des rivalités de Sylla et de Cinna, n'aidant Marius que de loin, — car « il avait eu soin d'emporter la plus grande partie de sa fortune, de peur que son patrimoine ne fût compromis au milieu de tous ces troubles », — et qui ne revient à Rome, secourir Cicéron, que lorsque le calme y est rétabli, que Cornélius qua-

lifie de Sage, déconcerte : « En politique, sa règle était d'embrasser toujours le parti le plus juste et de mériter l'estime publique, mais sans s'abandonner aux tempêtes civiles... ne consultant pas moins les intérêts de son repos que le soin de sa dignité. »

Passionné de lettres, Cornélius Népos dédaigne et diminue les conquérants, car il ne croit pas à leur mérite : « Le tumulte de la mêlée, dit-il, laisse si peu de place aux combinaisons des chefs, que tout dépend du courage et du nombre des combattants... La fortune y a plus de part à la victoire que l'habileté de ceux qui commandent. » Et il méprise les philosophes : « Je suis loin de regarder la philosophie, écrit-il à Cicéron, comme la règle de la vie et la source du bonheur. Je crois au contraire que ceux qui s'en occupent ont plus besoin de guides que personne ; et ce qui me fait penser ainsi, c'est que je vois la plupart de ces raisonneurs de l'École, avec leurs préceptes raffinés de pudeur et de continence, vivre dans une soif perpétuelle de toutes les voluptés. »

Plus compilateur qu'historien, moraliste laconique, sincère, Cornélius Népos sera la joie des lettrés. Catulle vantera son « élégance » ; Cicéron l'a qualifié de « divin ». Les panégyries helléniques — « qui ont rempli l'histoire de mensonges », a dit Cicéron, — lui sont un prétexte d'écritures, comme une série d'écrins où il insérera ses propres pensées. Il puise partout, accepte tout, sans discernement critique, pourvu que sa curiosité y trouve de l'agrément ; l'invraisemblable ne le rebute point, la contradiction ne l'inquiète pas, la partialité lui est

un moyen d'action; et il « range » ses œuvres, ainsi que des camées finis, satisfait, sans se préoccuper des ressemblances, heureux d'avoir çà et là ciselé des figures qui paraissent avoir réellement vécu. A moins que nous ne possédions, en réalité, que des « réductions » de l'œuvre plus ample du prétendu Biographe, rhéteur, artiste.

Tite-Live, « l'ami d'Auguste », l'éducateur du jeune Claude, écrit son *Histoire*, dont la « magnificence » du style, l' « imposante ordonnance » du sujet, l' « éloquente expression » des pensées et les « tendances aristocratiques » — on le surnommait le Pompéien! — portèrent l'éclat de son nom aussi loin que les armes romaines étaient allées. On venait de Gaule et d'Espagne pour le « voir ». Tite-Live professe d'admirer Pompée, Cicéron et Caton, victimes à ses yeux de la grandeur romaine un instant éclipsée. Auguste, magnanime, laissa publier cette critique flagrante de son pouvoir. Or Tite-Live n'était qu'un poète, un écrivain mal instruit, et son Histoire est une épopée en prose, seule définition qui permette de la louer. Sources préférées, fables traduites, géographie descriptive, tout. y est arbitraire, tout y est utilisé — vrai ou faux, — pour l'effet qui en résultera dans l'écriture. Cet « Homère du peuple romain » n'est au fond qu'un Hérodote pompeux, d'un talent soutenu, fort de soi, capable de tout mélanger — pure langue romaine et provincialisme bas, faits héroïques et puériles anecdotes, — en un récit d'une mâle élégance, où s'encadrent de solides « discours », partie la plus historique peut-être de l'œuvre complet. Tite-Live n'ins-

pire pas la foi; on sent qu'il ne croit pas à ce qu'il raconte; on a l'impression d'un artiste préférant les « prodiges » aux faits réels, même les plus certains.

Trogue Pompée, son contemporain, venu de la Gaule, de Massalia, écrit une *Histoire Universelle* où Rome n'apparaît que comme un incident, sorte de protestation contre l'omnipotence prétentieuse de l'impériale Cité. Les quelques fragments qui nous restent de l'œuvre écrite, avec le résumé qu'en fit Justin, ne permettent que de reconnaître la sagacité profonde et la hardiesse pénétrante de l'auteur : Trogue Pompée voit clairement l'importance relative de Rome dans le développement successif des choses vraiment grandes et vraiment belles de l'humanité. En proscrivant de son récit ces « harangues » étranges prêtées aux héros, et qui semblaient jusqu'alors inévitables à l'historien, Trogue Pompée témoigna de son indépendance d'auteur.

L'épreuve est donc faite, décisive, de Polybe à Trogue Pompée, — et ces deux noms méritent qu'on les rapproche, car ils furent l'un et l'autre aussi courageux que bien intentionnés; — Rome n'aura pas d'historien véritable, par absence de sens critique et d'honnêteté. L'épopée, le drame, la poésie lyrique, pouvaient à la rigueur s'accommoder de la double influence, en antagonisme, de l'esprit hellénique et de l'esprit latin ; l'historiographie, tiraillée entre le roman grec et l'utilitarisme romain, le mensonge et la spéculation, devait manquer à la fois de précision et d'intérêt. La vanité romaine entendait reculer toutes les légendes des Origines jusqu'à la

guerre de Troie, afin que Rome succédât à l'antique cité de Priam. Il deviendra historique, indéniable, démontré, qu'Énée a rapporté la statue de Pallas, — le *palladium*, — « transférée » de Lavinium à Albe, déposée ensuite, à titre de preuve irrécusable, à Rome même, dans le temple de Vesta?

Auguste avait écrit des *Mémoires*, perdus; son testament fut gravé, en grec et en latin, sur les murs du temple d'Ancyre. Des lettres et quelques épigrammes, conservées, permettent de lui accorder un talent d'écrivain, modeste. Prince du Sénat, Imperator, réellement roi, victorieux par ses généraux, conduit par Mécène, Auguste, timoré, ne jouit pas de sa puissance. Monarque paradoxal d'un peuple d'aventuriers, il rêva d'une paix perpétuelle, traçant des frontières restreintes, substituant aux conquêtes des « voyages d'organisation », faisant reviser les Livres sibyllins, élevant des temples à des dieux nouveaux, pourvu qu'ils fussent « pacifiques et bienfaisants ». Ses générosités politiques, si proches des égoïsmes de ses débuts, ne firent ressortir que la faiblesse de ses sentiments. Ses tolérances religieuses résultaient de sa profonde incrédulité, ou peut-être de pusillanimes superstitions. Craignant les Juifs et les Égyptiens à Rome, il évitait de les approcher; dans Alexandrie, un jour, il s'était détourné de sa route pour ne pas rencontrer le « Bœuf sacré » processionné; et il félicita son fils Gaïus qui n'avait pas osé « entrer dans Jérusalem ». Le successeur de César, et par conséquent d'Alexandre, finissait en satrape rusé, amolli.

Auguste avait assez régné, cependant, pour fausser les destinées romaines, étendre la funeste contagion du dégoût, presque de l'abandon, ayant ainsi favorisé dans la Rome des Agrippa, des Virgile, des Horace et des Pollion, la multiplication des adulateurs et des lâches, des déclamateurs et des « avaricieux », des improvisateurs et des « faiseurs de discours » sur tous sujets, — éloge de la maladie et des bêtes rampantes, dissertations « sur la poussière et sur la fumée », — échos encore affaiblis, plus que jamais caractéristiques, des leçons de cette « rhétorique grecque » que Rome s'était flattée d'avoir conservée pour « l'enseignement du monde » et qu'elle avait compromise en la dénaturant. Le goût des Romains pour les dogmes arrêtés et les proses plates, risquait d'empêcher qu'un grain de poésie ne fît lever ce pain quotidien, lourd, trop copieusement prodigué.

Hygin et Flaccus, après Varron, grammairiens-astronomes, soutinrent la tradition des œuvres scientifiques; c'étaient des affranchis. Vitruve, plus savant qu'écrivain, « nerveux et concis », donnant son exposé *De l'Architecture*, qui touche à l'hydraulique, à la mécanique, à la gnomonique, employa, pour exprimer sa pensée, tous les mots lui venant, « impropres ou barbares », sans méthode, sans ordre. Il atteignit pourtant à une certaine grandeur, tant est franche et saine son élocution abrupte, naïve.

Une sorte de « manufacture de chroniques », plus tard falsifiées, approvisionnait le monde romain. La courtisanerie et la peur, ou la haine, et les basses ran-

cunes, dicteront des Histoires. Les biographies impériales seront des panégyriques éhontés ou des pamphlets abominables. Auguste, le premier, condamna au « supplice du feu » l'ouvrage d'un factieux obscur, dont il était mécontent. Après avoir imposé le silence à ses orateurs, dédaigné ses savants, découragé ou corrompu ses écrivains, relégué ses prêtres, étouffé ses dieux sous la masse des divinités de tous genres multipliées, encombrantes, par quel phénomène Rome aura-t-elle de grands poètes?



CHAPITRE XIII

La poésie au temps d'Auguste. — Lucrèce. — La philosophie. — Essais d'épopée : Mœvius, Varron de l'Atax, Hostius, Lucius Varius, Cornélius Sévérus, Caïus Helvius Cinna. — La « jeune École ». — Catulle. — Virgile. — Horace. — Librairies. — L'Élégie. — Gallus, Tibulle, Properce, Ovide. — Fin du siècle d'Auguste. — Phèdre.



'ÉPOQUE d'Auguste eut des poètes, de grands poètes, parce que les temps de la Rome républicaine étant finis, une ère nouvelle s'inaugurait. Les Romains subjugués, silencieux, étonnés d'abord de leur silence, et résignés ensuite, ayant comme le sentiment d'une agonie méritée, cherchaient à se ressaisir, à jouir d'eux-mêmes, unique bien qui leur restât. Respirant un air nouveau, ils recommençaient à vivre, balbutiaient, ainsi que des enfants, en phrases rythmiques, ce qu'ils éprouvaient et ce qu'ils désiraient. Ce besoin d'harmonie, de « musique parlée », était si général, que le moins poète des Romains, Lucrèce, — car « il n'est pas de véritable poète

sans enthousiasme, sans inspiration tenant du délire », écrit Cicéron, après Platon et Démocrite, — voulant donner aux Romains les longues leçons d'une philosophie rebutante, crut devoir appeler la poésie à son secours : « Comme nos enseignements paraissent amers à ceux qui ne les ont pas encore savourés, et que la foule les rejette, j'ai voulu t'exposer ce système dans la langue mélodieuse des Piérides ».

Lucrèce naissait (94 av. J.-C.) au moment où les « lumières de la Grèce se répandaient sur l'Italie, dit Eusèbe, alors que, subissant la peine de leurs fautes, les Romains condamnés à l'obéissance, asservis, allaient demander au génie littéraire ce qui devait les consoler de la liberté perdue ». Lucrèce fut le génie qui convenait à la situation déplorable des Romains. Sa « sublime fureur », suivant l'expression juste de Stace, les « éblouissantes clartés » qu'il projettera dans la nuit des esprits, frapperont jusqu'à l'aveuglement des yeux à peine ouverts à la lumière, et qui se fermeront, hélas! après avoir été un instant éblouis. Lucrèce est bien, ainsi que l'écrit Virgile, le « sage qui a dépouillé la nature de ses voiles et la mort de ses terreurs »; mais il est aussi ce « fou à intervalles de lucidités » qui n'eut pas le courage de vivre, qui se suicida. Il est vrai que ce jour-là même Virgile « prenait la robe » et qu'une superstition lui confia l'âme de Lucrèce.

La mort de Lucrèce, tragique ou sotte, fut un sujet de controverse. Laissait-il la vie parce qu'il en avait épuisé toutes les ressources? Peut-être, simplement, éprouva-

t-il le vaniteux dégoût de son isolement philosophique? Il devait être dur en effet à un philosophe tel que Lucrèce, puissant et convaincu, de rester incompris ou, ce qui est pire, dédaigné. C'est que la philosophie était trop compromise pour qu'un Lucrèce même pût la relever. La sophistique, partout, bourdonnait jusqu'à assourdir. Les « barbes » des philosophes étaient aussi ridiculisées, à Rome au moins, que leurs prétentions. La Philosophie était traitée d' « ineptie », d'invention grecque, de « jeu » où l'esprit se forge un problème pour se procurer le plaisir de le résoudre.

Il y avait cependant des « influences philosophiques », sinon des philosophies, à Rome. Les Romains, généralement, préféraient les leçons d'Épicure, en ce qu'elles paraissaient dogmatiser et justifier la licence des mœurs. Les « Opposants » d'Auguste, les républicains, se vantaient de suivre Zénon. Par un mélange d'Aristote et de Platon, Antiochus d'Ascalon avait « ramené au Portique » les « conservateurs », inquiets des « lettrés » qui remuaient déjà des quantités d'idées effrayantes. Les Cyniques, riant de tout, avaient aussi leurs adeptes, nombreux, par paresse d'esprit ou satisfaction de goût, en tant que philosophie favorable à la moquerie, gaie. L'Épicurisme enfin, qui se bornait à la perception des sens comme « moyen », flattait ceux qui consentaient à examiner leurs propres pensées, et que le « jargon terminologique » des Stoïciens rebutait. Lucrèce représenta la coalition contre les Stoïciens du Portique; il combattit la « foi en Dieu » irraisonnée, « l'immorta-

lité de l'âme » affirmée sans preuve, le crédit accordé sans motif à la Providence... Mais l'Épicurisme élevé que Lucrèce allait prêcher « avec un zèle pieux », ne devait être pour les Romains, et longtemps après eux encore, que l'excuse des dépravations. Entre le charlatanisme spéculatif des Stoïciens nouveaux et la débauche philosophiquement correcte des prétendus Épicuriens, comment choisir?

Les puérilités de la littérature alexandrine, érotique, obscène, — Euphorion, Callimaque, Lycophron, — commençaient à déplaire; la forme elle-même de ces écrivains au style recherché, laborieux, plein de mots rares et de sentences compliquées d'un mysticisme fade, écœurait. Lucrèce, pour distribuer sa « science », obliger à communier d'Épicure, l'offrit sous les espèces d'Ennius. Il essaya de réagir sur le « génie de Rome », d'amener les Romains au goût de la contemplation, à la paix de l'âme, au dédain tranquille. « Je vais, écrit-il, discuter les grandes lois qui gouvernent les cieux, les immortels... » Et ce fut son chef-d'œuvre : *De la nature des choses*.

Lucrèce dédie son livre à Vénus, « mère de tout », et formule ensuite un vœu de pacification digne des plus belles pages du Rig-Véda. Puis il écarte les dieux, indifférents à l'humanité, égoïstes, et les jette — « corps sacrés », — dans l'universalité du grand Tout. Les divinités romaines méritaient-elles ce coup de massue? Impassible, Lucrèce regarde alors, seul avec sa raison, froidement, l'œuvre du mal, inévitable : Rome périra? Rome

s'effondre? Qu'importe! c'est la loi. « Les races changent... Le flambeau de la vie passe de main en main, comme la torche des coureurs... La nature n'est pas l'œuvre d'un dieu, puisqu'elle est imparfaite... » Cette leçon de pessimisme, brutale, gravée au seuil du monument, rebutait.

Philosophant, Lucrèce emprunte à l'Égypte l'idée du « souffle » : il établit que l'esprit et l'âme sont d'une même substance; que la Conscience a son siège « au milieu de la poitrine »; que l'âme, le corps et l'esprit forment ensemble « l'unité de la vie »; et se perdant, poète, dans sa propre ingéniosité, manquant de formule précise, il explique l'âme par « le bouquet du vin et le doux esprit des parfums »? C'est pourquoi il s'attaque à la « pauvreté de la langue latine », qui ne lui permet pas d'exprimer toute sa pensée, et s'égare, voulant trop dire, en cette série d'énumérations puériles, bizarres, qui sont comme la manifestation de sa folie. Il décrit en effet ses visions nocturnes, réelles, les « images qu'il a vues » dans ses hallucinations, et cette partie de son œuvre est un magnifique déchirement de voiles. On lit avec lui, dans l'avenir, écrites déjà, les lois de l'atavisme et de la sélection : « Des espèces nombreuses ont dû succomber, incapables de se propager, de faire souche. Celles que tu vois jouir encore du souffle vivifiant des airs, la force, la ruse, la vitesse les protègent et les conservent depuis la naissance des âges ».

Mais, reprend aussitôt le Pessimiste, cette conservation des espèces, relative, n'est qu'éphémère; tout pé-

rira, « cette lourde machine du monde s'écroulera ! » Les hommes disparaîtront, ayant usé leur propre matière, accablés sous le poids de l'abondance « qui empoisonne la vie ». Sa conclusion, c'est qu'il faut assister avec résignation, et avec prudence surtout, à ce spectacle navrant, en y prenant la moindre part possible, sans risque : « Il vaut mieux obéir en paix que d'aspirer au gouvernement d'un empire, à la possession d'un trésor » ; les meurtres des rois et les corruptions des républiques sont inévitables ; le mieux est de n'y point participer. On tue les monarques, « parce qu'on écrase avec joie l'objet d'une peur trop vive » ; les républiques sont corruptrices, parce qu'elles appartiennent à la « dernière lie de la populace » ; et quant à la religiosité, à la « crainte des dieux »... il la faut rejeter, parce qu'elle « rabaisse les générations humaines ». — L'art ? « On ne recueille point de l'art une jouissance plus vive que celle goûtée par la race sauvage des enfants de la terre !... »

Lucrèce détruit tout, sans rien innover, sans rien conseiller. Son œuvre, étalage superbe d'un pessimisme orgueilleux, sincère sans doute, d'un penseur distrait, habile et puissant, mélange d'un naturalisme voulu et d'une poésie transcendante, avec des pages inimitables, — telle la description de la peste d'Athènes, — sera éternellement admirée, mais sans émouvoir, sans convaincre. Un hellénisme creux s'y dissimule mal sous l'ampleur d'une rhétorique banale, mais que relève un sentiment de la nature, exquis.

Rome, incapable de comprendre Lucrèce, indifférente à la science, voulait une épopée, réclamait une œuvre littéraire, exclusivement poétique. Nevius et Ennius n'avaient laissé que des collections de morceaux; au temps de César, Mœvius avait refait l'*Iliade*; Varron de l'Atax avait mis en vers latins les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, essayé d'un poème sur la guerre faite aux Séquanes; Hostius avait chanté la guerre d'Istrie; Lucius Varius, « l'impétueux », raconté les conquêtes d'Auguste et d'Agrippa; Cornélius Sévérus, célébré la « mort de Cicéron ». Tous avaient échoué, la poésie licencieuse de Caïus Helvius Cinna restant préférée. Le mètre alexandrin et le style hellénique, mou, l'emportaient sur l'antique poésie romaine. La « jeune École » plaisait par le tour ingénieux de ses procédés, le bonheur de ses recherches, l'inattendu de ses néologismes et de ses archaïsmes à la fois, prônés malgré les moqueries retentissantes de Cicéron. Les oisifs, sous Auguste, cherchaient une distraction; à défaut de « politique », la littérature devait occuper les Romains domptés, devenus « frivoles et délicats »... et ce fut l'ïambe de Catulle, « offensante pour les vieillards ». La fantaisie succédait à la « sculpture poétique », au « dessin écrit » des anciens.

Tout concourra à l'attrait, à la séduction, au succès de l'École nouvelle : l'insulte violente et la flagornerie outrée, le courage relatif des bravades et les palinodies les moins prévues; toutes ces choses, dites sans pudeur, en un langage harmonique, chantées. Catulle — autant

que ses œuvres nous sont connues telles qu'il les composa, — serait le maître de cette manière. On a dit, non sans raison, qu'en demeurant silencieux devant les philosophes il les combattit victorieusement, son dédain ayant été le coup le plus rude que les disciples du Portique eussent reçu.

Cependant Catulle avait sa philosophie : « Mais nous, lorsqu'une fois la lumière de nos jours, cette lueur fugitive, s'est éteinte, il nous faut tous dormir dans une nuit éternelle! » Cette idée, tout hébraïque, domine l'œuvre du poète; ne voyant rien au delà de soi, il s'exploite lui-même, s'écoutant, comme si tout au monde se résumait en sa personne : « J'aime et je hais à la fois. Comment cela? direz-vous. Je l'ignore; mais je le sens, et c'est une torture ». Ce sont ainsi ses tortures et ses félicités que Catulle, successivement, confessera en vers délicieux. Cet anaryen outrecuidant — il ne se trompait pas d'ailleurs, — avait le sentiment que ses confidences l'immortalisaient : « Reçois ces vers, ô Manlius, faible tribut de ma muse,... afin que ton nom échappe à l'injure des âges, dans la suite sans nombre des jours à venir. »

Le mélange extraordinaire de douceur et d'âpreté, de rudesse et d'élégance, qui caractérise le génie de Catulle, l'extrême licence de ses procédés, ses négligences calculées, le désordre apparent de ses pensées, la hardiesse de ses images, toujours justes, et l'exactitude de ses expressions, toujours bien placées, habilement combinées, — car il avait appris des Grecs l'art de composer des mots,

— lui permettaient d'insérer à son gré, dans sa poésie, toutes les obscénités et toutes les impudences. Son excuse fut qu'il écrivait pour les Romains, ne dédiant ses « bagatelles » qu'à des amis; des amis faits pour le comprendre. Très grand poète, il eut le talent, en sa « simplicité passionnée », d'unir étroitement, le premier, en perfection, l'art de la forme à la « substance artistique ». Dédaigneux de logique, franchement émeutier, plus qu'Alexandrin, Asiatique dans toute la plénitude de l'expression, il fut le poète que Rome attendait, que Rome méritait, sous Auguste.

L'orgueil romain cependant ne recevait pas de Catulle l'ample caresse qu'il ambitionnait; l'histoire de Tite-Live, déjà, n'y avait pas suffi. Il fallait qu'un auteur vînt, capable de renouveler le miracle d'Homère, de « créer » une nationalité romaine avec ses traditions et son unité. Virgile répondit à ce vœu. Né loin de Rome, en pleine campagne, Virgile s'était essayé en des œuvres diverses. Mécène et Pollion lui ayant fait restituer ses biens confisqués, le poète témoigna de sa reconnaissance en écrivant les *Bucoliques*, afin que Rome eût le « chantre pastoral » qui lui manquait.

Puisant son inspiration dans Théocrite, fidèle à sa gratitude, Virgile commença ses *Bucoliques* par une dédicace à Auguste, une invocation à Pollion appelé à « délivrer la terre des épouvantes ». L'œuvre se ressent d'abord de l'exagération de l'entreprise, mais le poète a bien vite le sentiment de son lyrisme excessif : « J'allais chanter les rois et les combats, quand Apollon me ti-

rant l'oreille me dit : Tityre, un berger doit faire paître ses grasses brebis et chanter de petits airs champêtres ». Et la muse inspiratrice des *Bucoliques*, complaisante, facile, utilitaire, spirituelle, rusée, éminemment italienne, racheta, par un art singulier, les abus d'un dilettantisme de convention.

Plus maître de lui en ses *Géorgiques*, le poète célèbre « l'art qui rend les moissons abondantes », ainsi qu'Hésiode l'avait fait jadis en Hellénie. Comparant le tumulte de Rome à la paix des campagnes, « où la religion est en honneur, où les pères sont vénérés à l'égal des dieux », Virgile cherche la vérité. Il constate l'orgueil vain des guerriers, la stupidité de l'avare mourant sur son trésor inutile, l'imbécillité du peuple « devant la tribune aux harangues »; et cela le ramène au soin des troupeaux que gardent « le limier de Sparte ou le dogue d'Épire », à l'élève des abeilles, aux jardins où brillent les rosiers de Pestum « aux fleurs deux fois annuelles », où « la pâle chicorée se réjouit des eaux qu'elle boit... » Les maladies des bêtes, qu'il aime, l'éloignent de la Providence; à compter sur « l'assistance des dieux » le berger se ruinera, — « il ne faut pas se fier aux dieux! » — Et les abeilles, observées, lui apprennent qu'il ne faut aux essaims qu'un seul chef : « Lorsque tu auras deux chefs... tue sans pitié celui qui t'aura paru le moins vaillant, de peur qu'inutile à l'État, il n'en consomme la substance... » Ainsi, timidement, Virgile expose sa politique décevante et sa philosophie, enfantine, errant dans une mythologie fabuleuse. Aucune tendresse, rien d'humain; s'il

parle des « amours des hommes », c'est pour en insérer la citation dans la nomenclature des fureurs animales, avec celles des chiens, des loups et des cerfs...

L'*Énéide* est son grand œuvre. Magnifique et patriotique conception, récit d'un art achevé, ce roman des origines de Rome en imposera à l'Histoire; l'intervention des Dieux cependant — imitation de l'*Iliade*, — y diminuant un peu les héros. Il faut que Rome continue Troie, que la Cité de Romulus soit troyenne. Jamais, depuis Homère, plus beau monument ne fut édifié à la grandeur d'un peuple, à l'aide de matériaux mieux choisis et plus uniformes, de la base au faîte : Une « diction irréprochable », une langue dégagée de toute « rusticité antique », qu'aucune innovation ne dépare toutefois; une puissance froide, mais réglée, où la grâce du sentiment, réelle, n'affaiblit jamais le souffle soutenu, tout subordonné à l'effet poétique, à l'objet d'art, à l'idée maîtresse. L'influence hellénique évidente dans les *Bucoliques*; la perfection presque dans les *Géorgiques*, sauf un peu de monotonie; une grammaire impeccable dans l'*Énéide*, de l'anachronisme, des règles sévères, sévèrement respectées, dans le vers, le souvenir d'Homère écrasant sans doute, un héros sans enthousiasme, trop prêtre, pontife s'humiliant, mais chef-d'œuvre où Rome put s'admirer, se complaire, se reconnaître : « Romain, souviens-toi de régir les nations (ce sont là tes arts) et de leur inspirer la paix, d'épargner ceux qui se soumettent, de réduire les superbes! » Rome avait son épopée.

Horace, qui « étudiait à Athènes », fils d'affranchi, assiste à la bataille de Philippes comme tribun des légions, s'épouvante de la guerre, manque à son devoir peut-être, s'enfuit, ayant éprouvé dans tous les cas l'illusion de son premier enthousiasme. Petit de taille, faible, maladif, ces commencements du poète expliqueraient son égoïsme, ses partialités, ses surexcitations. Mécontent de lui-même, Horace affectera — et avec quel talent! — d'avoir su borner ses désirs. Tour à tour, et souvent à la fois, pourrait-on dire, patient et quinteux, doux et rogue, ce qui le caractérise c'est la soudaineté de ses changements. Il se reconnaîtra « plus léger que le liège », accessible à tous les entraînements, avec une tendance à l'égalité, charitable, quasi chrétien, mais dévoyé sans cesse par un irrésistible besoin de moquerie.

Dans Rome, il va, rêveur, le long de la Voie Sacrée, sans que la splendeur des architectures ni les souvenirs déjà très éloquents de ces lieux tragiques lui suggèrent de hautes pensées; il ne songe qu'à retourner à Tibur, c'est-à-dire en Grèce, — Tibur « fondée par le colon Argien », dira-t-il, — et ne conçoit que de « petites œuvres », courtes, symétriques, de proportions exactes, aussi parfaites, chacune, que le temple de Philæ ou le Parthénon. Il chantera cependant, lui aussi, en son Ode à Romulus, les origines troyennes de Rome, les destinées de l'Aigle romaine, appelée à « toucher les bornes du monde », et il divinisera Auguste à son tour. Mais, en une inspiration sublime, célébrant le triomphe de Drusus sur les Rhètes sauvages, il écrira — et ces lignes

suffiraient pour l'immortaliser : — « Qu'il était beau de voir, au milieu de la mêlée, les coups terribles dont il accablait les barbares, déterminés à mourir libres! »

Son *Livre des Épodes,* éloge de la vie champêtre, serait la justification de sa retraite loin de la Cité : « Les guerres civiles dévorent une seconde génération et Rome succombe sous ses propres forces... C'est nous, race impie et maudite, nous qui la détruisons! » De son *Chant séculaire,* écrit en l'honneur de Diane et d'Apollon, des « Dieux protecteurs des sept collines », il importe de retenir le premier chœur, au Soleil, « âme de la nature... astre toujours le même et toujours nouveau... générateur », pur hymne védique.

Mais jusqu'ici, semble-t-il, Horace n'a obéi qu'à sa fantaisie personnelle, ou n'a répondu qu'aux vœux de ceux qui le protègent. Il donne ses *Satires* pour prendre, parmi les poètes de Rome, une place plus digne de lui, inoccupée. Il traque l'avare, le cupide, — ce « mal romain », — l'envieux, le dissipé, le débauché! et c'est alors qu'il expose sa philosophie étroite du « contentement de peu », pourvu que ce « peu » soit suffisant... C'est là qu'Horace étale son incrédulité, non sans courage : « Je tiens que les dieux vivent dans une paisible indifférence, et que si la nature produit un phénomène, ce ne sont pas les dieux dont la sollicitude nous l'envoie de là-haut ». Pour lui, le Priape en bois de figuier, « si propice aux jardins », n'est en réalité qu'un épouvantail dressé pour les oiseaux.

Ses *Épîtres,* accumulation de préceptes, témoignage

de « l'ennui romain », profond, mortel, et de la rage des envieux, — « les tyrans de Sicile n'ont pas inventé un tourment plus horrible », — explication de la retraite d'Horace à Tibur, sont un mélange de vers indignés, sincères, et de boutades, où la rhétorique enjouée, subtile, a plus de responsabilité que la pensée vraie de l'auteur. Horace dédaigne et méprise la « foule ignare », distribuant au théâtre, suivant son caprice, la palme ou le laurier. Il eût été plus méritant, au moins, comme le firent Plaute et Térence, d'affronter la « cohue romaine », ce « public tumultueux et indisciplinable », préférant aux poètes dramatiques les lutteurs et les montreurs d'ours... d'autant qu'Horace, bientôt, va l'accuser, ce peuple, de se « livrer aux rhéteurs et aux légistes ». Que n'a-t-il tenté de le ramener aux poètes ? Mais il eût fallu quitter le séjour tranquille, la grotte où l'Albumée résonne, les cascades de l'Anio, le bois sacré de Tibur et ses jardins arrosés de mobiles ruisseaux...

L'*Épître aux Pisons* — improprement appelée *Art poétique*, — consacre l'inintelligence du public romain. Parmi les règles de l'art d'écrire qu'Horace énumère, avec un plein bon sens, une belle maîtrise, les principales ont pour but d'arriver à un art qui plairait à la fois au peuple « mangeur de pois chiches et de noix », aux sénateurs, aux chevaliers et aux « délicats ». Sa règle, c'est l'unité, la simplicité, la variété, la vraisemblance; sa méthode, l'observation, l'emploi de la langue « d'usage », l'action. L'influence d'Horace fut favorable à la conception souveraine de l'Empereur, du Maître « ré-

pondant de tout », à qui tout est abandonné, par découragement, incapacité ou indifférence. Sans philosophie et sans critique, dans le sens élevé du mot, Horace vécut sa propre littérature. Il se vante lorsqu'il se qualifie de « pourceau d'Épicure », car sa devise, appliquée, fut : « rien de trop ! »

Le « sourire » d'Horace et la « mélancolie » de Virgile donnent ensemble l'impression d'une désolante maturité d'esprit ; leurs œuvres sont des conclusions, elles terminent une époque ; on y chercherait en vain une croyance, une foi, un espoir. La pratique des choses pieuses est pour Horace la marque d'un esprit faible ; le patriotisme ne lui apparaît que comme une exploitation de la force, chargée d'assurer à l'Italie les « fruits de l'abondance dorée » ; sa morale est toute contenue dans « l'usage des biens de la vie », en écartant ce qui pourrait le compromettre, dévouements et sacrifices.

Alors que l'œuvre romaine, impériale, se résumait en un despotisme individuel, chaque poète, chaque écrivain, tendait à attirer à soi l'attention, le succès ; aucune idée générale. L'anarchie littéraire contrastait, en sorte de réaction, avec l'omnipotence politique d'Auguste. Les Romains, désœuvrés, lisaient beaucoup, énormément, trop, sans discerner la meilleure lecture. Le luxe des reliures augmentait la valeur aux manuscrits. Les femmes, avec activité, intervenaient dans le choix des réputations ; et ce fut un « déluge de poésies et de pamphlets », de poèmes de toutes dimensions, sur des sujets de toutes

sortes : — Caïus Matius écrivit trois livres sur la cuisine, les confitures et les conserves ; et Caïus Matius était un Romain de « haut rang ! »

L'abondance des Écritures devint une « incommodité » ; on en exportait des quantités énormes, et il en restait toujours à Rome des « monceaux », qu'on utilisait, finalement, à envelopper les denrées vendues par les boutiquiers, l'encens, le baume, le poivre... Les librairies, encombrées de livres et d'auteurs, réunissaient, suivant l'expression de Catulle, « toutes les pestes de la littérature » ; on y trafiquait et on y bavardait bruyamment. Mais cette fièvre d'écrire ne produisit aucune œuvre puissante, aucun essai encyclopédique, l'intelligence romaine n'admettant pas qu'un seul homme pût « exceller dans plusieurs genres à la fois ». Cette manie des spécialités favorisait l'individualisme étroit ; l'auteur se substituait à l'œuvre, de plus en plus. Et comme s'il avait voulu multiplier encore les écrits, Auguste favorisa l'enseignement de la sténographie — dont on attribua l'invention à un affranchi de Cicéron, Tiron, — pour recueillir les discours improvisés.

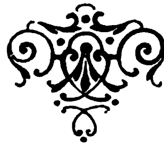
De l'importance abusive de l'auteur résulta l'élégie, où le poète disait sa plainte. Catulle en écrivit quelques-unes ; Gallus, Tibulle et Properce en inondèrent le « marché ». La préciosité des élégiaques séduisait les Romains, incapables de s'émouvoir aux enthousiasmes des lyriques. Properce « remplaça » Gallus. Tibulle, qui mourut à trente ans, fut choyé pour sa tendresse et son élégance. Ovide, panégyriste de ses contemporains, can-

dide et affecté, ornant ses productions d'un intarissable esprit, abondant et passionné, vraiment prodigue, mourut exilé par Auguste, sans que l'on connût la cause de son exil, victime, dit-on, des craintes de Livie et de l'ambition de Tibère? Plus faible que vicieux, « sensible et reconnaissant », son *Art d'aimer*, ses *Fastes*, ses *Élégies*, — où ses amours ne sont que des libertinages, — ses *Héroïdes*, monotones, laborieuses, et ses *Métamorphoses*, dont la prétention fastidieuse, les redondances, les négligences et le faux esprit se rachètent par quelques brillants épisodes, le merveilleux « agencement des mots » et l'imagination captivante, sont en totalité le monument significatif de la décadence des Latins, irrémédiable.

Il faut citer, comme encore visibles dans le crépuscule d'Auguste, Varius avec sa tragédie de *Thyeste*, perdue, dont Quintilien vante le style « mâle et ferme » ; Pedo Albinovanus, dont il ne nous reste que quelques vers « à Germanicus » ; Macer, auteur d'un poème sur « les propriétés des plantes vénéneuses » ; l'obscur Gratius Faliscus, qui chanta l'art de la chasse, « présent des dieux » ; Manilius, avec sa volumineuse *Astronomie*, fantaisiste, versificateur correct, et qui croyait à « l'immortalité de l'âme » ; Germanicus et son *Traité de météorologie*, écrit d'après les Grecs, non sans élégance ; l'auteur — Cornélius Sévérus ou Lucilius le Jeune? — d'un *Poème sur l'Etna*, bizarre, et les élégiaques « amis d'Ovide », Montanus, Proculus et Aulus Sabinus... Fin du siècle d'Auguste, pourrait-on dire, en un laconisme suffisant.

Car Phèdre, — « le malin Phèdre », écrira Martial, —

Macédonien affranchi, revenant aux Fables, qu'il emprunta, — « Ésope a trouvé la matière, moi, je l'ai polie en vers ïambiques », — en y adaptant, « ramassées dans les rues de Rome ou dans les boutiques des tondeurs », les légendes populaires et les contes des pauvres gens, préludait à une renaissance en remontant aux sources, style et pensées. Rome l'ignora.



CHAPITRE XIV

De 14 à 37 ap. J.-C. — L'Empire à la mort d'Auguste. — Tibère. — Révolte des légions en Pannonie et sur le Rhin. — Germanicus. — Marses. — Hermann et Ségeste. — Complot contre Tibère. — Libon. — Parthes. — Arménie. — Drusus et les Suèves. — Chérusques et Marcomans. — Hermann, Inguiomer et Marbod. — Germanicus en Orient. — Tibère, Pilate et les Juifs. — Afrique : Tacfarinas. — Mort de Germanicus. — Pison. — Révoltes en Gaule : Sacrovir. — Séjan. — Tibère à Caprée. — Espions et délateurs. — Terreur à Rome. — Exil d'Agrippine. — Mort de Séjan. — L'œuvre de Tibère.



la mort d'Auguste, Rome considérait comme faisant partie de son « administration » directe la Mésie, la Dalmatie ou Haute-Illyrie, la Pannonie ou Basse-Illyrie, la Norique et la Rhétie, le Danube étant une frontière à l'est. L'Illyrie du nord, pleine de Celtes, et la Pannonie, où campaient les légions, ne recevaient que mollement la civilisation romaine; la Dalmatie l'acceptait mieux. Où commençait la Macédoine, finissait alors l'Occident, politique et langue. Une flotte « gardait » le cours du Danube. La Thrace demeurait indépendante; la « bra-

voure sauvage » de ses habitants et le caractère religieux de leurs révoltes — la dernière conduite par un prêtre, — impressionnaient les Romains; l'écho de leurs Fêtes de la Jeunesse et du Printemps, le récit de ces Veilles où, « dans la nuit », les Vierges couraient « agitant des torches à travers la montagne », à la cadence d'une musique bruyante, tandis que « des flots de vin et de sang coulaient pour Dionysos », inquiétaient les dominateurs du monde, superstitieux.

Le dernier des rois thraces, Rhœmetalkes, fils de Kotys, avait été élevé à Rome; cela suffisait pour que les Thraces « indépendants » fussent les adversaires de sa dynastie. Or ces barbares farouches résistaient « au glaive et à l'or »; on ne pouvait rien contre eux; et ils se répandaient, innombrables, jusqu'en Phrygie. C'était encore, comme au temps d'Hérodote, « le plus grand peuple connu, après les Indiens », race quasi spéciale, déterminée, en possession de sa langue, de ses mœurs et de son armée, cavaliers redoutables et fantassins renommés. Placés entre Rome et les Grecs, les Thraces s'hellénisaient plutôt, jaloux cependant de leur caractère national. Au delà des Thraces il y avait les Scythes mystérieux : « Vers les régions hyperboréennes, écrit Virgile, vit dans sa liberté sauvage cette race d'hommes sans cesse battue par les vents de Riphée, et qui n'a, pour s'en défendre, que la peau des bêtes fauves... »

Les trois Gaules, — Gaule proprement dite, Bretagne et Espagne, — avec leurs soixante-quatre tribus, étaient aux yeux des Romains un vague territoire auquel Trèves

fut arbitrairement donnée comme ville capitale, séjour des empereurs voyageant.

La Germanie romaine, d'abord comprise entre le Rhin et l'Elbe, s'était disloquée; Rome la tenait mal. Sa capitale, « excentrique », — la cité des Ubiens (Cologne), — avait vu l'autel d'Auguste renversé après la défaite de Varus. Le Rhin, du lac de Constance à ses embouchures, était une frontière, mais le mélange des peuples installés sur les deux rives du fleuve lui enlevait tout caractère de « séparation ». Bientôt les campagnes et les inspections des généraux romains en Germanie ne furent que des tournées judiciaires, Rome croyant en avoir fini avec les Germains, parce qu'elle leur imposait sa juridiction et le « culte de l'Empereur ». En réalité, la Germanie, vaste et inconnue, « barbare », insaisie, échappait à la domination romaine; sa « jeunesse aux yeux bleus », farouche, ses « Sicambres se réjouissant de carnage », — définition d'Horace, — détestaient, repoussaient, décourageaient les Romains, guerriers et « hommes d'affaires », juges et avocats, missionnaires insupportables, exploiteurs « exaspérants », qui s'agitaient en maîtres sur les deux rives du Rhin.

Le successeur d'Auguste, Tibère, glorieux de vingt-huit consulats, cinq dictatures, sept censures « et autant de Triomphes », jouissait d'un réel prestige. Aucun général ne pouvait lui être comparé; lui seul, après le désastre de Varus, avait « rassuré » l'Empire. Mais ce prestige ne s'exerçait pas sur les Romains de Rome; les Républicains et les Prétendants y complotaient

la perte de l'empereur. Tibère, très prudemment, dissimula son ambition, prépara sa « royauté » au dehors, s'appliquant à conserver l'appui des légions. Les légionnaires savaient trop, maintenant, combien l'Empire et l'Empereur dépendaient d'eux. Trois légions de Pannonie se soulevèrent, réclamant un denier par jour à titre de solde, le congé après seize ans et une indemnité fixe. Tibère désigna son fils Drusus, accompagné de son préfet du prétoire, Séjan, pour ramener à l'obéissance les légions mutinées. Ils y réussirent, une éclipse de lune ayant épouvanté les séditieux.

Les 7 légions qui campaient sur les bords du Rhin se soulevèrent à leur tour. Tibère leur envoya son neveu Germanicus, à qui les soldats, après avoir massacré des centurions, offrirent l'Empire. Germanicus refusa de trahir l'empereur, mais promit, au nom de Tibère, ce que les légionnaires demandaient. Puis il leur fit oublier les engagements pris, irréalisables, en les menant au pillage de la Germanie, chez les Marses d'abord. Ce fut une campagne abominable (14), systématiquement destructive; rien n'arrêta les dévastateurs, pas même les temples. Le sanctuaire de Taufana fut pillé et rasé.

Au printemps (15), Germanicus passa de nouveau le Rhin, après avoir constaté, fomenté sans doute, les sanglantes querelles qui divisaient la Germanie, « parti national » et « parti romain », les uns avec Hermann, les autres avec Ségeste. Germanicus délivra Ségeste, assiégé. Hermann, furieux, entraîna les Chérusques. Germanicus dut marcher, une ligue compacte étant formée contre

lui, redoutable. Il s'avança jusqu'à la forêt de Teuteberg, — des « ossements blanchis », épars, marquant les lieux où les légions de Varus avaient péri, — les Germains refusant la bataille, reculant toujours, épuisant les Romains. Germanicus s'arrêta, revint à l'Ems et partit sur la flotte qui l'avait amené. Cécina, qui marchait au Rhin par la route des Longs-Ponts, rencontra Hermann. La situation des Romains était critique. Le désastre de Varus allait-il se renouveler? La fille d'Agrippa, femme de Germanicus, fit échouer le projet de retraite un instant adopté, « désespéré et honteux ».

Cécina s'installa en défensive, sagement, fortement. Germanicus, assailli par une tempête, sa flotte abîmée, avait failli périr. Les Germains, surexcités par ces nouvelles, attribuant à de la crainte la tactique de Cécina, et croyant à la retraite définitive de Germanicus, fiers d'Hermann, accroissaient leurs forces, pendant que Rome restait stupéfaite et que les Italiens s'épouvantaient. Les provinces occidentales, redoutant l'invasion germaine, se « cotisaient » pour se procurer le matériel qui manquait à Germanicus.

Mille navires portèrent 8 légions sur les bords du Weser (16). Les Germains attendaient bravement leurs ennemis dans la plaine d'Idistavisus. Au premier choc, Germanicus resta victorieux; mais les pertes des Romains étaient énormes, et le retour des légions vers la Gaule s'imposa, moitié par terre, moitié par mer. Une tempête ayant dispersé la flotte romaine, les Germains y virent un « signe »; Germanicus, pour échapper à un

désastre, dut reprendre l'offensive, vaincre. Cette résolution heureuse chassa tout espoir de revanche de l'esprit des Germains. Les légions purent regagner leurs quartiers d'hiver, victorieuses. L'acharnement avait été effroyable des deux côtés. Du Rhin à l'Elbe, l' « écrasement » des tribus était achevé.

Tibère, jaloux, soupçonneux, rappela Germanicus, en lui offrant un second consulat et le Triomphe; il renonçait à la conquête de la Germanie, ne voulant que la « ligne du Rhin ». Les Germains vaincus, châtiés, n'étaient pourtant pas soumis; et, visiblement, les armées romaines rétrogradaient. Circonspect et paresseux, l'empereur jugeait, comme Auguste, Rome incapable de se maintenir entre le Rhin et l'Elbe; et il pensait, en sus, que les Germains, délivrés du « danger romain », se diviseraient, se déchireraient entre eux pour le meilleur repos de Rome. Sa politique consista donc à stimuler ces querelles intérieures, tranquillisantes.

Peu sûr de son autorité, Tibère affectait de repousser les honneurs dont on voulait l'accabler; il dédaignait les « basses flatteries » du Sénat, refusait les temples qu'on lui dédiait, se montrait affable, simple, modeste, se levant devant les consuls, associant le Sénat à son gouvernement, assistant aux jugements des préteurs. Généreux et économe suivant les circonstances, il s'occupait surtout d'assurer la vie matérielle du peuple, sans condescendre à ses fantaisies, de même qu'il « prenait soin » des soldats, tout en imposant avec fermeté le respect de la plus stricte discipline. Administrateur excellent, sa politique

hésitante, craintive, se masquait de bonhomie. Ne pouvant quitter Rome pour aller visiter les provinces, il leur envoyait des gouverneurs bien choisis, habiles, qu'il soutenait et surveillait, leur ordonnant de ménager les provinciaux, de les secourir dans leurs misères, de mesurer les sacrifices à leur imposer : « Un bon pasteur, disait-il, tond ses brebis et ne les écorche pas ».

Le débonnaire empereur n'évita pas cependant l'explosion du complot qui s'était noué contre lui dès son avènement. Prévenu à temps, il le déjoua avec énergie. Le « meneur des Grands conjurés », Libon, découvert, se suicida. La « bonté faible » de Tibère n'avait donc été qu'une comédie? Les désordres de sa propre famille, à Rome, autour de lui, les rivalités de femmes qui troublaient sa vie de fils et d'époux, les prétentions haineuses de Livie et d'Agrippine[1], attisées par l'intervention constante des courtisans, n'étaient donc pas l'effet de son caractère, le fruit de son indifférence? On attendait, surpris. Que ferait-il de Germanicus rappelé, honoré d'un Triomphe, et dont la présence seule favorisait les conspirations?

En Asie, les Parthes, hostiles aux intentions de Rome, avaient chassé le roi qu'ils tenaient du Sénat, Vonon, et couronné l'Arsacide Artaban. La Comagène et la Cilicie, sans monarque, étaient en anarchie. La Syrie et la Judée se plaignaient en termes insolents du « poids des impôts »... Un décret confia le soin de pacifier l'Asie à Germanicus, avec tous les pouvoirs d'agir « pour gouverner les provinces au delà de la mer ». En même

temps, Tibère expédia son fils Drusus en Pannonie, pour y réduire les Suèves déjà intimidés.

Les dissensions des Germains répondaient exactement aux vues de l'empereur. Drusus devait assister à ces « déchirements », les accentuer, en faire naître de nouveaux (16). Deux ligues principales recherchaient la prépondérance en Germanie : les Chérusques, au Nord, conduits par Inguiomer et son neveu Hermann; les Marcomans, au Sud, avec Marbod pour chef. On accusait Marbod de vouloir être roi, et les « patriotes républicains » de Germanie se révoltaient — telle est du moins l'explication de Tacite, — contre cette prétention. L'intervention de Drusus fit que les Suèves abandonnèrent Marbod, mais en restant neutres. Inguiomer, par contre, trahit Hermann pour se joindre à Marbod. Ainsi, dans les deux camps, étaient mélangés les divers « peuples » se disputant la Germanie. Marbod ayant soudainement reculé, perdit ses alliés. Un prince des Gothones, Catualda, prit sa place en « le détrônant ». Marbod se réfugia chez les Romains. — Il mourra, « pensionné du Sénat », à Ravenne.

La défection de Marbod et la dispersion des Marcomans, qui en fut la conséquence, ne réussirent pas aux Chérusques, leur chef Hermann ayant été assassiné parce qu'il avait voulu, disait-on, « se faire proclamer roi ». La politique de Tibère triomphait; les intrigues romaines avaient eu raison de la Germanie barbare, querelleuse, sans la combattre. Pour protéger la Gaule, Rome tâchait d' « organiser » le dépeuplement des deux rives du

Rhin, en traçant une route le long du fleuve, assez éloignée de la rive, surveillée, et que nul ne pourrait franchir : stratégie singulière.

Toutes ces choses, humiliantes, étaient connues en Orient beaucoup mieux qu'à Rome; et les Asiatiques méprisaient presque, déjà, cette « nation guerrière » qui venait de reculer devant les Germains, qui se contentait du Rhin comme frontière des Gaules, et ne comptait, au Danube et au nord du fleuve, que sur les querelles des peuples pour y conserver une relative influence. Voici que l'héritier de l'Empire, Germanicus, arrive en Asie pour y « organiser » la nouvelle province de Cappadoce. Germanicus, en effet, venait pour « établir partout la justice et la paix ». Rome n'était donc plus conquérante? Germanicus, habilement, donna la couronne d'Arménie au fils du roi de Pont, en récompense de sa fidélité à l'Empire, et cela produisit une grande impression. Il constitua sans difficulté les provinces de Cappadoce et de Comagène et consacra l'alliance de Rome avec Artaban III, d'Arménie.

La situation était particulièrement délicate en Judée; Germanicus devait s'y préoccuper des vues spéciales de l'empereur. Tibère s'inquiétait beaucoup de l'émigration juive et égyptienne à Rome, continuelle. Il désirait qu'on laissât tranquilles, heureux même si c'était possible, les Juifs de la Palestine, pour les retenir chez eux, tandis qu'à Rome (19) il les persécuterait, pour s'en défaire, jusqu'à leur interdire le libre exercice de leur culte. Il n'y avait aucune contradiction entre l'atti-

tude de Tibère contre les Juifs de Rome et ses condescendances étonnantes pour les Juifs de Jérusalem. Les Juifs, en effet, ne cachaient pas qu'ils attendaient un Messie prochain, et que ce Messie « devait chasser les Romains, sauver la nation d'Israël, faire triompher la Cité sainte et son Temple ». D'avance, Tibère était disposé à abandonner le Temple et la Cité sainte aux Juifs et à leur Messie, mais il se précautionnait, par l'expulsion des complices du Messie à Rome.

En Judée, les procureurs ne saisissaient évidemment pas le sens compliqué de la politique de Tibère, et contrairement au vœu de l'empereur, ils exaspéraient plutôt les Juifs de Palestine par mille vexations, par des provocations même, contre la domination romaine. La « brutalité officielle » allait, quant aux Juifs, à l'encontre des intentions de Tibère. Pour ne point paraître faible, craignant l'empereur, — qui exigeait la « paix des provinces », — Pilate, maladroitement, croyait « défendre sa place » en compromettant la double politique de son maître : Il se roidissait trop contre ces fanatiques enthousiastes qui annonçaient, à Jérusalem, l'humiliation des Romains; tandis que Tibère, volontiers, eût donné toute la Palestine aux Juifs, si les Juifs, pour y retourner en masse, avaient évacué Rome. Déjà au temps d'Auguste, des Romains, respectueux de la religiosité judaïque, observaient à Rome le sabbat des « circoncis », — ce qui agaçait Horace.

Des querelles royales, en Thrace, fournirent à Tibère l'occasion d'y expédier Titus Trebellenus Rufus (19) à

titre de « tuteur des princes ». En Afrique, l'indifférence du Sénat favorisait de perpétuelles dissensions. L'un des « héros » de ces hostilités, le Berbère Tacfarinas, Numide, déserteur des légions, força le proconsul à le vaincre; car il fallait conserver le grenier de Rome, la « province frumentaire ». Le triomphateur — le dernier des Camille, — était assez médiocre pour que Tibère supportât les honneurs excessifs qui lui furent décernés.

Germanicus, en Asie, réussissait trop; sa réputation, sa gloire offusquaient l'empereur. Rome « vivant en pleine prospérité », aucun capitaine n'étant nécessaire, Tibère pouvait travailler à la perte de celui qu'il considérait comme son rival dangereux. Il envoya Pison, le « patricien violent et fier », en Syrie, et lorsque Germanicus, revenu d'Égypte après une courte absence, reprit son gouvernement, il trouva modifié ou détruit tout ce qu'il avait fait. Une vive querelle sépara les deux « envoyés »; Germanicus ressentit presque aussitôt les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il mourut à Séleucie, empoisonné. Agrippine, ramenant ses restes, débarqua à Brindes, portant elle-même l'urne sépulcrale. Le peuple manifesta sa douleur, profonde.

Pison, partout accusé de la mort de Germanicus, ayant déchaîné la guerre civile en Syrie pour se défendre, capturé, fut traîné à Rome. L'empereur, impassible, chargea le Sénat de le juger. Et lorsque Pison vit assis parmi les sénateurs, le seul qui pouvait le sauver, Tibère, muet, impénétrable, l'abandonnant, il se donna la mort, emportant son secret. Pour dissiper les soup-

çons du peuple, Tibère honora avec ostentation les mânes de Germanicus, exagérant les témoignages de sa sensibilité, adoucissant les lois trop sévères, s'appliquant aux détails du gouvernement, refusant les pouvoirs nouveaux qu'on lui offrait, limitant le droit d'asile, poursuivant impitoyablement les délateurs dans la Cité et les prévaricateurs dans les provinces, tâchant de détourner l'accusation dont il se sentait menacé.

Une insurrection en Gaule le servit (21). Les ennemis de la « suprématie romaine » se déclarèrent trop tôt. Florus, qui avait essayé de soulever les Belges, surpris et vaincu dans les Ardennes, se tua. L'Éduen Sacrovir, menant 40.000 hommes, fut écrasé par les 2 légions du Rhin. Au même moment (21-22), Tacfarinas, en Afrique, bravait encore les Romains; Blésus le battit, sans le prendre. Mais ce ne fut pour l'empereur qu'un court répit. L'aristocratie romaine, que le peuple soutenait en mémoire de Germanicus, voulait en finir avec un souverain « méprisable ». Tibère ne s'y trompait pas. Jamais un aristocrate n'avait été admis auprès de lui; il ne fréquentait et n'écoutait que de « petites gens »; son principal favori, Ælius Séjan, n'était qu'un chevalier qu'il avait revêtu de toutes les dignités.

Or Séjan, convaincu de l'inévitable perte de son maître, aveuglé par son infatuation, rêvait de le supplanter. Il se défit d'abord du fils de l'empereur, Drusus, qu'il fit empoisonner; et Tibère, effrayé, se vit seul, sans héritier, obstacle unique, désormais, à l'ambition des Grands. Il jeta le masque, s'arma de l'ancienne *Loi de*

majesté et défia ses ennemis. Autour d'Agrippine, un « parti » se forma, nombreux; Séjan livra ses « partisans » à la colère de l'empereur; et l'empereur permit à Séjan d'agir en son nom, juge et bourreau. Séjan, débarrassé de Drusus, visait maintenant le vainqueur de Sacrovir, Silius. Accusé de concussion et de lèse-majesté, Silius n'échappa que par le suicide à la haine de son adversaire tout-puissant. Sa femme fut exilée.

La chute de Silius — « accablé du poids de sa gloire », dira Tacite, — marquait l'effondrement des lois; d'autant que Tibère, complice de Séjan, avait exigé du Sénat l'accomplissement de « fictions légales » couvrant le crime. Une parente d'Agrippine, Claudie, fut condamnée à son tour, légalement, sous prétexte d'adultère. Et lorsque le « parti d'Agrippine » lui parut suffisamment frappé, Séjan, impitoyable, s'en prit au « parti républicain ». Crémutius Cordus, que son *Histoire des guerres civiles* fit poursuivre, tenta vainement de se défendre, se laissa mourir de faim.

Tibère avait peur; il ne se sentait plus en sécurité; il quitta Rome, se retira dans l'île de Caprée. Une pensée l'obsédait : son petit-fils n'était âgé que de huit ans, tandis que les deux fils de Germanicus étaient capables, s'il mourait, de recevoir des Grands son héritage? Séjan excita jusqu'à la folie le vieillard dont il convoitait la succession. L'ami d'Agrippine, Sabinus, fut jeté en prison (28), après avoir été espionné et dénoncé par des sénateurs. La loi accordait aux délateurs le quart des biens du condamné; l'empereur, volontiers, en laissait la

totalité aux lâches qui le servaient. « La terreur planait, dit Tacite; les parents se redoutaient; inconnu ou non, on s'évitait; tout était suspect, jusqu'aux murs, jusqu'aux voûtes inanimées et muettes. »

Agrippine eut son tour; elle fut exilée, « enfermée » dans l'île de Pandataria; et de ses trois fils, un seul, Caïus, « trop jeune », fut épargné. Alors Séjan, aveuglé, se livrant à sa propre imprudence, demanda « pour femme » la veuve de Drusus, ce mariage devant le désigner comme héritier de l'empereur. Le Sénat, effrayé des conséquences de son refus, essaya de se soustraire à la vengeance de Séjan en le comblant d'honneurs, en décidant qu'une statue lui serait dressée « auprès de celle de Tibère ». Tibère alors comprit. Et il lui suffit de montrer qu'il ne protégeait plus son favori, pour que celui-ci subît à son tour les effets de la terreur qu'il avait inaugurée.

Séjan fut arrêté en plein Sénat, par ordre de Tibère; le peuple se rua sur la victime qu'on lui abandonnait; son cadavre déchiré, « mis en pièces », disparut. La cruauté de Tibère s'exerça ensuite, sans se lasser, sur les parents et les amis du conspirateur, très nombreux. Une soif brûlante d'exécutions, inextinguible, torturait Tibère; sous ses yeux, à Caprée, on précipitait les condamnés du haut d'un rocher aux parois droites devant la mer. Aucune exagération — ni le roman de Tacite, qui complique cette fin tragique de sottes imaginations, voluptueuses, ni même le paradoxe historique des bienfaisantes organisations du despote, — ne saurait affaiblir l'hor-

reur de ces derniers jours. Tibère complètement fou, épouvantablement logique, résumait bien, et jusqu'au bout, l'idée romaine de despotisme exclusif, d'omnipotence sans frein, de cruauté simple, légale. Le tyran cruel avait « le droit » pour lui.

Le gouvernement de Tibère, en effet, resta irréprochable en soi ; l'empereur évita qu'une personnalité quelconque éclipsât la sienne, noble ou riche, et la paix des provinces fut le résultat de cette règle de conduite. Il atténua l'erreur capitale d'Auguste, — qui maintint trop longtemps les gouverneurs et crut, en les payant, les dispenser des exactions, — par une surveillance personnelle des administrations. Il s'acquit ainsi la sympathie des peuples gouvernés, tributaires; et il est remarquable que sous son règne les révoltes de provinces ne furent que des complots de la Noblesse ou des émeutes de bandits groupés; aucun mouvement national.

Il s'appliqua, avec succès, à ne laisser aucune ville s'élever en face de Rome. La colonie de Narbo, favorisée, en Gaule, nuisit à Marseille et à Lyon. Continuant la politique d'Auguste, il se contenta d'un Empire nominal, — abandonnant la Germanie, supportant les invasions de Daces et de Sarmates, tenant peu à l'Orient, — pourvu que sa domination s'exerçât, incontestée, aux « sources » de la vie romaine, c'est-à-dire dans les provinces payant des impôts ou fournissant des denrées. Il ne s'émut que lorsqu'il put penser qu'on le bafouait, et c'est ainsi que les insolences d'Artaban l'amenèrent à châtier l'insulteur.

La bassesse des flagorneries romaines — parmi les Grands — et l'ampleur des adulations asiatiques devaient achever l'œuvre d'abaissement qu'Octave Auguste avait entreprise. Le successeur de César avait accepté qu'on le divinisât partout. Comment Tibère, dieu, et sentant bien, lui, son impuissance purement humaine, relégué à Caprée, chassé de Rome, pourrait-on dire, se serait-il résigné? Il se vengea comme le savait faire un Romain « triste et dur », froidement, abominablement. Son caractère le disposait aux excès; son activité et sa fermeté cachaient mal ses hésitations et ses craintes; son égoïsme extraordinaire — « car Tibère, dit Tacite, tournait tout à sa gloire, les choses même les plus futiles », — grandissait démesurément, jusqu'à la monstruosité, ses moindres inquiétudes. Sa jalousie, native, et sa défiance, lui faisaient écarter irrévocablement tous ceux qui auraient pu le servir. Aimé et haï, sa conduite demeurait « inconcevable ».

Plus illusionné que superstitieux, Tibère comptait sur l'imprévu pour « l'arrangement des choses ». Il consacra un temple à l'Espérance, et il mourut en s'imaginant, dupe de lui-même, qu'il avait assuré la paix dans tout l'Empire. L'exemple d'Auguste lui avait été funeste; il avait cru l'imiter, il n'en avait été que la caricature.

CHAPITRE XV

De 37 à 41 ap. J.-C. — Caligula. — Chéréas. — Claude. — Le prix de l'Empire. — Judée. — Rome et Jérusalem. — Pharisiens, Saducéens, Zélotes, Esséniens. — Nabis et scribes. — Hillel et Schammaï. — Jean le Baptiseur. — Le Messie annoncé. — Émigration juive. — Philon. — Bible nouvelle. — L'idée messianique. — Hérode le Grand. — Archélaüs. — La Judée en révolte. — Juda le Galiléen, de Gamala. — Les procurateurs. — Antipas et Philippe. — Décapitation de Jean le Baptiste. — Attente du Sauveur.



Le seul fils vivant, épargné, de Germanicus et d'Agrippine, Caligula, succède à Tibère. Par un testament, Tibère avait prescrit que le fils de Drusus, âgé de dix-sept ans, aurait sa part de l'héritage impérial; mais le Sénat, débarrassé du « monstre de Caprée », ne tint aucun compte de cet ordre, donna tous les pouvoirs à Caligula, qui achevait sa vingt-cinquième année.

Le jeune empereur délivra des prisonniers, rappela des bannis, multiplia les largesses au peuple et aux soldats, diminua les impôts, rétablit les comices d'élec-

tion et interdit les accusations de lèse-majesté. D'autres mesures, sentimentales, inattendues, témoignèrent chez Caligula d'une disposition à étonner. Il nomma son oncle Claude consul et fit « prince de la jeunesse », en l'adoptant, ce Gemellus qui aurait dû partager le gouvernement, si le Sénat avait respecté le testament de Tibère. Il fit ensuite brûler tous les documents laissés par l'empereur, et qui devaient être compromettants pour la plupart des Grands de Rome, presque tous suspects, comme délateurs au service de Tibère. Caligula semblait se jouer en artiste, dès son début, des dangers qu'il allait courir, prenant plaisir à se montrer imprudent, et désarmé. Les premiers mois de ce règne furent une ère d'apaisante tranquillité.

La « joie romaine » dura peu. Vers le huitième mois, tout à coup, mais irrémédiablement, Caligula, fou, se mit « en guerre avec les dieux et avec la nature... » Triomphes pompeusement célébrés pour des victoires imaginaires, palais ouvert à des prostituées, violences incestueuses, jugements iniques dictés pour s'emparer « légalement » des biens confisqués, ventes aux enchères des reliques impériales, absurdes dilapidations, incidents ridicules, successifs... La légende de Caligula, toujours grossie, échappant à toute critique, en faisait un insensé misérable. On dit qu'en deux années il épuisa le trésor amassé par Tibère, 300 millions?

D'Auguste à Caligula, la « folie impériale » suivait sa naturelle gradation. Maîtres disposant de toutes les forces, s'appropriant d'un mot toutes leurs convoitises, dis-

pensant d'un geste toutes les morts, ayant osé, pour jouir totalement de leur puissance, rompre avec les traditions romaines, faire de l'Empire guerrier une Monarchie asiatique, les Césars avaient tout désiré et tout obtenu, sauf leur propre sécurité. Ils ne vivaient que dans la crainte perpétuelle des complots, incapables de se garantir, l'illusion de leur maîtrise s'épuisant chaque jour, énervée, inassouvie, désespérante, et leur existence n'étant en réalité qu'une lente agonie : ils mouraient de peur. Caligula ne fut que l'exaspération visible de l'agonie impériale, démente, commencée sous Octave Auguste.

Caligula fit deux expéditions, en Germanie et en Grande-Bretagne ; sa légende l'y suivit, impitoyable, lâche, pourrait-on dire, car il est certain que si l'empereur promena partout sa folie furieuse, donnant aux peuples le spectacle des pires insanités, cruelles ou honteuses, pas une seule tentative de sédition ne témoigna de l'effroi ou du dégoût qu'il eût dû inspirer. Ce fut un tribun des prétoriens, Chéréas, qui égorgea l'empereur (24 janvier 41), « le Sénat étant las de lui fournir des victimes ».

Le meurtre de Caligula laissait Rome sans souverain. Il y eut trois jours de République. Claude, l'oncle de l'empereur assassiné, s'était caché « en un coin obscur » ; les soldats le découvrirent, tremblant, épouvanté, et le proclamèrent, exigeant de lui le paiement du pouvoir, dont ils disposaient, le « prix de l'Empire » (*donativum*) ; et ce fut une loi. Chéréas, sacrifié, fut mis à mort. Les Grands venaient donc de se montrer incapables d'utiliser

le succès de leurs complots. Il n'y avait plus de Romains véritables, audacieux à visage découvert. Rome, détournée de ses voies, tombée en monarchie, était méconnaissable; les destinées du monde lui échappaient; c'est en Judée que l'humanité allait essayer de se ressaisir.

Les soldats de Pompée (63 av. J.-C.), victorieux, avaient profané le Temple de Jérusalem, pénétré dans le Saint des Saints, arraché à Hyrcan son titre de roi, rendu Jérusalem, la Judée, tributaire de Rome, détruit l'œuvre des Macchabées. Or Caligula venait de défaire l'œuvre politique de Pompée, en accordant aux Orientaux des chefs indigènes. Les Juifs de Jérusalem se crurent dès lors d'intelligence avec l'Empereur, affichèrent avec insolence, devant les gouverneurs, leurs prétentions « légitimes ». Caligula en effet, à Rome, se révèlait ouvertement favorable aux Juifs, leur rendait le droit de se réunir, de « s'associer », — « esprit léger, sans cesse en opposition avec lui-même », écrira Tacite. — Mais lorsque l'empereur capricieux, fou, voulut se substituer à Jéhovah, dans le Temple même, Jérusalem devint, aux yeux des fanatiques, comme le champ de bataille où les deux divinités se mesureraient. Le poignard de Chéréas donna la victoire au Dieu d'Israël, vengeur.

Jérusalem, en ébullition, escomptait sa puissance, certaine. Les sectes et les partis, bruyants, y entretenaient une turbulence extraordinaire; « on s'y disputait le sacerdoce et le gouvernement ». Les Parouschites (séparés), ou Pharisiens, prêchaient l'isolement de la Cité; les Za-

douqites (justes), ou Saducéens, tolérants, préconisaient l'idée d'une sorte d'Empire religieux, universel. Les poètes, Parouschites, étaient les adversaires des sacerdotaux, qu'ils accusaient d'avoir introduit en Israël les « religions syriennes », d'adorer la déesse Sekhet ou la dame de Saïs, Neith. Les sophers (scribes), substitués aux nabis (prophètes) depuis la Captivité, formaient avec les hasidites (docteurs) la Grande Synagogue. Les sacerdotaux tenaient les emplois publics.

Les Grands et les Pontifes, instruits, imprégnés d'hellénisme, pure aristocratie, eurent pour antagonistes implacables les Hasidites, ennemis avoués des philosophies grecques. Les sacerdotaux étaient en relations avec « les rois grecs de Syrie », qui songeaient — ainsi servis par des Juifs puissants, — à saper la religion hébraïque. Antiochus Épiphane fut l'ouvrier de ce dur labeur. Mais les princes se trompaient; le « gros de la nation » était avec les Hasidites, les religieux.

Les querelles, à Jérusalem, toujours, étaient sanglantes. Le chef des Pharisiens, Iosé-ben-Ioser de Céréda, en émeute, pris, avait été crucifié avec soixante de ses compagnons. Les Hasidites eurent, à leur tour, aussi, leur temps de persécution. On se frappait du fer et « de la langue » ; on violait la Loi pour compromettre ses defenseurs. Les discussions au Sanhédrin étaient des batailles. Parouschites et Zadouqites, Pharisiens et Saducéens, ne désarmaient à aucune condition. La dispute éloignait de la foi; on n'argumentait que pour se froisser, s'exécrer davantage. Les Pharisiens n'admettaient un

« Être suprême » que contenu par l'influence du Destin, et c'est par le renvoi au delà de la vie de l'attribution des récompenses et des peines, que l'idée d'une âme immortelle se formulait. Les Saducéens, eux, — « aimant surtout les vases d'or et d'argent », — ne croyaient pas à une « autre vie ». Dans cette lutte, les alternatives de succès et de revers n'étaient que des alternatives d'abus. Hérode simplifia la discussion en supprimant le Sanhédrin.

Parmi les Hasidites, un certain nombre, doux, excellents, fourvoyés dans la Jérusalem tumultueuse, « dans le bruit » malgré eux, se retirèrent pour aller vivre, « sauvages et recueillis », en En-Gueddi; ce furent les Esséniens. D'autres, au contraire, vrais Juifs, affirmant avec véhémence que « Dieu seul est le maître », et pour lui obéir, prétendirent au triomphe de leur doctrine par l'emploi de tous les moyens, jusqu'à l'insurrection et l'assassinat; ce furent les Zélotes (*Qenaïm*), les « sicaires », les « hommes au poignard », ainsi qu'ils se qualifièrent eux-mêmes par la suite. Les quatre « partis » formés — plutôt que sectes, Pharisiens, Saducéens, Esséniens et Zélotes, ne devaient plus cesser d'agiter Jérusalem.

Cependant deux « docteurs » — Hillel et Schammaï, — atteignirent à la réputation autrement que par l'action brutale, seulement par l'influence de leurs idées, l'opposition de leur enseignement, et ce fut une révolution. Hillel, « venu de Babylonie » à Jérusalem trente-six ans avant Jésus, « pauvre et doux », est auréolé

d'une légende bizarre. Tombé à Jérusalem, un jour, las, transi, mourant, et ramené à la vie « bien qu'on fût en sabbat », Hillel aussitôt devint sympathique, puis recherché, à cause de l'élégance de sa parole, de la subtilité de ses discussions, du charme de sa « petite voix grêle », de l'étrangeté de sa modestie, malgré son goût pour les disputes et la saleté repoussante de son corps. On ne parvenait pas à le « mettre en colère »; il ne condamnait que les trafiquants; il n'admettait, à titre de « connaissance », que la Thora; il ne tenait à rien, — n'ayant ni biens, ni femme, ni famille, — sauf à « étudier ». Il avait dit que toute la Loi se résumait à ceci : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même ». Son influence s'étendit rapidement; on le nomma Chef de l'Assemblée. Hérode consentit à ce choix, pourvu que l'Essénien Menahem siégeât à côté de l'élu. Or Hillel n'était pas favorable aux sacerdotaux; il allait jusqu'à exiger qu'un médecin fût auprès du Grand Prêtre pour « l'application exacte des lois de pureté ». Hillel mourut en conseillant aux Juifs de se soumettre définitivement aux Romains.

Schammaï, qui survit à Hillel, son contraire, aussi dur que le « doux docteur » était bienveillant, et qui « exaspérait », dédaignant le peuple, prêchant que pour la gloire de Jérusalem il ne fallait compter que sur les Riches et les Intelligents, appuyé (?) des Saducéens rangés autour de lui, défendait le sacerdoce en ses plus minutieuses et ses plus ridicules prescriptions. Hillel avait réconcilié un instant les Pharisiens et les Sadu-

céens; Schammaï rompit l'accord, sépara les deux sectes ennemies. Après Hérode, « l'École d'Hillel » et « l'École de Schammaï » restèrent en antagonisme décisif. Hillel avait expliqué toute la loi par « l'équité »; Schammaï avait tout subordonné à la « lettre des traditions ». Jésus poursuivant les hypocrites et les prêtres sera le parfait disciple de Hillel.

A l'oasis d'En-Gueddi, les Esséniens étaient comme une assemblée d'Hillels voués au soulagement des misères, guérisseurs vivant en communauté, pauvrement, « sans armes, ni femmes, ni statues », dédaigneux « des huiles et des parfums », vêtus de blanc, agriculteurs, recevant en symbole, le jour de leur admission, « une bêche, le méhil blanc et le perizoma », la ceinture iranienne. Soumis à leur chef par une obéissance absolue, un renoncement total, leur joie était de se réunir en un repas silencieux, en une Cène religieuse, la table commune, fraternelle, étant leur autel.

Les Esséniens ne rompaient pas avec Jérusalem; ils ne s'isolaient pas du monde; leur vie de travail et de prière, strictement chaste, ils ne l'imposaient pas à ceux « des leurs » qui ne se groupaient pas en communauté; ils respectaient le jour du sabbat; ils envoyaient des présents au Temple de Jérusalem, sans y aller toutefois. Ils subissaient l'influence orientale répandue en Judée, où les nazirs et les réhabites, les « anachorètes », se multipliaient, plusieurs — sortes de *gourous* brahmaniques, — instruisant les jeunes Juifs des choses de l'Inde, les initiant aux surprises intellectuelles de la méditation, aux

jouissances inconnues de la solitude volontaire, à la vie extatique des *mounis*.

Babylone était maintenant un centre bouddhique; Boudasp, qualifié de « sage Chaldéen », y était considéré comme le fondateur du Sabisme, cette « religion du baptême », des purifications « par les eaux sacrées » que Jean le Baptiste adoptera. Et il y eut ainsi, à ce moment, aux environs du Jourdain, entre le Judaïsme disputeur, ambitieux, sanguinaire, de Jérusalem et le Bouddhisme brahmanisé des Asiatiques de Chaldée, hiérarchisé, autoritaire et exploitant, un néo-Védisme, communiste et simple, dont le Baptisme et le Sabisme accomplissaient les rites et que les Esséniens pratiquaient aux bords de la mer Morte.

Les foules iront au Baptiste Jean, parce qu'il s'élèvera contre les prêtres, contre les riches, contre les Pharisiens, contre les Docteurs, contre « le Judaïsme officiel », révolutionnaire décidé, héroïque, attirant. Jésus et « sa petite École », naissante, lui demanderont le baptême. Les Galiléens partageront les espérances et les haines du Baptiseur. Jésus n'oubliera jamais ce que lui fit éprouver la fraîcheur de la purification par l'eau, l'influence positive de l'acte baptismal, la puissance de l'opinion publique centralisée et prêchée; et il sera, en ceci, le disciple direct de Jean : ses premiers mots « au peuple » seront des « paroles » de Jean, exactement répétées. Mais Jean était intraitable; Antipas ne pouvait supporter, décemment, les invectives de « l'austère censeur ». Hérodiade, qui exécrait le Judaïsme, « violente, ambitieuse

et passionnée », et qui prenait le Baptiseur pour un pur Juif, — alors, au contraire, que les prêtres et les scribes de Jérusalem s'effrayaient de cette « renaissance du prophétisme », enthousiaste, — le fit saisir, emprisonner et décapiter.

Le martyre de Jean-Baptiste confirma le peuple dans cette opinion, que le prophète véhément, sacrifié, avait été Élie ressuscité, le Messie, le Sauveur d'Israël! Les Zélotes, prêts à tout, croyaient avoir entendu la voix du Libérateur, « qui du souffle de sa bouche devait renverser l'empire romain »; les Esséniens, silencieux, recueillant la doctrine consolante, étaient un exemple des « petites Églises », des communautés heureuses, aryennes, inaugurant sur la terre la paix du « royaume des cieux ». L livre de Daniel, empruntant à la Perse iranienne l'idée du *Sosiosch*, ou grand prophète « chargé de préparer le règne d'Ormuzd », donnera l'expression du Messie « fils de l'homme », surnaturel, et « d'apparence humaine », ni roi, ni théocrate, « chargé de juger le monde et de présider à l'âge d'or ».

Les Juifs mosaïques dispersés, Judéens, Alexandrins, Cyrénaïtes, Élyméens, Asiates, partout querelleurs et infatués, et partout détestés, — jusqu'en Parthyène, où « leurs passions et leurs meurtres » les signalaient, — ne pouvaient réaliser cet idéal. Ceux d'Égypte, hellénisés, s'appropriant Homère et Platon, étaient les adversaires de ceux de Jérusalem, des « Hébreux de la Palestine ». La colonie des « Samaritains d'Égypte » étant riche, Jérusalem, jalouse et rancunière, subissait

parfois sa dure maîtrise; mais lorsque la persécution eut frappé les Juifs du Delta, et que Josèphe intervint pour les défendre, les justifier, sous Caligula, — dénoncés par Apion, — et que la fureur des Alexandrins eut ruiné Alexandrie même, en brûlant les navires apportant aux Juifs les « objets de leur commerce », Jérusalem applaudit à la chute de sa rivale, irréconciliable désormais. L'ambassade que les persécutés envoyèrent à Caligula, conduite par Philon, ne recueillit que les sarcasmes de l'empereur, retourna humiliée, redoutant toutes les catastrophes. L'avènement de Claude rassura cependant les Juifs d'Alexandrie; l'empereur délivra l'alabarque Alexandre, frère de Philon, et rendit aux Juifs le « droit de cité »; les Juifs, par l'écriture, reprirent leur rêve de domination.

Chaque écrivain juif, sauf Philon, s'abritait sous un nom grec, le plus souvent illustre, au moins consacré, pour divulguer ses pensées, prêcher sa foi, servir son prosélytisme : Ce fut la Sibylle d'Érythrée qui proclama le « Dieu unique, sans fin et éternel »; Sophocle enseigna les croyances d'Israël; la philosophie aristotélienne procéda de Moïse; Pythagore dut énormément, sinon tout, aux Juifs; Platon n'avait fait que se conformer à la Loi d'Israël; Orphée, Homère, Hésiode, Linus, pillant la Bible, n'étaient le plus souvent que des plagiaires! Ces effronteries, sérieuses, tendaient à faire admettre la Bible nouvelle, la Bible des Septante, grecque, comme Livre unique, résumant, contenant toutes les traditions. Il est vrai que les rédacteurs de la Bible nouvelle, définitive,

n'avaient rien négligé, — en la corrigeant, l'expurgeant, l'amplifiant, — de ce qui pouvait la faire adopter; en y glissant, à peine dissimulées, des attaques sournoises contre Caligula, le persécuteur, et les divinités égyptiennes. Les textes gênants conservés, devinrent, à l'interprétation, des allégories acceptables.

Philon, Juif, fils de Juif, s'inspirant de Platon, emprunta aux Grecs — les dépouillant au profit du Pentateuque, source de tout, révélée, — la « raison » par laquelle il prétendait dominer l'Hellénisme; mais son infatuation, « agaçante et irritante », subit l'influence de l'esprit qu'il avait voulu subjuguer, et troublé, il secoua sa chaîne, la rompit, s'affranchit de son propre esclavage. Il écrivit son livre *Sur l'humanité*; s'échappa du « Judaïsme étroit » ; conçut une confraternité universelle, un Dieu possible, suffisamment vague, philosophique, « essence inaccessible et active », contradiction supérieure à l'affirmation brutale d'un Jéhovah. Son Adonaï-Élohim, « fort et bon », énoncé, Philon revint à sa prétention d'expliquer les « origines des choses », et, conciliant, tâcha de combiner les « anges » de la Bible avec les « bons démons » des Grecs, afin d'avoir un intermédiaire entre les hommes et la divinité.

Manquant d'imagination, Philon crut résoudre le problème d'un mot : le *Logos*, « raison divine agissante » ? « sagesse », « esprit de Dieu » distinct de Dieu et pourtant Dieu, par lequel « s'élèvent ou s'abaissent les peuples ou les individus ». De ce verbiage d'un Juif embarrassé, platonisant, on peut extraire une possibilité de

l'immortalité de l'âme, un stoïcisme contemplatif, une résignation apaisante, une raison d'adoration, une idée de justice; nobles tendances, certes, mais compensées, amoindries, par l'intervention nécessaire de la divinité, que l'on connaîtra par l'extase, qui se manifestera par le « don prophétique ». Philon nous a laissé l'exemplaire achevé des prétentions helléniques que les Juifs d'Alexandrie affichaient.

La Bible nouvelle, surtout élaborée en vue de la « délivrance », annonçait le « Sauveur », le Messie, idée fixe des Juifs depuis Antiochus Épiphane. Avant la chute retentissante des Macchabées, Israël rêvait d'une Jérusalem, promise, « rebâtie en saphirs et en émeraudes », se complaisait à la description naïve et fastueuse des « mosaïques de bérylle, d'escarboucle et de pierre d'Ophir » qui devaient retentir des alléluia de Tobie. Après la catastrophe, l' « idée messianique » se formula autrement, mieux, en prose, pourrait-on dire : Il s'agit de l'indépendance politique, de l'époque « de joie et de gloire où Israël sera élevé par-dessus les aigles ». — Le « Mal » précède l'Oint, le *Maschiah* est proche; où se manifestera-t-il, le « taureau d'Hénoch » ? A Jérusalem ? à Bethléhem de Judée ? à « l'entrée de Rome » ? parmi les riches et les puissants? ou bien « parmi les pauvres et les malades » ? Il sera violent, disent les Juifs, et il descendra de David, affirme la Bible, maintenant; son règne commencera « après qu'il aura massacré les rois et rougi de sang les montagnes ».

Hérode, « le Grand », eût été le roi qui convenait aux

Juifs, si les Juifs avaient eu le véritable désir d'être gouvernés, si les nabis, impolitiques, ne les avaient affolés d' « espérances illimitées », chimériques; ce qu'ils attendaient, c'était un bouleversement, un cataclysme, quelque chose qui anéantirait tout, sauf Jérusalem. Hérode avait l'absence de scrupules, le « sang-froid » et la « raison », la finesse d'esprit et la largeur de pensée nécessaires pour organiser un « royaume profane », en face de Rome. Mais les Juifs, dès le commencement du règne d'Hérode, lui avaient en quelque sorte imposé l'obligation de les molester, de les contenir, et c'est du côté des Romains qu'il avait dû chercher sa sécurité. Il construisit alors Césarée, — « la magnifique », — à la fois « splendide et forte », avec son temple et les deux statues colossales de Jupiter-Auguste et de Junon-Rome; et « sûr de son maître », il sollicita auprès de l'empereur pour la paix des Juifs. Auguste, à sa requête, ordonna de traiter comme sacrilèges ceux qui « continueraient à ne point respecter les coutumes religieuses d'Israël ». Hérode put croire qu'il succédait à Salomon.

Il réédifia richement le vieux Temple de Jérusalem, qu'il inaugura avec solennité, et on lui reprocha d'avoir laissé placer un aigle d'or, image romaine, au-dessus de l'entrée du Temple! Ayant épousé la fille du Grand Prêtre, on l'accusa d'avoir voulu humilier le sacerdoce! Rien ne lui ramena les Juifs, ingrats et sots, ni la splendeur de son règne, ni son « inépuisable charité », ni même la sévérité cruelle de ses jugements. Il vieillit « attristé », spectateur, dans sa propre maison, de scènes sanglantes,

incessantes, et souverainement impopulaire, injustice flagrante qui le désolait par-dessus tout. C'est pourquoi il combla de ses faveurs le rhéteur Nicolas de Damas, venu de Rome à son appel, qui devait célébrer les fastes du roi calomnié.

Chaque jour, pour ainsi dire, de lamentables tragédies se dénouaient sous les yeux du misérable Hérode. Forcé de faire condamner à mort sa femme Mariamne ainsi que ses deux fils Aristobule et Alexandre, soupçonneux, se sachant menacé, des hallucinations commencèrent son agonie, atroce. Il « vociféra » contre l'ingratitude du peuple juif, et fit mourir, « avant lui », Antipater. A la pompe de ses funérailles, préparées, répondit un bruit assourdissant de légendes horribles; Hérode devint historiquement monstrueux. On l'accusera pendant des siècles d'avoir ordonné le massacre des « enfants de Bethléhem », événement qui eut lieu quatre ans après sa mort. On conserva cependant le souvenir touchant de la solidité de ses amitiés.

Hérode n'étant plus, son œuvre s'écroula. Archélaüs, qui eut la Judée, effrayé des réclamations populaires, essaya de gagner du temps avec des promesses; mais l'émeute se déchaînant, il reçut l'aide des Romains qui — un centurion ayant été maltraité, — frappèrent 3.000 rebelles. Archélaüs est dénoncé par toute sa famille à Auguste; la Judée, soulevée, est « à feu et à sang ». Les Juifs et les Romains aux prises, les massacres, le pillage et l'incendie ravagèrent la Palestine. Des « bandes » d'incendiaires parcouraient le pays, avec eux

les quatre frères — les « quatre géants », — du berger Athrongès. Juda le Galiléen, de Gamala en Gaulonite, « fils du patriote Hizqiya », terrorisait.

Varus n'avait que 20.000 hommes à opposer aux Judéens révoltés. Les Arabes de Haréthath vinrent au secours des Romains, qui purent alors pénétrer dans Jérusalem. Varus y fit crucifier 2.000 insurgés. Désormais, une légion campera dans la cité. Archélaüs, confirmé par Auguste, puis détrôné, sans qu'il s'en plaignît, semble-t-il, roi temporaire, faible, s'en alla mourir en Gaule, paisiblement. Pendant l'émeute, l'attitude de Juda le Galiléen, de Gamala, avait été caractéristique : il avait crié qu'il était honteux aux Juifs « de reconnaître au-dessus d'eux un autre maître que le Seigneur Zebaoth » ; il avait prêché l'expulsion des Romains. Peu de Juifs ayant répondu à son appel, sa voix s'était perdue dans le bruit de la bataille. Pris, condamné et exécuté, sa mort devint un « grand exemple ». La résistance aux Romains avait maintenant, en Judée surtout, un caractère religieux.

Province romaine « incorporée à la Syrie », la Judée avait son procurateur à Césarée; la « haineuse rivale de Jérusalem » disposait donc du Grand Cohénat. L'obéissance aux Romains était sacrilège, la Thora ne permettant pas le gouvernement d'un homme, quelconque, Dieu seul étant « chef » ! Trois procurateurs, en sept ans (7-14 ap. J.-C.), essayèrent en vain de recenser le « peuple juif », de percevoir l'impôt en Judée. Tibère ne réussit pas mieux qu'Auguste; son procurateur, Gratus, créa presque

inutilement cinq Grands Prêtres en huit ans, Joseph Caïapha le dernier (36). Pontius Pilatus, qui succéda à Gratus, et demeura dix ans à son poste, tour à tour prudent et audacieux, fin politique, tantôt conciliant, selon les vues de Tibère, jusqu'à rapporter des décisions jugées blessantes, et tantôt féroce, alors que Séjan l'influençait, « noyait dans des flots de sang » les commencements de séditions. Rome ne savait pas, à cette heure critique, ce qu'il en adviendrait de la Judée, tant la résistance y était généralisée, résolue, fanatique, plutôt sourde, et de caractère nouveau, déconcertante.

La Galilée et la Pérée sous Hérode Antipas, la Batanée et la Trakhonite sous Philippe, étaient comme des districts autonomes; Rome pouvait compter sur ces gouverneurs; mais ces gouverneurs, eux, sentaient la population leur échapper de plus en plus. C'était, partout, une sorte de fièvre d'attente, et dont l'explosion s'annonçait. Jean le Baptiseur, l'homme « vêtu de poils de chameau », avait affirmé que le Messie libérateur était proche; les Zélotes, enthousiasmés, se préparaient à chasser les Romains; les Esséniens, doucement, disaient pressentir « l'avènement du Royaume de Dieu ». On regardait et on écoutait, du côté de l'Orient, du côté de l'Égypte, parfois même du côté de Rome. Qui donc aurait osé songer à la Galilée, obscure, sinon ignorée, considérée au moins comme absolument en dehors du mouvement des Idées?

CHAPITRE XVI

Romains et Juifs. — Juifs de Jérusalem. — Littérature judéo-hellénique : Philon, Nicolas de Damas. — Néo-Judaïsme. — Apion et Josèphe. — Les Esséniens. — Les messies : Jean-Baptiste, Jésus. — Juifs à Rome. — Syrie et Syriens. — Phéniciens : Chananéens. — Arabes : Nabatéens et Sabéens. — Alexandrins. — Antioche.



CÉSAR avait admis que le « Peuple d'Israël » fût comme le « client » de Rome, et il lui avait laissé des gouverneurs indigènes. Auguste était resté comme indécis, et ses successeurs l'avaient imité. Au point de vue religieux, Rome avait été absurde, imprudente. Auguste n'avait-il pas envoyé de riches présents au Temple ? n'avait-il pas fait faire en son nom des sacrifices rituels au « Dieu suprême » ? Les Empereurs, qui redoutaient surtout les Syriens, croyaient-ils que les Juifs de Jérusalem leur seraient des alliés favorables? Trouvaient-ils dans l'esprit juif cette tendance à la « dénationalisation », cette conception d'empire universel, d' « état

illimité », qui était, depuis César, l'idée romaine par excellence? Rome et Jérusalem, pourtant, Romains et Juifs étaient incapables de s'entendre; et l'erreur de César, partagée par Auguste, était irréparable. Au premier contact, les incompatibilités se manifestèrent.

Les Juifs restèrent isolés, insolents, acrimonieux, disputeurs, séditieux dans un certain sens, parmi les Romains infatués, calmes, dogmatiques. A Jérusalem, on ne vit bientôt que des « êtres tristes, avides et repoussants », « méchants, dédaigneux et sournois », pendant qu'à Rome les patriciens ressentaient pour le Juif, sans raisonner leur répugnance, ce « dégoût » que faisaient éprouver aux Athéniens du temps de Périclès les « circoncis » débarqués. Cette antipathie devint de la haine, Rome et Jérusalem prétendant à la domination du monde. « Nous sommes au faîte de notre destinée », écrit Horace. « Est-il permis de payer le cens à César ? » demande le prêtre de Jéhovah. Jérusalem revendiquait l'omnipotence sacerdotale, prétention ridicule aux yeux des Romains irréligieux, dont les temples n'étaient guère que des monuments où les banquiers déposaient leur « encaisse », et qu'on démolissait parfois pour se procurer à bon compte des matériaux!

Rome apercevra plus tard le danger de la comparaison, et Jérusalem, alors, sera condamnée à disparaître, l'exemple de ce « petit peuple » autonome et jaloux, insolent et indiscipliné, étant intolérable dans l'Empire. Enfin le spectacle vraiment horrible des émeutes juives, atroces, bizarres, — vêtements déchirés, pous-

sières jetées en l'air, convulsions, — bizarres et laides, faisaient mépriser ces comédiens, victimes jusqu'à la folie de leur propre surexcitation, d'abord jouée. Rome, aveuglée, regardait Jérusalem comme une espèce de « symbole », une incohérence sans valeur, peut-être un centre utile, surchauffé, où se consumaient vainement toutes les ardeurs asiatiques, attirées.

L'histoire de la Judée, effectivement, n'était plus de l'histoire juive. Tour à tour égyptienne et syrienne, la Palestine était évacuée de Juifs, transportés, fuyards ou dénaturés. A Jérusalem, sur les tombes, on écrivait indifféremment en grec ou en hébreu les noms des ensevelis; on y priait en grec; on y lisait la Bible nouvelle, alexandrine. Les anciens combattants de Moab et d'Édom n'existaient plus, ni leurs descendants. Les Juifs ramenés de Babylone avaient écarté les « Anciens », et ces « pieux exilés », rétablis dans leur ville, y restaient les adversaires des « expulsés », réfugiés en Samarie. A ce groupe « exclusif et étroit », mais dominateur, et créancier des Prophètes, s'étaient accrochés une quantité considérable de Païens qui, sans s'incorporer définitivement, adhéraient au culte monothéiste, n'attachant nulle importance à cette manifestation. Et on les accueillait. Ézéchiel n'avait-il pas dit : « Les fils des Édomites et des Égyptiens seront considérés comme des Israélites, à la troisième génération »? Les lois d'Esdras et de Néhémie remplaçaient la Loi de Moïse.

Un « État juif » résultait cependant de la chute des Séleucides; ce royaume eut forcément son souverain,

auquel le « clergé » suscita des difficultés, envieux du pouvoir. Le Conseil d'Israël, aristocratique, le *Synhédrion* (Sanhédrin), fut tout de suite religieux, inaccessible à toute idée de liberté; et c'est ainsi que Iahvé s'affirma comme l'unique despote. Les princes juifs, repoussés par les sacerdotes, allaient à l'Hellénisme, et on en prenait prétexte pour les dénoncer comme « infidèles » et « étrangers ». Les écrivains, penchant vers les princes, s'hellénisaient; ils n'écrivaient plus qu'en grec. Cette évolution intellectuelle, très importante, adoucit les propos et les volontés des énergumènes; elle ne diminua pas le fanatisme essentiel qui agitait les Juifs cléricaux, maîtres véritables. La Jérusalem nouvelle, avec son Temple, était retombée dans l'antique fureur biblique, malgré l'influence calmante de l'Iran. « Je suis jaloux, pour Sion, d'une jalousie qui va jusqu'à la rage », s'écrie le Jéhovah de Zacharie.

Pourtant, l'influence iranienne s'étendait. La langue araméenne, « plate et longue », supplantait la langue hébraïque; le tour élégiaque modifiait la diction véhémente des prophètes anciens; les héros de la période militante prêtaient leur nom aux poètes inconnus; David, « l'ancien brigand de Sicéleg », devenait psalmiste; le roman se substituait à l'histoire. La domination ptolémaïque — qui peupla Alexandrie de Juifs enlevés à Jérusalem, les vides comblés par des Orientaux et des Hellènes, mélangés, — avait permis la traduction grecque du Pentateuque, peu correcte, écrite pour des délicats, expurgée autant que possible de ses

obscénités. L'esprit hébraïque aurait été sans doute adouci, sans l'impatience inintelligente des dominateurs, sans Antiochus Épiphane, qui, voulant anéantir le Judaïsme, chargea Apollonius de « remplacer les Juifs par des Grecs », contraignit les Israélites à figurer dans les bacchanales, « couronnés de lierre », et les réunit, en les exaspérant, pour protester et résister. La persécution donna gain de cause aux prêtres de Jérusalem; le « soulèvement national » des Macchabées créa la Nation.

Un sacrifice solennel, selon la Loi de Moïse, consacra religieusement la victoire de Judas Macchabée; mais qui pourrait dire le nombre exact des Juifs de race, des Hébreux, qui prirent part aux batailles? Le « marteau de Dieu » fut un héros grec, dans l'acception ethnique du mot. Tout était prêt, en attendant la réalisation idéale du Royaume de Dieu, pour affirmer le Royaume de Juda, reconstitué. Le Jéhovah terrifiant avait consenti, par ses prêtres, à « sacrer » un roi qui agirait pour lui, et la lignée dynastique de David possédait le droit d'exercer la monarchie. Les *Chroniques* et les *Psaumes* établissaient cette dynastie, le délicieux poème de Ruth était écrit pour coordonner la « lignée royale ». Jéhovah est un Dieu « caché »; les sacerdotaux parlent en son nom; les rois, après l'onction, représentent sa « force ». Jérusalem, cela est désormais certain, dominera, régira le monde. Et Jérusalem ne se préoccupe pas plus de Rome que Rome ne se préoccupe sérieusement des Juifs.

Ce n'est pas à Jérusalem, en effet, qu'était le danger; il se préparait à Alexandrie, où les esprits fermentaient; il était en Galilée, cette oasis, où, dès l'exode, frappés de la stérilité de la Judée, des Hébreux, des Arabes et des Égyptiens, après avoir suivi Moïse, s'étaient réfugiés et installés. Philon, en Égypte, amalgamait la Bible, Platon et les Orientaux. « Le Juste, écrivait-il, est la victime expiatoire du méchant; c'est à cause des justes que Dieu verse ses inépuisables trésors », et cette parole annonçait le Christ, mieux que n'importe quelle prophétie. Il rappelait Isaïe s'écriant : « La graisse de vos béliers me soulève le cœur, votre encens m'importune »; il continuait Osée, Malachie, Siméon le Juste, Hillel, duquel on a pu dire, sans sacrilège, qu'il fut « le maître de Jésus de Nazareth ». De Nicolas de Damas, « vrai Païen », littérateur et philosophe, il reste juste assez de fragments pour montrer la belle liberté des études et des productions en Syrie. Cet adepte d'Aristote put, sans étonner, plaider la cause d'Hérode, « son maître juif » devant Agrippa.

La littérature judéo-alexandrine et judéo-syrienne ruinait la Bible de Moïse, tournait en allégories les révélations, substituait des « idées », ou des « symboles », aux affirmations catégoriques des historiens d'Israël. On maltraitait Jéhovah à l'aide, presque, du vocabulaire des Romains, — traduit en grec, mot pour mot, — parlant avec irrévérence de Jupiter. Et comme il s'agissait de Juifs éclairés, leur langage était plus âpre, leur intention plus évidente. A partager également son

admiration entre Homère et Moïse, le pseudo-Longin, en son *Traité du sublime*, sacrifiait le Mosaïsme. L'ancien Iahvé n'existait plus; le « nouveau » se faisait difficilement. Rome et Jérusalem, ensemble, travaillaient à la déchéance irrémissible des divinités.

L'ennemi des Juifs à Alexandrie, Apion, — que Tibère qualifie de « grelot universel », *Cymbalum mundi*, — s'attaquait avec une franche licence, érudite, à l'antiquité de la religion juive, ameutait les peuples contre les Juifs « hostiles au genre humain », séparés du reste des hommes par leurs pratiques bizarres et leur Dieu unique!... C'est pour rétorquer Apion que Josèphe écrira ses ouvrages. S'il exagère, s'il atténue, et surtout s'il « invente », encore faut-il tenir compte de son but: il plaide pour les Juifs, et tâche, afin d'endormir les susceptibilités romaines, de les confondre avec les Grecs. Il ne cite que rapidement Juda le Gaulonite, Jean-Baptiste et Jésus, parce qu'il n'attachait pas plus d'importance que les Romains eux-mêmes à la décapitation du « Baptiseur », au crucifiement du « prétendu roi des Juifs » sur le Golgotha. En supprimant les agitateurs, Rome croyait supprimer les agitations; mais ce qu'elle ne pouvait empêcher, c'était le mouvement des esprits, ce qu'elle ne pouvait atteindre, c'était le calme développement, en certains lieux, d'une société nouvelle, à la fois antagoniste de la Rome impériale et de la Jérusalem théocratique.

En décrivant avec complaisance la vie paradisiaque des Thérapeutes du lac Mariout, Philon servait la révo-

lution mûrissante. Les « pieux cénobites » de l'oasis d'En-Gueddi, les Esséniens, réalisaient, sur la rive orientale de la mer Morte, une vie idéale. Juifs schismatiques, ou groupe spécial, il est certain que les Esséniens abandonnèrent Jérusalem parce que la cité ne leur offrait aucune satisfaction d'existence, ou rebutés par la « scélératesse » des Grands Prêtres. Ces Sages seront pour Pline des « fous mélancoliques »; pour Dion Chrysostôme, des utopistes. Il est remarquable que Philon et Josèphe les proclameront de leur race, comme si « l'idéal d'une existence sans besoins et sans désirs, la complète modération des passions et la sobriété absolue » pouvaient être un rêve de Juif! C'étaient des « philosophes pratiques », vivant une vie de labeur et de méditations, soutenue par la tempérance, réjouie par le calme des jours se succédant, car les échos de la Jérusalem tapageuse, enfiévrée, n'arrivaient pas jusqu'à eux.

On racontait des Esséniens qu'ils avaient trouvé le secret de l'origine des choses; qu'on n'entrait au sein de leur Société qu'après une initiation et des épreuves; qu'ils guérissaient les malades, — *Asaya*, les médecins, les nommait-on, — et on était attiré vers eux. Ils formaient une communauté, ne reconnaissaient pour maître que leur « supérieur », se qualifiaient de « frères », s'habillaient comme tous les Judéens, mais n'employant que des étoffes blanches; ils priaient, travaillaient la terre, s'interdisaient tout trafic, — « le commerce impliquant le désir de nuire au prochain », — observaient le célibat, sans interdire le mariage, re-

merciant Dieu au début et à la fin de chaque repas, cet « acte eucharistique » ayant un caractère particulier de solennité, le peuple étant admis à y assister; et ce spectacle, d'une grandeur simple, naturelle, laissait une impression profonde.

Les Esséniens, religieux, croyaient à l'action divine, constante; leur « livre » était la Bible, qu'ils commentaient toutefois, affectant pour Moïse un très grand respect. Ils exagéraient les ablutions prescrites, sectateurs de Zoroastre en ceci, plus Iraniens, ou Égyptiens, que Juifs, se distinguant dans tous les cas, par ces pratiques, des Juifs de Jérusalem. Ils niaient la légitimité de l'esclavage. La pudeur, ce culte exclusivement aryen de la dignité humaine, cette fleur unique de poésie charnelle, se retrouvait chez les Esséniens; leurs femmes ne se baignaient que vêtues de lin, « pour ne pas faire injure à la lumière de Dieu ». Les mille détails de leurs rites de purification, empruntés au Zend-Avesta pour la plupart, y symbolisaient l'excellence de la race et la sainteté des intentions. Ils lisaient d'autres livres que la Bible, prêchaient et conseillaient; quelques-uns connus, nommés, préférés. Les Juifs traitèrent les Esséniens d' « égarés », mais incapables de nuire, ainsi que les Romains disaient des Juifs. L'heure venue, ils auront leurs martyrs. On les inscrira, plus tard, avec ingratitude et injustice, dans la nomenclature chrétienne des hérésiarques.

L'exemple des Esséniens, et celui d'autres groupes également paisibles; le contraste de ces existences tran-

quilles et des agitations qui troublaient les cités, du contentement de ces vies médiocres, comparé au désespoir des « pauvres », à Jérusalem surtout, portaient les esprits à désirer, à espérer, à concevoir une sorte de révolution des choses, quelconque. L'idée de Dieu, ravivée par les controverses des prêtres et des philosophes, préoccupait ; la question des « rapports de l'homme avec Dieu » était posée. Dieu intervenait sûrement en faveur de ses créatures trop malheureuses ou dévoyées. Allait-il intervenir ? Comment ? par le Messie ! Or, ceux de Jérusalem ne l'attendaient pas seulement, le Messie, ils le réclamaient, tel que les Prophètes l'avaient garanti, guerrier, victorieux, sauveur.

A peine la venue du Messie devint probable, par la constatation du mal triomphant, que déjà son « caractère » fut le sujet de disputes, de séparations. Car il y avait cinq « partis » opposés les uns aux autres, dans Jérusalem : les Saducéens ou sacerdotaux, protégés des Romains; les Pharisiens « bourgeois », dévots, amis de la paix; les Zélotes ou sicaires, fanatiques violents; les Brigands, aventuriers iduméens et nabatéens, en bandes, battant le pays, s'autorisant des Zélotes; et enfin tous ceux — parmi lesquels les Esséniens, — qui, ne vivant pas dans cette atmosphère brûlante, désiraient ou préparaient, avec une patiente résignation, une confiance admirable, les temps nouveaux. Chacun de ces groupes concevait son Messie, à part.

Jean le Baptiste avait inauguré la Révolution formelle. L'idée du Messie était populaire; on « formait »

pour ainsi dire le Sauveur d'un mélange de souvenirs et d'espérances. Alexandre et César, alors qu'ils favorisèrent le peuple d'Israël, avaient été quelque peu des Sauveurs, des Messies; Cyrus, certainement, avait été le vrai Messie le jour où il délivra les Hébreux captifs : « Kourous avance pour son œuvre! » s'écriait Isaïe II. Et en effet, un instant, Cyrus réalisa « l'œuvre »; les disciples de l'Avesta fraternisèrent avec les adorateurs de Iahvé, Ormuzd condescendit au monothéisme hébraïque, Jéhovah s'exprima en iranien par la bouche d'Osée et d'Isaïe. Mais cela n'avait été qu'une courte illusion.

Le Messie devait donner aux Juifs, définitivement, avec l'empire du monde, une Jérusalem enrichie des dépouilles d'Égypte et de Babylone; et c'est ce Messie « vengeur » que les Zélotes, les Brigands et les Saducéens attendaient, exigeaient. Les Juifs d'Alexandrie, opulents et libres, qui se contentaient d'un Messie moins inquiétant, l'affirmaient avec plus de force, en leur Bible des Septante, qu'il ne l'était dans la Bible hébraïque, et grâce à d'habiles contre-sens, ils l'avaient fait prochain. Le Messie hébraïque, celui de Michée par exemple, était un Roi terrible, « lionceau dans un troupeau de brebis »; et c'est pour établir sa légitimité, qu'après les Macchabées on dressa les généalogies par lesquelles il descendait de David. Le Messie des « communautés », au contraire, était pacifique et consolateur, à peine de souche royale.

Jean-Baptiste, « sévère et dur », avait prêché avec

véhémence, morigéné les Grands, abusé de l'indulgence d'Antipas, et sa mort, ordonnée par Hérodiade et Salomé, le laissait précurseur martyrisé. Ses disciples, exagérant encore les exagérations du Maître, poussaient leur communisme jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mendicité. Ce « triste » Jean avait assombri l'espoir des déshérités, découragé les révolutionnaires, effrayé les audacieux, compromis. A la mort du Baptiste, par crainte d'Antipas, Jésus, avec des disciples du « décapité », s'était retiré dans le désert, par prudence. Car la tradition iranienne, la doctrine des Parsis, était que « deux prophètes » viendraient, ensemble, préparer les voies du Messie. Jean-Baptiste et Jésus, aux yeux de tous, paraissaient être les deux Précurseurs. Jean exécuté, c'était Élie ressuscité, « venu »; toute la Judée et toute la Syrie n'en doutaient pas. Le « mangeur de sauterelles et de miel sauvage », premier martyr de l'Idée nouvelle, annonçait donc le Christ.

Rome fut bien forcée de s'occuper enfin de cette agitation. Les oracles de la Sibylle grecque allaient-ils se réaliser? Virgile n'avait-il pas répété le « cri de David et de la Sibylle »? Une « religion de salut universel » allait-elle renverser le paganisme? Est-ce que vraiment « l'ère des calamités » prédite par les Iraniens était accomplie? Les deux Prophètes parus avaient-ils consacré la défaite du démon Dahak, inauguré le temps où « il n'y aura qu'une langue, une loi, un gouvernement pour tous les hommes »? Les livres sibyllins, le livre de Daniel et le livre d'Hénoch concordaient, dans la promesse

scientifique, « calculée », de l'âge d'or. Ces poèmes prophétiques, lus, remuaient profondément, dangereusement, la foule des Romains misérables, entraînés dès lors du côté des Juifs, aussi malheureux qu'eux, mais pleins d'espoir dans leur détresse, insolents de joie. Rome, certes, saura frapper le nouveau Cyrus, le nouveau Messie, dès qu'il surgira; mais ce serait folie, cependant, que s'en préoccuper trop, déjà.

La quiétude de Rome résultait des confusions voulues de sa politique extérieure. Administrations et religions, tout, dans les provinces, concourait à la division des cœurs et des esprits. Auguste, divinisé à Pergame et à Nicomédie, avait ses partisans aussi fidèles et passionnés que ceux de Jéhovah; le Jéhovah de Jérusalem n'était pas le même que celui d'Alexandrie; et voici que Jean-Baptiste et Jésus prêchaient encore un autre Dieu. Les Juifs, selon l'idée romaine, poursuivaient donc leur œuvre de propre destruction. N'avaient-ils pas été les maîtres d'Alexandrie sous les Ptolémées? Que leur restait-il de cette influence? Il suffisait de laisser faire les Juifs. Rivales, Alexandrie répondait de Jérusalem; Jérusalem, d'Alexandrie.

Entre Alexandrie et Jérusalem, la Syrie, asile de toutes les races, plutôt hellénique, démoralisée, desservait tous les dieux, depuis le Mithra perse jusqu'au Moloch phénicien, ne vivant guère que de plaisirs; sauf une seule ville, laborieuse, Béryte, sorte d' « île latine », isolée : On y apprenait, avec le Droit, l'art d'exercer les fonctions publiques; mais on s'y nourrissait d'une lit-

térature rapide, — contes puérils, voyages fabuleux, imaginés, déconcertants; — l'oisiveté corrompait ce « petit monde », qui ne songeait qu' « à boire et à banqueter ». Les villes syriennes rivalisaient de mœurs dépravées : l'une vantait ses joueurs de flûte et de harpe « courant les rues »; l'autre, la supériorité des parfums répandus dans ses gymnases transformés en bains chauds, origine des thermes; certains temples y étaient des lieux de prostitution. C'est que les Syriens, enrichis, avaient presque dépossédé Alexandrie de ses négoces fructueux. Les Empereurs considéraient cette province comme une sorte de Gaule asiatique, inépuisable, et bien située; ils ne voyaient pas qu'au contact des Syriens, les administrateurs et les guerriers de Rome s'asiatisaient. Le Liban seul, avec Hémèse, Chalkir et Abila, conservait la langue et les coutumes « du pays »; la fertilité merveilleuse de la terre rouge du Haouran et du Jardin de Damas, permettant d'y vivre sans autre secours, l'exonéraient des interventions helléniques et phéniciennes.

La Syrie proprement dite, avec ses divinités hybrides, son Zeus-Bélos de Béroca et son Jupiter Balmarchodes de Béryte, fluctuante, inconstante, ingénieuse et sensuelle, fut « l'école d'immoralité » où Rome s'enivra; son paganisme original, à la fois sentimental et pratique, plaisait. Séducteurs parfaits, les Syriens, — le mot devint un qualificatif type, — dévergondés et trafiquants, serviables et exploiteurs, se répandaient partout, autant que jadis les Phéniciens.

Hérode, repoussé par Jérusalem, s'était appuyé sur

les Nabatéens — que Jonathas Macchabée n'avait pu réduire, — pour mater les Juifs. Ce royaume arabe, vassal, ne comprenant qu'une faible partie du Nord de la péninsule arabique, était la « porte » par où passaient les richesses du Sud, dont les Romains s'émerveillaient. « Je n'échangerais pas mon très libre repos, dit Horace, contre les richesses des Arabes ». La résidence du « roi de Nabat », — la Séla araméenne, la Pétra grecque, — fortifiée, était la station inévitable des caravanes apportant les « œuvres » de l'Arabie et de l'Inde. A Leuké-Komé, ensuite, les Romains percevaient sur ces importations un « droit d'entrée » égal au quart de la valeur.

Ces Arabes, qui s'étendaient jusqu'à Damas, fiers autant de leur vie nomade, libre, que de leurs conquêtes agricoles, des « vignes et des figuiers » qu'ils avaient plantés laborieusement, et qui fructifiaient en un terrain ingrat, échappaient à toute classification nationale. C'étaient ces hommes « aux tempes rasées » dont parle Jérémie, que le Deutéronome accepte comme Enfants de Iahvé, — pourvu qu'ils renoncent à se raser entre les yeux en signe de deuil et qu'ils ne se fassent plus d'incision, — fils de Sem détournés de Jéhovah par le culte de Tammouz-Adonis, gouvernés par des femmes, des « reines » puissantes et respectées. L'Hellénisme pénétra avec les Romains en Nabatéenne, le voisinage des Juifs « ennemis » leur faisant accueillir cette civilisation « opposée » ; mais ils conservèrent leur Dieu suprême, Dousaris, beaucoup plus près de Dionysos que de Iahvé. L'impression hellénique et romaine ne fut que superfi-

cielle chez ces indépendants; elle ne modifia guère leurs mœurs. Mahomet les retrouvera presque primitifs.

Quant aux Juifs d'Égypte, — un million contre huit millions d'Égyptiens, — très remuants, très audacieux, servis par les Ptolémées, « maîtres de tout » un instant, — Strabon s'en scandalise, — leur incapacité d'organisation, leur cupidité jamais satisfaite et leur jalousie insupportable les rendaient impuissants. Ils se reléguaient eux-mêmes dans des « quartiers » ; se rendaient odieux, malgré leur souplesse, par leur manière d'administrer l'État; accaparaient, comme par manie, les effets de tous les mécontentements. Les Hellènes méprisaient ouvertement ces Juifs; les Égyptiens les toléraient, se bornant à défendre leurs dieux, ainsi qu'ils l'avaient fait d'ailleurs, avec succès, contre les Hellènes. Sérapis plutonisé refusa les sacrifices sanglants; Osiris dédaigna Iahvé. Les débordements orgiaques de Canope — autre sujet de scandale pour Strabon, — ne détrônèrent pas davantage Sérapis, indulgent. L'Égypte repoussera de même le christianisme.

La turbulence railleuse des Alexandrins, argumentant « à coups de pierres et à coups de couteaux », émeutiers nés, garantissait Rome contre les prétentions juives possibles. La théurgie des néo-Platoniciens de l'école d'Alexandrie, extravagante, prêtait à rire. Antioche, cette Alexandrie syrienne, cette Rome asiatique, si vivante, hellénisée, peuplée d' « incomparables moqueurs », raisonnait mieux; elle résumait — capitale réelle de l'Orient, — l'esprit et la force de la Province romaine,

telle que le Sénat la devait concevoir. C'est à Antioche que séjournaient les Empereurs, que siégeait le gouvernement, que se frappaient les monnaies impériales « pour l'Asie », que se fabriquaient les armes de guerre. Dans la vaste enceinte d'un rempart commun, quatre quartiers, séparés par des murs, y quadruplaient, pour ainsi dire, la sécurité matérielle des habitants. Antiochus le Grand, lors de la chute des Hellènes de Grèce, avait ouvert Antioche aux Eubéens et aux Étoliens « abandonnant leur patrie », et les Juifs, comme à Alexandrie, y étaient venus nombreux, groupés, indépendants, bientôt privilégiés.

Ne produisant rien, enrichie par ses seuls souverains, divers, intéressés à accroître leur majesté du spectacle de la magnificence de leur Cité capitale, Antioche était exclusivement une ville de plaisir. Ce fut un paradis envié, prôné, célèbre; on disait: « Antioche près de Daphné », comme on eût dit: « Antioche à côté du ciel ». Daphné, avec ses lauriers fleuris, ses cyprès graves, ses eaux vives, « courantes et jaillissantes », son superbe temple d'Apollon, ses fêtes annuelles de plein été (10 août), offrait au monde la splendeur inouïe d'une cité monumentale toujours en joie, bâtie en un « lieu divin », dans la vallée de l'Oronte, entre des coteaux boisés, ombreux, parmi des jardins embaumés. Rome pouvait envier à Antioche ses somptueuses constructions, sa large voie droite, — de près de huit kilomètres, — traversant la ville, avec son double portique couvert, la belle ordonnance de ses maisons spacieuses, saines, l'éclai-

rage de ses rues la nuit, la multiplication de ses fontaines, distribuant « une eau si claire, dira Libanius, que le vase en paraît vide, et si agréable, qu'elle excite à boire ».

Antioche s'amusait trop pour que ses heureux habitants pussent y rêver, y « écrire », y discourir. « Les cyprès y murmurent, dit Libanius, mais les hommes n'y savent pas parler... » Au théâtre, les seuls spectacles de danses mimées, ou les auditions d'instrumentistes et de chanteurs, assemblaient la foule; et aussi, surtout, les représentations de chasses, réelles, cruelles, d'animaux parqués, ou des combats de gladiateurs. La corruption d'Antioche, partie importante de sa gloire, justifiait sa célébrité. En y envoyant des vétérans après la conquête, en la « réorganisant à la romaine », l'Empereur crut avoir suffisamment assuré sa domination. Entre les orgies de Babylone, finies, et les débauches de la Rome impériale inaugurée, Antioche conservait et initiait... Peut-être Antioche fut-elle, beaucoup plus qu'on ne le croirait, l'exemple où les Chrétiens virent l'insipidité des jouissances faciles, le leurre des joies sensuelles, le mensonge vulgaire des appétits satisfaits, conduisant à cette « indifférence au plaisir » qui fut, pour eux, le commencement de la vertu?

Écrasée par l'architecture égyptienne, impérissable, décourageante, l'architecture romaine préféra se donner Antioche à embellir, sans comparaison trop voisine. Plus riche qu'Alexandrie, « plus approvisionnée de débauches », Antioche attirait et retenait mieux que l'Égypte. Bélos et Élagabal, avec leurs prêtres ignobles,

leurs autels se prêtant aux prostitutions, étaient plus « adorables » que l'Isis hellénisée et le Sérapis mystérieux. Antioche était vraiment trop occupée de gourmandises lourdes ou raffinées, de spectacles bruyants ou cruels, d'amours lâches ou immondes, — en ses maisons, ses théâtres et ses temples, — pour que Rome s'inquiétât de ses habitants, pût croire qu'un révolutionnaire y trouverait jamais un seul adepte ; le Messie, un seul croyant.



CHAPITRE XVII

La Bible nouvelle. — Les Psaumes. — Hellénisme. — Le Zend-Avesta. — Féroüers et Asmodée. — Oracles grecs. — Néo-Platonisme. — Philosophie. — Platon. — L'Inde. — Littérature hindoue et brahmanique : théâtre. — Lois de Manou. — Krishna. — Bouddha et bouddhisme. — Bouddhistes et brahmanes. — Açoka. — L'humanité. — Révolution populaire. — Jésus-lumière.



EFAITE pour les Hellénistes d'Alexandrie, la Bible hébraïque, au fond chaldéen persistant, était imprégnée d'idées perses, tandis que le goût des spéculations métaphysiques, influençant les traducteurs, avait donné à leur rédaction un tour moderne, souvent maladroit. L'auteur de l'Ecclésiaste, se croyant philosophe, aboutissait au renoncement, à l'égoïsme absolu ; le livre d'Esther enseignait le mépris, presque haineux, de tout ce qui n'était pas Israël, et le livre de Daniel — avec quelle imprudence ! — contenait le vocabulaire et le scénario du drame messianique. Les Psaumes enfin, pure poésie

hébraïque, s'émotionnaient assez de sentiments aryens, pour que plus tard le christianisme pût les relier en recueil de cantiques. Ces œuvres d'un « piétisme exalté », lyriques, d'une harmonie séductrice, plaintive et exigeante à la fois, exprimaient la mélancolie générale. Souverainement impolitiques, aptes seulement à accaparer, les Juifs ne devaient pas utiliser pour eux ce grand labeur accompli.

Car le premier résultat du Livre nouveau, consacré, fut d'en débattre les interprétations ou d'en exagérer les formules. Jérusalem, finalement, s'en tint au Jéhovah de Job, maître de tout, subordonnant l'homme au prêtre; l'aryennisme d'Isaïe disparut. La Synagogue, — « mère d'erreurs », — s'édifia en Olympe d'où les docteurs « sans moralité » lancèrent leurs édits foudroyants. Aucune philosophie, quelconque, consolante ou distrayante. La Loi mosaïque, victorieuse, empêchait « tout le reste »; Hillel, incompris, repoussé, qui avait dit : « Aime tous les hommes », demeura le vaincu de Schammaï, disputeur infatigable, Juif des Juifs.

Hors de Jérusalem, les germes iraniens déposés dans la Bible nouvelle fermentaient, préparant des fruits nouveaux, bien imprévus. Les anciens prêtres du Temple, qui avaient vécu leur exil à Babylone, y discutant avec les devins de Chaldée, si retors, et les mages de l'Iran, très instruits, s'écartaient, s'isolaient. Les Aryens, partout groupés, tenaient des parties importantes du monde alors en agitation, depuis les tribus de Sarmates, « parents des Iraniens », les Scythes, jusqu'aux Parthes. C'est à ces

« groupes » qu'Isaïe avait emprunté l'idée aryenne de la Nationalité, de la Solidarité pour la défense du sol, du Patriotisme. C'est également à ces Aryas que l'on devra la conception tranquillisante de « l'ange gardien », et la formule de la prière simple, sans allégorie, qu'aucun « sens caché » n'obscurcit, l'Oraison dominicale, le futur *Pater noster* des Chrétiens.

L'influence du Zend-Avesta eut ses manifestations historiques. Zoroastre, Orphée et Moïse représentèrent pour beaucoup la trinité des grands organisateurs. Saint Méliton, au temps de Marc-Aurèle, écrira : « Quant à Nébo, qui est à Maboug... tous les prêtres de Maboug savent que c'est la statue d'Orphée, mage de Thrace; Hadran est de même la statue de Zoroastre (Zaradourcht). » La fusion des trois « esprits » ne s'accomplit pas, malgré Babylone et malgré Alexandrie, à cause de l' « idée de Dieu ». La divinité aryenne, pure, à la fois une et multiple, — l'*hénothéisme* de Max Müller, — se trouvait prise entre le dualisme iranien, Ormuzd et Ahriman, le Bien et le Mal, le polythéisme gréco-romain et le monothéisme hébraïque. Aucun accord n'était possible, chacun restant fermement attaché à ses dieux ou à son Dieu. Le dualisme iranien, cependant, s'insinua chez les Juifs avec le démon Asmodée, — Aschmodaï, — de même que l'Uræus égyptien, placé « au front des souverains et des divinités », figure l'Afrasiab du Zend-Avesta depuis qu'Amenhotep IV (1.500 av. J.-C.) introduisit en Égypte le culte aryen du soleil. Jéhovah demeurait l'incontestable Dieu, mais sa religion — et le Christia-

nisme s'en ressentira, — s'accommodait aux pratiques zoroastriennes; en même temps d'ailleurs que les Iraniens laissaient les mages de Chaldée, ces pères des prêtres juifs, introduire des pratiques magiques et juives dans le Zend-Avesta.

Moïse et Zoroastre compromis, ensemble, par les concessions et les entêtements de leurs sectateurs, les Grecs allaient-ils, grâce au polythéisme, rapprocher le monothéisme juif et le dualisme iranien? La religiosité hellénique avait presque conquis Rome. Germanicus avait consulté l'Oracle de Claros? Les Romains questionnaient à chaque instant l'Oracle de Delphes. En Égypte, les Alexandrins travaillaient à concilier la « foi simple » et la « spéculation philosophique », et ce fut le néo-Platonisme. A cette œuvre, l'Orient et l'Occident collaboraient. Les Juifs de Jérusalem, presque seuls, s'abstenaient, tant le mépris des philosophes les éloignait des penseurs. Un docteur juif dit à son neveu : « Il est écrit : Médite le Livre de la Loi jour et nuit; cherche donc quelle est l'heure qui ne soit ni le jour ni la nuit que tu puisses consacrer à l'étude de la philosophie des Grecs ».

A Alexandrie, les Juifs ne se désintéressaient pas du mouvement intellectuel; ils tâchaient de s'approprier la philosophie, accaparant Pythagore, Platon, Aristote. Numénius d'Apamée n'hésitait pas à dire que Platon c'était « Moïse parlant ». Le néo-Platonisme ne devait pas résister à ce singulier jeu d'esprit. A discuter à la manière juive, c'est-à-dire violemment, et à la manière

hellénique, c'est-à-dire superficiellement, l'Un, l'Un-Être, l'Intellect..., l'École néo-platonicienne, à Alexandrie et en Grèce, ouvrit une controverse de « principe » qui durait encore, confuse, cinq siècles après Jésus, le divin simplificateur.

Platon, interprété, demeura comme un thème commode, et le Platonisme servit à combattre les Alexandrins laborieux en leurs tendances scientifiques. L'homme « délivré de l'Olympe » s'infatuait à la prétention de tout « avoir en soi ». Aristote relégué dans l'oubli, le Platonisme ne fut guère qu'un « système », égal — pour la dispute — au Cynisme d'Antisthène, au Cyrénaïsme d'Aristippe, au Scepticisme d'Euclide. Mais l'admirable langue de Platon resta celle de l'éloquence philosophique; on l'étudia pour parler comme il avait parlé; on l'utilisa pour se faire écouter et pour séduire; et comme il avait tout dit, dit de tout, tout développé, depuis la théorie brahmanique des transmigrations jusqu'à l'idée de l'âme immortelle et du Dieu créateur, toutes les écoles et toutes les religions pouvaient l'invoquer.

Le néo-Platonisme s'embarrassa des doctrines secrètes de Perse, de Chaldée et d'Égypte, des souvenirs de la « science orphique », des pratiques de la « divination toscane, augurale »; un éclectisme à rendre fou. A Rome, la police dut intervenir; à Alexandrie, de la preuve de l'immortalité de l'âme on arriva logiquement au désir de se « délivrer » du corps, à la justification des plus plats suicides; et Platon était responsable de ces insanités. « Quant aux livres de philosophie, écrit Cicé-

ron, il fera bien de les réserver pour charmer les loisirs de Tusculum; et s'il a jamais à parler de la justice et de la bonne foi, je lui conseille de ne pas adopter le système de Platon ».

En dégageant de Platon avili, quasi bafoué, ce qu'il avait hérité de ses grands ancêtres les Indiens, langage et croyances, le Christianisme — écartant Aristote, — « subordonnant le réel à l'idéal », trouva la parole vraie qui devait subjuguer le monde. Ni la Perse, ni la Grèce, ni la Palestine, ni l'Égypte n'ayant à offrir aux lèvres sèches des discoureurs enfiévrés et des auditeurs altérés aucune eau limpide, il fallait remonter à la source des eaux polluées.

Alexandre avait comme découvert et ouvert l'Inde. La « sagesse orientale », appréciée, avait maintenant des admirateurs; les « Éthiopiens orientaux » d'Homère étaient retrouvés, Mégasthène les avait vus. Tite-Live, Ovide et Virgile montrent que la littérature indienne était, de leur temps, connue des Romains; mais on en ignorait l'histoire. Du Rig-Véda aux Puranas et Tantras, l'encyclopédie hindoue était considérable; le Rig, ou recueil d'hymnes, sorte de fleur première; le Mahâbhârata et le Râmâyana, fruits développés : — le Mahâbhârata, de 200.000 vers; le Râmâyana, de 70.000; — livres historiques, en ce qu'ils nous apprennent « l'esprit hindou », de ses origines aryennes à son aboutissement brahmanique, intellectuel et social. Le Mahâbhârata chante la lutte mémorable des Kourous et des Pandous, la défaite des Pandous, leur délivrance, leur

victoire pour un instant. Le Râmâyana dit le triomphe de Rama, époux heureux de la « belle Sita ».

Groupés sans doute vers la fin du treizième siècle avant J.-C., les hymnes du Rig-Véda nous sont un fait chronologique suffisamment précis. Les épopées hindoues, célébrant « les grands triomphes des brahmes », résistent encore à la fixation positive d'une date, ces « livres », de même que la Bible hébraïque, ayant subi des corrections et des additions successives. Les lois de Manou, qui étaient codifiées mille ou douze cents ans avant J.-C., contiennent des passages évidemment postérieurs à l'ère chrétienne, quelques-uns peut-être contemporains des croisades?

Les Upanishads, commentaires dogmatiques des Védas, le *Sama-Véda* purement liturgique — « missel brahmanique », — et les *Lois de Manou* forment la bibliothèque sacerdotale des Hindous, œuvres réfléchies, destinées à garantir l'autorité de ces brahmes, ou brahmanes, qui transformèrent l'Inde védique en une sorte d'État, puis de Royaume gouverné par des prêtres. Les épopées, d'inspiration sacerdotale encore, mais d'esprit politique, sont des monuments énormes, collectifs, où s'enchevêtrent et se superposent, entassées, les richesses les plus délicates de la patience et du goût indiens, les hardiesses les plus grossières de la lubricité africaine, les puérilités les plus redondantes de l'imagination asiatique.

Les fables, les contes, les satires, le Théâtre surtout, nous laissent l'œuvre exquise du véritable esprit indien, éloquent, poétique, raisonnable, naturel, communiquant

l'émotion sans effort, sans recherche, sans supercheries, simplement. Cette littérature, populaire dans le sens le plus élevé du mot, resta indemne, généralement, de l'influence dégradante des races abjectes conquises jadis par les Aryas, dont ils supportèrent ensuite le contact et la maîtrise. Le sanscrit y est demeuré la langue savante et sacrée, les Aryas ne parlant plus que le pracrit; mais en art dramatique, les « grands personnages » s'expriment encore en sanscrit.

Trois cent cinquante pièces du théâtre hindou nous sont connues, originales, ne procédant d'aucune autre littérature, toutes d'inspiration védique, écrites pour les spectateurs, naïvement représentées, sans machineries ni décors. Le sujet, développé lentement, clairement, en un style soigné, précis, s'appuie de « groupes plastiques », d'un art de rangement parfait. Un chœur soutenait le drame, dialogué, genre déjà achevé dans les hymnes védiques, — tel l'incident de Yami et Yama, — ne procurant que des sensations douces, à l'aide de la parole, de la mimique et de la danse. « Les femmes aiment qui chante et qui danse », dit un personnage. Le « jeu » dramatique est d'origine divine; le Théâtre a été créé par Brahma, sur les instances des dieux »; le « meneur mystique », céleste, a nom Bhârata, — le même mot, dans l'Inde, désigne le comédien. — L'Inde a enfin ses annales dramatiques, vantant la « sensibilité tendre » de Kâlidâsa, le « pathétique éclatant » de Bhârabhûti, l' « esprit » de Çudraka, la « précision poétique » de Harsa. Essentiellement démocratique, « écrit pour le

peuple », donné en plein air, — sauf dans le palais du roi, — le drame hindou a sa source dans les premières œuvres védiques, vocabulaire, sujets et jeu. L'idée aryenne dominante, la crainte de la honte, la « pudeur », y suspend les écarts de parole ou d'action. « Mon amie, — dit Sâgarika, la Phèdre hindoue, s'abandonnant, — mon amie, écarte tous ces ornements... Pourquoi me tourmenter ? Mon amour est placé trop haut; la honte me pèse; mon cœur est à un autre; ma passion est sans issue; le seul refuge, c'est la mort. »

Représentations dramatiques ou chansons de geste, déclamées, le sublime de cette littérature spéciale est dans son universalité, le sentiment de l'unité du monde, dont l'homme fait partie, le relevant à ses propres yeux. Jamais, peut-être, ce catholicisme ne fut mieux senti et mieux exprimé que dans l'Inde; c'est pourquoi, livré à son évolution naturelle, toujours consolant, mesuré et gai, partant de l'ère héroïque pour aboutir aux mystères pieux, puis aux farces, ces œuvres « d'il y a trois mille ans », encore représentées, sont écoutées, comprises et applaudies comme si elles étaient d'hier, imaginées et écrites en Europe. C'est là ce Génie de l'Inde, dont il a été dit qu'il est « le plus étrange, le plus puissant et le plus original qui ait encore concouru au développement de la civilisation ».

On verra le Brahmanisme, et ensuite le Bouddhisme, et le Djaïnisme surtout, prêchant contre les représentations théâtrales, contraints de renoncer à l'interdiction, accepter, « sanctifier », utiliser l'art dramatique. Où vi-

vent des Aryens en nombre, l'art théâtral se manifeste, caractéristique, indispensable, que rien ne peut remplacer. De leurs vicissitudes cruelles, les Aryas du Pendjab, ruinés par les Dasyous pillards, dominés et exploités ensuite par les brahmanes, avaient sauvé, conservé, leur littérature, qui se continua librement, parallèlement à la littérature brahmanique.

Les *Lois de Manou* sanctionnent la puissance du brahmane, dans cette société de castes pour le maintien de laquelle le code est écrit : « Que l'initié (dvidjâ) ne méprise jamais un guerrier (kchatriya), un serpent et un brahmane... car ces trois êtres peuvent causer la mort de celui qui les méprise ». Aux termes de ce code, le brahmane, « même s'il avait tué tous les habitants des trois mondes », ne saurait être traité de criminel! Toutes sortes de brahmanes, des « catégories » de brahmanes, — les uns voués à la recherche de la science, d'autres consacrés à l' « austérité », d'autres occupés à l' « accomplissement des actes religieux », etc., etc., ont droit au respect du peuple et du souverain, à l'indépendance, à l'inviolabilité. Le « royaume » légal se compose de sept membres (saptânga), « le roi, son conseil, sa capitale, son territoire, son trésor, son armée et ses alliés », le roi subordonné au « Seigneur du châtiment », à Varouna, « qui étend son pouvoir sur tous les monarques »; or, « un brahmane parvenu aux termes des études sacrées est le seigneur de cet univers ».

Manou, l'auteur de la Loi, est le « porte-parole » de Brahma, qui a détrôné l'Indra védique, comme les Brah-

manes ont supplanté les Pères de famille, alors que chacun était prêtre chez soi. Brahma a tout créé ; il a divisé les hommes, ses créatures, en quatre classes : le Prêtre (brahmane), « issu de sa bouche » ; le Guerrier (kchatriya), « de son bras » ; le Commerçant (vaisya), « de sa cuisse » ; le Servile (çoûdra), « de son pied ». Les récompenses et les peines se départissent par la transmigration, théorie d'épouvante, toute âme étant susceptible de revivre, humiliée, dans un corps abject, esclave vil, bête immonde, ou dans un corps inerte... Les offrandes assurent la vie du brahmane, conseiller du roi, directeur exonéré de tout impôt.

Les mœurs primitives des Aryens du Pendjab se révèlent, en ce code, dans le respect de la femme, la nomenclature des divinités, védiques, l'énoncé des dix vertus fondamentales : la résignation, le pardon sublime, — « rendre le bien pour le mal », — la tempérance, la probité, la répression des sens, la pureté, la science des Livres sacrés, la connaissance de l'âme, la véracité et la patience. La partie civile et pénale de la *Loi*, extraordinairement minutieuse, est satisfaisante ; on y constate ce caractère de logique et de droiture que des Aryens devaient exiger, en ce qui touchait à leurs droits ; tandis qu'en ce qui concerne le sacerdoce, au contraire, le code est un monument de prétentions exorbitantes, ou bizarres, énumérées sur un ton de certitude et d'outrecuidance, montrant que leurs auteurs, les prêtres hindous, ne doutaient plus de leur supériorité.

L'habileté des brahmanes fut d'édicter des lois plutôt

que de formuler des doctrines; ils évitèrent ainsi les discussions. Tout se résumait, en quelque sorte, dans l'affirmation de la disposition légale, en une phraséologie surhumaine, troublante. On y retrouve l'exagération hébraïque, plutôt amplifiée, avec du merveilleux. Mais la superbe des prêtres, injustifiable, d'intelligence bornée en somme, avait abouti, suivant les lieux, au despotisme cruel d'un souverain secouant le joug, ou à l'indifférence ruineuse d'un roi résigné; les brahmanes épuisaient l'Inde, ou l'impatientaient. Il semble que les *Lois de Manou* ne purent jamais être pleinement appliquées, tant l'esprit aryen répugnait à l'œuvre cléricale de la littérature brahmanique; d'autre part, s'abaissant au goût populaire, préludant elle-même à la réaction contre l'autorité du prêtre, elle imaginait un Sauveur. Le récit fantastique de la lutte des dynasties solaire (blanche, aryenne) et lunaire (noire, anaryenne), qui est le sujet du Mahâbhârata, contient le type du Messie hindou, Krishna, né « dans le sein d'une femme », — la « vierge Devati », — un « rayon de la splendeur divine » ayant revêtu de la « forme humaine », dès sa conception, l' « Enfant divin », le « sacré ».

Khrisna fait des miracles; il est excellent; sa bonté, inépuisable, va jusqu'à relever et accueillir la pécheresse Saravasti, repentante, et qui le suivra désormais, « convertie et épurée ». Krishna, finalement, devenu « chef », s'empare de l'autorité, qu'il délègue aux brahmanes, et il meurt « afin que le monde croie à sa parole », percé d'une flèche. Comme les nabis d'Israël, les brahmanes

prophétisaient le Sauveur en qui les Hindous mettraient leurs espérances.

Parmi les sectes brahmaniques, diverses, qui se partageaient l'Inde, celle des Djaïnas avait une réputation particulière : elle opposait une « doctrine » aux vagues formules du brahmanisme général; elle eut la gloire de donner à l'Inde son Messie, son Bouddha : « Alors, dans la suite du temps, à une époque de confusion et de trouble causés par les ennemis des dieux, un fils de Djina, du nom de Bouddha, naîtra parmi les Kikât'as (habitants du Magadha) ».

Le Bouddha « libérateur » parut « aux pieds des montagnes du Népal », fils de roi, prince royal, orné des 32 « signes » et des 80 « marques » par lesquels le Sauveur devait se faire connaître. Sa science fut immédiatement universelle; son habileté, déconcertante; sa puissance, miraculeuse; il l'emporta sur « les plus forts, les plus agiles et les plus savants ». Celui qui savait la « loi devant sauver le monde », qui allait délivrer l'homme « des pensées nées du trouble des sens » et « lui montrer le repos », fut l'exemple de l'abnégation et du renoncement, en fuyant le palais de son père, en acceptant de vivre, les cheveux coupés, « jetés au vent », vêtu du linceul d'un mort, assis sous un figuier, tout à sa méditation. Instruit par sa propre pensée, devenu Bouddha, c'est-à-dire « Celui qui a acquis la connaissance absolue des choses », Çâkya-Bouddha, Çâkya-Mouni (le solitaire), s'en fut vers le Gange, prêcher sa réforme, discuter, émerveiller, convertir; il s'installa sous les « om-

brages frais » du jardin de Djétavana, y résida vingt-trois années. Dans sa lutte contre les brahmanes, Bouddha est violent; il les traite d'hypocrites, de menteurs, d'histrions; il les dénonce, les insulte, les brave, « devant le peuple et devant le roi ». Les brahmanes le poursuivirent, des villes lui furent interdites, on le menaça souvent. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, honoré de funérailles royales; le peuple se disputa ses restes, sur le bûcher encore fumant, comme des reliques.

C'est mille ans avant J.-C., selon les Chinois, cinq cents ou six cents ans avant notre ère, selon les Indiens, que le Bouddha, « poussé à sa mission par le spectacle des misères humaines, par une immense commisération pour les souffrances du peuple », tenta de réformer le Brahmanisme, intolérable. Il ferma les livres des brahmanes, opposa à l'égoïsme intransigeant des prêtres l'exercice d'une invraisemblable charité, se fit invulnérable en s'assignant pour « but » le Nirvâna, « suprême et éternelle béatitude », émancipation, délivrance, affranchissement (moukti ou mokcha), calme profond (nirvâna); — ce qui sera, pour les uns, une « parfaite apathie », pour les autres, une « extase », pour d'autres encore, une « négation de tous modes d'être et de sentir », chacun, après Bouddha, apportant sa définition. Car le Bouddha n'écrivit rien, et jamais, semble-t-il, dans ses prêches, ne définit avec précision cet « état de satisfaction suprême », de « calme », qu'il avait obtenu et qu'il promettait aux agités, aux malheureux, aux désespérés de la société brahmanique condamnée.

La légende s'empara du Bouddha, quelques brahmanes se saisirent de la doctrine du Libérateur, et la réforme, dénaturée, échoua. Le Bouddhisme eut son « Dieu incarné », son « Dieu adoré des dieux », monothéisme par hiérarchie, et sa féerie. Bouddha prit la figure « d'un éléphant armé de six défenses, couvert d'un réseau d'or, à la tête rouge et superbe, à la mâchoire ouverte, et d'une forme majestueuse »; — il eut ses évangiles, sa tentation par le démon puissant (mâra), qu'il intimida « en lui lançant un rayon de lumière parti du milieu de ses sourcils », etc. Mais dans l'extravagant et le fabuleux, sa beauté morale accomplie, sa charité sans bornes, incomparable, sa loi de grâce pour tous, son union des hommes par « l'égale estime et l'égal amour », son « culte » de la famille, sa tolérance et sa douceur ordonnées, persistèrent. La tristesse du Bouddha, son pessimisme, l'avaient privé, dans l'Inde, du concours actif et persévérant des Aryens. Plus grand que Çakya-Mouni, Zoroastre avait à la fois moralisé et réjoui ses sectateurs : « Celui, dit Ormuzd, qui m'invoquera bien et avec pureté de cœur, ou celui qui aura l'esprit éclairé par mon instruction, ou celui qui, généreusement, ne désirera que l'avantage d'autrui, celui-là, cet homme... son âme pure ira au séjour de l'immortalité ». Bouddha, lui, ne promettait que l'anéantissement; et son abnégation, en réalité, prenait l'allure d'un égoïsme.

Le roi Açoka (263-226 av. J.-C.), bouddhiste zélé, avait envoyé des missionnaires à l'Est et à l'Ouest, en Chine et chez les Parthes, — Pantsays du pays de

Yônakas, — où s'était faite une heureuse fusion de Mazdéisme et de Bouddhisme ; la charité et la catholicité bouddhiques, avec quelques-unes de leurs manifestations, s'adaptaient aux croyances et au culte mazdéens. La froide aumône du Bouddhisme s'y réchauffa à la « mise en commun des biens » que les Esséniens pratiquaient ; le renoncement du solitaire, inutile, s'y corrigea de l'idée de sacrifice, — et il est remarquable de constater que le Nirvâna bouddhique, si contraire au génie aryen, est trouvé par Tacite chez les Finnois, « qui, dit-il, ont atteint le plus difficile des biens, celui de n'avoir pas même de vœux à faire... » ; pendant qu'en Asie le Bouddha, qui n'avait voulu, lui, « ni caste, ni patrie, ni différence de couleur ou de sexe », présidait maintenant, en image, — statues parées de fleurs, — à l'exclusivisme brahmanique, c'est-à-dire à la division radicale des castes, à l'omnipotence des souverains nationaux, au mépris des « hommes de couleur noire », à la déchéance de la femme.

Les Occidentaux — et l'Occident commençait à l'Indus plus que jamais, — voulaient vivre, se relever, secouer les entraves de la corruption et de la tyrannie ; ils aspiraient, tous, résolument, à une délivrance, entravés toutefois par l'inévitable crainte qu'éprouvent, méfiantes, jusqu'à l'aveuglement et l'injustice, les humanités depuis longtemps torturées. Ils hésitaient entre la Bible — qui sera encore le « volume mystérieux » pour Juvénal, — et Platon ; ils hésitaient entre le Jéhovah des Juifs et le Jupiter des néo-Platoniciens, tandis que,

d'autre part, chez les penseurs, bien qu'à tâtons, la théorie des Idées conduisait à la théorie du Logos, du Verbe, tendant à faire croire à l'homme qu'il lui était facile, seul, par sa raison, de « pénétrer » les mystères. Entre cet immense orgueil, prôné par les philosophes, et la dégradante servilité exigée par les prêtres, on n'osait choisir.

En proie littéralement à toutes les incertitudes, l'humanité en était arrivée à un tel degré d'ennui, que l'annonce de la « fin du monde » allait être pour beaucoup la première joie que depuis leur naissance ils eussent franchement ressentie. En vérité le monde, comme le dira Jésus, était « blanc pour la moisson ». A la corruption hellénique, asiatique, pour mieux dire, et à l'oppression romaine, « l'insouciance » des Épicuriens ni la « résignation » des Stoïques ne pouvaient rien offrir d'acceptable, et le mysticisme des Alexandrins troublait. Le naturalisme védique, « profond et moral », avec ses mélancolies, ses tendresses, et jusqu'à ses imaginations, si sensible dans l'œuvre première du Bouddha : — « Je suis venu pour désaltérer ceux qui ont soif » ; « Ma loi est une loi de grâce pour tous les êtres » ; « Comme vous parlez, agissez » ; « Soyez doux » ; « Ce ne sont pas les pénitences qui purifient les âmes, c'est la vertu » ; « Pratiquez l'aumône, l'empire sur soi-même, la répression des sens, l'amour des êtres » ; « Soyez sans haine, sans orgueil, sans hypocrisie » ; « Faites toujours ce que vous voudriez que fît autrui », — disparaissait, fleur étouffée, dans la confusion des formules brahmaniques, entas-

sées, de même que la parole d'Hillel, pourtant récente, et si belle, se perdait dans le vacarme de la Synagogue, où les Schammaï vociféraient.

Certes l' « immense et insatiable » charité du Bouddha avait fixé sa renommée; — la Rome chrétienne le canonisera. — On ignore ses origines, on est peu ou mal renseigné sur son véritable but, mais son action est indubitable, claire, connue. On sait que pour « parler au peuple » il ne se servait que de la langue populaire, commune, et qu'il usait largement des paraboles pour exprimer ses pensées. On croit qu'il fut Dieu? Il est certain cependant qu'il ne se donna jamais comme tel. Ses disciples l'adoraient. Ces impressions étaient, en Occident, l'effet par écho des disputes où se complurent, après Bouddha, les bouddhistes et les brahmanes; ainsi que le firent les évangélistes (aggadistes) et les talmudistes après Jésus. La vie du Bouddha, compliquée, surchargée d'incidents, parfois fantastiques, ne fut bientôt qu'une sorte de « conte » impuissant à séduire les Aryens occidentaux, enjoués, piqués de curiosité, mais critiques et pleins de bon sens.

En Iran, Zoroastre subsistait par sa Loi, — le Zend-Avesta, — non par sa vie écrite; mais il n'y avait presque plus de Persans en Médie et le « règne d'Ormuzd » manquait maintenant de précurseurs. Daniel cependant annonçait, selon la formule iranienne, l'avènement du « cinquième empire », de « l'Empire des Saints », auquel était promise l'éternité! Quel sera le dieu de cet Empire? Ce ne pouvait être, pour les Aryens

de l'Inde, que la divinité par excellence, se faisant humble, « s'incarnant pour le bonheur des hommes »; pour l'Aryen de l'Iran, ce sera l'Ized de la victoire, vainqueur et victime à la fois, « beau comme un jeune homme de race blanche », Barman sacrifié, « agneau sans tache »... illuminateur du monde.

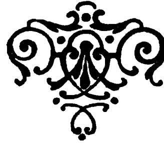
Quel culte? Les mystères grecs n'avaient rien d'enviable, rien de sincère, rien de « solide ». Le prêtre juif ne différait guère des autres prêtres; son enseignement et sa vie justifiaient les abus dont on mourait... et lorsqu'il faisait des concessions, — comme en Égypte, — disposé à croire par exemple à « l'immortalité de l'individu », c'était pour y apporter des restrictions hypocrites, noyer l'idée dans les flots remuants, troublés, de la philosophie hellénique, agaçante. Et puis, vaincu, en rage, tout à sa « passion sombre », le Juif s'accentuait antipathique à l'Aryen. Le Bouddhisme, le Zoroastrisme et le Judaïsme succombaient donc au même mal, à l'évidente incapacité de la caste sacerdotale, de plus en plus acculée vers un isolement répulsif; et ce qu'il y avait encore de raisonnable chez les brahmanes, les mages et les docteurs, se noyait dans un verbiage philosophique, incompréhensible aux foules.

Les foules commençaient à se rendre compte de leur importance, par la seule constatation de ce qui disparaissait autour d'elles, successivement, tandis qu'elles survivaient, elles, avec leurs aspirations. Plaute, « doux aux petits », qui osa le premier, à Rome, dire que tous les esclaves n'étaient pas vils, fourbes et débauchés, et

Spartacus — le Thrace « brave et pieux » — qui conduisit une armée d'esclaves, avaient préparé le monde nouveau, inauguré la Société nouvelle; il ne manquait plus que le texte de « la Loi future » et le Chef, à la fois hardi et aimant. Chacun, quelque infime qu'il fût, sentait qu'il pouvait collaborer à l'œuvre de délivrance et de justice; c'était partout, éparses mais nombreuses, affinées par l'extrême souffrance, des milliers et des milliers de misérables machines humaines, prêtes à se rapprocher, à combiner exactement leur engrenage identique, à prendre le mouvement révolutionnaire, irrésistible. On aspirait à quelque chose de plus redoutable qu'une formule précise, on « voulait » le contraire de ce qui existait! « Les premiers seront les derniers », dira Jésus, et la révolution sera faite.

Tout concourra, dès lors, à la glorieuse revendication; tout le passé suscitera l'avenir. Les missionnaires bouddhistes, venus à Babylone, accepteront ou ne repousseront pas l'idée d'un Dieu personnel, et les Esséniens en résulteront; les patriarches d'Arabie, les Bédouins, ennobliront le monothéisme par la grandeur sereine de leur foi; les Aryens, avec leur poésie, leur indépendance critique, leur honnêteté et leur dévouement, exalteront à l'avance le « Dieu qui se fait homme pour souffrir et mourir »; et ce Dieu ne réclamera qu'une religion pure, sans temple ni prêtre. L'Inde l'a déjà qualifié, ce « Béni des nations, descendu du ciel », cet « Esprit saint », cet « Oint », ce « Seigneur apportant la vérité à la terre ».

Le Bouddha d'Occident, comme le Bouddha des Hindous, le Bouddha d'Orient, « foulera aux pieds la famille et les joies de ce monde »; et il mendiera aussi, pour vivre, n'ayant rien à lui. — « Maître, je te suivrai partout où tu iras! » Et Jésus répond : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des abris; le Fils de l'Homme n'a pas où il puisse reposer sa tête ». Au nirvâna, à la nuit bouddhique, Jésus opposera la « lumière perpétuelle », et son symbole sera rayonnant : l'hostie blanche, — le disque égyptien, — au centre du soleil resplendissant de Mithra, l'ostensoir.



CHAPITRE XVIII

Indo-Européens et Sémites. — Aryens et Anaryens. — Nabis et Messies. — Jésus de Nazareth. — La Galilée. — Le Messie légendaire. — L'œuvre du peuple. — Théologie et Miracles. — Religion. — Paradis et enfer. — Les Églises. — Jésus et Jean-Baptiste. — L'enthousiasme. — Le baptême. — Les Disciples. — Les femmes et les enfants.



ANS la confusion universelle, deux « idées » principales se heurtaient, irréconciliables, parce que deux races opposées se trouvaient en conflit décisif : la race dite « indo-européenne » et la race dite « sémitique », — la race Européenne, aryenne, et la race Asiatique, anaryenne. L'Aryen, avec son besoin de clarté et de probité, sa prédilection pour le tendre et le simple, se révoltait en Occident, comme il l'avait fait dans l'Inde au temps des Bouddhas, contre l'omnipotence d'une caste, la conception d'une humanité vouée à l'exploitation de quelques-uns, cruels et surtout désespérants. Dans l'Inde, les brahmanes s'étaient victorieusement défen-

dus en s'emparant du Bouddhisme même; et le nirvâna, imaginé pour détruire le dogme effroyable des transmigrations, y était devenu le dogme tout aussi désolant de l'anéantissement total de l'être. En Iran, les Perses, toujours fidèles à Zoroastre, restaient silencieux, la « religion nationale » des Parthes conservant le Zend-Avesta, mais sans prosélytisme. Les Bédouins de l'Arabie continuaient le patriarcat indépendant.

Vaincus dans l'Inde, apaisés en Iran, satisfaits en Nabatéenne, les Aryens s'agitaient seulement là où Juifs et Romains désespéraient. Le « Sauveur » des hommes, le Messie, ne pouvait apparaître que sur le terrain de la lutte, aux environs de Jérusalem. La Loi des Juifs, — la *Thora*, — modifiée, toute dans le Deutéronome, venait en quelque sorte de consacrer la séparation du monde ancien, fini, et du monde nouveau. L'Anaryen de la Bible rêvait de l'âge d'or décrit par les prophètes, « avenir » féerique, irréalisable, tandis que l'Aryen, bien que vaguement, ne désirait que le retour vers un âge d'or « passé », connu, en quelque sorte expérimenté. Ce qui rendait surtout l'accord impossible, désormais, entre l'Asiatique et l'Indo-Européen, entre la Bible écrite, arrêtée, et le Livre à écrire, sinon à refaire, c'était la volonté doctrinale qu'avait l'Hébreu, le Juif, de jouir en ce monde, complètement, des biens promis — aucune idée de vie future, d'immortalité de l'être ou de l'âme n'étant encore en ses esprits, — et la certitude, au contraire, qu'avait l'Aryen d'un « au-delà » où régnait la définitive justice.

L'agitation des Aryens se manifestait dans le pays, au centre, pourrait-on dire, de la puissance anaryenne, en Judée. Par quel miracle le « Sauveur », le Messie, allait-il surgir de ce milieu? Précisément, le monde juif était en l'état de fermentation le plus propice aux germes révolutionnaires : les prêtres d'Israël y subordonnaient les prophètes, les nabis, et ceux-ci, tenus à l'écart, mécontents, critiques de bonne foi, rêvant et « composant », annonçaient le bouleversement des choses. En Palestine apparaissaient des quantités de « sauveurs d'Israël », de messies spontanés, convaincus. L'individualisme, dans tous les cas, s'y manifestait étrangement. Les nabis, divers, se surexcitaient entre eux, par l'émulation; quelques-uns écrivaient des apocalypses.

Cependant les nabis, purement Juifs, réussissaient peu dans le peuple, parce qu'on savait qu'aucune des magnifiques promesses des prophètes, anciens et récents, ne s'était accomplie : ils avaient affirmé que Jérusalem serait « la Capitale du monde entier », que « le genre humain se ferait Juif », et Jérusalem était une cité vassale, profondément humiliée, et le Juif, visiblement détesté, isolé, bloqué, se consumait chaque jour un peu plus dans sa propre fournaise. Il fallait monter au Nord, vers la Syrie, pour rencontrer dans les foules un espoir messianique moins abattu d'abord, assez marqué ensuite, quelquefois tout à fait vivace. A mesure que l'on s'éloignait de Jérusalem, du bruit de ses querelles assourdissantes, de ses disputes, on percevait mieux — faiblement, puis distinctement, — le sens des prières et des vœux

murmurés, où le nom du Sauveur était invoqué, non en hébreu, ni en araméen, mais en grec, franchement : Christos.

En ce temps-là, Jésus, fils de Marie et de Joseph, naissait à Nazareth, en Galilée, — Auguste étant Empereur, — vers l'an 750 de Rome. Jésus, altération de Josué, signifie « sauveur ». Les premières années de sa jeunesse, impressionnées surtout d'un paysage souriant et clair, ne lui laissèrent qu'une instruction restreinte; il ne lut jamais bien l'hébreu et ne s'exprima qu'en un idiome araméen composé, — « syriaque mêlé de vocables hébraïques », — amélioré, en sa bouche, par un don naturel de langage chantant, harmonieux, doucement asiatique. Une délicieuse naïveté, bien saine, le disposait à recevoir et à nourrir, terrain vierge, toute idée pure semée ou venue. Le mot de « César » avait frappé son oreille, mais il ignorait trop le monde pour comprendre l'Empire; l'Empereur ne lui fut qu'une sorte de magnificence inaccessible, de féerie troublante à des yeux non habitués, de monstruosité superbe, énigmatique, machinée, contraire à la nature, si grande et si simple à la fois, elle! Et il aspirait gaiement, simplement, sans envie des splendeurs lointaines, heureux, l'air de la Galilée, doux et vivifiant, lait subtil coulant des pentes arrondies du mont Thabor.

Il s'isolait, rêveur, réfléchi, peut-être moins aimé que ne l'étaient ses frères et ses sœurs, — leur aîné, semble-t-il, — trouvant plutôt chez la sœur de sa mère, Marie épouse d'Alphée ou Cléophas, et chez les fils de cette

femme, une bienveillance agréable. Il lut surtout le livre de Daniel et n'ignora pas les œuvres du premier Messie, — de Cyrus, — l'union quasi faite, alors, entre les Jéhovistes et les Mazdéens, l'ère de « fraternité » innovée, hélas ! rompue, dont témoignaient les compositions d'Osée et d'Isaïe. Les rêveries profondes, émues, que ces lectures suscitaient, pouvaient se satisfaire et se prolonger en Galilée, loin des civilisations enfiévrées, sans provoquer ce goût de vengeance qui mettait tant d'amertume aux lèvres des Juifs déçus, dupés, rejetés dans leur humiliation.

Parmi les Galiléens, « énergiques, braves et laborieux », — groupés en villages au centre de cantons agricoles bien cultivés, — population active, honnête, gaie et tendre, Jésus vivait libre d'esprit, sans contrariétés d'existence, sans besoins impérieux. A la fois juive et païenne, à ses origines, la Galilée — « district restreint », — s'était peu à peu distinguée en Palestine par le mélange de ses habitants, Phéniciens, Syriens, Arabes et Grecs, — Strabon le constate, — où les Juifs de race hébraïque étaient en minorité. Lorsque Joseph mourra, Jésus prendra le nom de sa mère, — « fils de Marie », — ce qui est essentiellement aryen, contraire dans tous les cas à l'idée et à la pratique juives.

Charpentier ou fils de charpentier, suivant le texte de Marc ou de Matthieu, le métier de Jésus ne le distrayait pas de ses pensées. Tout à sa vocation, miraculeusement éclose fleur et fruit dès la première chaleur, dès la première émotion, Jésus travaillait et songeait, plus

aimable qu'aimant, sans doute, préoccupé, absorbé, uniquement voué à l'œuvre intellectuelle, au labeur divin. Il reçut des Esséniens, en même temps que Philon, l'idée de charité bouddhique, invraisemblable et pourtant vraie, et plus heureux que le Juif alexandrin, sa conception du vaste amour ne fut point troublée des subtilités helléniques. Il ignorait Platon, Bouddha et Zoroastre, certes, mais il communiait d'eux, à travers l'espace, par sympathie humanitaire, par don génial, prédestination, être attirant à soi l'essence des choses, comme une abeille vers laquelle iraient d'eux-mêmes tous les parfums. Mais il connaissait Hillel qui, un demi-siècle passé déjà, avait dénoncé l'hypocrisie, prononcé les franches paroles, écrit les sentences ineffaçables, répandu les semences de la future moisson, maintenant mûrie. Et il lisait la Bible, dont le style l'émouvait et l'exaltait, harmonie des Psaumes et fanfare des prophéties!... L'Ecclésiaste lui versait aussi, doucement, une appréhension qui le préservait des ivresses du *Cantique des Cantiques*.

Le Dieu du Deutéronome, l' « Éternel », le « Temps sans bornes », lui apparaissait plus vivant, plus réel que l'Élohim de la Genèse. Le livre de Daniel lui disait les conditions nécessaires du Messie, démocrate, « fils de l'homme », de figure humaine au moins, grand prophète à venir, chargé de « préparer le règne d'Ormuzd ». Car l'approche de l'âge d'or annoncé — Daniel, Hénoch et les Oracles sibyllins d'accord en ceci, — suspendait la respiration du monde, partout, jusqu'au milieu de Rome. Et tandis que Rome, rebelle à l'idée, en tressaillait

cependant; que Jérusalem, jalouse, s'en tourmentait; qu'Alexandrie, railleuse, en faisait un texte de spéculation philosophique; la Galilée naturaliste, aryenne, s'en réjouissait, l'adaptait aux possibilités humaines.

En Judée, à l'exemple des Hindous, un très grand nombre d'anachorètes opposaient le spectacle d'une vie réduite à l'exploitation de soi par l'esprit, aux ambitions collectives et exigeantes de l'Israël nouveau, organisé. De jeunes hommes, curieux d'abord, séduits ensuite, allaient à ces *gourous*, à ces *mounis*, et les écoutaient, s'instruisant, se façonnant aux simplifications, rapportant aux « autres », groupés dans la ville, dans la ruche, un miel de paroles consolantes, dont on se délectait et qui procurait une ivresse active. Pour utiliser, pour diriger l'action, latente, on attendait les deux « précurseurs » dont il était parlé, à la fois, dans la Bible hébraïque et dans les livres des Parsis. Il se formait une conspiration, mystérieuse, légendaire, vaste, dont les cercles, en se rétrécissant dans leur mouvement régulier et continuel de concentration, touchaient toutes les intelligences, venaient aboutir en Galilée. Rome, parfaitement instruite de l'agitation messianique, la laissait se produire, la facile énergie avec laquelle Antipas avait fait trancher la tête de Jean-Baptiste ayant prouvé que les Romains auraient vite raison de tout Messie devenu gênant.

La foule inconsciente, mais prête, « faisait » elle-même son chef, son maître, son messie, selon ses instincts impeccables, divin et humain, miraculeux, « conscience de Dieu », « Fils de l'homme », « Fils de Dieu ». Et pour

servir ce maître, pour obéir à ce Sauveur, pour adorer ce Dieu, on rompra tous les liens de la famille, on brisera toutes les conventions sociales, on se détachera de la vie, méprisable telle qu'elle est, et on ira jusqu'au désir de la mort, par la passion du sacrifice. Cette théologie, inévitable, surpassant Jéhovah, eût conduit à Moloch sans doute; mais Jésus conçut et donna sa « théologie originale », aryenne, entrevue par Philon, du Dieu-Père, affectueux, bienveillant et attentif: « Notre Père, qui êtes aux cieux... donnez-nous notre pain quotidien... et délivrez-nous du mal ».

Entre Dieu et les hommes, entre le Père et le Fils, — Moïse et Élie l'avaient éprouvé, — les relations étaient réelles, les Anges iraniens intermédiaires entre la terre et le ciel. Où est Celui que l'Éternel choisira, comme il avait choisi Moïse et Élie? Celui-là se manifestera, pour accomplir les prophéties, par des faits surnaturels, par des prodiges. C'est un miracle que la guérison de la maladie, car la maladie c'est la prise de possession du corps humain par le démon, et pour « chasser le démon » l'intervention divine, directe, est nécessaire. L'Asmodée iranien, devenu hébraïque, s'empare de l'homme et lui impose sa volonté; une réaction surnaturelle, seule, est capable de détruire cette action surnaturelle. Et l'esprit aryen répugnant aux symboles, voulant des faits, le « miracle » ne sera qu'un acte médical, réel, constaté. La foi servira le thaumaturge. Luc parlera presque scientifiquement de la femme possédée s'approchant de Jésus, qui ne la voit pas, et, touchant le manteau du divin

Maître, guérit : « Jésus se retournant : « Qui est-ce qui m'a touché ?... Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti une force sortir de moi ».

La religiosité du peuple entraîné, juive, exclusive, rejette l'idée de patrie, de « lien du sang », de loi, se voue toute à l'idée unique d'adoration supérieure, vers l'inaccessible, l'invulnérable, et c'est pour cette idée qu'on mourra, traqué, torturé, martyr. C'est pourquoi Jésus, en voulant améliorer la Loi, lui donnera assez de coups pour la détruire, rompra avec l'esprit juif, anéantira ce qu'il voulait d'abord « faire meilleur ». La prière au « Père céleste » renversera Iahvé; la dénonciation des prêtres indignes dispersera le sacerdoce, et il n'y aura plus de cérémonies bizarres, de psalmodies verbeuses, de culte administratif. Pourquoi s'adresser si longuement à Dieu ? « Dieu ton père, écrira Matthieu, sait de quoi tu as besoin, avant que tu le lui demandes ». — « Que m'importe la multitude de vos victimes! s'était écrié le Dieu d'Isaïe; j'en suis rassasié... vos mains sont pleines de sang. Purifiez vos pensées, cessez de mal faire, apprenez le bien, cherchez la justice et venez alors ». Le culte est dans la conscience, la charité en est la démonstration; l'amour des hommes est la preuve de l'amour de Dieu; toute la Loi est dans le « pardon réciproque ». Le peuple, sans temple, est le tabernacle vivant de la divinité; et « le sacrifice », c'est la divinité elle-même qui l'accomplit; les prêtres véritables, ce seront les « Purs » : revenant à l'aube du jour aryen, les néo-Orphiques adoreront leur Dyonisos-Zagreus, le « chasseur des âmes », en s'épu-

rant, et ils marcheront dans la voie divine, comme jadis, « vêtus du lin blanc », symbole de la sainteté acquise. Rien de plus.

Le péril, évident, exigeait des manifestations tangibles. Où sont les deux prophètes annoncés par le Yaçna zoroastrien, qui doivent venir pour « consoler les hommes » et « précéder le grand avènement », la révolution inaugurale du « Royaume du ciel », du « Royaume de Dieu », textuellement promis dans le livre de Daniel, ce bréviaire de Jésus. Ce royaume se réalisera sur la terre, car l'idée asiatique, passionnante, de changement, s'allie à l'idée aryenne, tenace, de conservation, de durée. Le « Paradis » perse, réel, le « jardin des rois Achéménides », délicieux, se voyait aussi nettement que l' « enfer » hébraïque, la *géhenne*, la vallée occidentale du Jourdain, affreuse. Malgré la brutalité de ce matérialisme général, Jésus affinait, idéalisait sa conception, préparait, avec un art merveilleux, en son rêve d'amour, la réhabilitation positive des dédaignés, l'apothéose des faibles, des « petits ». La délivrance bouddhique, pour lui, c'était l'accomplissement de la justice divine; et si, par ses expressions, il parut répondre quelquefois aux vœux matériels de ses auditeurs, il ne consentit jamais à descendre des hauteurs de sa pensée. Il poursuit en effet sa « chasse des âmes » en y employant parfois les armes grossières qui sont à la portée de sa main, et il affuble sa « finesse morale », exquise, d'un langage imagé, violent même au besoin, pour frapper l'attention sûrement, pour aller directement aux intelligences. Aux

énergies des espérances messianiques de ces affamés, il fallait bien donner un aliment positif.

Le groupement naturel des souffreteux formait partout des quantités de petites « communes », indépendantes d'allure, futures Églises en embryon; les Esséniens, ou Thérapeutes, servant de modèle, sans doute. Jésus fut très vite le chef d'une de ces « petites Églises », en Galilée, qu'il enseignait d'abondance, sans méthode préconçue. Il emprunta au Baptiste Jean, qu'il avait entendu et suivi, son art spécial d'émouvoir et d'actionner, sans songer certes à l'imiter : « Jean menait une vie rude et ascétique, dira-t-il aux Pharisiens et aux Docteurs, et vous disiez : C'est un fou ; moi je vis comme tout le monde, et vous dites : C'est un homme dissipé et de mauvaise vie ». Jean avait été violent et factieux; Jésus resta le révolutionnaire « fort et doux », l'adorable anarchiste qu'il voulait être, et sa « volonté héroïque » ne le trahit pas un seul instant.

Il condamna la force et la richesse, mais sans les convoiter, sans chercher à se les approprier, même pour en disposer en faveur de quiconque; il prétendit encore moins au gouvernement des hommes, ne songeant même pas à indiquer ce qui pourrait être le gouvernement préférable. Il dut lui sembler que cet « abus » disparaîtrait de soi, dans la réalisation de la fraternité des hommes à l'avènement de laquelle il croyait aussi fermement qu'à sa propre puissance. Son enthousiasme, cette « fureur divine », le possédait tout entier; il était armé pour toutes les hardiesses.

Jésus répandait autour de lui un charme fascinateur; la force de sa personnalité se manifestait à ses propres yeux, continuellement; les populations « bienveillantes et naïves » qui reçurent ses premières leçons, partageaient son ardeur, sa foi, et il se voyait dans leurs étonnantes transformations. On le qualifiait de véritablement « homme », de « Fils de l'homme », ce qui était, en idiome araméen, une consécration superadmirative; et il devait être beau, car ce fut pour justifier une prophétie qu'on essaya, plus tard, d'établir une tradition sur sa laideur. Sa parole, en ses prêches, s'agrémentait de citations toujours exactement appropriées, extraites de la Bible, d'Hillel, de livres divers, surtout de sentences proverbiales populaires, dont il ennoblissait la naïveté en un tour littéraire à la fois succinct et complet, un art miraculeux, surhumain, allant parfois à l'extrême des conséquences. Il dira d'abord comme Hillel : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît »; et puis, dépassant ce maître : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre... »

Jamais, en aucune circonstance, Jésus ne fit acte de prêtre, ni de philosophe, préconisant un culte ou un système; il amena les âmes à communier de Dieu directement, par leur propre effusion ou leur propre appel, entendu, dédaignant les démonstrations compliquées. Il pratiquera et fera pratiquer le baptême, — qu'il a reçu de Jean, — et il se retirera au désert, pour y jeûner, parce que le peuple aime ce symbolisme épurant et consolateur, et qu'il est du peuple lui aussi. Quelques

ironies, rares, constitueront toute sa critique politique; aucun signe de révolte, ni contre les tétrarques, ni contre le Sénat, ni contre l'Empereur. Il éprouve pour les « conventions terrestres » un tel mépris, et il les tient pour si peu de chose, dans sa conception nouvelle, réalisable, et elles s'effaceront si complètement devant la splendeur éclatante du « Royaume de Dieu », qu'il n'a que de la pitié pour ces « Grands » si menacés et si aveugles, pour ces « Puissants » si près de leur chute retentissante!...

Tout à « tous », — comme le Bouddha Çakya-Mouni, « sans distinction de couleur ou de sexe », — Jésus, « obsédé de son idée impérieuse et exclusive », s'affirme enfin hautement, catégoriquement, publiquement, comme le « Fils de l'homme » dont a parlé Daniel. Il avait alors environ trente ans. Sans vaniteuse affectation, sans déplaisante austérité, joyeusement, détaché de tout, prêt à tout, il convoque, réunit et prêche, prouvant sa mission, promettant la délivrance. Il s'adresse aux Païens, dont les servilités l'émeuvent davantage que les erreurs; il les couvre, les protège presque de son indulgence, très à l'aise avec les humbles, déjà quelque peu autoritaire avec les hésitants, sûr du succès prochain, mais s'impatientant parfois de la lenteur des intelligences à le comprendre, des sottes résistances auxquelles sa foi se heurte. L'attrait qu'il inspirait, irrésistible, devenait passionnel dans certains cas, en certains lieux. A Capharnahum, le peuple lui dit: « Tu es le Messie! » Il s'arrêta à Capharnahum.

A titre de fait purement religieux, — de « rapport de l'homme avec Dieu », — Jésus n'enseigna guère à ses disciples que la prière de l'Avesta : « Notre Père... », mais il écarta, du coup, les lamentations hébraïques, les humiliations superstitieuses, les « verbiages » grecs et romains. Il conserva, du contact de Jean-Baptiste, des accès de passion, de fougue, et le baptême ; mais ne se solidarisera ni avec les Esséniens guérisseurs, ni avec les Elchasaïtes baptiseurs, ces Bouddhistes de Babylone venus aux rives de la mer Morte avec leur rite hindou de la purification par les eaux. Jésus est seul; ses disciples autour de lui, librement assemblés.

Les Nazaréens se moquaient de Jésus, né chez eux; ils le poursuivirent, le menacèrent, « incrédules et railleurs ». Jésus les bravait, pourrait-on dire, en prêchant dans les synagogues, paraissant aller au plein du danger, et cependant d'une prudence très sage, évitant Tibériade, par exemple, à cause d'Antipas, s'installant comme en permanence au bord du lac où les douaniers et les pêcheurs lui constituaient une famille : Simon, — surnommé Pierre ou Kêphas, — et André, son frère, établis déjà à Capharnahum; les deux fils de Zébédée, le « pêcheur aisé », Jacques et Jean; Philippe de Bethsaïda; Nathaniel, « fils de Tolmaï ou Ptolémée, de Cana »; l'écrivain « Matthieu; le généreux et timide Thomas, ou Didyme; Lebbée ou Taddée; le sicaire ou zélote Simon; Jacques et Jude, les fils de Marie Cléophas, sœur de la mère de Jésus, et Judas « homme de Qérioth », le seul parmi les premiers disciples qui ne fut

pas Galiléen. — Pierre, Jacques fils de Zébédée et Jean étaient les Disciples préférés, que Jésus réunissait quelquefois à part, pour les consulter. La franchise un peu rude, mais si sincère, de Pierre se corrigeait, au Conseil, de l'intelligence attardée et du dévouement tendre de Jean, — bien changé, plus tard, plein d'imagination, se faisant le Platon d'un Jésus-Socrate, — et contenait, par sa brutalité même, la fougue dangereuse du fils de Zébédée. Si Pierre, parmi les Disciples, se distinguait des autres, en fait, — Jésus vivant de son hospitalité et prêchant dans sa maison, ou sur sa barque, — aucune hiérarchie ne classait les « frères », Jésus proscrivant toute appellation distinctive.

La troupe fidèle, « gaie et vagabonde », se suspendait aux lèvres de Jésus, recueillait ses enseignements, notait ses actes, s'intéressait à ses paraboles à la fois ingénieuses et transcendantes, uniquement comparables, en leur délicieuse étrangeté, à cette partie caractéristique de la littérature bouddhique, si originale, pénétrante et naïve, dont l'art le plus subtil, tant il est simple et paraît naturel, dissimule à merveille la recherche laborieuse et le sens profond.

L'insouciance galiléenne se complaisait à ce jeu d'esprit sans cesse renouvelé; ces Aryens enchantés ne se doutaient pas des choses extraordinaires qu'ils accomplissaient, en se jouant. Une seule minute de réflexion asiatique eût suffi pour disperser tous ces disciples rangés autour du Maître, s'ils avaient un instant songé, par exemple, à prévoir les conséquences logiques de

leur irrationnelle association : « Ne vous souciez pas de demain, dira Jésus, demain se souciera de lui-même ». Ces dédaigneux du lendemain allaient à la conquête de l'éternité, sérieusement! Les « joyeux enfants » de la Galilée inauguraient la tragédie fatale du Golgotha! C'est cette insouciance, incorrigible, qui leur fit choisir Judas, le non-Galiléen, le Juif, comme trésorier de la communauté.

La petite Église de Jean-Baptiste — car la victime d'Antipas restait vivante en ses associés, — n'avait ni la douceur, ni l'amabilité de l'Église galiléenne formée autour de Jésus. Les Baptistes, pratiquants, cherchaient une règle et un dogme; les Galiléens ne pouvaient leur offrir que ce qui les liait et les ravissait : l'affection et la confiance mutuelles, l' « amour de Jésus ». Ces bonnes gens du lac de Tibériade, si loin des Grecs, et si peu instruits des littératures juives, s'émerveillaient de ce que Jésus faisait d'eux, ouvraient les yeux à la lumière, naissaient à une autre vie, s'attachaient au prophète dont ils étaient eux-mêmes, en réalité, le miracle vivant, probant.

Les relations de Jésus avec les Galiléennes, diverses, — ce qui scandalisait les Juifs, à juste titre, relativement à leurs mœurs et à leurs lois, — ne surprenaient pas les Galiléens, chez qui la femme exerçait ses prérogatives aryennes, importantes, fiancée, épouse, mère. Cependant en Galilée, comme dans toute la Palestine, dans toute la Syrie surtout, les femmes libres, disposant d'elles-mêmes, faisant trafic de leur art, — musiciennes,

danseuses, — ou de leur beauté, ou de leur esprit, témoignaient des corruptions répandues. Dès sa mission, et sans hésiter, Jésus montra que le Royaume de Dieu était assez vaste pour recevoir toutes les créatures; que le Grand Juge était assez bon pour pardonner à tous les pécheurs; et il accueillit indistinctement toutes les femmes qui vinrent à lui, plutôt sévère pour les matrones trop fières de leur vertu, et indulgent, jusqu'à les aider de sa main à se relever, aux pécheresses repenties.

La loi juive repoussait la femme si brutalement, de façon si désespérante, que par ses premières relations avec les Galiléennes, Jésus se mit pour ainsi dire hors la Loi. Le pardon public dont il couvrit la Magdaléenne ne fut que la sanction d'une bienveillance déjà enseignée; en délivrant la « possédée » des sept démons qui la violentaient, — chiffre traditionnel des sept serviteurs d'Afrasiab, les Amschaspands iraniens, — Jésus supprima d'ailleurs le scandale de ses complaisances pour les malheureuses dévoyées, possédées irresponsables. Les Galiléennes ne quittèrent plus Jésus, l'écoutant, le servant et l'aimant, attentives à ses moindres désirs, délicatement préoccupées de son existence matérielle, l'aidant en sa vie difficile, suppléant, de leurs soins personnels et de leurs biens, à ce dédain de la prévoyance qui caractérisait le Maître, l'adorant, ensemble, de toutes leurs forces, avec une touchante sainteté. La femme de l'un des intendants d'Antipas, Suzanne, se distinguait entre toutes par le zèle qu'elle

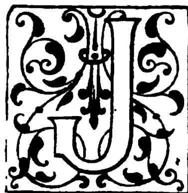
déployait, utile, pratique, autour des Disciples et de Jésus. Et Jésus attirait aussi les enfants, comme il faisait des femmes, à l'aide du même langage simple, de la même bonté, ouverte et patiente.

Ces secours religieux, ces dévouements féminins, ces tendresses juvéniles, étaient maintenant nécessaires à ces héros de la charité qui commençaient à comprendre les difficultés de l'œuvre entreprise, à éprouver parfois des découragements, à ressentir les premières atteintes de ce « dégoût » aryen, si caractéristique, et qui jaunissait d'une vague tristesse ces fronts si purs, si blancs, illuminés. Alors Jésus, s'abandonnant au doux commerce de l'amitié fraternelle, s'allait reposer sous des toits hospitaliers, chez Marthe, Marie et Lazare, en Béthanie, ou bien entrait dans les maisons en fête, prenait part au festin, acceptait les manifestations orientales, ordinaires, des ablutions parfumées, permettant que Marie dénouât ses cheveux, devant tous, en essuyât les pieds rafraîchis de l'hôte bien-aimé.



CHAPITRE XIX

Jésus à Jérusalem. — La lutte. — Le jour des rameaux. — La Cène. — Caïphe, Hanan et Ponce Pilate. — Arrestation de Jésus. — Rome et les Juifs. — Jugement et condamnation de Jésus. — Disciples et Galiléennes. — Crucifiement, mort et ensevelissement de Jésus. — Jésus-Dieu. — Sa résurrection.



ÉRUSALEM, avec sa Bible refaite et le sentiment de sa déchéance politique, dépensait en fanatisme religieux la « sombre passion » qui la dévorait, l'excitant aux représailles. Les hommes de la Loi, les *Canonistes*, succédaient aux héros vaincus ; les Macchabées des temps nouveaux s'exerçaient, dans la Synagogue, à la bataille des paroles et des intrigues, l'horreur des Hellénistes excluant la philosophie et la science. Le savant était comparé à « l'éleveur de porcs », et l'on abandonnait aux femmes la littérature grecque, preuve juive de dernier mépris, à titre de vaine parure. Les docteurs, enfermés, sur-

chauffés, âpres et fous, colligeaient le *Talmud* incohérent, bizarre, parfois ridicule, déconcertant.

Quelques-uns, plus nourris des Grecs et des Orientaux qu'ils ne le montraient, doutaient de leur labeur; des Pharisiens mesuraient la profondeur du vide des disputes scolastiques, s'inquiétaient de la solidité du monument que l'on édifiait, sans base, sans dogme, et sans couronnement agréable, sans but, sans espoir. Les Hellénistes, eux, possédaient au moins l'idée consolante de l'immortalité de l'âme; les Juifs terminaient tout, absolument, à la mort. Précipités dans cette nuit désolante, ils s'accrochèrent à l'idée de la résurrection de la chair, qui offrait le double avantage de la menace d'une justice finale et de l'inutilité d'un messianisme terrestre. Cette spéculation, empruntée à l'Iran, destinée à débarrasser le Sanhédrin d'une question redoutable, venait trop tard : Jésus, le Messie, était apparu, il vivait, il était aux portes de Jérusalem.

Le peuple ignorait ce qui s'élaborait dans la Synagogue; mais il voyait les ascètes et les communistes réalisant le « règne de Dieu »; les Esséniens parfaitement paisibles, heureux; Jésus et ses disciples en pleine action démonstrative. En même temps, la Synagogue, avec le tapage de ses discussions et l'importance de ses docteurs, dominait le Temple, reléguait le prêtre, abaissait le sacerdoce, diminuait Jéhovah. Ce furent les Docteurs qui se préoccupèrent de Jésus, car Jésus devenait un pédagogue public supérieur, inimitable, triomphant.

La liberté laissée à Jésus, en Galilée, par l'autorité

romaine, était complète; ses paroles, transmises, répétées, accomplissaient les prophéties. Le Nord de la Palestine, une fois de plus, donnait à Jérusalem des leçons de morale et d'abnégation, de justice et de foi, de bon sens et d'humanité; tandis que dans la cité d'Israël, le relâchement, les apostasies et les fureurs dénonçaient l'affaiblissement des caractères, l'aveuglement des passions déchaînées. Cette désagrégation expliquait la tranquillité des fonctionnaires romains, dédaigneuse. Le Messianisme réalisé apportait une nouvelle force à la domination impériale, en ce sens qu'il allait être une nouvelle cause de division chez les Juifs, et c'est pourquoi, sans doute, les Docteurs trouvaient abusive la liberté d'agir qu'on laissait à Jésus.

Entre les Zélotes, ces « assassins pieux » qui soutenaient la Loi par le meurtre, et les thaumaturges multipliés qui, en eux, individualisaient chacun la divinité agissante, toutes les folies étaient représentées à Jérusalem. Jésus y vint, et il ressentit aussitôt une sainte colère à la vue de ceux qui y gouvernaient. La Loi lui parut ce qu'elle était, inhumaine, violente; mais il ne songea pas à l'attaquer : condescendance inutile, car sa présence seule lui assurait la haine, raisonnée et immédiate, des prêtres et des Docteurs. Il venait, en effet, au moment où la Synagogue ne voulait plus du Messie que le peuple attendait.

Pour beaucoup, Jean-Baptiste avait été Élie ressuscité; et ceux qui s'étaient élevés contre cette « renaissance du Prophétisme » — scribes, docteurs, prêtres, — devaient

à plus forte raison être les adversaires de Jésus, que la mort du Baptiste consacrait. Mais Jésus était aussi doux et charmeur que Jean avait été brutal et impérieux, et les classes « méprisées » allaient à Jésus, sans éveiller un soupçon dans l'esprit des autorités romaines; et Jésus, de plus, était Galiléen, plus que Galiléen, Nazaréen, c'est-à-dire du district, du village où venaient au monde, proverbialement, des êtres bornés et ridicules. Et c'est de là qu'arriverait le Messie d'Israël! Quelle invraisemblance! Quelle sottise! Quelle humiliation!

A Jérusalem, cependant, Jésus dut s'armer pour la lutte, combattre. Il prêcha d'abord qu'il suffisait de n'être pas « contre lui » pour « être avec lui »; mais cela ne fut bientôt plus assez, et il dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi », déclaration de guerre à la « ville rebelle », à la Jérusalem qu'il voulait conquérir, arracher à l'ancienne Loi. Dans cette ville de 50.000 âmes environ, Jésus ne sera qu'un « étranger », sans protection légale, un intrus, à la fois dédaigné et craint, et on lui tendra des pièges, et on le contredira hautement. Il comprit la lutte en vrai Galiléen, sans souci des conséquences, et il discuta, argumenta, infatigable, se découvrant, dédaigneux des précautions, abaissant son génie aux subtilités des Écoles, participant aux discussions écœurantes, ripostant quelquefois par des invectives, fournissant ainsi à ses adversaires haineux tous les prétextes de sa perte. Rome laissera les Juifs, dans Jérusalem si peu gardée, aussi libres d'exercer leur vindicte, qu'elle a laissé Jésus libre de la provoquer.

Jésus ne disait rien contre l'organisation de l'Empire; il ne continuait ni Jean-Baptiste, ce « provocateur », ni Juda, le Gaulonite, ce « séditieux » ; il acceptait l'Empereur, le César; il ne parlait pas la langue politique, ne s'adressait qu'aux âmes, se tenait fermement hors des sphères du patriotisme et de la théocratie, échappant ainsi à toute critique officielle, étranger en conséquence aux intrigues des pouvoirs publics. Toutefois le souvenir de Jean-Baptiste le compromettait; on retrouvait dans ses premières affirmations, répétées, des paroles textuellement dites, publiquement, par le Baptiste exécuté; il y avait dans ses railleries, rapides, sans méchanceté — et dont les formules improvisées étaient parfois maladroites, en leur naïveté, — des tendances à l'insulte, des velléités d'outrage; il pensait évidemment tout ce que le Baptiste avait « dit », — et de très bonne foi on le redoutait, précisément parce qu'en lui, ni son attitude, ni son langage, ni ses aspirations, rien n'était juif, et qu'on ne pouvait prévoir ses intentions réelles?

A la fois inattaquable et dangereux, il fallait, pour le perdre, pour que l'autorité romaine le suspectât, effrayer Rome des coups qui ébranlaient Jérusalem, attirer Jésus sur le terrain politique, qu'il avait évité, qu'il ne connaissait pas, où il trébucherait. S'il se soumet à l'Empereur, — « rendez à César ce qui est à César », — il n'est pas le Sauveur, le Libérateur, le Messie; s'il dit être le Messie, on lui répondra que son hommage à César, alors, manque de sincérité; et Rome, autant que

Jérusalem, aura intérêt à démasquer le fourbe. La parabole du « riche » précipité en enfer parce qu'il est riche simplement, et le pur ébyonisme prêché — doctrine de la damnation fatale des Puissants, du « salut » uniquement accessible aux pauvres, — valurent à Jésus, serrée autour de lui, toute la légion des souffreteux, accourue, compacte, avide, mais combien peu sérieuse et peu sûre, prête aux brutales palinodies, trop asiatique pour ne se pas réserver. Aux yeux des Grands, des aristocrates satisfaits, Jésus reprenait l'œuvre interrompue des nabis, tendait à ameuter les « saints » — le « pauvre » (ébyon) qualifié d' « ami de Dieu », — contre la « bourgeoisie pédante, formaliste, orgueilleuse de son apparente moralité », qui constituait à Jérusalem, maintenant, une caste à part, presque aussi fermée que celle des brahmanes dans l'Inde. Qu'était, vraiment, dans cette société organisée, ce Nazaréen chétif, suivi de quelques pêcheurs et de quelques péagers misérables? Or ce Nazaréen venait jusque dans le Temple, impudemment, braver cette puissance!... Et voici qu'un jour il osa chasser du Temple même, avec colère, les marchands qui y trafiquaient des bêtes destinées au sacrifice et de l'échange des monnaies! Ce perturbateur lassait la patience. Il fallait en finir avec lui.

La caste purement sacerdotale — Saducéens, — « incrédule et matérialiste », victime en somme de l'aristocratie pharisienne, d'argent, demeurait — sinon neutre au moins prudente, — à l'écart; mais lorsqu'elle vit les Païens aller à Jésus et Jésus devenu sympathique à la

secte des Samaritains, — « le pain d'un Samaritain, disaient les prêtres, équivaut à de la chair de porc », — la caste sacerdotale se rapprocha des Pharisiens, pour la guerre. C'était en effet la guerre déclarée, implacable, et nécessaire aux Pharisiens hypocrites, vaniteux et ridicules, mais, paradoxe social, respectés du peuple, au fond, que leur faux rigorisme impressionnait, malgré les sarcasmes et les caricatures.

En abrogeant la Loi, Jésus s'en faisait volontairement la victime, car c'étaient les disciples de Schammaï qui l'interprétaient et l'appliquaient. En visant les Pharisiens, en les accablant de ses moqueries, populaires, Jésus les avait amenés à un point d'exaspération inouï; et les prêtres, au même moment, voyaient le Temple menacé, la cessation du culte, leur ruine. Avec l'esprit juif, la mort de Jésus était désormais inévitable; elle fut décidée. En prenant le titre de « Fils de David », Jésus se posait en « prétendant ». En se donnant comme le Messie, il blasphémait. Il était « notoire » qu'on le traitait en « héritier direct » de la royauté! qu'on le qualifiait publiquement de « fils de roi »! que des agitations d'ordre politique, certaines, bien que restreintes et timorées, contre l'autorité romaine, se manifestaient « en son nom »! Et Jésus lui-même ne prédisait-il pas, tant il se sentait coupable, à ceux qui croyaient en lui, de « grandes persécutions »?

La lutte, déchaînée, âpre, détestable, qu'il soutenait, troublait maintenant la pensée pure de Jésus, faisait saigner son cœur adorable; et il se laissait aller, « poussé »

par ceux qui le suivaient. C'est alors que le doux Galiléen, justifiant les dénonciations, déconcertait par ses rudesses, même ses bizarreries. Que voulait-il? Où conduisait-il la bande révolutionnaire? Nul ne l'eût pu dire; mais tous entendaient un craquement, pressentaient une catastrophe.

On dénonçait Jésus, on s'acharnait, on le traquait; il se dérobait quelquefois, rarement, et revenait, toujours prêt aux polémiques, acceptant, au besoin, pour en user, le vocabulaire de ses accusateurs, armé comme eux de l'invective blessante. Il visait surtout l'hypocrisie officielle, dont le spectacle le faisait cruellement souffrir, et dans l'ardeur de la lutte, sa sincérité le découvrait en défaut : Il repousse Moïse, mais quelle Loi formule-t-il? Il renverse le Temple, quel sanctuaire édifie-t-il au Dieu nouveau? Il ne veut pas de prêtres, quel culte préconise-t-il? Il détruit donc sans édifier; il sape le Judaïsme et ne le remplace pas; il s'attaque aux autorités reconnues, aux pouvoirs établis, et il est seul! ou suivi de quelques disciples ignorants, d'un peuple ameuté. Une seule solution contre cet insensé : la mort!

Légalement, à Jérusalem, Jésus n'avait droit à aucune protection, car il n'était ni Juif, ni Romain. Et voici qu'il entre dans la Cité, en plein jour, avec insolence, affectant une humilité critique, révoltante, monté sur un âne, au milieu d'une foule enivrée criant au Fils de David : « Hoschia-na! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » les séditieux agitant des palmes, ce symbole de la majesté des dieux, et des voix, entendues, le saluant

« Roi d'Israël ». — On l'adjure d'imposer silence au peuple, et Jésus répond : « S'ils se taisent, les pierres crieront ». Il a bravé Rome et Jérusalem, publiquement, l'autorité romaine et l'autorité pontificale ; le Grand Prêtre et le procurateur vont sévir. Le Grand Prêtre c'est Caïphe, — Caïpha, — nominalement responsable, dirigé par son beau-père Hanan, ou Hann, Saducéen fanatique, irascible, cruel.

L'application de la Loi, contre Jésus, sera correcte; toutes les « formes légales » seront respectées. Suspect, inculpé, un ordre d'arrestation est lancé contre lui. Le peuple se retire ; les fidèles s'émeuvent ; Jésus, tout à son œuvre d'amour, ne recule pas ; il marche à la mort certaine, qu'il pouvait éviter. Dans le groupe des Disciples immédiats, des jalousies latentes, se montrant, relâchent le lien qui les unissait ; il y a entre Jean et Judas une animosité ; tous n'admettant pas la supériorité que vaut à Pierre la droite sincérité de ses opinions et l'immense bonté de son cœur, gâtées un peu, d'apparence, par la vive accentuation de sa parole et les hésitations de sa sensibilité. Judas trahira Jésus ; Pierre, attéré, le reniera un instant ; Jean, plus tard, tâchera de substituer sa personnalité à celle du divin Maître.

Le dernier repas de la victime avec ses Disciples, réunion qui était en soi, matériellement, tout le culte essénien, et non la célébration de la pâque juive, constitua le culte de Jésus, définitif, inoubliable, éternel. Là, réellement, — ainsi que chez les Grecs-Aryens, jadis, Cérès et Bacchus, pain et vin, se donnaient eux-mêmes aux

hommes « pour les nourrir et les désaltérer », — Jésus, acceptant son sacrifice, se donna en sainte communion : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps... buvez, car ceci est mon sang »... Crucifiement plus cruel que celui du Golgotha, Jésus comprit que tous ses disciples ne le suivraient pas, que la plupart s'éloigneraient de lui : « Il est écrit, leur dit-il : Je frapperai le berger et le troupeau sera dispersé ».

Jésus se retira, seul, sur le mont des Oliviers, pour « veiller et prier », et là, pendant la nuit, à la lueur des torches, des sergents du Temple, munis de bâtons, appuyés de soldats romains armés de glaives, vinrent l'arrêter, Judas le désignant à ceux qui exécutaient le mandat régulier du Grand Prêtre et du Sanhédrin. Jésus n'avait-il pas dit, devant le Temple, un jour : « Il ne restera ici pierre sur pierre qui ne soit renversée ! » Les conservateurs du Temple, du Judaïsme, appliquaient dans toute sa rigueur logique, impitoyable, la loi monstrueuse de la Raison d'État.

Rome laissait faire ces Juifs. Les trois fils d'Hérode s'étaient montrés fidèles à l'Empire, et le tétrarque de la Galilée et de la Pérée, Antipas, dont Jésus était le sujet, n'avait rien soupçonné de dangereux dans la prédication du Messie. A Jérusalem, le procurateur Ponce Pilate, — Pontius dit Pilatus, — moins indifférent qu'Antipas, plus attentif, mais pondéré, n'obéissant pas dans tous les cas aux caprices d'une Hérodiade, continuait la tradition tranquille de ses prédécesseurs, habitués aux séditions des « zélateurs du Mosaïsme », continuelles, se

contre-balançant, se terminant toujours par un nouvel affaiblissement des Juifs; pour lui, l'agitation furieuse déchaînée contre Jésus n'était guère qu'un incident. Rome laissa donc aux prêtres et aux Pharisiens le soin d'instruire et de mener le procès de Jésus.

Jésus dépendait des lois juives, non abrogées. La résurrection de Lazare fut peut-être le premier grief légalement examiné. L'instruction criminelle, atrocement ingénieuse, correcte « en droit », régulière en sa « procédure », visait une de ces accusations simples, générales, vagues, où l'arbitraire le plus effronté peut se préparer la certitude d'aboutir : Jésus fut traduit comme « séducteur (maschhith) », — forme antique de l'escroquerie, « promesse de ce qu'on ne saurait donner », — le plus abominable des guets-apens judiciaires. A l'accusation de « blasphème », d' « attentat contre la religion », s'ajouta celle de « prétendant à la royauté d'Israël », entraînant la peine de mort au point de vue romain. Car les condamnations capitales étaient réservées au procurateur, unique manifestation impériale dans l'exercice du droit canonique juif, applicable.

Ponce Pilate, que les Juifs détestaient, dont ils dénonçaient à tout propos la dureté, le disant capable de tous les crimes, n'était pas sans avoir subi, pendant sa longue administration, l'influence déprimante des calomnies dont on l'accablait, et il éprouvait un tremblement lorsqu'il devait agir devant le peuple assemblé. Il suffisait d'un Zélote dans la foule, pour qu'un assassinat eût raison d'un ennemi d'Israël. L'affaire de Jésus fut pour

Pilate un grand ennui, une difficulté presque; sa conscience se révoltait au spectacle de cette intrigue légale, odieuse, mais son égoïsme de Romain méprisant les Juifs l'empêchait d'intervenir; il ne comprenait rien, d'ailleurs, aux rêveries de ce « sauveur des hommes », qui ne disposait ni d'une armée, ni d'un trésor, et dont les paroles exaspéraient jusqu'à la rage les prêtres maîtres du Temple, les docteurs de la Synagogue, omnipotents.

Les débats du procès où Jésus, quasi silencieux, dédaignait de se défendre, embarrassaient Pilate; ne l'accuserait-on pas gravement, s'il se montrait sympathique à ce prétendu « Roi des Juifs », que les Juifs eux-mêmes traînaient à sa barre? Il fit ignominieusement fouetter Jésus, pensant que cette épouvantable humiliation apitoierait les bourreaux, — « raison de plus pour fouetter Bacchus, avait dit le Xanthios d'Aristophane, car s'il est Dieu il ne sentira pas les coups! » — mais les prêtres d'Israël exigeaient la mort de Jésus. L'indulgence pour le « séducteur » mettait la Loi en péril. Pilate se soumit aux prêtres; il approuva la sentence.

Tous étaient contre Jésus, parce que Jésus, pris, humilié, abandonné, se taisant, apparaissait, dans le prétoire, aux Pharisiens, comme un adversaire terrassé et sur lequel il fallait piétiner; aux Schammaïtes, comme un sacrilège qui osait guérir des hommes malades et « froisser des épis dans les champs » le jour du sabbat; aux Hillélites eux-mêmes, comme un infortuné qui « fréquentait les gentils et les publicains ». Condamné à mort

par tous, quelques-uns, féroces, crièrent : « Crucifiez-le! » — « Je suis innocent du sang de ce juste », dit Pilate.

La faiblesse de Pilate, stupide, fit qu'en réalité Jésus, accusé d'hérésie par les prêtres et les Docteurs, devint un criminel d'État, Rome assumant la responsabilité de l'infamie, se signalant — les conséquences en seront formidables, — comme ayant eu peur de Jésus! Pilate ne comprit pas, non plus, qu'en se faisant le justicier complaisant de la Synagogue, il sanctionnait l'autonomie autoritaire du Sanhédrin, autorisait, dans l'avenir, toutes les revendications. Et ce furent des soldats romains — cohorte de troupes auxiliaires, — qui conduisirent Jésus au Golgotha, procédèrent à la tragédie ignoble du crucifiement entre deux voleurs!

Pas un des disciples de Jésus ne le soutint pendant qu'il marchait au supplice, chargé de sa croix, sauf peut-être Jean, « le bien-aimé », et la « Mère du Sauveur », Marie. Mais les Galiléennes, courageuses et passionnées, Marie Cléophas, Marie de Magdala, Jeanne, femme de Khouza, Salomé, et d'autres, ne l'abandonnèrent pas; elles le virent cloué à l' « arbre d'infamie » sur le Mont Chauve, sur le Golgotha, et purent lire, écrite en trois langues, — en latin, en grec et en hébreu, — la formule, grandiosement ironique cette fois, et vengeresse, qui, suivant l'usage romain, disait les derniers mots : *Le roi des Juifs!* affirmation que les doctes de la Synagogue discutèrent inutilement, Pilate ayant jugé l'appellation exacte et l'ayant maintenue.

La mort ne délivra Jésus qu'après trois heures d'agonie : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné! » murmura son souffle d'agonisant.

Jésus mort, silencieux, toutes les voix répétèrent sa prédication, toutes les consciences, blessées, se révoltèrent; car on mesurait la perte subie à l'ampleur du gouffre béant; on retombait dans le passé d'hier, tyrannique et confus. Le doux baiser symbolique de la fraternité universelle venait d'être empoisonné sur les lèvres de Judas; la conception synthétique de l'humanité aryenne, jadis oubliée, retrouvée chez les Grecs, était de nouveau compromise; l' « esprit d'amour et de pardon » succombait à l'esprit biblique « de vengeance et de haine »; l'idée du règne égalitaire enfin, — « Jésus les appela à lui et leur dit : Vous savez que les chefs des nations exercent leur domination sur elles, et que les Grands leur font sentir leur pouvoir; il n'en sera pas ainsi parmi vous », — le principe d'égalité, cloué à la croix infamante, meurtri, était vaincu?... « Non, chantaient les âmes, l'œuvre n'est pas achevée! Non, disait la raison en révolte, tout n'est pas terminé! il y a eu d'autres dieux que le Jéhovah d'Israël; Zeus, Osiris, Nabuchodonosor, Alexandre, Jules César, César Auguste, Tibère, ont été dieux, et ils ne sont plus; — il n'y a eu qu'un seul Dieu vrai... Jésus est Christ! Christ est ressuscité! Christ est Dieu! »

Tout, dès lors, prouva la divinité du Christ; chacune de ses souffrances, jadis prédite, sa passion, son agonie, sa « fin », l'ébranlement de la nature au moment de

sa mort humaine, — car c'était la croyance générale que la nature participait aux événements du monde : « Le soleil, dit Virgile, nous annonce les sourds mouvements qui travaillent les empires... c'est lui qui, après la mort de César, eut pitié de Rome, quand il couvrit son front brillant d'une rouille obscure, et que le siècle impie craignit une nuit éternelle »... Le soleil se voila à la mort de Jésus, il eut pitié de Jérusalem, il donna au peuple le frémissement de « la nuit éternelle », et le peuple, pris aux entrailles, concourut au miracle d'amour, et Jésus ressuscita.

La dépouille mortelle du Dieu crucifié fut ensevelie dans un caveau près du calvaire, les « saintes femmes » ayant répandu sur le linceul des parfums choisis. L'effroi d'une impureté de contact écarta les témoins de ce culte. Les Galiléennes pleuraient, inconsolables, mais ne désespéraient pas; car elles voyaient, elles entendaient, elles suivaient encore Jésus... Marie de Magdala le vit réellement, ressuscité, et elle le dit... On ne retrouva pas le corps, en effet, dans le sépulcre pourtant gardé? Quel témoignage! quelle joie! quelle victoire!

Mais Jésus-Dieu répugnait aux vengeances, aux représailles, aux bruits des synagogues disputantes; c'eût été trahir le Christ que parler haut en son nom, se plaindre, et surtout se hâter; il était « vivant », donc maître de l'heure, chef et responsable, et la foi en lui suffisait. On parut oublier le Crucifié, dans le monde.

CHAPITRE XX

De 33 à 37 ap. J.-C. — Disciples de Jésus en Galilée. — Dogme de la résurrection. — Les Apôtres. — Pierre et Jean. — Gamaliel. — L'Église. — Rome, Jérusalem et Galilée. — Prosélytisme. — Nouveaux disciples. — Diacres. — Hellénistes. — Diaconat : Femmes, Sœurs. — Étienne et Philippe. — Communisme et Socialisme. — Première persécution : Martyre d'Étienne. — Saul (Paul) à Jérusalem ; son départ pour Damas.



RISTES, « abattus », les Disciples, quittant Jérusalem, retournèrent en Galilée avec l'impression — sauf Pierre, peut-être, bien qu'on lui eût montré vide le caveau funèbre de Jésus, — qu'ils allaient rencontrer le Maître sur le chemin, le revoir, lui parler, l'entendre de nouveau, ressuscité, glorieux, comme l'avait « vu », comme l'avait « entendu » Marie de Magdala. L'acte de foi que témoignaient ces Galiléens fut le premier dogme du Christianisme : le dogme de la Résurrection. Bientôt en effet les apparitions du Christ se multiplièrent, surtout le soir, à l'heure calme des lassitudes physiques, des somnolences émues, de la revanche des souvenirs et des

rêves. L'émulation aidait à la contagion du miracle, qui se manifestait de soi, tout naturellement, d'une certaine manière, à un certain moment, en telle attitude spéciale; et de ce premier dogme, en conséquence, résulta le premier acte religieux, commencement du « culte de Jésus ».

En Galilée, dans le décor charmant, si frais, où ils avaient évolué leurs premières actions, ressenti les délicieux effluves de leur foi, les Disciples, et les Galiléennes les premières, se ressaisirent, convaincus que Jésus était là, près d'eux, — peut-être avait-on rapporté son corps en Galilée? — résolus à attendre sa parole, son ordre, pour agir. Pierre, Thomas, Nathaniel et les deux fils de Zébédée reprirent leurs barques et leurs filets, leur métier de pêcheur. Pierre conserva cette sorte de supériorité consentie qu'il avait acquise au temps de Jésus; on se réunissait encore chez lui de préférence. Bientôt, beaucoup de Galiléens — plus de cinq cents? — vinrent questionner et écouter ceux qui avaient vu mourir Jésus, qui parlaient comme il avait parlé, répétant textuellement ses paroles, si belles et si remuantes, racontant le drame de sa passion, la merveille de sa résignation et de sa patience, l'héroïsme de son « sacrifice » accepté, miracle évidemment plus extraordinaire, pour ces auditeurs naïfs, que celui de la résurrection affirmée.

A ce moment (33 de J.-C.), l'idée que le monde « approchait de sa fin » hantait les esprits; les prophéties, les oracles et les indices concordaient; les « événe-

ments » s'accomplissaient. Ceux qui avaient « vu » le Messie, le Christ, et pour qui la passion soufferte était le prologue nécessaire du triomphe, attendaient la « révélation » de ce qu'il « fallait faire » pour achever l'œuvre de Jésus. En communiant de cette pensée, toute d'amour, et irrésistible, lancinante, absorbante, que Jésus avait gravée dans « les cœurs », — le cœur, siège de l'esprit, — les Disciples s'exaltaient jusqu'à l'impatience, chacun sentant en soi, de plus en plus, une parcelle vivante de Christ, manifestée par un besoin d'action, de prédication, de sacrifice. Dans le grand silence galiléen, dans cette fraîcheur d'une nature versant la confiance à l'âme, en ce retour à une vie paisible et réconfortante, favorable aux imaginations, et dont l'inexpérience faisait le charme, les Disciples entendaient, en eux, comme un ordre intérieur, la voix de Jésus leur ordonnant de partir, de retourner à Jérusalem... Ils partirent.

Simon-bar-Jona, à qui Jésus avait donné le surnom de Pierre (Kêpha), était bien le chef des Disciples. Après lui, le frère de Jésus, Jacques, pouvait exercer une certaine autorité; mais la crainte qu'il inspirait, son inintelligence dangereuse, le laissèrent sans grande influence, au rang de tous. Jean, « le disciple bien-aimé », qui s'était chargé de la mère de Jésus, ne s'abandonnait encore que timidement aux tentations de son ambition personnelle, et les autres Disciples le tenaient un peu à l'écart, le jalousant peut-être. La « fougue » des fils de Zébédée, que Jésus lui-même avait eu tant de peine à réprimer, — ces « fils du ton-

nerre », comme il les nommait, — étaient maintenant retenus par le souvenir vibrant de cette parole du Maître : « Je ne suis pas venu perdre les âmes, mais les sauver ».

La liste des douze Apôtres, — chiffre biblique, correspondant aux douze tribus, — incertaine, différemment donnée par les Évangélistes, comprend Judas de Qérioth, que remplaça Mathieu (Matthieu). Quelques-uns s'obstinèrent dans leur obscurité; aucun d'eux, à l'origine, n'eut l'idée de surpasser Jésus, de lui être, par exemple, ce qu'il avait été relativement à Jean-Baptiste. Ils se considéraient comme mus par une force supérieure, surnaturelle, les conduisant, leur faisant parler le verbe du Maître, ne parlant point « pour lui » mais « par lui ». Ils étaient alors Jésus même, ressuscité dans leur chair, ainsi visible et agissant.

Et avec quel soin, inconsciemment sans doute, ils se prêtaient à la discontinuation de ce réel miracle! Ils se réunissaient, recommençaient le « dernier repas », — la Cène, — exactement le même poisson servi de même, les moindres détails renouvelés, dans un cadre identique, évoquant les émotions jadis ressenties, et ils revoyaient Jésus, les uns distinctement, les autres dans une lueur rapide, et ils entendaient, tous, le « souffle de son haleine » passer, et restaient en extase, abîmés dans leur amour assouvi, muets, jouissant en une heure de tous leurs souvenirs accumulés. Ou bien, parfois, surexcités, ils prophétisaient par imitation, articulaient des paroles incohérentes, jetant ces cris successifs, pro-

longés, qui furent plus tard, pour les assistants, un langage particulier, mystérieux, sacré, — la « langue des anges », — Jésus, inspirateur des extasiés, s'exprimant, se manifestant, par sa volonté, par son « souffle », par son « esprit ». Ce fut le second dogme : le dogme de l'Inspiration divine directe. A la fois consacrés et armés, les Apôtres agiront.

Autour de Pierre et des autres disciples de Jésus, une centaine de disciples nouveaux se groupèrent à Jérusalem, lien d'affection pieuse, craintive un peu, de but commun non trop défini, de confiance réciproque. Jésus n'étant plus là, ses zélateurs se passionnaient au contact des Juifs, dont la fréquentation était inévitable : car au point de vue purement religieux le groupe était Israélite, ou du moins ne se tenait pas séparé d'Israël, pratiquait la Loi de Moïse. Mais réunis, loin du Temple, hors de portée de la voix des Docteurs et de la main des prêtres, la secte nouvelle, en formation, quasi organisée, s'adonnait, souvent avec exagération, aux austérités hindoues, aux jeûnes répétés, à l'exercice des mortifications corporelles, affaiblissantes.

A la fois juifs et bouddhistes, par l'ardeur passionnée et par le renoncement décisif, les Disciples réalisaient un déséquilibre entre le corps et l'esprit, la chair rendue souffreteuse et la pensée continuellement exaltée. L'impuissance, l'énervement, se résolvaient en « larmes pieuses », en désir d'abandon, en oblation de soi. La vie commune, toute essénienne, — autre contraste, — se résumait au centre de la cité bruyante, en un excès

d'obéissance et de pauvreté : Le « chef » y disposait de tout et de tous. A ce spectacle singulier, et bien inattendu dans la Jérusalem égoïste, si ambitieuse de toutes les ambitions, les Juifs satisfaits, riches, ou simplement aristocrates, cédaient à une curiosité sympathique, d'abord dédaigneuse, puis humainement charitable; ils plaignaient ces sectaires inoffensifs. Les Pharisiens, débarrassés de Jésus, leur « ennemi personnel », étaient trop glorieux de leur succès, trop vains de leur supériorité, pour croire à la vraisemblance de nouveaux christs, et leur « rage » s'était éteinte. Les Saducéens seuls, les prêtres, — Hanan gouvernait encore Israël, — conservaient le souvenir du danger couru, de l'ébranlement du Temple, et songeaient, arrogants et impitoyables, à l'extermination de la secte continuée. La persécution des Disciples va faire revivre Jésus, qu'on oubliait dans Jérusalem.

Le Sanhédrin considéra et traita Pierre et Jean, plus particulièrement visés, comme des hérétiques. La crainte affolée des prêtres, menacés dans leur existence matérielle, leur haine redoutable, concentrée, auraient éclaté furieuses, immédiates, sans l'intervention du sage et prudent rabbi Gamaliel (Gamliel), Juif tolérant, « ami du bon ordre », et qui disait de Jésus : « Si cette œuvre est frivole, laissez-la, elle tombera d'elle-même; si elle est sérieuse, comment osez-vous résister à l'œuvre de Dieu ! » Les Juifs qui avaient crucifié Jésus le divinisaient ! On n'entendit pas longtemps, d'ailleurs, la parole « apaisante » de Gamaliel.

Les membres du Sanhédrin, instruits, lettrés, savaient la puissance des « paroles nouvelles ». Le langage des disciples de Jésus, bizarre, mélangé, ni grec ni hébreu, et dont l'audition tranquillisait les Pharisiens, tant ils le trouvaient « enfantin », forme et fond, inquiétait au contraire les Docteurs, qui en comprenaient, qui en éprouvaient peut-être le charme délicieux; car ils y reconnaissaient les balbutiements irrésistibles des prophètes primitifs, la simplicité caractéristique des vérités transcendantes. A entendre les Apôtres de Jésus, on se sentait transporté, de vive force, dans un « air » nouveau, sain, léger, où les pensées s'élargissaient, concevaient de grandes choses. Cela exaltait et calmait à la fois, entraînait vers un idéal entrevu, plein de joie sereine, éloignait des matérialités décevantes de la Jérusalem surchauffée, empestée, inhabitable.

Or, les Disciples subissaient précisément des Juifs, et des Juifs saducéens, l'influence qui pouvait à la rigueur justifier les craintes des sacerdotaux. Les Apôtres, confondant les promesses d'Israël dans les promesses de Jésus, — confusion de texte, — faisaient du vague « Royaume de Dieu » annoncé par le Christ, une sorte de royaume technique, délimité, réalisable « en ce monde ». D'autre part, il y avait un tel contraste entre la vie des prêtres d'Israël et la vie des disciples de Jésus, que la comparaison, aux yeux du peuple, restait défavorable aux dynasties du pontificat et qu'en conséquence les sectateurs de Jésus devaient disparaître. La dispersion décidée de la « communauté sectaire » de Jérusalem

trouva Pierre indécis, troublé; Jacques, faible, insuffisant. Ce premier essai de persécution contre les sectateurs de Jésus réussit donc; la communauté se disloqua dès les premières menaces. Et les Apôtres demeurèrent dans la cité, pasteurs sans troupeau, docteurs sans école, administrateurs convaincus d'incapacité.

La situation du Sanhédrin, victorieux en apparence, était délicate, car les « membres » de la communauté dissoute étaient des Juifs en somme. C'est sous les portiques du Temple qu'ils se rassemblaient, y pratiquant les rites exigés par la Loi, priant exactement aux heures consacrées, se montrant « doux, simples et pieux », tranquilles, ne s'adonnant à aucun prosélytisme, heureux de l'idée — unique différence radicale, — que le Messie était « venu », mais indulgents et fraternels. Séparés, les disciples du Christ se réunirent davantage, et l'Idée de la Réunion de l'Église, préoccupation dominante, inaugura l'Histoire — cette succession des faits, — du Christianisme. L'Idée de Jésus, l'Idée de Dieu, devint secondaire.

Les membres de l'Église de Jérusalem lisaient surtout, de la Bible hébraïque, les Psaumes admirablement adaptés aux besoins de consolation et d'espoir qui les agitaient; cette poésie les maintenait en ardeur, leur versait une religiosité. Ils se communiquaient mieux, avec plus de vigueur, leurs impressions rapides, et se donnaient, en se rencontrant, des baisers qui étaient à leurs lèvres comme les sceaux imprimés, indélébiles, d'une fidélité d'âme et de chair, décisive, complète. Et

l'Église, — *Ecclesia*, — ainsi, eut le sentiment de sa « force » par Jésus, en Jésus, unique. Car cette Église première, fondée, inébranlable, n'avait pas de prêtre, de *cohen*, de sacerdoce, mais un simple chef de communauté, l'Ancien, *presbyteros*. Tous les fidèles participaient au culte nouveau, étaient prêtres; l'officiant principal, c'était encore Jésus.

L'Église ainsi conçue était une rénovation, — un retour aux origines védiques, en fait, — une rénovation inouïe, en cette Asie où tout groupement quelconque, politique ou religieux, aboutissait à un tyran, tyrannie parfois atténuée, sous couleur de service, par l'existence de collèges — courtisans, favoris, prêtres surtout, — où chacun disposait d'une parcelle du pouvoir, acquise ou dérobée, départie ou conquise. Cette conception, à laquelle Jésus venait d'opposer l'anarchie pure, pratique, fit que des Disciples, effrayés de l'application, restèrent en dehors des groupes, s'isolant dans leur foi personnelle, vivant leur rêve à part, en dehors de l'humanité, trahissant le Christ en cet égoïsme sublime.

L'Église, ou, pour mieux dire, les Églises, les réunions de fidèles, les communautés de croyants, telle avait été l'idée maîtresse de Jésus. On en vit toute la grandeur à Jérusalem même, lorsque les Disciples persécutés, unis par un lien mystérieux, exercèrent au loin une influence extraordinaire. Les douze Apôtres, en permanence à Jérusalem (34-60), y constituèrent le premier « Sacré Collège », conservateur des traditions. Ils empruntèrent au Sanhédrin — le Sanhédrin n'avait pas prévu cela, —

ses formes juridiques, et, comme des sénateurs romains, siégeant, ils allaient être appelés à se prononcer sur des questions « d'ordre extérieur », impériales. Les anathèmes qu'ils formuleront, inattaquables, seront un légitime sujet d'épouvante, car les juges eux-mêmes, croyants, s'émotionneront de leurs sentences dictées par Celui qui les inspirait : Dieu. A ce tribunal, concile permanent, Pierre conservait sa supériorité de caractère, reconnue, acceptée.

Déplacée, transportée de la Galilée à Jérusalem, la première Église du Christ perdit sa naïveté ; elle se compliqua de théologie, puis de théocratisme. A trop lire la Bible, Pierre, Jean et Jacques s'abaissèrent au niveau du Sanhédrin lourdement subtiliseur, philosophe atrabilaire et bavard, imprudent. A vouloir qualifier Jésus, les Apôtres le livrèrent en pâture aux discussions. Les Docteurs demanderont aux Apôtres de montrer et de « démontrer » l'œuvre de leur Messie. Les représentants du Judaïsme traiteront avec les représentants du Crucifié. Et tandis que le Sanhédrin, lui, n'abandonnera aucune de ses traditions, restant absolument Juif, les Apôtres, eux, judaïsant, feront de l'autoritarisme. De telle sorte qu'aux yeux des Romains, bientôt, Juifs et « sectateurs de Jésus » se confondirent ; les uns et les autres devenant également responsables, en bloc, des impertinences et des prétentions juives, qui agaçaient, froissaient, provoquaient l'autorité romaine.

Rome, à ce moment, voyait bien que les Églises de Christ se multipliaient en Asie Mineure, en Syrie, en

Égypte. Des Hellénistes, groupés, s'entretenaient de la foi nouvelle, y trouvaient la réalisation d'un rêve déjà ancien, se mettaient en relation avec les Apôtres, en recevaient de touchantes exhortations. L'Église de Christ s'étendait, à la fois heureuse de se subordonner à une autorité sentimentale simple, dévouée, et fière de son indépendance spéciale, sorte de Commune religieuse, aryenne, peu nombreuse encore, mais complète.

Le prosélytisme des sectateurs ne s'exerçait qu'à l'occasion, oralement, doucement, par les conversations, les prêches; l'influence de Jésus pénétrait au loin, sans qu'il fût possible de saisir le « moyen » exact, sensible, de persuasion, et de prendre par conséquent, au besoin, telle mesure de police pour l'enrayer. Une communion de pensées identiques réunissait depuis longtemps, en une aspiration semblable, toute l'humanité courbée sous le glaive romain ou les exigences des sacerdotes; la pratique de l'hospitalité et l'usage oriental des longues causeries propageaient rapidement la « Bonne Nouvelle », la certitude de « l'arrivée de Jésus », venu pour établir le « Royaume de Dieu », essentiellement égalitaire, destructif des omnipotences.

Ces Églises sans sacerdoce, où chaque maison était un temple, chaque fidèle un officiant, contrastaient singulièrement avec l'impression de la Jérusalem solennelle, hiérarchisée, impérieuse, jalouse de ses prérogatives, interdisant l'accès du Temple, « sous peine de mort », à tout homme non-Juif. Au contraire, les petites Églises de Jésus, ouvertes à tous indistinctement,

libérales et affectueuses, gaies, se distinguaient, dans les milieux les plus tourmentés, par la sereine observance d'une morale accessible à toutes les intelligences et facilement praticable. Le spectacle de cette « paix des âmes » séduisit et attira, surtout aux commencements, les Asiatiques grécisés, les Hellénistes déjà façonnés à cette manière simple de penser et d'agir. Les Asiatiques hébreux, de sang ou d'éducation, restaient cependant autour de la Synagogue, ne comprenant pas, ne pouvant pas comprendre.

A Jérusalem, les Juifs hellénistes, incapables de se mélanger aux Hébreux, avaient fini par habiter des quartiers séparés, y ayant leurs synagogues particulières, en relations suivies, très actives, avec les Hellénistes d'Afrique et d'Égypte, de Cyrène et d'Alexandrie, et d'Asie Mineure. Parmi ces « Israélites » de race européenne, ou fortement métissés, la première Église de Christ recruta ses adeptes les plus fidèles et les plus intelligents. Le dialecte araméen, qui avait été la langue du Christ, y fut abandonné pour le grec, et dans le sein de l'Église primitive se manifesta, en même temps, ce goût des voyages, des activités, des trafics — intellectuels ici, — qui caractérise, dans la race aryenne, le groupe hellénique. Les diacres, nécessairement hellénistes, puisqu'ils devaient être des « truchements », apportèrent à la secte la formule des « missions ».

Les sept premiers administrateurs de l'Église de Jérusalem, Étienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménos et Nicolas, constituant le *diaconat*, se donnè-

rent le diacre Étienne pour chef, et ce fut l'*Épiscopos*. La « famille sacerdotale de Hanan », inquiète pour ses prérogatives, considéra cette institution comme destinée, sinon à supplanter le pontificat judaïque, certainement à le combattre, tôt ou tard. Pilate et Caïphe ne gênant plus la volonté farouche des Hanan (36), ceux-ci reprirent contre les Disciples la guerre qu'ils avaient faite à Jésus. Le zèle d'Étienne pouvait paraître provocant; sa personnalité, remuante, servait les vues des Docteurs qui travaillaient au *Talmud*. Le Sanhédrin des Juifs décréta la première persécution (37), proclama une orthodoxie, expulsa de la Synagogue le groupe nouveau. Étienne et Philippe, visés, furent ainsi les chefs de la secte dénoncée, les maîtres apparents et responsables de la communauté poursuivie. L'antagonisme religieux se compliqua d'un antagonisme social : les Apôtres représentaient des fidèles unis par une *foi*; les diacres étaient des publicistes condamnables, prêchant une *société* nouvelle. La secte devenait une menace pour l'État.

En effet, le socialisme hellénique se substituait au communisme aryen; les Églises, multipliées et autonomes, familles restreintes, s'organisaient en administrations, et c'était le contraire du Mosaïsme, de la société juive. Des femmes, admises à exercer le diaconat, — les veuves seulement d'abord, les vierges préférées ensuite, — s'y nommaient « sœurs », se dévouaient aux pauvres. La plupart des Apôtres, Pierre notamment, étaient mariés. Mais ce que le diaconat fit pour les femmes, en opposition flagrante avec les mœurs d'Is-

raël, ce fut de leur rendre tout ce qui leur avait été enlevé depuis la déchéance des Aryas védiques, une protection sans la supériorité humiliante du protecteur, une intervention de tous les instants, et légitime, dans la vie commune, la glorieuse manifestation de leur héroïsme de cœur, leur consécration à l'objet librement choisi de leur amour, et elles quittaient le Judaïsme, délivrées, reconnaissantes.

Les Disciples se réunissant volontiers dans la maison de « la sœur », les femmes eurent vite, comme de droit, la charge de la distribution des aumônes, ce qui accentua la fureur des Juifs orthodoxes. Étienne, lancé, parlant dans la synagogue où se pressaient tous les Juifs non Hébreux d'origine, se ressaisissant, encouragé jusqu'à l'imprudence, accusait ouvertement les vrais Juifs d'avoir crucifié le vrai Messie. Cette accusation frappait les Saducéens, les prêtres, la famille occupant la Grande Prêtrise. Surexcité jusqu'à la certitude dangereuse de l'inspiration, Étienne « voyait dans les cieux ouverts le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu »; il blasphémait donc. La Loi qu'il bravait — le Deutéronome, — lui fut forcément appliquée; le Sanhédrin le fit légalement lapider (36 à 37 ?), « hors de la ville », renouvelant — Marcellus ayant remplacé Pilate, — le spectacle de la condamnation et de l'exécution de Jésus. Les autorités romaines, cette fois encore, sanctionnèrent maladroitement le crime religieux.

Parmi les bourreaux, un Juif forcené, « rouge du sang d'Étienne », terrifiant, réclamait la gloire de cette

persécution, atroce ; il avait nom Saul, et courait, haletant, infatigable, « de synagogue en synagogue », crachant sa haine à la face du nom de Jésus, forçant tous ceux qu'il rencontrait à insulter le Christ, procédant de sa main à l'arrestation des « rebelles », infligeant les tortures. Cet Hébreu chétif, de petite taille, laid, repoussant, grotesque, chauve, les joues couvertes d'un poil serré, à la démarche incertaine, au langage incohérent, « embarrassé », d'allure plutôt craintive, vociférait toutes les abominations contre l'Église de Jésus, interdisait tout repos aux juges et aux tortionnaires, qu'il épouvantait davantage que ses victimes.

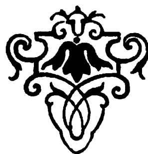
Saul était de Tarse, où les écoles de rhétorique florissaient, ville grecque d'origine, « savante et cosmopolite », rivale d'Athènes et d'Alexandrie. Son père, de pure race hébraïque, — le commerce de Tarse, fructueux, était en entier aux mains des Juifs, — s'enorgueillissait du titre obtenu de citoyen romain ; le fils, ambitieux, ardent, « âpre », avait gardé, malgré son éducation hellénique, le stigmate de son origine : une impossibilité de concevoir et d'exprimer ses idées simplement, avec calme, harmonieusement surtout. Il eût été le plus terrible et le plus caractéristique des rédacteurs du Talmud, si sa « nature » avait pu se plier un instant aux exigences d'une œuvre collective. Il deviendra rusé, patient, habile, spirituel et aimable, suivant les circonstances ; il n'était encore que brutal, irascible, souverainement convaincu de sa supériorité, au spectacle de l'imbécillité farouche, impolitique, irrémis-

sible à ses yeux, du collège des prêtres à Jérusalem, du Sanhédrin solennel et insuffisant.

Plus tard encore, utilisant à merveille son aspect disgracié, il s'insinuera, maladif, épuisé, timide, presque ridicule, là où il prétendra dominer, dissimulant sous des hésitations calculées, une politesse excessive, une diplomatie affinée, ses susceptibilités, ses jalousies et ses impatiences. Maintenant, calculateur froid, sûr de son triomphe, il a appris de Gamaliel, son maître, les idées de tolérance et de modération ; mais il en a conclu au mépris des Docteurs de la Loi, pactisant, pour leur perte certaine, avec ces idées. Il arrivait donc, « roide et personnel », fier de la mission qu'il s'était donnée, d'apprendre au Sanhédrin comment Israël devait se débarrasser de ses ennemis, par l'exercice à outrance d'une hostilité jamais lassée, poursuivie sans faiblesse jusqu'à l'extinction du groupe révolutionnaire.

Vit-il l'inutilité de sa rage, ceux qu'il persécutait avec tant de cruauté puisant sous ses yeux, dans la persécution même, de nouvelles forces d'union ? Ne trouva-t-il pas chez les membres du Sanhédrin, et chez les prêtres, l'accueil que son zèle lui méritait? Avait-il constaté, à la fois, la puissance morale des « sectaires de Jésus », l'impossibilité de les détruire, — la torture faisant leurs délices, les Disciples invulnérables en leur « patiente sérénité », — et l'aveuglement des Juifs officiels le tenant à distance, se refusant à l'admettre au sein de leurs conseils familiers, le repoussant peut-être?... Saul, comme isolé dans sa fureur, s'y démenait sans profit.

Le Sanhédrin, en cette attitude, risquait de voir Saul se retourner. Une fois déjà, Jérusalem avait éprouvé les funestes conséquences d'une omnipotence exclusive, tyrannique, inaccessible à des serviteurs ambitieux méconnus : C'est après avoir été « dédaigné » en Judée, que le fils d'Onias III, émigré en Égypte, y avait édifié, à Léontopolis, — s'appuyant d'un texte d'Isaïe arrangé, — un temple rival du Temple de Jérusalem, et qui existait encore, entretenu par ses fidèles, frustrant les sacerdotes orthodoxes d'Israël. Comme le fils d'Onias III s'était retiré en Égypte, Saul partit pour Damas, que le Nabatéen Hareth venait d'occuper, en apprenant la mort de Tibère (16 mars).



CHAPITRE XXI

Paul à Damas. — Jésus et Moïse. — Les miracles du démon. — Missions : Thomas et Philippe. — Simon de Gitton. — Césarée et Jérusalem. — La question du baptême. — Paul à Jérusalem, en Syrie et en Cilicie. — Antioche. — Nicolas. — Les Chrétiens (Christiani). — Barnabé, Paul et Jean-Marc. — La Bible. — Églises judéo-chrétiennes.



DAMAS était pour les Juifs une autre Jérusalem, sinon plus ardente, du moins plus pratiquement dévouée à la religion de Moïse ; le prosélytisme s'y exerçait ouvertement, non sans violence parfois, les femmes y prenant part. Paul — on peut déjà lui donner ce nom, le Saul sanguinaire ayant renoncé à ses fureurs, — pensait trouver à Damas le groupe judaïque favorable à ses desseins, apprendre au Sanhédrin ce qu'il eût été capable d'organiser, se faire regretter, craindre peut-être. Instruit à Tarse, frappé à Jérusalem de la force morale qu'y déployaient les disciples de Jésus, son esprit, où s'étaient

mélangées les rhétoriques, se repaissait, en sa désillusion momentanée, autant des textes bibliques retenus que de ce qu'il avait vu et entendu chez les « sectaires » indomptables du Crucifié.

La nature semblait se complaire à préparer l'évolution de ce Juif rancunier, en l'apaisant, en lui montrant, cadre séducteur, l'opposé de ce qu'il abandonnait. A la terre souverainement ingrate, désolante, exaspérante, de la Judée qu'il venait de quitter, succédait comme par enchantement une terre généreuse, couverte de vignes et d'oliviers, arrosée de toutes parts, les hommes y cultivant des jardins ombragés, richement fructueux, images imprévues d'une vie récompensée. Et Paul, marchant vers son but, émerveillé, malade cependant, encore enfiévré, les yeux clignotants, ne toucha du pied le seuil de la cité que pour succomber à sa lassitude, exténué. On le recueillit gisant, presque aveugle, et on le transporta charitablement chez un homme du nom de Juda, qui demeurait dans la belle rue centrale, ornée d'une double colonnade, coupant droit la ville en deux parties.

L'arrivée de Paul, signalée, ameuta les Juifs contre lui, tous solidaires du Sanhédrin de Jérusalem; tandis que les disciples de Jésus entouraient leur hôte de soins délicats. Il guérit chez Hanania, le « chef de l'Église de Damas », et se laissa baptiser. Rien en lui, toutefois, n'était changé; il restait, comme avant, le petit Juif autoritaire et fanatique qu'il avait été, toujours mécontent de tout, sauf de soi, proie vivante de son génie égoïste, intransigeant, ombrageux. Stratège persévérant, il rêvait

plus que jamais d'une organisation religieuse et politique supérieure, qu'il réaliserait, et pour laquelle il lui fallait une armée, dont il serait le chef unique. Les Juifs ne l'ayant pas compris, ne l'ayant pas apprécié, ne l'ayant presque pas écouté, il s'offrit tout entier, pour les prendre, à ceux qu'il considérait d'ailleurs comme des Juifs séparés, égarés, les disciples d'Étienne mort pour Jésus, de Jésus crucifié.

Mais qu'on ne s'y trompe point : nul ne l'a séduit, ni convaincu; aucune prédication ne l'a touché, aucun argument ne l'a converti; c'est de Jésus directement qu'il a reçu la mission qu'il inaugure. L'incapacité des Apôtres lui apparaissait au moins égale à l'incapacité du Sanhédrin; son orgueil rebondissant l'exaltait et son indocilité l'affranchissait des hésitations, des indécisions, qui faisaient les Apôtres prisonniers des Juifs. Il rompit le lien communiste, donna l'exemple de l'individualisme militant, dégagé, libre, presque irresponsable dans l'exercice de sa foi, dans le choix des moyens de sa propagande, dans l'interprétation de la voix du Maître, de la parole du Dieu-Un.

Le spectacle ordinaire, dans cette partie de l'Asie, des énergies arabes déployées, servait admirablement la « manière » de Paul; il entrait avec hardiesse dans les synagogues, pour y prouver que Jésus avait été le vrai Messie; et comme, prudemment, les chefs des Églises se taisaient partout, seule la voix de Paul se faisait entendre (38-44). Le « fougueux Pharisien » était l'unique champion de la foi nouvelle. Et il avait hâte de réussir, parce qu'il

croyait à la fin prochaine du monde, voulait jouir de son succès, et il se livrait à son idée fixe, sans autre but que le triomphe de son énergie, la démonstration de sa puissance, l'abaissement du Sanhédrin imbécile de Jérusalem. — Aucun document positif ne permet de dire à quelle époque et comment Paul quitta Damas, après s'être affirmé.

L'avènement retentissant de Paul, avec sa conception de l'Église universelle, détruisait l'idée de simplicité des Églises communistes primitives, dont le souvenir et les pratiques ne survivront qu'au sein de quelques rares groupes fermés. Les Églises, étendues, développées, généralisées, obligeant à une administration compliquée de mesures prévoyantes et de distributions ménagées, imiteront fatalement les anciens groupements juifs, phéniciens, commerciaux et religieux, disséminés dans le monde actif, et il en résultera un nouvel abandon des principes de Jésus, une permanente tentation d'autorité et d'enrichissement.

En même temps, et comme par opposition à ce grossissement des Églises, à l'idée juive, introduite, de l'accroissement perpétuel de la tribu, le renoncement bouddhique exagéré, pessimiste, entraîna la déconsidération du mariage, le célibat conseillé, — Paul donnant l'exemple, — quelquefois imposé par telle Église pour « entrer dans la secte ». Enfin, des paroles mêmes de Jésus, dénaturées, prises à contre-sens ou mal interprétées, sanctionnèrent des mutilations, sanctifièrent des résolutions criminelles : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas

son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple... » — ou bien, à un prosélyte : « Suis-moi. — Seigneur, que j'ensevelisse d'abord mon père. — Laisse les morts ensevelir leurs morts; toi, va et annonce le règne de Dieu!... » — L'esprit d'Israël, despotique, entrait ainsi, levain amer, détestable, dans le pain de pur froment que chaque jour l'on pétrissait pour la nourriture des fidèles assemblés. Le doux renoncement de Jésus, prêché en Galilée, sacrifice personnel des jouissances nuisibles, allait par l'abus jusqu'à la suppression de la famille, de la patrie, de la société, comme les brahmanes, dans l'Inde, avaient fait du Nirvâna littéraire de Çakya-Mouni la théorie absurde et désolante du néant absolu. La secte de Jésus déviait en un néo-Judaïsme où la théocratie mosaïque gâtait le communisme charitable des Églises. Le prosélytisme, jusqu'à ce jour exclusivement d'attirance, prenait l'allure des navigations phéniciennes, combinées, actives.

Le diacre Philippe, aux environs de Jérusalem, avait entrepris la première « mission » (37). Sa prédication à Sébaste et en Samarie, entachée de magisme, tendait à mettre en communications tangibles, réelles, les hommes et Dieu. Il baptisait, — à titre de *sacrement*, — réservant aux Apôtres le « pouvoir » de communiquer « l'esprit de Dieu ». Le prophétisme juif renaissait, étrangement, se prouvant lui-même par des miracles, au sein de l'Église de Christ. Simon de Gitton, en Samarie, put imaginer une contrefaçon de la religion nais-

sante, sans se heurter à la supériorité morale des disciples missionnaires de Jésus. Tout ce que purent faire, en cette occurrence, les vrais disciples du « divin Maître », ce fut de déclarer que les miracles de leurs adversaires étaient les œuvres du « démon ». L'Afrasiab touranien en reçut une sorte d'investiture; une théologie discutable en résulta.

Philippe, venu au pays des Philistins, s'arrêta à la limite du désert, infranchissable aux idées nouvelles, semblait-il. Il fonda ensuite l'Église de Césarée. A Jérusalem, l'Église reconstituée s'attribua une prépondérance — en imitation du Temple juif, — sur les autres Églises (39), délimitées : Judée, Samarie, Galilée. Pierre, en mission à Joppé, y donna l'exemple de la résistance aux entraînements judaïques, en acceptant l'hospitalité d'un humble corroyeur, Simon, installé au bord de la mer, en se montrant véritable disciple de Jésus, accessible à tous, surtout aux petits, à ceux qui travaillaient de leurs mains. Là, bientôt (40), se forma la première association de femmes, — les « voilées », vêtues de lin, — qui se consacraient aux pauvres, vivant en un mystère délicieux, attentives aux souffrances, respectueuses de la dignité humaine, prodiguant le secours et l'aumône en secret.

Les missionnaires se multipliaient, audacieux, très actifs, chez les Parthes, chez les Hindous, les uns agissant au nom de l'Église de Jérusalem, centrale, d'autres ne tenant leur mandat que d'eux-mêmes, — comme Paul à Damas; — un certain nombre signalés

par leurs œuvres évidentes, — Bithynie, Pont, Cappadoce... — et dont on ignore encore les noms.

Césarée était alors pour les Juifs une ville de scandales, de perdition, en réalité rivale de Jérusalem politiquement, résidence des gouverneurs romains, témoignage de la vassalité juive consommée par Hérode. C'est à Césarée que les missionnaires désignés par les Apôtres s'embarquèrent pour aller convertir le monde. Les missions étaient maintenant des sortes d'entreprises combinées, hiérarchisées, chacune ayant son comptable et son trésor. L'Église « centrale » réclamait et recevait des Églises éparses, proches et lointaines, les « aumônes » destinées à entretenir la « caisse des pauvres », et qu'on emploiera à la propagande bien plus qu'à assurer la vie de la communauté. Jérusalem, l'Église-mère, avait le sentiment de sa responsabilité; elle répondait de l'avenir, ne pouvait se désintéresser des discussions, devait réglementer.

Une question surgit (40) qui divisa : Devait-on baptiser ceux qui n'étaient pas « de Christ », les Païens, les Gentils? Pierre, excellent, mais dont le sens droit déviait au moindre obstacle, incapable, en sa sincérité native, de discerner un faux argument d'une observation juste, accueillant toutes les objections comme faites de bonne foi, se préoccupa non point sans doute de la question en soi — jamais Jésus n'eût privé du baptême, — mais des raisons que pouvaient avoir ceux qui refusaient le baptême aux Païens. Il trahit son indécision, le trouble de son esprit, en se contredisant, en

acceptant le centurion Cornélius, qui fut baptisé, et en s'élevant ensuite contre « l'admission des Gentils ».

Les canonistes de Jérusalem, saisis du problème, ne le lâchaient plus, discutaient, péroraient, énuméraient les dangers d'un relâchement, criaient à la « Loi violée », exactement comme faisaient les docteurs du Sanhédrin. Philippe, sur la route de Gaza, n'avait-il pas baptisé le surintendant des trésors de Candace, la reine d'Éthiopie!... Où allait-on? Pierre, finalement, subit l'influence de son Église, immola l'esprit de Jésus à l'esprit de Moïse, et s'inclina, soumis, lorsque, malgré lui, le baptême des Gentils fut repoussé. Pierre et Philippe restèrent en minorité, vaincus dans cette première « controverse », que termina la décision la plus radicalement contraire à la volonté de Jésus, au principe de sa prédication. Cette défaite du chef de l'Église marqua la fin de la paix intérieure jusqu'alors respectée, affirma la réaction, chez les disciples du Christ, de l'esprit judaïque, essentiellement jaloux, méprisant.

Paul, que les Juifs avaient dénoncé à l'ethnarque de Damas, qu'on devait arrêter, s'était caché, s'était enfui pour échapper aux recherches, aux poursuites, à la mort : il vint à Jérusalem (40). Le Chypriote Barnabé, bienveillant et tenace, témoin de l'émotion qu'avaient éprouvée les disciples de Jésus en apprenant le retour de leur persécuteur, prit Paul sous sa protection, l'amena dans l'Église, le protégeant. Nouvellement converti, Barnabé — de race hébraïque, comme Mnason, — sentait, autant que Paul sans doute, l'insuffi-

sance des Galiléens qui gouvernaient l'Église. Paul, admis, n'abusa pas de son garant ; il ne vit que Jacques et Pierre, resta deux semaines seulement à Jérusalem, partit sans avoir communiqué avec d'autres Apôtres, pour rester maître de son action.

Paul voyait juste, de son point de vue. Les Apôtres galiléens n'étaient ni assez forts ni assez avisés pour soutenir la bataille contre le paganisme, pour résister aux influences, aux menées, aux intrigues du Sanhédrin attirant les sectaires qu'il n'avait pu détruire — même avec l'aide de Paul, jadis, — et qu'il ne pouvait plus absorber. L'ère des lamentations, des larmes, des sacrifices, était close ; l'heure de la conquête, des actes, des résistances, des « protestations », était venue ; du moins Paul le pensait, et il lui répugnait de s'empêtrer dans l'Église des Apôtres, hésitante, affaiblie, se contentant de trop peu, s'organisant en petite barque surchargée de souffreteux, sans ressources certaines, sans hiérarchie, sans pilote, sans chef.

Il n'y avait pas de place, en cette Église résignée, pour Paul, ce politicien pratique, ardent, animé d'un zèle d'opposition contre toutes les puissances, se sentant capable de les renverser. Paul se croyait en possession du secret de la révolution nécessaire, et il le gardait, ce secret, l'améliorant sans cesse, réduisant Jésus, dont il ne pouvait pourtant se passer, aux proportions de l'œuvre personnelle qu'il avait conçue, qu'il échafaudait. Paul, qui n'avait pas vu, qui n'avait pas entendu le Maître, était dans l'impossibilité — sa fréquentation des

Apôtres et des Disciples n'ayant eu pour but d'abord que leur persécution, — de connaître la « doctrine » du Crucifié. Il imagina donc, génialement, consciencieusement, la Doctrine qu'il estima la meilleure, celle qui devait assurer le triomphe final de l'Église de Christ, déjà bien écartée des prédications du Jésus de Galilée.

En quittant Jérusalem (41), Paul traversa Césarée; il parcourut la Syrie et la Cilicie, prêchant selon ses vues, sans entente préalable, ni actuelle, avec l'Église des Apôtres, imposant, par sa monumentale ténacité, l'autorité de ses affirmations, la hardiesse de ses audaces, la « foi nouvelle » qu'il colportait. C'était bien là cette vie qu'il avait rêvée, cet apostolat individuel, indépendant, responsable et glorieux, allégé de toute compromission, dégagé de tout accord quelconque. Il n'avait pas reçu de mission et il demeurait donc sans comptes à rendre. Fougueux, Paul rendait à l'œuvre de Jésus le service inappréciable de la prouver vivante, active, au moment où les Apôtres, enlizés dans les boues de la Jérusalem juive, étaient sans gestes et sans voix; mais il risquait — et c'était inévitable, — de se trouver en contradiction formelle avec l'Église naissante. Si les Apôtres l'avaient critiqué, censuré peut-être, jamais Paul ne se fût soumis, et il aurait été l'Antéchrist. Il restait, heureusement, de l'enseignement de Jésus, la conception galiléenne de l'autonomie des groupes, de la liberté des missionnaires fondateurs des Églises.

En suivant la côte phénicienne, ces missionnaires touchèrent Chypre et Antioche. La ville capitale des Sé-

leucides, superbe, bâtie somptueuse, pour montrer jusqu'où pouvait atteindre la magnificence d'un prince de Syrie, était le décor immense d'un théâtre, d'une scène, où 500.000 êtres jouaient, vivaient la plus étonnante, la plus factice, la plus scandaleuse des existences. Les bains amollissants y exhalaient leurs parfums tièdes à côté des temples, plus amollissants encore, où s'exerçaient des cultes dégradants; les aqueducs hardis apportaient l'eau rafraîchissante des sources lointaines aux foules entassées dans les basiliques, y discutant à perdre haleine sur des riens.

En décrétant que tout « étranger » venu à Antioche et s'y installant en serait « citoyen », Séleucus avait préparé l'amalgame de races, inimaginable, qui en constituait la population. Les premiers arrivés, les Hellènes, adorateurs exquis des Nymphes et d'Apollon, y avaient été trop vite absorbés dans la masse des Hébreux, accourus, qui firent de la cité hellénique une ville de Chaldée, une Babel. Les mages y étalèrent leurs spéculations, — miracles, astrologies, incantations, — pendant que les prêtres asiatiques, au service de toutes sortes de divinités séductrices, attiraient et corrompaient, jusqu'à l'infamie, ceux que le magisme ne retenait pas. L'égout de Babylone, détourné, amené aux eaux de l'Oronte, polluées, traversait Antioche.

Après le temple, où les thaumaturges, les devins, les magiciens et les « prêtres imposteurs » les avaient séduits un instant, les Antiochéniens oisifs, insatiables de distractions, et blasés, couraient aux histrions, aux mimes,

aux jeux, ou prenaient part, y figurant, aux processions, aux bacchanales, aux folies, aux « orgies » dont le dévergondage, parfois pieux, était célèbre dans tout l'Orient. Cette « masse » grouillante, dont l'autorité romaine protégeait les dégradantes et pacifiques prostitutions, — des centurions spécialement chargés de veiller au libre exercice des fêtes, sans trouble, — insolente dans ses plaisirs sans cesse renouvelés, lâche dans ses instants exceptionnels de revendications sociales, était en somme le modèle — mœurs et architecture, dépravations et ornements, — que les Empereurs voudront surpasser, en l'imitant, théâtre où paraissait devoir se magnifier le mieux le césarisme. La plèbe, à Antioche, « ignoble », vivait aux dépens du domaine public, qu'administrait une municipalité richissime.

Dans la partie hellénique de la cité, un vif goût des lettres, la pratique réelle d'une rhétorique figurative, tournaient la débauche en spectacles; on y recherchait, en des improvisations paradoxales, les surprises excitantes d'un art imprévu. Tantôt, sur la scène, un chœur de toutes jeunes filles, nues, évoluant leurs provocations; ou bien, dans un vaste bassin, en une eau limpide, sirènes décentes, des courtisanes attitrées. Les Antiochéniens surmenés, saturés, enfiévrés, aspiraient à la fraîcheur des fruits délicats, à la volupté des émotions douces; l'art et la nature, dans la ville et hors des faubourgs, pour ainsi dire associés, faisaient étalage de leurs richesses, — monuments accumulés, rochers d'où se précipitaient des cascades, torrents mordant les falaises

et se résolvant en ruisselets dans les vallons ombreux; sanctuaires aux rites asiatiques, dissolvants; jardins où le parfum pimenté des œillets de Perse s'alliait aux traîtres senteurs des jacinthes et des cyclamens... — et cette splendeur écrasait.

C'est alors, Jérusalem étant compromise, Rome encore couverte du prestige impérial, Alexandrie jalousée, délaissée, qu'Antioche s'offrit, prête évidemment à accueillir, ne fût-ce que par goût de changement, les théoriciens de la « vie nouvelle ». C'est d'Antioche qu'avait été envoyé à Jérusalem le diacre Nicolas, si vite influent, dont le zèle particulier, remarquable, témoignait des moissons probables que donnerait le grain nouveau jeté aux terres empestées des bords de l'Oronte. Les premiers missionnaires s'adressèrent aux Hellènes et aux Hébreux, aux Grecs et aux Juifs; le succès confirma toutes les espérances de l'Église-mère. Un mélange de crainte et de curiosité, la peur des colères divines — un tremblement de terre venait d'épouvanter les Syriens (37), — et l'attrait de l'inconnu, la maîtrise d'un Dieu qui se manifestait par la sérénité de ceux qui croyaient en lui, et paraissaient en jouir, firent l'Église d'Antioche, originale, inquiétante aussi, car elle contenait tous les exemplaires des races diverses dans l'agglomération de la cité.

A Antioche, pour la première fois, Paul compara l'esprit hellénique avec l'esprit juif; du moins y conçut-il la possibilité de constituer l'Église du Christ en dehors des prescriptions mosaïques. En réalité, c'est à Antioche

que la secte de Jésus se sépara nettement du Judaïsme; elle se sépara même, pourrait-on dire, des Antiochéniens proprement dits, jusqu'à l'extrême de l'exemple, opposant la politique d'un cénobitisme pur, individuel, quasi bouddhique, à la corruption collective des Païens. Dans des grottes, multipliées, étroites, percées comme des alvéoles de ruche le long des parois rocheuses, habitaient les Disciples, parlant le grec.

L'Église de Jérusalem ne tarda pas à critiquer l'Église d'Antioche, « ouverte à tous », et cette fois encore Pierre, soutenu par Barnabé, conjura les effets de l'envie judaïque, haineuse, décidément envahissante, destructive de l'idée d'universalité. Envoyé à Antioche, Barnabé « approuva » tout ce qui y avait été fait; il demeura au sein de l'Église fondée, la protégeant. Le libéralisme de Barnabé sauva les Apôtres de l'isolement qui les menaçait à Jérusalem; il contint Paul, que ses tendances personnelles menaient, tout aussi sûrement, à une divergence de nature schismatique. C'est Barnabé qui s'en alla prendre Paul à Tarse pour le conduire à Antioche, imprudence heureusement corrigée par l'attentive autorité de l'Apôtre libéral, convaincu, clairvoyant. La secte, avec Paul et Barnabé, se constitua fortement, rapidement; et elle apparut, ce qu'elle était, une association parfaite, bien dirigée, digne d'une dénomination. Les Romains appelèrent ces « fidèles », ces « croyants » groupés, *Christiani* (42).

Les Juifs n'acceptèrent pas l'appellation romaine. Pour eux, les sectateurs de Jésus restèrent « les Nazaréens »;

ils concoururent, par cette résistance, à la scission. Le Christianisme fut, de ce moment, « autre chose » que le Judaïsme, dans le monde. Dénommés, consacrés, « reconnus », pourrait-on dire, les Chrétiens d'Antioche, en plein mouvement, nourris de toutes les littératures, dévoués à toutes les évolutions, aptes à toutes les nouveautés, entreprirent la conversion des Païens. Loin de la Judée, hors des agitations juives, religieuse et nationale, un irrésistible besoin d'expansion s'empara d'eux. Paul, Barnabé et Jean-Marc inaugureront le Christianisme militant, propagateur.

L'Église d'Antioche, dégagée du communisme galiléen, capable dès lors de thésauriser, de se munir contre les éventualités de la propagande et de la lutte, emprunta aux Juifs le mécanisme de l'enrichissement; et la misérable Église de Jérusalem dut assister à ce spectacle inouï des disciples de Jésus prenant des allures de banquiers. Retourné à Jérusalem (44), Barnabé y trouva les Apôtres ruinés, affamés, réduits à l'impuissance; Hérode Agrippa recommençait à les persécuter. L'Église d'Antioche hérita de la supériorité d'action que l'Église de Jérusalem avait perdue, et Barnabé revint avec son cousin Jean-Marc, instruit de la pure doctrine dans l'intimité de Pierre, tabernacle vivant, dépositaire sacré des idées de Jésus. Sans Barnabé, la tradition du Crucifié eût disparu; Antioche se serait substituée à Jérusalem; Paul aurait exercé son christianisme personnel; les Apôtres, effacés, oubliés, sacrifiés sans doute, ne nous auraient pas donné les Évangiles, et la secte chrétienne

serait devenue, avec Paul, un simple protestantisme en Israël. Car Paul, prédestiné, illuminé, missionnaire unique, sans frein, se serait égaré.

Jean-Marc et Barnabé suivirent Paul en ses vues sur l'Empire romain, reprenant ensemble la grande tradition aryenne, cette « marche vers l'ouest » qui, depuis le primitif exode des Aryas, avec Xerxès, avec Cyrus, — suspendue un instant par Alexandre, — avait marqué de glorieuses étapes, successives, la conquête civilisatrice des Indo-Européens.

La présence de Paul, cependant, et l'utilisation des synagogues pour le groupement rapide et commode, aux stations, des Églises nouvelles, rétablit les relations cessées entre Juifs et Chrétiens. Du fond de la Parthyène jusqu'à Rome, et tout autour de la Méditerranée, dans les cités actives, les Juifs vivaient à part, en des quartiers fermés, s'administrant, ou ayant leur « chef », se considérant comme attachés à la Cité sainte, Jérusalem. Ces groupes, séparés, hautement convaincus de leur supériorité morale, forts de la solidarité qu'ils pratiquaient à la moindre alerte, se secourant, se soutenant, étaient, au sein de leur communauté indépendante, aussi turbulents et irascibles que méchants et jaloux, les uns envers les autres, comme, à Jérusalem, les Pharisiens, les Saducéens, les Zélotes, etc... mais toujours prêts à se réunir et à s'ameuter, à vociférer, à hurler, à siffler lorsqu'on touchait à leurs prérogatives.

Les autorités romaines, presque partout intimidées, n'étaient pas sans éviter, avec le plus grand soin, de

faire quoi que ce fût qui pût mettre en fureur le guêpier juif. Il y avait, ainsi, pour les missionnaires d'Antioche, une certaine sécurité dans les synagogues des Juifs. En Asie Mineure par exemple, les communautés juives, très étendues, jouissaient d'une sérieuse renommée ; chaque ville grecque, ancienne ou récente, avait sa « colonie juive », importante. Tout le trafic de la Hellade était revenu aux Phéniciens ; la Corinthe commerçante était quasi juive ; et les Juifs hellénisés, parlant grec, restaient visiblement Juifs.

Le pontificat d'Israël, préoccupé de ses revenus, soigneux des intérêts du Temple, comptable des deniers sacrés et responsable du sacerdoce, envoyait fréquemment des « prêtres voyageurs » chargés d'exciter ou de soutenir le zèle des communautés juives. Les missionnaires d'Antioche n'avaient donc, en quelque sorte, qu'à suivre, en leur propagande d'extension, les voies tracées par les rabbins, pour arriver exactement où ils voulaient aller ; Paul connaissait à fond cette tactique.

Presque partout suffisamment organisés en oligarchies indépendantes, infatués, et partout insupportables, les Juifs étaient antipathiques, quelquefois détestés jusqu'à la haine, à Alexandrie notamment. L'espèce de patriotisme éventuel — aucune limite géographique ne précisant leur territoire, — que les Juifs affichaient ; le mercantilisme perpétuel et accapareur de leur action dans les cités ; le mystère de leur isolement et l'énormité de leurs tapages ; le phénomène bizarre de leur dispersion volontaire, si contradictoire avec leur formule

d'Empire universel, dévolu à Jérusalem; la souplesse de leur échine et la roideur proverbiale de leur cou; leurs soumissions, abîmées jusqu'aux plus basses des humiliations, et leurs révoltes surhumaines, les faisaient à la fois mépriser et redouter. On pactisait avec leurs prétentions, en attendant le jour, certain, de leur écrasement possible; bien que l'on vît assez difficilement poindre l'aube de ce jour désiré. Comment, en effet, réduire au même instant le Juif de Cyrène, ou d'Alexandrie, le Juif d'Afrique, le Juif d'Asie, le Juif d'Europe?

La morale juive, résumée en l'idée de la jouissance immédiate, en ce monde, et de l'accaparement des moyens de s'assurer au plus tôt cette jouissance, venait d'être combattue radicalement par la doctrine de Jésus, par le Christianisme primitif, basé sur le renoncement aux joies de la terre, la culpabilité du riche, — « chacun n'a droit qu'au nécessaire », — « le superflu doit être réparti », — par cette association de pauvres imprévoyants, s'en remettant à Dieu du soin de leur existence, de leur nourriture : « Notre Père qui êtes aux cieux... donnez-nous notre pain quotidien... »

Les premiers Disciples, imbus, presque tous, de l'éducation juive, avaient éprouvé quelque peine à saisir et à pratiquer le communisme de Jésus. Pierre dit un jour au Maître : « Vois-tu, nous, nous avons tout abandonné pour te suivre. Qu'est-ce qui nous en reviendra ? » et Jésus répondit, en biaisant, que « lorsque le Fils de l'homme serait assis sur le siège glorieux », ceux qui l'auraient suivi, « assis sur douze sièges, jugeraient les

douze tribus d'Israël ». Matthieu, à son tour, étonné de la condamnation de la propriété prononcée par Jésus, s'écria : « Ne puis-je pas faire ce que je veux de ce qui m'appartient? » Or, pour suivre Jésus, les Disciples devaient « réaliser leur fortune » ; ils le firent, exagérant à un certain point la doctrine du Maître, jusqu'à l'appauvrissement systématique. Mais la lecture de la Bible, seul « livre officiel » des Apôtres, les ramenait constamment aux précautions matérielles; et eux, qui jadis scandalisaient les Juifs en n'observant pas les ablutions prescrites, recommençaient maintenant à questionner la Loi. « Et pourquoi, dira Luc, n'as-tu pas mis mon argent dans une banque? je l'eusse retiré avec intérêt ». Singulier souci pour un disciple de Jésus, de Celui qui considérait comme un péché — le péché d'*avarice*, — le simple attachement à la propriété.

Et pendant que l'Église de Jérusalem, tantôt tolérée, tantôt persécutée, par négligence ou par prudence, consentait à un retour marqué vers Israël, revenait à la Loi, à la Bible hébraïque, lentement, Paul, par un autre chemin, par une voie d'apparence opposée, par des procédés révolutionnaires, que Jésus aurait certainement désapprouvés, marchait au même résultat. Apôtres galiléens et Apôtres juifs, — Pierre à Jérusalem et Paul en mission, — tous, chacun à sa manière, se livraient à un labeur analogue; ils « versaient le vin nouveau dans les vieilles outres », ils « mettaient en pièces l'habit neuf pour raccommoder le vieux ».

La Bible pesait de tout son poids sur ces intelligences

peu résistantes ou trop passionnées, les unes butées au texte, les autres puisant dans le Livre, notées, toutes les gammes de leur dialectique. Quant aux missionnaires, décidés à s'adresser d'abord aux communautés juives, les Églises qu'ils allaient fonder ne pouvaient être que judéo-chrétiennes.



CHAPITRE XXII

De 34 à 41 ap. J.-C. — Rome et les Juifs. — Tibère. — Caligula. — Claude. — Le royaume juif. — Premiers Chrétiens à Rome. — Hérode Agrippa. — Révolte des Parthes et des Arméniens. — Artaban et Vitellius. — Chrétiens suspectés. — Paul en Hellénie, en Asie Mineure, en Galatie. — Théologie chrétienne. — Le « Verbe ». — Pierre et Paul. — L'Église de Rome. — Confréries. — Stoïcisme, Bouddhisme, Judaïsme, Christianisme. — Jésus miséricordieux.



Rome paraissait ignorer les agitations des Juifs nationaux en Judée. Tibère, à Caprée, croyait avoir affirmé la Religion d'État en prenant quelques précautions jugées suffisantes — quoique pratiquement infructueuses, — contre l'envahissement des cultes orientaux. La domination romaine en Palestine semblait assurée par la liberté laissée aux Juifs de se livrer à leurs excès habituels, de se déconsidérer par l'étalage de leurs passions, de s'affaiblir en leurs jalousies meurtrières, perpétuelles.

L'avènement de Caligula (38) troubla déjà les Juifs et les fonctionnaires romains; mais lorsque l'Empereur

voulut être Dieu, et qu'on vit le caprice de cet insensé partout accueilli sérieusement, l'inquiétude devint un désarroi. Les prêtres de Jérusalem résistèrent aux injonctions des courtisans; Jéhovah défendit sa divinité. Délivrés de Caligula (41), les Juifs apprirent avec joie que Claude revenait à la politique impériale. Hérode Agrippa et Hérode de Chalcis, près de l'empereur, lui avaient inspiré de la bienveillance pour les Israélites, l'amenant à dépasser même la tolérance inaugurée par Auguste. Claude toutefois, en même temps qu'il consentait à supporter les Juifs en Judée, entendait les expulser de Rome, y disloquer leurs « confréries ».

La quasi-protection des Juifs de Jérusalem, parfois excessive, — un soldat romain fut décapité pour avoir déchiré un exemplaire du Pentateuque, — enhardissait les Juifs de Rome. Le légat impérial de Syrie voyait l'erreur et la signalait; mais l'empereur, tournant au despote oriental, infaillible, dédaignait les avertissements. Le Judaïsme se développait donc, surtout en Syrie, où la propagande prenait des allures de conquête; on circoncisait de force des populations. Les princes syriens, de la famille d'Hérode, monarques autonomes, s'intéressaient nécessairement à cette extension du « royaume juif », qu'ils croyaient à eux. L'empereur ne voulait rien craindre. Les Romains, eux, à Rome, s'ils ne pressentaient pas un réel danger pour l'Empire, en étaient à exécrer ces Juifs remuants, bruyants, accapareurs, enrichis, et cachant leurs richesses, mystérieux, impatientants « en leurs coutumes exotiques », de plus en plus

nombreux, de moins en moins accessibles, à la fois insolents et dissimulés, « hargneux ».

Hérode Agrippa fait roi, et que les Juifs acclamèrent, montra aux Empereurs tout ce dont étaient capables les « Nationaux » de Palestine. Il put dire aux Juifs qu'il avait obtenu pour eux, de l'empereur Claude, le droit définitif de « vivre selon leurs lois ». Roi orthodoxe, dévoué aux Pharisiens, observateur scrupuleux de la Thora, généreux, aimant le peuple, faisant construire à ses frais des temples, des théâtres et des cirques, il eut contre lui les Docteurs soupçonneux qui rédigeaient le Talmud; mais il eut pour lui, fermement, la masse judéenne, lorsqu'il entreprit de persécuter la secte de Christ... Cette persécution aurait été épouvantable — Hérode Agrippa, inconsistant, plus Hellène qu'Hébreu, très influençable, toujours hésitant, encore polythéiste au fond, prêt en conséquence à affirmer par des exagérations la foi qu'il n'avait pas, — si Gamaliel ne s'était trouvé là, en contraste, avec « sa voix calmante », pour éviter au Sanhédrin les crimes qu'il méditait, notamment contre l'Apôtre Pierre. Gamaliel, si « doux et bon aux petits », et qui prêchait qu'on devait « donner le salut de paix aux Païens, même à leurs jours de fête, quand ils sont occupés à honorer leurs dieux », ne pouvait admettre que l'on persécutât, jusqu'à la mort des Apôtres, les disciples de Jésus.

Agrippa, fidèle à son ambition, « patriote », et dont les publiques insolences marquaient ce qu'il pensait de l'Empereur, éleva des fortifications — qu'il dut abattre

ensuite, sur l'ordre du gouverneur Vibius Marcus, — et constitua une « ligue de princes » pour secouer le joug romain : Antiochus, roi de Comagène; Samsigeramos, roi d'Émèse; Kotys, roi d'Arménie; Polémon, prince de Cilicie; Hérode II, roi de Chalcis, « frère et gendre » d'Hérode Agrippa. — Marcus, averti, accouru, dispersa les conspirateurs. Agrippa Ier mourut bientôt (44), empoisonné, dit-on. Ceux qu'il avait le mieux servis, les habitants de Sébaste et de Césarée, outragèrent sa mémoire, insultèrent ses filles, traînées aux repaires des plus basses prostitutions.

La tentative avortée d'Agrippa Ier accusait les Juifs aux yeux des Romains; leur condamnation devenait nécessaire, irrévocable, à la suite des humiliations que l'Empire allait éprouver en Orient. Du spectacle honteux de la vieillesse de Tibère, les Parthes et les Arméniens (34) avaient conclu qu'ils pouvaient se déclarer indépendants. Artaban prétendit que l' « Orient appartenait aux Orientaux ». Tibère sentit l'outrage et Vitellius partit, avec mission de franchir l'Euphrate, muni de tous les pouvoirs. Lucius Vitellius enrôla les Sarmates transcaucasiens, négocia la trahison et l'empoisonnement du roi d'Arménie — Arbace, fils d'Artaban, — et prit la capitale, Artaxata; les Parthes vaincus par la cavalerie supérieure des Sarmates et des Caucasiens. Artaban s'enfuit chez les Scythes. Tiridate, fait roi des Parthes par Vitellius, « reçut la tiare » à Ctésiphon. L'incapacité de Tiridate compromit vite la victoire de Vitellius, ce « dernier succès de Tibère »; il dut abdiquer en faveur des

princes parthes qui l'avaient couronné, et les princes choisirent Abdagaesès pour roi. Artaban revint (36), maître de l'empire parthe, sauf Séleucie.

Ce Vitellius, dont la victoire sur les Parthes se résolvait en une aussi plate conclusion, n'avait pas « osé », alors qu'il marchait contre le roi de Nabat, traverser la Judée avec ses légions, s'obligeant à un détour pour éviter de « montrer » les aigles romaines aux adorateurs de Jéhovah, qui abhorraient les « images ». Cette condescendance ne fut plus qu'un témoignage de faiblesse, quand les aigles romaines eurent subi le cruel affront des succès d'Artaban, triomphateur. D'autre part, Rome, instruite par Agrippa Ier de ce qu'un « roi des Juifs » pouvait entreprendre en Judée, traita désormais les Juifs — ceux de Jérusalem et ceux de Rome, — comme des adversaires dangereux ; les sectateurs de Jésus nécessairement englobés dans le Judaïsme total, ennemi.

A Rome, dans le gros des Juifs détestés, les misérables, les mendiants, les « prolétaires », dont la multitude était à la fois répugnante et envieuse, pleine d'outrecuidance, agaçaient particulièrement les Romains. Lorsque la secte chrétienne, si pauvre, se distingua par la sérénité joyeuse de sa misère, son mépris absolu de la richesse d'autrui, son dédain du luxe des Grands et des splendeurs de l'Empire, l'irritation des Romains s'aigrit d'une humiliation jalouse. Ces Chrétiens, qui relevaient les petits, qui reconnaissaient des droits à la populace, qui considéraient les esclaves comme les égaux de leurs maîtres, — et Claude venait de couvrir d'une protection légale les

esclaves depuis longtemps insoumis, — ces Chrétiens qui reprenaient, en l'appliquant, le sentimentalisme d'Ennius et de Plaute, attiraient à eux, innocemment, la haine de l'aristocratie romaine.

Ceux — les Grands — qui du temps de Caton avaient repoussé l'Hellénisme, « la littérature grecque », se massaient contre l'invasion nouvelle, contre l'idée chrétienne de l'égalité. Claude, en ne gouvernant que par les affranchis qui l'entouraient, donnait encore aux patriciens la preuve de leur déchéance; et la noblesse romaine éprouvait pour ces « étrangers » une répulsion égale à celle que les Juifs d'Orient ressentaient pour les fonctionnaires, pour les publicains — *publicani,* — qui exerçaient en Orient la maîtrise pratique de Rome, exigeante et tracassière. Les Juifs, en Judée et à Rome, jouissant de privilèges légaux, d'apparence protégés des Empereurs, intimidaient les Grands; les Chrétiens, restés hors de la loi, découverts, désarmés, vulnérables, s'offraient mieux aux coups de l'aristocratie, impatiente d'agir.

Le fondateur de la secte chrétienne, du « Christianisme », c'était Jésus, continué par la tradition orale. Sous le règne d'Hérode Agrippa, la décapitation de Jacques fils de Zébédée, et l'ordre d'arrestation lancé contre Pierre, qui y échappa, prévenu, accrurent l'importance des Apôtres, de l'Église de Jérusalem; tandis que Paul courait le monde, passait d'Asie Mineure en Macédoine, de Macédoine en Grèce, insaisissable, déconcertant. Ce vagabondage déroutait les Romains, qui s'acharnèrent à la destruction de la petite phalange chrétienne fidèle à

Jésus, sans voir les mailles solides de l'immense filet que Paul tendait sur le monde. Rome, à son tour, devait être prise, toute.

Paul avait échoué en Hellénie, à Athènes surtout; l'Asie Mineure, « futile et légère », accessible à toutes les nouveautés, curieuse et délicate, l'avait bien accueilli. Instruit par l'expérience des difficultés de sa mission, Paul s'amendait peu à peu, consentait à des nuances, se pliait à certains préjugés populaires. Très encouragé par les conversions des *Gentils*, rapides, nombreuses, il se constitua leur Apôtre spécial. En Galatie, dans cette Ancyre quasi gauloise où l'esprit aryen dominait, confraternel, Paul eut pour « son Église », fondée, un amour paternel, un attachement de propriétaire satisfait, très fier de son œuvre. En butte, à la fois, en ses courses, aux objections des Hellènes bavards, amis des complications, et des Aryens passionnés de logique, mais volontiers obéissants, Paul expliquait ou commandait, suivant les situations, démontrait ou affirmait, usant tour à tour de raisonnement et d'éloquence, innovant la théologie chrétienne, trahissant Jésus pour lui assurer un triomphe, le définissant pour le faire accepter, tantôt à la manière juive, violente, tantôt à la manière hellénique, subtile, ou risquant les controverses, à la manière aryenne aussi, traditionnelle.

Paul exaltait le « Verbe », prouvant son rôle « essentiel » de Dieu créateur et surveillant, administrateur perpétuel se manifestant en Providence. Il exprimait ses idées personnelles, appuyées d'arguments et de ci-

tations empruntées à la Bible, de mémoire, — et pas toujours, certes, exactement, — en un langage philosophique orné d'effets littéraires, emporté d'un élan de foi, très émouvant. Les Églises formées ne le suivaient pas toutes docilement; l'éducation hébraïque et la psychologie païenne l'embarrassaient d'obstacles; les fusions incompréhensibles d'idées contradictoires nouées l'arrêtaient net parfois, impuissant. Les Juifs, maintenant, songaient à une existence future, possible; et des philosophes se moquaient du Tartare et de l'Élysée, comme de fables, ne croyant plus à l'au-delà! Paul tâchait de naviguer entre ces écueils, de concilier les deux tendances, opposées, d'inspiration et d'examen : « N'éteignez point l'esprit, écrit-il aux Thessaliens, ne méprisez point l'inspiration, mais examinez tout ».

Repoussé par les synagogues, entouré de Païens accourus à sa voix en majorité, sachant que les Juifs étaient suspects aux Romains, voyant que les Chrétiens allaient être les victimes de cette haine, il se déclara un instant contre les Juifs... « les Juifs, dit-il aux Thessaliens, qui ont aussi tué le Seigneur Jésus et les prophètes, et qui m'ont persécuté à mon tour ». Resté Juif cependant, fils « de ses parents selon la chair, c'est-à-dire des Israélites », ainsi qu'il le déclare aux Romains, la colère de Paul s'accroissait de l'ingratitude ou de l'aveuglement de ceux auxquels il appartenait, et par sa race et par ses intentions, et qui ne voulaient pas le comprendre, qui le poursuivaient, qui le tourmentaient. Il est bien le « serviteur de Jésus-Christ », son « Apôtre », son « délégué »;

mais « la Bonne Nouvelle », l'*évangile* qu'il colporte, « Dieu l'a fait annoncer par ses prophètes dans les Saintes Écritures ! » Jésus est venu pour la gloire de la « nation prédestinée »... Le Sanhédrin resta sourd à ces avances, à ces appels désespérés. Paul ainsi dédaigné, rejeté aux Occidentaux, son néo-Judaïsme sera indo-européen, l'Europe et l'Asie seront plus que jamais séparées. L'Asiatique ne veut pas du Christianisme. Encore quelques années, et l'apostolat laissera l'Orient aux Orientaux, y abandonnant les Aryens.

A Rome, terme fatal de ses missions, Paul se trouva, avec Pierre, au sein d'une Église préexistante, n'ayant ni l'un ni l'autre un droit absolu de direction, forcés de se partager l'influence. Le partage fut singulier. Paul sera l'évangéliste des Païens ; Pierre, celui des Juifs ! « L'évangélisation des non-circoncis m'était commise à moi, écrit Paul aux Galates, comme celle des circoncis l'était à Pierre ». Et Paul fera remarquer que son compagnon, le « Grec » Tite, ne fut pas contraint de se faire circoncire. L'âme « droite et bonne » de Pierre se confiait toujours, et on abusait de lui, on interprétait ses paroles contre lui-même ; et il laissait dire, fidèle à l'esprit de Jésus, universel et charitable.

La fondation de l'Église de Rome — dont on glorifia Pierre plus tard, quoiqu'elle fût antérieure à l'arrivée de Pierre et de Paul, — échappe à l'historien. L'Église chrétienne était devenue un centre démocratique où régnait un communisme affectueux, désormais inconciliable avec l'esprit des Grands. L'aristocratie romaine,

justement frappée des progrès de cette « petite Église », — progrès intellectuels, extraordinaires, — s'en préoccupait, avec le sentiment assez exact de la supériorité morale de ces humbles. C'était en réalité, et relativement, un début de guerre religieuse. Depuis Jules César, Rome jouissait d'une telle sécurité matérielle, la tyrannie de l'Empereur s'y exerçait d'une telle manière, exclusive, que les esprits actifs n'avaient d'issues, pour agir, que du côté des spéculations cérébrales.

Rome pratiquait un « culte d'État » vieilli, usé, malgré les éléments helléniques introduits, tandis que la philosophie dominante, le Stoïcisme, avec ses allures religieuses, utilisée par l'Empereur en ses vues gouvernementales, sorte de « philosophie d'État », s'affaiblissait de cette compromission. Aucune science n'existait, ou n'était capable en tous les cas d'occuper les esprits avides d'une activité quelconque. L'action intellectuelle appropriée à la recherche de la vérité, inaugurée en Grèce par l'École ionique, s'était perdue, dévoyée, vers l'Alexandrinisme lâche et brouillon. La secte des Stoïques, où s'enrôlait tout ce que Rome contenait encore d'honnête, manifestait un besoin de religion. Or la religiosité romaine n'offrait rien de réconfortant, rien d'attractif, rien d'entraînant; les statues des dieux, malgré les sculpteurs artistes, n'y étaient que ce « tronc d'arbre, dont parle Apulée, duquel la hache avait façonné une image »; et la science augurale venue d'Étrurie prêtait à rire. L'arrogance des prêtres, ridiculisée, n'impressionnait plus.

L'idée de l'immortalité de l'âme, présentée comme un titre d'anoblissement en ces temps troublés, fut plutôt un sujet d'épouvante ; la crainte de la mort, la peur de l'au-delà, de la justice finale, terrorisaient. C'est pour rassurer ses contemporains que Lucrèce nia la vie future. Tandis que les Alexandrins, croyant à leur immortalité se suicidaient pour en jouir plus tôt, les Romains, incrédules, renonçaient à vivre pour échapper aux incertitudes, aux dégoûts et aux cruautés d'une existence anormale, affolante. Les Romains, maintenant, « désiraient » la mort. Les consolations de la Nature, la contemplation des printemps successifs, le repos dans une retraite choisie, à l'écart, ignorée, n'étaient pas permis à ces malheureux qu'une ignorance profonde, une non-culture systématique de l'esprit livrait aux superstitions. Les Stoïques, seuls, en possession d'une foi, prêchant d'exemple la « fraternité universelle », annonçant une « ère nouvelle », se faisaient, inconsciemment, les missionnaires du Christ.

Les Romains, si peu préparés, ne pouvaient concevoir, alors qu'ils rêvaient de la Révolution proche, qu'une autorité supérieure, sorte de monarchie céleste, adorable, s'imposant à la monarchie des Empereurs, jugée, condamnée, insupportable ; et ils s'approchaient du monothéisme juif. Il ne restait qu'à déterminer la « forme » pratique, humaine, de l'association par laquelle on se convaincrait définitivement, on s'encouragerait, en se solidarisant, on se « moraliserait » surtout. Zoroastre et Bouddha avaient donné cette satisfaction aux Iraniens

et aux Hindous; l'Hellénisme, un instant, avait balbutié la formule d'une religiosité philosophique apte à procurer l'apaisement des consciences, — et qui suffit aux Hellènes d'ailleurs pour qu'ils résistassent, seuls en Europe, aux séductions du Christianisme; — mais il fallait autre chose aux Romains.

Les Hellènes, en effet, possédaient depuis longtemps — *éranes* ou *thiases*, — ces associations consenties, ces confréries de mille espèces, variées, organisées pour le secours mutuel ou l'existence collective. Communes aryennes parfaites, religieuses ou profanes, essentiellement égalitaires, hommes et femmes admis à en bénéficier et à en jouir, participant à l'élection des chefs, les « dignitaires » — *clérotes* — tirés au sort chaque année. Les Hellènes de Rhodes, des Iles, d'Athènes, dès le deuxième siècle avant Jésus, avaient réalisé de leur côté l'œuvre des Esséniens, trouvé le programme des associations restreintes, des Églises protectrices, des sociétés « à part », distraites du tourbillon qui désagrégeait le monde païen.

C'est par l'association, par la pratique essénienne, que Paul réussit chez les Corinthiens, précisément parce qu'il n'y avait presque plus d'Hellènes à Corinthe, qu'il n'y existait aucune confrérie, et que la cité remuante était devenue comme une nouvelle édition de la Rome primitive, — depuis la destruction de la « ville grecque » par Mummius et sa reconstruction ordonnée par César, — ramas de pirates, de disputeurs « cupides, avares ou idolâtres », dira Paul. Avec quelle instructive habileté

Paul s'attaqua à ces Corinthiens, à ces non-Grecs, chez lesquels il s'essayait, pourrait-on croire, au maniement des Romains qu'il se proposait de subjuguer ; avec quelle mesure, quel art, il les habitua, peu à peu, à l'écouter ! « Je vous ai nourris de lait, leur écrira-t-il, et non d'une nourriture solide, car vous ne la supporteriez pas encore ».

A Rome cependant, l'œuvre devait être plus facile; d'abord parce que l'entreprise était déjà commencée, et en bonne voie. L'écœurement de la religiosité officielle y datait de Tibère; l'incrédulité romaine, absolue sous Jules César et sous César Auguste, mais tranquille, s'était révoltée lorsque l'Empereur avait voulu sanctionner des superstitions; on s'était uni pour résister. L'État, également adversaire, par tradition, des sacerdoces organisés et des associations populaires, interdira les confréries helléniques ou esséniennes; l'Empereur arrivera, avant la fin du Ier siècle, à imposer « l'autorisation préalable », à limiter « le nombre des associés », à prohiber la nomination d'un chef permanent et la constitution d'un Trésor commun.

Les premières persécutions contre les « frères » associés consacrèrent les associations, les confréries. A jouir en commun des plaisirs de l'esprit, du repas quotidien, des abandons familiers, peut-être les associés, les « confrères », se seraient-ils lassés, à la longue, de leur communisme affadissant et onéreux; mais braver la souffrance, souffrir pour « autrui », jouir de son sacrifice, utiliser sa propre mort au besoin — suicide sublime, —

pour la Communauté, apparut une gloire, devint un but, un irrésistible désir. Le Stoïcisme et le Bouddhisme de Çakya-Mouni avaient déjà découvert que le « penchant altruiste » devait amener les hommes à « se disputer les occasions de l'exercer », à rechercher les « occasions de sacrifice et de mort ».

Les influences hindoues, générales, et l'idée bouddhique particulière, avaient pénétré les intelligences romaines. Ennius avait cru à la métempsycose, dont il était une preuve vivante, ayant en soi du Pythagore, de l'Euphorbe et de l'Homère ? Virgile avait dit des âmes, que « la loi du Destin » les obligeait à « animer d'autres corps »... Avec le Bouddha, étaient nées les théories d'une religion « pitoyable et charitable », de la rédemption, du « rachat de l'homme par l'amour », de l'égalité des êtres, de « tous les êtres », étendue aux créatures dégradées, et aux bêtes... Mais cette universalité, aux yeux des Romains, selon les besoins de leurs cœurs, manquait de la sanction divine, ne leur donnait pas le Dieu qu'ils voulaient, les confinait dans le pessimisme, les acculait à l'abdication.

Rome en étant au monothéisme, le Bouddhisme, exclusif de Dieu, ne pouvait lui convenir. Chaque Romain avait choisi son Dieu unique. « L'humanité fragile et souffrante, écrit Pline, sans cesse ramenée au sentiment de sa faiblesse, a fait de Dieu plusieurs parts, afin que chacun adorât séparément celle dont il avait le plus besoin ». Seulement, l'État, incapable de satisfaire les délicates aspirations de l'esprit public, d'apparence gros-

sière et trompeuse en ceci, avait ridiculisé les divinités en les spécialisant. « Ainsi, continue Pline, l'autorité publique elle-même a consacré le temple de la Fièvre sur le mont Palatin, l'autel de la Mauvaise Fortune dans le quartier des Esquilies »... Cela répondait aux superstitions populaires de la Rome affolée, « où tout s'interprète », dit Tacite, mais ne faisait pas ce « Dieu personnel » en qui tous, volontiers, mettraient leur confiance.

Ni le Bouddha, ni ses disciples « enthousiastes » après lui, n'avaient donné de « corps » au souvenir « consolateur et fortifiant » du Maître; il ne restait que l'idée insuffisante et compliquée du repos obtenu, du nirvâna conquis, vague, incertain. Les Juifs, au contraire, en leur quartier fermé, étonnaient les Romains par l'exemple d'une foi solide, d'une confiance, d'une union que rien n'entamait. « Il faut, écrira Pierre à Jacques, séduit lui-même par ce spectacle, il faut imiter l'admirable politique des Juifs, qui, malgré les diversités d'interprétation auxquelles donne lieu l'Écriture, ont su garder l'unité de la foi et de l'espérance ». Cependant le Jéhovah des Juifs de Rome était encore un despote, un Jupiter omnipotent et cruel...

Entre l'idée à la fois apaisante et réconfortante du nirvâna bouddhique, préludant par la sublime renonciation de soi à l'apothéose de l'âme pure, mais obscurcie déjà par l'incertitude brahmanique de la nature du « repos » à conquérir, et l'idée tranquillisante d'un Jéhovah unique, maître de tout, responsable, mais très compromis

par le spectacle même des Israélites dégradés, apparut le Dieu parfait, agissant, compatissant et fort, le « miséricordieux Jésus » donnant le repos aux âmes des morts : *Pie Jesu domine, dona eis requiem.*



CHAPITRE XXIII

La science à Rome. — Les divinités. — Médecine et chirurgie. — Jupiter, Jéhovah, Jésus et Bélial. — Pessimisme. — La tache originelle. — Faux messies. — L'Église de Rome. — Monarchie chrétienne. — Synagogues. — Juifs et Syriens. — L'Égypte. — Les cultes. — Fin du patriciat. — Rome inhabitable. — Les associations. — Femmes et esclaves. — Rome et le catholicisme. — Premiers Chrétiens.



UCUNE préoccupation ne les retenant, les esprits s'abandonnaient aux superstitions. On n'allait pas à Alexandrie, où les derniers penseurs en étaient encore à la recherche des « causes », et on dédaignait la science, parce qu'elle ne « rapportait rien ». Sénèque avait écrit déjà, découragé : « Les causes des tremblements de terre méritent d'être approfondies; mais, direz-vous, que m'en reviendra-t-il? » Les prédictions et les prodiges interprétés suffisaient aux Romains; c'est pourquoi l'effort de Lucrèce, pourtant génial, resta isolé; les émules d'Horace per-

sistèrent à croire que les songes d' « après minuit » sont les plus véridiques.

A défaut d'un Dieu incontesté, souverain maître, on se confiait au Destin dont on désirait prévoir les jugements. Les divinités grecques, parées, brillantes, artistiques, s'étaient en quelque sorte dépouillées de leur poésie en venant à Rome ; leur nudité primitive, fruste, grossière parfois, apparaissait à l'imagination romaine, qui n'avait rien trouvé pour l'embellir, quasi grotesque en cet arrêt de croissance qui les caractérisait. Les divinités syriennes et égyptiennes, importées avec leurs cultes agréables, séduisaient, certes, mais ne triomphaient pas des soupçons. Les Romains doutaient de la constante bienveillance de ces dieux étrangers, comme les Syriens, chez eux, suspectaient la fidélité de leurs dieux locaux. Quant au Grand Dieu de Rome, à ce qu'on pourrait appeler le Jupiter-type, comment le concevoir non seulement au-dessus, mais seulement à côté de Jules César, de César Auguste, de Tibère et de Caligula, également divinisés ?

La politique d'un culte, plus que l'idée d'un Dieu, maintenait les Romains en état de religiosité, mélange de craintes et d'espérances. Le culte judaïque ne les attirait pas ; le culte des premiers Chrétiens, leurs « pratiques », pour mieux dire, — baptême, prières, jeûnes, imposition des mains, — graves et simples, les séduisaient, l'imposition des mains surtout, geste par lequel on guérissait. Et cette thérapeutique réduite au minimum n'avait rien d'extraordinaire, puisque l'ignorance

publique en était à considérer les maladies comme une simple possession du démon. Les Apôtres furent d'abord, pour le peuple, des guérisseurs, — comme les Esséniens, les Thérapeutes, — et ce qui les distingua le mieux peut-être des Juifs, c'est qu'ils « guérissaient », eux, le jour du sabbat comme les autres jours. Ils ne possédaient pas un art supérieur à celui des médecins ordinaires, mais par leur langage, leur douceur, leur abnégation surtout, ils se faisaient aimer, lavant d'huile d'or et de vin aromatisé les plaies saignantes. L'autorité de leur parole, la foi qu'ils inspiraient, opéraient des miracles. La certitude que l'imposition des mains « chassait le démon » calmait des épileptiques.

La gaieté sereine des premiers Chrétiens, leur sobriété, leurs « dévotions » — les Ébyònites continuant l'Essénisme à Rome, — étaient pour les Romains un sujet d'envie; mais l'esprit juif, triste, sombre, que l'intervention de Paul accentuait, pesait sur le Christianisme de Galilée, comme l'esprit brahmanique avait pesé sur la doctrine du Bouddha. Les Apôtres, s'abaissant malgré eux au rôle de réformateurs de la religion juive et de convertisseurs de Païens, au sens étroit du mot, condamnaient les jeux, les spectacles, l'art. Le renoncement, la pauvreté, l'esprit de sacrifice, devenaient une abdication des intelligences. Pour éloigner les désirs coupables, on attenta à la dignité du corps humain, on repoussa l'harmonie des parures; la « tache originelle », effroyable, s'étendit sur la Beauté antique; la théorie de la vivification de l'esprit par la mortification de la

chair inaugura ses ravages : « Quiconque, dit Paul aux Corinthiens, veut être athlète s'impose toutes sortes d'abstinences ».

Krishna, dans l'Inde, « prenant les Hindous par la main », les avait fait asseoir sur le gazon, « à l'ombre du grand cèdre », et il leur avait enseigné « à chanter de leurs voix et à figurer de leurs gestes les actions sublimes des héros et des dieux ». Platon, en ses Lois, avait écrit : « Nous commencerions d'abord par régler les fêtes... nous déterminerions les hymnes et les danses dont chaque sacrifice doit être accompagné ». Paul, contraire à cette religiosité aryenne, innocente, refoula l'expansion des sentiments : « Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres en toute sagesse, en chantant *dans vos cœurs à Dieu*, avec reconnaissance, des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels ». — Le rituel tyrannique des Hébreux fut le modèle des règles rigoureuses, arrêtées, écrites, l'inquiétude venant avec l'idée du Salut douteux, difficile à conquérir, et restreint, — « car, avait déjà dit Platon à propos des mystères, beaucoup portent le thyrse, mais peu sont possédés par le Dieu! » — et cela troublera les âmes, les attristera profondément. Le livre du pseudo-Esdras sera le formulaire du « sombre office » des morts; un Christianisme pessimiste, illogique, en résultera.

Pour le moment, l'attrait de la « Bonne Nouvelle » pour les uns, la satisfaction révolutionnaire du changement pour les autres, et la nécessité d'une défense, donnaient aux esprits l'aliment d'action qui leur manquait.

Au point de vue purement romain, gouvernemental, Jésus n'était encore que l'un des nombreux messies venus; les fils de Juda le Gaulonite — Jacques, Simon et Menahem, — le continuaient. Le procurateur Tibère Alexandre eut raison de Jacques et de Simon en les faisant crucifier. Un autre messie, Theudas, suivi de nombreux disciples, fut atteint à son tour et tué, sa troupe dispersée. A Jérusalem, des « imposteurs » surgissaient chaque jour, et les Sicaires y semaient la mort; les magiciens, les pillards et les assassins se multipliaient; c'était un état d'émeute permanente, de folie aiguë, généralisée, chez les Juifs, Rome visée effrontément.

A Alexandrie, Simon de Gitton, imprégné d'Hellénisme, de Judaïsme, de Parsisme et de Bouddhisme, exploitant Philon avec une extrême habileté, s'affirmait comme Dieu, ou du moins prétendait résumer Dieu en soi, et, plagiant Jésus, fondait un christianisme qu'Antioche accueillit, qui eut ses fervents adeptes, ses disciples, à Rome même. Les Chrétiens, courroucés, qualifièrent Simon de « magicien », ce qui était, chez les sectateurs de Jésus, la pire injure.

Pour se défendre, les Chrétiens s'organisaient; un commandement leur devenait nécessaire. De même qu'au polythéisme gréco-romain et au fétichisme africain, finis, succédait le monothéisme, ainsi la formule monarchique pénétrait au sein de l'Église chrétienne, par la voie des hiérarchies aboutissant à l'autorité suprême, dont le gouvernement romain était le modèle parfait, — l'épiscopat déjà visible. Le socialisme remplaça

le communisme des premiers associés, en conservant toutefois le principe initial, égalitaire, de la suppression des castes, la loi de « grâce pour tous », donnée au monde par le Bouddha six siècles auparavant. La monarchie chrétienne, imitée de la monarchie romaine, adopta logiquement l'idée impériale de domination sans cesse extensible, contraire aux nationalités, à l'idée de frontières, de patrie. Nulle différence, presque, entre Claude et Paul; l'Église de Rome est un municipe qui s'élargira, s'étendra indéfiniment, jusqu'à englober le monde. Mais les fondateurs du Christianisme, avisés, ne tomberont pas dans l'erreur que les Empereurs ont commise : L'Empire chrétien n'aura pas de provinces autonomes.

Cette conception simple, grandiose, admirable, enthousiasmait. La nervosité tendue, maladive, de ces souffreteux rassemblés, et obéissants, irréductibles, leur valait des rêves de gloire, des jouissances de donation, des ivresses de sacrifice jusqu'alors inconnus. L'esprit juif, dominateur et exclusif, tenace, « indéracinable », — il persiste jusque chez les apostats, — utilisait à merveille le miracle de dévouement que les Chrétiens vivaient. Les Chrétiens ne s'illusionnaient pas, mais ils s'exagéraient l'influence que les Juifs paraissaient exercer à Rome, où la haine qu'ils inspiraient était surtout faite d'une grande appréhension. Cicéron s'étonnait qu'on osât leur résister! Ils allaient en effet par la Cité, librement, comme en ville conquise, impatientant les Romains, en même temps qu'ils les inquiétaient, par leur « mystérieux isolement », leur « insociabilité », leurs taquine-

ries, l'affectation de campement de leurs demeures, la saleté de leurs habits, l'absence de vanité qu'ils affichaient, — beaucoup mendiant, supportant les avanies, — et cependant de bonnes mœurs, graves, fidèles à leur culte, à leur Dieu. En leurs synagogues nues, à peine meublées d'une chaire et de bancs, où les « places » au premier rang étaient réservées aux plus dignes et aux plus riches, les Juifs semblaient constituer le sénat d'une république scandaleusement indépendante au sein même de la Cité impériale !

Les femmes romaines — Juvénal le constate, — se dirigeaient volontiers vers le quartier des Juifs, si indépendant. Des conversions, à chaque instant, étonnantes, augmentaient le trouble qu'éprouvaient les Romains au regard de cette colonie singulière implantée au cœur de l'Empire. Ces Juifs, en somme, comptaient peu d'Hébreux, d'Israélites de race asiatique ; l'exonération du service dans les milices, qu'ils devaient à l'humiliante consécration de leur infériorité sociale, amenait de Syrie, autour d'eux, sinon chez eux, une immigration continue. Ces intrus — le Syrus, — séduisaient par leur vivacité, leur souplesse, leur « esprit » vivant et gai, qui contrastait avec la pesanteur stupide du Romain inintelligent et infatué.

Les Syriennes, que peu de scrupules retenaient, instruites, ou légères, mais décentes en leurs égarements, se distinguaient aussi, en ce milieu, des lourdes matrones liées à leur devoir traditionnel, immuables, et des Romaines émancipées, ignorantes, incapables d'offrir,

pour prix de leurs convoitises grossières, autre chose que la prostitution de leurs chairs banales. Ce furent ces Syriennes, également, qui apportèrent à Rome l'exemple de la religiosité tolérante, des joies de l'esprit, des extases artistiques.

Affables et charmants, sobres, alertes, prêts à tous les offices, aptes à tous les métiers, à la fois actifs et efféminés, les Syriens se multiplièrent, faisant aimer l'Oriental. Serviteur, le zèle du Syrien procédait d'un attachement sincère à son maître; enrichi, sa bonté native se manifestait par un sentiment perpétuel d'égalité effective, jusqu'auprès des esclaves. Cette démocratie bienveillante, serviable, et charitable, réalisait presque la « société chrétienne » contre laquelle les maîtres de l'Empire tâchaient de se prémunir. Par eux encore persistaient ces cultes divers que les Romains supportaient avec impatience, ne sachant plus comment extirper les croyances nouvelles, venues d'Égypte, de Syrie ou de Palestine, et qui tenaient déjà au sol par de très profondes racines.

Les sympathies que les Syriens inspiraient, les services qu'ils rendaient aux Romains, — on ne pouvait plus se passer d'eux, — auraient sauvé les Juifs, si ces derniers, incorrigibles par orgueil, sottement, n'avaient voulu les éloigner, les maintenir à l'écart; il fallut même, tant leur vanité les aveuglait, que les Syriens judaïsés se séparassent ouvertement de leurs compatriotes restés fidèles à leurs divinités. Or la police surveillait les Juifs, que le peuple détestait, et le moment approchait où la politique

impériale, plutôt favorable jusqu'alors aux fils d'Israël, ne saurait plus résister à la poussée populaire. Le peuple, ignorant, soupçonneux, irrité, imaginait des fables que les meilleurs finissaient par tenir pour vraies. Horace crut sérieusement que les Juifs judaïsaient « de force » les Païens; on confondit de même, par un préjugé volontaire, les Chrétiens et les Juifs. Suétone expliquera l'édit de Claude « contre les Juifs de Rome », en écrivant qu' « ils avaient troublé l'ordre public à l'instigation d'un certain Chrestus ».

Rome était l'unique théâtre où la lutte de l'Avenir et du Passé pouvait s'achever. L'Égypte, dédaignée des Apôtres à cause de cela, sans doute, ne réclamait rien; Philon et les Thérapeutes y étaient tout ce que pouvait supporter, en innovation, sa religiosité resplendissante. On y bâtissait des temples — à Esneh, à Ombos, à Denderah, — exactement comme aux époques pharaoniques, en respectant avec scrupule les données des architectes anciens. D'Auguste à Antonin, les empereurs y feront orner la cour et le pylône d'Ombos, mais le monument restera égyptien; ainsi, et de même, l'Égypte ne s'ouvrira pas au Christianisme, n'ayant pas de consolation à désirer, suffisamment heureuse.

Mais si l'Égypte n'appela pas Jésus, elle eut à Rome l'influence que lui assurait son double caractère de conservation et d'assimilation. Las des divinités helléniques, les Romains découvrirent le long des deux rives du Nil, en des formes bizarres, hybrides souvent, monstrueuses quelquefois, des divinités nouvelles, mélange

de Baal, d'Astarté et d'Indra : le singe de Ceylan et l'Ammon générateur d'Afrique, l'Enfer terrifiant de Séti Ier, l'Osiris excellent, l'Isis délicieuse; et des cultes en plein développement, tantôt mystérieux et tantôt publics, puérils ou somptueux : distributions d'amulettes et de reliques, débris d'Osiris, précieux sang d'Isis solidifié, processions de prêtres divinisant les pharaons, etc. Ce rite grave, théâtral, bien ordonné, fournit le fonds des solennités religieuses futures, pendant que les pratiquants des cultes syriens, « voluptueux et exaltés », ravissaient leurs fidèles aux divinités anciennes, peu à peu, mais de plus en plus.

La crise religieuse s'accentuait d'une crise sociale, aiguë. L'aristocratie romaine, irritée des invasions de toutes sortes, débordantes, alarmée du mouvement démocratique — appuyé des femmes, — qui se dessinait irrésistible, ne savait qu'exprimer son inquiétude ou sa répugnance; elle constatait cependant son indignité, en comparant sa vie effrénée, corrompue, criminelle, avec l'existence de ces « petits », misérables mais irréprochables, exemplaires; elle avait enfin l'impression nette de son impuissance, le légionnaire ayant supplanté le noble, la guerre ayant détruit le patriciat.

Jaloux des Hellènes et des Juifs, les patriciens en étaient revenus à la conception sauvage de la Rome primitive, uniquement vouée à la satisfaction matérielle des désirs humains. L'écrasante ignorance de cette Noblesse, incapable même d'utiliser ses richesses accumulées, les conservant improductives, comme perdues, don-

nait en fruit un paupérisme désolant. L'incapacité des chefs de famille dilapidant les fortunes, les femmes de cette aristocratie menacée se saisirent de l'exploitation des biens compromis, et elles spéculèrent, faisant valoir, tenant caisse de banque, avec une âpreté, une avidité, une cupidité extrêmes.

Les malheureux, dans cette société outrée, ne trouvaient ni secours, ni consolation; aucune charité, quelconque. Les cultes orientaux introduits n'offraient rien aux déshérités, que les exigences des prêtres éloignaient des dieux. La religion romaine, traditionnelle, délaissée, décente au moins, se contentait d'ouvrir ses temples froids, silencieux, peu fréquentés, à ces abandonnés cherchant en vain une bonne parole. Et lorsque, en imitation des Grecs, quelques Romains essayaient de se réunir pour s'étayer mutuellement, résister à la tourmente, les patriciens intervenaient, dénonçant ces associations comme un danger public. Une fatalité tragique se servait des mains romaines elles-mêmes pour détruire tout ce qui aurait pu sauver Rome.

La secte chrétienne, seule, réalisant l'association, reprenant la tradition aryenne des communautés, célébrait et perpétuait ses cérémonies, ses fêtes, ses repas, mais avec l'ennui d'une attitude délictueuse. Pour respecter la loi, cependant, ces unions étaient organisées en Sociétés mutuelles assurant à chacun, après sa mort, de dignes funérailles; et les pauvres, les esclaves, accouraient à ces associations. A ces « consolateurs », la peur de la mort amenait ces femmes dont parle Lucrèce, per-

dues « d'orgueil, de débauche, de luxe et de paresse », qui se rachetaient en se dévouant, comme les esclaves se délivraient en communiant de l'égalité chrétienne.

Paul enraya ce mouvement social, en écartant les femmes, à la manière juive, tâchant de refréner l'exagération de leurs sacrifices, les empêchant de renoncer à leur parure naturelle, de se « raser la tête »; et il voulut prévoir, pour l'éviter, la révolte des esclaves contre leurs maîtres : « Lors même que tu pourrais devenir libre, reste plutôt ce que tu es, car l'esclave appelé à la Communauté du Seigneur, est l'affranchi du Seigneur ». Et aux Éphésiens : « Vous, esclaves, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et humilité, dans la simplicité de votre cœur, comme à Christ ». Cette sanction de l'esclavage, d'ailleurs corrigée aussitôt : « Et vous, maîtres, agissez-en de même à l'égard des esclaves, vous abstenant de menaces, sachant que votre maître à vous et à eux est au ciel et qu'il ne fait point acception de personnes. » L'esprit de sacrifice eut ainsi raison de l'idée révolutionnaire; les esclaves, relevés moralement, jouirent de cette noblesse imprévue, et ils furent, dans le monde romain ébranlé, les coins vivants insinués dans toutes les fissures par lesquels le monument disloqué devait s'effondrer un jour.

A Rome, centre corrupteur, où les intelligences abaissées s'abandonnaient aux pires instincts de la chair, à la Cité impériale qui avait tout accaparé — la langue *latine* se qualifiait de langue *romaine*, — le Christianisme opposait l'universalité. « Il n'y a, dit Paul aux Colos-

siens, ni gentil, ni Juif, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre, mais Jésus-Christ est tout en tous ». Cette déclaration retentissante, destructive de l'idée de Ville centrale, de Citoyen, créait un « empire des âmes », idéal, antagoniste de l'Empire romain, matériel. Et l'unité de Dieu proclamée, le monothéisme donnait un Empereur à cet Empire nouveau, une « religion universelle » — innovation bouddhique, effort intellectuel immense, accompli, — réunissait les sujets en un catholicisme fraternel, absolu, sans distinction de race ni de sexe.

L'Empereur, qui résumait l'Empire en soi, ne méritant plus l'admiration, ne faisant rien qui pût lui valoir l'affection des peuples, était un Maître jaloux de sa quiétude, et protecteur des forts; les faibles, qui voulaient aussi avoir un Maître, et qui le cherchaient, le « virent » dans le ciel, au sein du royaume de Dieu, se livrèrent à lui sans réserve. Et tandis que l'Empereur, proie de favoris indignes, d'affranchis corrompus et corrupteurs, travaillait à la désagrégation générale, le peuple — la secte chrétienne au premier rang, — s'organisait en dehors de l'État, hiérarchie et religiosité.

Les associations, c'est-à-dire les « collèges », se multipliaient, chaque groupe se formant comme de soi, par l'attrait de besoins identiques et l'exercice immédiat, complet, de l'égalité qu'avait enseignée le Christ. Cette collaboration de l'humanité à l'œuvre de Jésus en assurait le succès, non seulement par l'adoption universelle de l'Idée, mais aussi par la manière dont la Société nouvelle procédait : Division à l'infini, par groupements

libres, de la masse agissante, et en conséquence dispersion jusqu'à l'insaisissabilité de l'armée se recrutant, et certitude, parfaitement sentie, d'un concours total, sans exception, à l'appel du chef. C'était, à la fois, une diffusion semblable à celle des Juifs installés dans toutes les villes, répandus sur tout le littoral de la Méditerranée, et l'embryon d'un gouvernement central.

La mélancolie craintive du premier groupement, due à l'infimité des premiers fidèles, à Rome, laissa à la secte le stigmate d'une servilité contrite; — les « pauvres », d'abord venus, eurent la touchante vanité d'une place sûre, réservée, après leur mort, dans le *columbarium* funèbre; — et si parmi les esclaves nombreux accourus il ne s'était pas trouvé des Grecs affinés, délicats et instruits, des Syriens polis, habiles et pleins d'imagination, les premiers Chrétiens, à Rome, n'auraient peut-être pas secoué la torpeur qui les envahit d'abord.



CHAPITRE XXIV

De 41 à 54 ap. J.-C. — Claude Empereur. — La Gaule Romaine. — Druides. — Espagne Romaine. — Ibères. — Bretagne. — Germanie. — Chauques et Frisons. — L'Empire occidental. — Gallo-Romains. — La province d'Asie. — La province d'Afrique. — Berbères. — Maures. — Claude et les Juifs. — La province de Thrace. — Arménie. — Parthes. — Messaline et Agrippine. — Mort de Claude.



CLAUDE avait passé sa jeunesse, toute maladive, oublié dans le palais impérial, s'occupant à écrire des histoires; et voici qu'un caprice des légionnaires le fit Empereur. Cet irrésolu, quasi ridicule, bégayant, dont la tête avait des mouvements d'idiot, et qui parlait en sentences solennelles, creuses, recevait un pouvoir brisé, « à refaire ». Il était bon, car ses premiers actes furent de réparer les folies de Caligula, de rappeler les bannis; il aimait la justice et la pratiquait volontiers, platement sans doute, mais avec équité. S'il choisit mal les affranchis admis à le conseiller, le fait en soi n'était pas sans hardiesse, et sa loi spéciale favorable aux esclaves — traités en

hommes pour la première fois, — prouve ses belles intentions. Il administrera libéralement les provinces, rétablira la censure, se laissera prendre aux tendances révolutionnaires, chrétiennes pour la plupart, qui détermineront la chute de l'Empire.

Le testament d'Auguste avait prévu les dangers qu'entraînerait l'abandon des privilèges réservés à la Cité romaine, prestige indispensable à l'action gouvernementale des Empereurs; mais les successeurs du monarque avisé oublièrent vite son conseil. Claude accorda aux « Nobles de la Gaule chevelue » le droit de siéger parmi les sénateurs. Depuis que la Gaule Cisalpine était incorporée à l'Italie, la Gaule Transalpine figurait, dans l'Empire, comme un tout caractérisé, presque autonome; neuf colonies, — Narbonne, Arles, Béziers, Orange, Fréjus, Vienne, Lyon, Valence, Nyons, avec Cologne sur le Rhin, — essentiellement romaines, y commençaient une sorte d'annexion.

Cependant la possession romaine se heurtait, en Gaule, à des résistances, et ce n'est pas seulement « l'hiver gaulois » qui tourmentait les occupants au delà du Rhône, c'était aussi l'impression d'un contact particulier, peu sûr. Au Sud, en effet, la Cité constituait l'unité, comme en Italie, tandis qu'au Nord la tribu celtique persistait. Ce n'étaient pas deux nationalités différentes, séparées, mais deux parties d'une nationalité, dont l'une, la méridionale, s'était assimilé des mœurs étrangères, — phéniciennes, grecques, romaines, — et dont l'autre en était encore à sa première civilisation.

Les Méridionaux se targuaient de leur indépendance, en vivant de la vie nouvelle imposée ; les autres, — Bretons, Aquitains, Septentrionaux, — soumis en apparence, mais strictement fidèles à leurs traditions, à la division « communale », et affaiblis d'ailleurs par de perpétuelles querelles de localités, n'en conservaient pas moins la certitude d'une délivrance.

Au point de vue purement politique, les Romains paraissaient avoir seulement substitué leur « principat » à celui qu'exerçaient en Gaule, avant eux, les tribus gauloises tour à tour prépondérantes. Aussi la Gaule, qui trafiquait de son bétail, de ses céréales et de ses industries, — jambons de Flandre, froments de Provence, étoffes d'Arras et de Tournay, — accepta des Romains un art, une littérature, une langue et des dieux, fière de voir les Romains lui emprunter, en compensation, la coupe des vêtements nationaux, la braie et la cuculle. Les villes gauloises furent honorées des noms d'*Auguste*, de *Jules*, de *César* ; les voies stratégiques eurent leurs stations ornées de temples, de colonnes, de « niches » où le Mercure « protecteur des voyageurs » trônait. Lyon eut sa « Voie des tombeaux » semblable à celle de Pompéi.

Claude, s'attaquant aux légendes plus qu'aux réalités, s'inquiétait des druides. Auguste, mieux renseigné sans doute, s'était contenté d'organiser à Lyon le culte im- [illegible] (12 ap. J.-C.), de consacrer, au confluent du Rhône [illegible] de la Déesse de Rome et du Gé- [illegible]nt lequel, chaque année, s'as-

semblaient les représentants de toutes les tribus gauloises. Le « culte impérial » démontrait, à la rigueur, l'unité religieuse faite; il ne détruisait aucune des « communautés provinciales ». La Gaule accueillit tous les dieux qu'on lui amena, grecs, syriens, égyptiens, romains, iraniens, d'Isis à Mithra. Arles se fit remarquer par l'adoration exclusive de divinités italiennes; Fréjus, Nîmes, Aix, n'expulsèrent aucun de leurs dieux celtiques; le dieu aryen de la source Némausus conserva tous ses fidèles, pratiquants. Les Gaulois adoptèrent également la langue latine, — monnaies et inscriptions, — mais l'euphonie celtique n'abdiqua point; les noms latinisés laissèrent transpercer leur origine.

Lyon s'isolait, comme une colonie de citoyens romains, privilégiée, plantée au centre de la nation, faisant plutôt ressortir l'exception intruse. On y voyait vivre ensemble, parfaitement distincts, des Romains, des Gaulois et des Germains, — les Ubiens y ayant leur autel d'Auguste particulier. L'assemblée annuelle de Lyon était une sorte de Conseil amphictyonique, une réunion accidentelle de Communes, prouvant en conséquence l'existence d'une Confédération, assujettie pour le moment à la constitution impériale. Rome donnait ainsi à la noblesse gauloise — Tacite le remarquera, — le sentiment de son importance et consacrait en quelque sorte le droit d'une nationalité déterminée.

L'Espagne, très peuplée, très vivante, avait Gadès comme ville italienne, de fait. Auguste, trompé par une accalmie, et par l'activité des échanges entre Rome

et la côte ibérique, crut sérieusement à la complète soumission des Ibériens. Les colons romains, installés le long de la mer, n'y avaient supplanté que des Phéniciens; vers l'intérieur, sur une large zone, les Ibériens étaient comme noyés dans le flot incessant de l'émigration italienne. Rome, sûre de l'Espagne, y traça des *voies* plus commerciales que militaires. La très riche Gadès, généreuse, commerçante, distribuait, avec le vin, l'huile et les métaux d'Ibérie, des fruits merveilleux, exquis, des tissus de laine et de lin, très appréciés; et ses navires, lourds de chargements variés, emportaient des danseuses et des chanteurs, dont la réputation, à Rome, effaçait la gloire des virtuoses d'Alexandrie. L'Espagne s'accommodait de cette exploitation facile de ses œuvres; les Romains, de leur côté, sur la défensive, ne troublaient pas cette quiétude.

La peur des druides, l'idée au moins qu'ils s'opposaient seuls, par leur influence mystérieuse, à la définitive annexion de la Gaule, décida Claude à tenter la destruction du druidisme, en l'attaquant à son foyer d'action, en Grande-Bretagne. Cette « expédition de Bretagne », d'ailleurs, était depuis Jules César comme une campagne imposée à tout Empereur nouveau. Auguste avait manqué à cette obligation; Claude n'y faillit point. La conquête de la Bretagne n'offrait aux Romains aucune utilité, la Gaule, intermédiaire des trafics bretons, étant la douane de perception des impôts dont Rome subsistait; mais la légende terrifiante de ce peuple si lointain, « séparé du reste du monde » dit Virgile,

de cette île ceinte par un océan « peuplé de monstres », dit Horace, en faisait un défi que l'Empereur devait mettre sa gloire à affronter.

Plautius fut chargé par Claude de cette facile conquête. Les Bretons en étaient encore au point où Jules César les avait trouvés, divisés en tribus, se querellant, gouvernés par des rois et des reines hostiles les uns aux autres, avec sauvagerie. Plautius, rapidement vainqueur, campa devant la Tamise, pour que Claude eût le temps de venir s'approprier la victoire. Claude présent, le fleuve franchi, le dernier défenseur de l'île — Caractac, — battu, l'empereur quitta la Bretagne, laissant à Plautius le soin de l'organiser « à la romaine ». Le successeur de Plautius, Ostorius Scapula, y réprima un soulèvement (50); il soumit les Icènes et les Brigantes au Nord, les Ordovices au Sud, et contint les « insulaires » jusqu'à la mort de Claude, glorieux — son arc de triomphe en témoigne, — autant de la défaite des onze rois bretons, nommés, que de l'appel fait à sa clémence par les vaincus.

En Germanie, la politique impériale, mal à l'aise, ne tendait qu'à conserver son prestige, aucune conquête ne paraissant y devoir compenser le péril à courir. Cependant les pirates chauques, conduits par Gannascus, pillaient les côtes gauloises, et, se stimulant en leur impunité, assaillirent les Romains eux-mêmes. Publius Gabinius Secundus reçut l'ordre de les châtier (41). Plus tard, le légat de Belgique, Corbulon, dut marcher contre les Frisons, les battre, installer une garnison

romaine chez eux, en garantie. Corbulon provoquait les Chauques, lorsque Claude l'arrêta. L'étrange hésitation de l'empereur encouragea bientôt la résistance des Frisons, « ingouvernables »[1].

L'Empire occidental se réduisait donc à l'occupation relative de l'Espagne et de la Gaule. En Espagne, la Lusitanie, la Gallicie et les Asturies restaient attachées à leurs divinités nationales, les « noms » des dieux quelquefois latinisés; mais dans le reste du pays, en Bétique surtout, les divinités se firent italiennes, sauf vers le Douro supérieur, où les croyances celtiques persistèrent. En Gaule, la latinisation était entravée. Marseille, qui se considérait comme un État allié de Rome, non subordonné, — Aix n'étant à ses yeux qu'un campement de soldats romains, protecteurs obligés, — avait perdu beaucoup de son importance politique depuis l'Empire; mais elle compensait cette déchéance par la renommée de ses écoles, de sa civilisation grecque. Nîmes pouvait montrer sur sa monnaie la gravure des « symboles » de l'Égypte, avec un texte alexandrin. La Province entière se flattait de son indépendance, de son égoïsme, pourrait-on dire, conservant ses illustrations, au risque de les amoindrir. La Gaule septentrionale, gravement, avec ténacité, s'instruisait, étudiait, à part.

Les lycées gaulois devinrent célèbres; ce furent des écoles de patriotisme, des forges où l'on affinait les armes de l'avenir... Autun (Augustodunum), sous Tibère, réunissait pour l'instruire la fleur de la noblesse gauloise. Cologne, pourtant si prospère, ne ramena pas

les peuplades du Rhin à la civilisation romaine. L'unité impériale affirmée, officielle, recouvrait mais n'avait pas détruit les associations communales, les unités locales, aryennes, celtiques. L'enseignement gréco-romain, la lecture des œuvres importées, le spectacle des Beaux-Arts, et aussi celui de l'administration impériale, admirée, firent le Gallo-Romain, animé d'un grand zèle pour « apprendre », apte à tout saisir, procurant à la gravité romaine, immobilisée dans sa formule quasi mathématique, le secours d'une raison saine, d'une érudition éclectique, d'une éloquence naturelle, où l'art savait allier la logique et l'esprit.

Les Grecs de la Gaule ne consentaient pas à se croire Romains. En Aquitaine, l'Université de Burdegala (Bordeaux) allait, par sa science, frapper l'attention universelle. Le prestige de la Gaule savante, poétique, mystérieuse un peu, brave et gaie, n'avait fait que croître depuis Jules César. L'ami de Virgile, le poète Cornélius Gallus, premier gouverneur de l'Égypte romaine, était un Gaulois de Fréjus. L'orateur intelligent et convaincu que Tacite fait parler, pour opposer « l'éloquence nouvelle » à l'éloquence de Cicéron et de César, est un avocat gaulois, Marcus Aper... La Gaule attirait Rome; le mouvement aryen, irrésistible, de l'Est à l'Ouest, se reprenait, en des conditions admirables. Mais Rome se tournait plutôt vers sa province d'Asie, où les accès d'une fièvre finale donnaient la fausse apparence d'une grande vitalité. Les trafics y étaient innombrables, abusifs, et les corruptions, de toutes sortes, généralisées,

comme normales. L'ère pacifique, inaugurée à l'avènement d'Auguste, avait permis aux Hellènes et aux Phéniciens de se ressaisir, et trois siècles de prospérité devaient faire rétrograder vers l'Orient la civilisation aryenne, un instant remise en sa vraie voie.

En Afrique, Claude régnant, Suetonius Paulinus et Geta soumirent les Maures, dont le territoire fut divisé en Maurétanie Césarienne et Maurétanie Tingitane. L'histoire de la province d'Afrique est le plus parfait exemple de l'inintelligence de la politique romaine. Jamais, à aucun instant, Rome ne sut utiliser sa conquête; elle n'en comprit pas l'importance, s'appliquant plutôt, semble-t-il, à en dénaturer la valeur. L'Afrique septentrionale était peuplée de Berbères, en ce sens que les Berbères s'y trouvaient à peu près partout, à ce moment, le mieux représentés; des « réserves » de leurs tribus, au Sud, se dérobant à la domination romaine, précaire. Ces Africains indépendants, que Rome négligea trop, se reliaient aux Égyptiens par les habitants de la Libye, agriculteurs installés déjà à l'ouest de Gabès au temps d'Hérodote, Cyrène la grecque étant leur ville. Ces agriculteurs assidus, laborieux, dociles et dévoués, faisaient la richesse productive de l'Afrique. Rome, maîtresse du territoire, y reconstitua des villes phéniciennes, factices, au lieu d'assujettir et de s'assimiler la population berbère de la province. Il en résulta que la Grande Syrte devint une démarcation entre ce qu'on pourrait appeler l'Afrique européenne, à l'Est, et l'Afrique romano-phénicienne, à l'ouest, dès lors antagonistes.

Les limites de la province d'Afrique s'étendaient au delà de l'occupation réelle, en une large zone incessamment troublée de rapides campagnes ou d'interminables razzias; l'œuvre de civilisation proprement dite y demeura très restreinte. Le relèvement de Carthage, la réédification du temple d'Astarté, l'octroi d'une constitution phénicienne, avec ses suffètes, privèrent les Romains du concours des Berbères, plus que jamais fidèles à leurs mœurs, à leur organisation aryenne, qu'administraient les Anciens, et n'accordant au gouvernement nouveau qu'une autorité temporaire, supportable, non acceptée. Les Maures seuls nécessitaient une surveillance, car ils dressaient encore des autels aux princes descendants de Massinissa, ce « roi » qui avait réussi, lui, à fonder dans des villes les communautés berbères agricoles, leur accordant des municipalités. Rome redoutait la Maurétanie privée de routes, abordable uniquement du côté de la mer. Claude divisa en deux la Maurétanie, pour la mieux tenir.

La politique impériale dut se plier à quelques exigences des Berbères, respecter certaines de leurs coutumes, reconnaître comme « villes » confiées à des gouverneurs les confédérations marquées, munies d'un préfet ou d'un prince, mais gouvernées par onze « Anciens » élisant leur « chef », petites monarchies contraires à l'idée romaine, et contraires aussi à l'idée phénicienne. Des groupes berbères loin de la côte, sur les montagnes, dans le désert, disséminés en « tribus », y continuaient la tradition d'indépendance toujours prête à se ressaisir;

cette zone, de climat tempéré, relativement, conservait la vigueur saine de ces Aryens à la fois doux et insoumis, dociles et belliqueux, dont César avait apprécié la valeur guerrière alors qu'il luttait contre les républicains : Ces « paysans d'Afrique » avaient abandonné leurs moissons, sans hésiter, pour combattre l'adversaire des libertés sociales.

Rome croira témoigner de la puissance impériale en Afrique, en y « ordonnant » la fondation immédiate de villes complètes, monumentales, somptueuses, splendides parfois, où les arcs de triomphe, les théâtres, les bains, les tombeaux, d'un art imité, riche évidemment, mais entaché d'improvisation, s'entassèrent; en même temps que les stratèges construisaient des routes reliant le quartier général — Theveste, — à la mer et aux villes principales. Les voies commerciales ne furent tracées que plus tard, par les habitants eux-mêmes, le besoin de « communiquer » et de « trafiquer » suppléant à l'imprévoyance romaine; routes qu'on dédiera aux Empereurs, par flatterie.

En Judée, le persécuteur des druides, Claude, se compromettait par de perpétuelles contradictions. N'osant expulser les Juifs de Rome, il leur interdisait de s'assembler, — sans succès d'ailleurs, — tandis qu'il les favorisait de privilèges, respectait leurs préjugés religieux en Palestine. A Jérusalem, la force romaine était à l'entière disposition du Sanhédrin, absurdité qui tourna contre les Juifs, en ce qu'elle les poussa, d'apparence irresponsables, couverts, à de criminels abus. Parfaite-

ment rassurés en effet, les « machinateurs d'émeutes » et les « promoteurs d'inquisitions » rivaliseraient de zèle pour détruire les derniers restes de toute autorité, morale ou religieuse. La corruption et le fanatisme, depuis la mort d'Agrippa notamment (44), faisaient surgir en Judée, à chaque heure, de « nouveaux Macchabées »; les Zélotes, fous, poignardaient Juifs et Romains, indistinctement : une anarchie sanglante sévissait. Et Claude, sottement, laissait les Juifs se fortifier à Jérusalem, « les Juifs ayant acheté, alors que tout se vendait, écrira Tacite, la permission de reconstruire leurs murs, en pleine paix... »

Les trafics de Byzance, si productifs au temps d'Auguste, souffraient de troubles que Rome ne pouvait tolérer. Claude intervint (46) et réduisit la Thrace en province. En Iran, les princes se querellant, l'autorité romaine s'affaiblissait de l'appel des uns, non entendu, et de la jactance des autres, enhardis par une étrange longanimité. Les peuples touraniens étaient menaçants. Le roi des Parthes, Vologasos, qui attirait à Vologasias, sa capitale, sur le Bas-Euphrate, le commerce de Palmyre, rêvait de conquérir l'Arménie : l'incapacité des rois donnés par Rome aux Parthes légitimait son ambition.

Claude mourut empoisonné (54). Ses panégyristes dirent la « gloire » d'un Empire prospère, victorieux en Grande-Bretagne, heureux en ses diverses actions extérieures. Claude bénéficia du prestige de Rome. On le loua de la discipline obtenue dans l'armée, de la sagesse de ses généraux vieillis, prudents, et l'on traduisit

ses fautes en habiletés, telles que ses condescendances envers les Juifs travaillant à leur perte, ses insuccès en Parthyène, que l'on considéra comme des manœuvres destinées à semer la division chez ses ennemis. On lui pardonna la honte de ses conseillers abjects, en signalant les perfidies de patriciens tenus à l'écart, ou bassement flatteurs, en énumérant les « dix complots » contre sa vie, qui avaient échoué mais qui l'absolvaient de ses vengeances; on attribua enfin à la méchanceté de l'impératrice un bon nombre des crimes de l'empereur.

Il est vrai qu'à son tour l' « insatiable » Messaline, « l'impériale courtisane », finalement accusée de « braver les lois et la pudeur publique », fut mise à mort par ordre de Claude (48); mais ce fut pour que l'Empereur pût épouser Agrippine, fille de Germanicus, déjà mère de Néron âgé de onze ans, et qui ne songea qu'à frustrer de l'héritage impérial le fils de Claude, Britannicus, qu'elle parvint à faire haïr de son père. Un instant Claude parut comprendre l'injustice de sa désaffection; il commit l'imprudence, étant ivre, un jour, de laisser voir ses remords, peut-être ses intentions réparatrices; Locuste acheva l'œuvre d'Agrippine en empoisonnant Claude.



CHAPITRE XXV

De 54 a 68 ap. J.-C. — Néron et sa Cour. — Sénèque et Burrhus. — Assassinat d'Agrippine. — Esclaves. — Judée. — Bretagne. — Druides de Mona. — Juifs et Chrétiens. — Persécutions. — Martyrs. — Pierre et Paul. — Complot contre Néron. — La Grèce libre. — Thraces. — Scythes. — Gaule : Révolte de Vindex. — Galba et Virginius. — Mort de Néron. — Jérusalem investie.



ANDIS que Burrhus soumettait aux prétoriens la candidature de Néron, les soldats proclamaient le nouvel empereur, au prix débattu de la « gratification » que Claude avait payée à son avènement. Le Sénat ratifia le choix des légions. Claude fut divinisé, suivant l'usage; on oublia l'héritier spolié de l'Empire, Britannicus. Avec un goût connu, particulier, pour les excès de toutes sortes, et une vanité lourde, Néron, Empereur, affecta tout de suite un dessein de gouvernement correct, pondéré, honnête. La bassesse des affranchis qui dominaient à la cour impériale, et la nature même de l'intrigue à laquelle il devait son pouvoir usurpé, allaient l'obliger aux

pires abus. Agrippine, en effet, entendait régner sous le nom de son fils, assouvir impérialement les passions diverses qui l'agitaient. Elle prétendit à tous les honneurs; ridiculisa l'Empire, en demandant un siège au Sénat. Sénèque et Burrhus, pour se défaire d'Agrippine, s'assurer Néron, flattèrent les perversités de l'empereur, le servirent peut-être en ses débauches honteuses. Comme ils l'avaient désiré, Néron s'éprit de l'affranchie Acté, qui devint la rivale d'Agrippine.

La fureur d'Agrippine hâta sa perte. Elle menaça de révéler l'assassinat de Claude, d'en faire connaître le véritable auteur, d'obtenir ainsi la condamnation de Néron, et de présenter alors au Sénat l'Empereur légitime, Britannicus. Néron, effrayé, fit empoisonner Britannicus. Alors Agrippine s'adressa aux soldats. Néron expulsa Agrippine. Sénèque et Burrhus se rendirent auprès de la mère de Néron, qui les accueillit en femme blessée, encore impérieuse, prête à braver l'empereur; elle ne plia pas, en effet, devant son fils lui-même, l'interrogeant.

Sénèque et Burrhus administraient l'Empire, surveillant les gouverneurs, améliorant la charge des impôts, agissant comme s'ils cherchaient, selon le vœu de Néron, un moyen de les supprimer. Burrhus, « recommandable par ses connaissances militaires et par l'austérité de ses mœurs », dira Tacite, et Sénèque, « recommandable par l'art d'enseigner l'éloquence, par les grâces qu'il mêlait à la vertu », donnèrent à l'Empire cinq années d'un gouvernement paisible; mais, courtisans vul-

gaires, ils ne surent pas prévenir, ils n'empêchèrent pas la saturnale que fut le règne de leur maître. Les Romains voyaient en Néron l'exemplaire de leur souverain normal, sympathique; les oisifs — tout Rome presque, — colportaient les « bons mots » qui tombaient de ses lèvres; on se racontait ses excentricités comme les traits d'une personnalité supérieure.

Jaloux de toutes les popularités, jusqu'aux plus basses, Néron, déguisé, se mêlait au peuple, la nuit, risquant les plus sottes aventures; il fréquentait le théâtre le jour, prenant part aux tumultueuses manifestations, quand il ne les provoquait pas. Déjà légendaire, l'empereur était un sujet de curiosité, toujours attendu, toujours applaudi, recherché et aimé. De plus en plus enhardi, en quelque sorte forcé de renchérir sur ses propres erreurs, il s'acheminait vers les pires folies. Il donna publiquement une rivale à l'impératrice — la « vertueuse et douce Octavie », — en enlevant à Othon sa femme Poppée, aussitôt ennemie de la femme et de la mère de l'empereur. Invitée à Baïes pour s'y « réconcilier » avec son fils, Agrippine s'embarqua sur le navire qui devait, machiné dans ce but, s'entr'ouvrir et sombrer en route; la « victime », prévenue, put s'échapper; elle se réfugia dans sa maison du lac Lucrin où des assassins la poignardèrent.

Les accès de Néron, dès ce moment, furent comme les actes morbides d'un parricide devenu fou. Coupable du plus grand des crimes, et sans doute étonné de sa quiétude, surpris de l'accueil fait à l'horrible nouvelle,

plus rien ne lui parut impossible. Burrhus l'avait félicité au nom des soldats; Sénèque avait fait rendre aux dieux des « actions de grâces » dans les temples. Néron, sans remords, se montra sur le théâtre, chantant et jouant de la lyre; et dans l'arène, conduisant un char... On dit cependant qu'en Grèce, à Éleusis, il n'osa pas franchir le seuil du temple interdit aux « impies » et aux « adultères ». Il sacrifia Octavie pour épouser Poppée. Incompréhensible, impénétrable, Néron devenait effrayant. Burrhus étant mort empoisonné, Sénèque abandonna prudemment son élève. Le favori Tigellinus disposa seul de l'empereur.

De quelle manière Néron aurait-il exercé le pouvoir à sa satisfaction personnelle, se serait-il donné la preuve de sa puissance, hors des débauches les plus inouïes et des plus cruelles décisions? Et quel exemple avait-il à suivre? Les meilleurs de son entourage étaient ces philosophes dont parle Tacite, « qui, avec leur morale et leurs visages austères, étaient enchantés de figurer dans les amusements de la Cour », tandis que Poppée — jusqu'en sa « chambre secrète », — n'était entourée que de « magiciens » et d' « astrologues »... Le Stoïcisme se traînant en des banalités plates, la littérature n'étant qu'un charlatanisme, Néron suppléait impérialement, seul, à cette déchéance molle, précipitée : il prodiguait les spectacles et les jeux; il ordonnait de somptueuses architectures; il faisait servir, dans sa « maison d'or », des repas d'un luxe insensé; il distribuait largement aux Romains « du pain, de la viande, du gibier, des habits,

de l'argent, des pierres précieuses »... et il subvenait à ces dépenses par le pillage des provinces et la multiplication des exils qui, selon la loi, entraînaient la confiscation des biens, ou vendait les emplois, encouragé par les applaudissements du peuple, bruyants, alors qu'il déclamait ou chantait, poète ou comédien. Néron était une providence, la Providence romaine! et en même temps le principal, presque l'unique amuseur public.

Après l'exécution du dernier des Sylla — Plautus, « du sang des Césars » — et celle de l'affranchi Pallas, livrer des victimes aux bourreaux fut pour Néron comme l'irrésistible fonction d'un maniaque. Plus rien ne lui étant extraordinaire, il en était arrivé au monstrueux. Il tua Poppée d'un coup de pied au ventre et lui fit ensuite de fabuleuses funérailles. « Des personnes instruites, dit Pline, assurent que l'Arabie ne produit pas, dans une année entière, autant de parfums que Néron en brûla aux funérailles de sa femme Poppée ». Sa légende amplifiait encore, à plaisir, du vivant même de Néron, ses invraisemblables absurdités.

En ses heures, rares, d'attention, Néron ne voyait guère que deux « oppositions » à son omnipotence, l'une et l'autre d'ordre religieux : — les druides et les Juifs, — et deux régions insoumises : la Grande-Bretagne et la Judée. L'assassinat du préfet de Rome par son propre esclave, suivi d'une sédition, ajouta une « crainte » nouvelle aux préoccupations de l'empereur, lui fit considérer comme dangereux le « peuple des petits » qu'il s'imaginait avoir séduit. Les Chrétiens ne tarderont pas

à subir la peine de cette terreur de Néron, coïncidant avec la révolte des Juifs.

Les Bretons avaient paru accepter la domination romaine; le port de Boulogne, en relations maritimes suivies avec la Bretagne, trafiquait librement; les cités formées de colons romains, « de l'autre côté de la mer », se développaient; Londinium devenait l'entrepôt actif d'un commerce fructueux, pacifique. Voici qu'une femme, Boudicca, reine des Iceni, inaugurait un mouvement national contre les Romains dans « l'île celtique », à la suite d'un acte impolitique de Néron, une saisie de biens qui n'appartenaient pas à l'Empereur. Les révoltés, en armes, firent près de 70.000 victimes; le procurateur, « croyant la cause de Rome perdue », s'enfuit. Paullinus, envoyé avec 10.000 hommes seulement, réduisit les Bretons. La reine Boudicca échappa aux supplices par le poison (61).

Mais cette rapide victoire n'intimida pas ceux qui s'étaient réfugiés dans l'île de Mona, foyer du druidisme, que les prêtres et les femmes défendirent furieusement. Paullinus n'eut pas raison de cette résistance héroïque, malgré les profanations dont il put frapper ce sanctuaire, en faisant couper à ras de terre les « arbres sacrés » qui l'ombrageaient. Néron, en ses songes, voyait au loin des femmes, « telles qu'on peint les furies, les cheveux épars, des torches dans les mains », et « tout autour d'elles », les druides voués à « leurs horribles superstitions » arrosant leurs autels « du sang des captifs », consultant les dieux « dans les entrailles humaines », ou « les

mains levées vers le ciel, vomissant des imprécations barbares »... Cela l'épouvantait.

Or Jérusalem était, du côté de l'Orient, comme une autre île de Mona, plus inquiétante peut-être au point de vue romain, à cause du prosélytisme heureux des prêtres de Jéhovah et de la colonie juive installée à Rome même. Déjà sous Tibère, sous Claude ensuite, des « maisons royales » avaient affiché leur conversion au Judaïsme. Antioche était peuplée d'Hellènes judaïsés. La propagande judaïque, nationale, réussissait, les missionnaires admettant des incirconcis « au sein du peuple d'Israël » et n'obligeant pas aux pratiques sévères du Pentateuque. Beaucoup de femmes enfin, à Rome, montraient de l' « enthousiasme » pour la religion de Moïse. L'impératrice Poppée avait protégé les Juifs, ostensiblement. La haine méprisante que les Romains vouaient aux Juifs, vivace, traditionnelle, — Cicéron, Horace, Sénèque, Juvénal, Tacite, Quintilien, Suétone en témoignent, — se compliquait maintenant d'une légitime appréhension.

Incapable d'examen, Néron, que les mages venus avec le roi d'Arménie Tiridate avaient impressionné, et qui « ne s'occupait pas de religion », partageait les craintes de la Noblesse romaine à l'égard des Juifs; mais il ne voyait qu'en bloc l'obstacle, impatient de détruire, à l'occasion, ces « ennemis du genre humain », groupés là, sous ses yeux. Son impatience contenue, refrénée, un peu humiliante, aiguisait sa férocité native.

Un incendie terrible ayant dévasté Rome, Néron en

prit prétexte pour déchaîner sa fureur; et confondant les Chrétiens et les Juifs — n'osant peut-être pas viser les Juifs directement, sûr de les atteindre toutefois, — il accusa les Chrétiens d'avoir « allumé l'incendie ». Les plus horribles supplices assouvirent la rage romaine : crucifiés, livrés aux bêtes, brûlés vifs, le corps enduit de résine, — éclairant ainsi, dira la légende, flambeaux vivants, la fête que Néron donna en ses jardins, — la persécution des Chrétiens leur fut ce « baptême du sang » qui consacra la secte. Désormais, ainsi que chez les Bâbis de Perse, la torture sera pour les serviteurs du Christ une jouissance recherchée, une ivresse, une sublime sanctification. Le Christianisme date de ce jour-là, car de ce jour-là date la positive séparation des Juifs et des Chrétiens. Et de même que le Bouddhisme et le Bâbisme, par leurs martyrs, s'exaltèrent, ainsi les Chrétiens, sans bravade, mais sans faiblesse, opposèrent à la fureur vulnérable de leurs bourreaux l'invincible impassibilité de leur résignation.

Les petites communes chrétiennes étaient déjà des sociétés secrètes dans l'Empire, tenant la loi en échec; l'ensemble de ces associations constituait la Société du Christ, une, toute peuple, sans distinction d'origine, définitivement. Quelle personnalité s'emparera de cette société nouvelle, à la fois naissante et majeure? La personnalité de Paul, seule assez énergique, assez active, assez audacieuse. Il n'était malheureusement pas de race aryenne, le héraut! et il arriva avec sa tristesse farouche, son incapacité à concevoir le Beau, âme isolée, en con-

tradiction avec les âmes réunies, communiantes, mais si forte et si résolue! Il écarta les Grecs, gais, artistes, voués à la recherche de la Beauté, et il les livra, au lieu de les absorber, aux controverses disputantes, préparant les schismes; et il ne compensa pas çette perte en se tournant tout à fait vers les Juifs, dont il pouvait être le réformateur, parce qu'il était devenu un objet d'horreur pour ces fanatiques, et qu'il redoutait maintenant leur influence : n'avaient-ils pas essayé de le faire assassiner? Le « monde païen », mélangé, souffreteux, las, mais ayant en soi, conservée, l'étincelle des flammes antiques, donnera-t-il « ces hommes nouveaux » indispensables à l'œuvre nouvelle?

Au sein de la Chrétienté naissante, Hébreux et Hellénistes se querellaient, notamment aux heures de la distribution des secours. Paul inclinait plutôt vers les Juifs; or les Hellènes que Paul repoussait, par instinct de nature ou par calcul, n'étaient pas dépourvus : ils avaient leur Paul, leur Christ même, en Apollonius de Tyane, esprit cultivé et captivant, admirablement instruit des choses de l'Inde et de la Chaldée, à la fois dernier « prophète du paganisme » et Verbe, « Dieu descendu sur la terre ».

Apollonius — suivant l'Évangile qu'écrivit Philostrate, au souvenir de Damis, disciple et compagnon du réformateur moraliste, — avait, à l'exemple des brahmanes, vêtu de lin, vécu fidèle à la plus austère sobriété, tendant vers un communisme universel, prêchant l'épuration des cultes, la suppression des sacrifices, des obla-

tions : « Dieu n'a besoin de rien », disait-il. Sa parole séduisait, sa vie était exemplaire, et il offrait précisément aux Hellènes, en ce qu'il conservait d'un paganisme artiste, ce que Paul leur refusait. A Corinthe, où nécessairement les vœux et les opinions, libres, s'entre-choquaient, l'Église du Christ, une en soi, mais divisée de tendances, hésitante, eut à la fois « ceux de Pierre ou de Christ », « ceux de Paul » et « ceux d'Apollonius ». La sévérité triste de Paul ne pouvait certainement pas convenir aux Corinthiens; les Hellènes généralement y répugnèrent.

Mais tout Juif qu'il fût, et antagoniste en cela de l'esprit grec, Paul devait accueillir les Hellénistes païens venant au Christianisme, travailler avec eux à l'éloignement du Judaïsme officiel. C'est probablement pour donner à ces collaborateurs une satisfaction particulière, que l'Apôtre consentit, ou se laissa aller à des spéculations métaphysiques. Cette déplorable tactique créa la « métaphysique chrétienne », thème de discussions interminables, prétexte d'Écoles bavardes. Tout à la formation de l'Église universelle, l'Apôtre, condescendant, passait du Grec au Juif, ou du Juif au Grec, facilement, suivant la circonstance. Cet éclectisme utilitaire compliquait la merveilleuse simplicité de la doctrine primitive; il était un amalgame d'Évangile, de philosophie et de Judaïsme, où l'ascétisme et le renoncement s'accommodaient du progrès et des richesses, admis comme moyens sociaux : contradictions inévitables, sincères, quelquefois cependant nuancées d'hypocrisie.

L'œuvre de Paul, méritoire, se justifiait à ses yeux par les difficultés du moment; mais elle léguera à ses successeurs une longue série de batailles pénibles contre l'esprit philosophique, luttes dans lesquelles s'engageront, avec non moins de zèle, des Chrétiens réclamant un retour au Jésus vrai. En voulant satisfaire le « goût pour les discours » qui caractérisait les Hellènes, et en participant aux discussions, Paul créait la « question religieuse », livrait Dieu aux disputes, risquait en conséquence de montrer la « Raison » souvent supérieure à la « Foi ». Il divinisait l'orgueil humain en acceptant, en consacrant le droit d'interpréter la parole de Dieu d'abord, Dieu lui-même ensuite.

Paul, tout à son zèle, pratiquait un apostolat asiatique, insolent, autoritaire, à l'exemple des Juifs, se rendant ainsi, comme eux, suspect aux Romains. Les Hellènes aryens, calmes, contenus, mais « raisonneurs », restaient plutôt à l'écart, un peu timides, pleins de confiance toutefois. L'amour, en sa manifestation sublime de Charité perpétuelle, fut le lien presque unique de ces deux « Écoles », l'École asiatique et l'École hellénique. La première, grâce à Paul, l'emporta; mais la seconde, grâce encore à Paul, conciliant par nécessité, ne perdit pas le ferment de cette « fièvre des définitions » qui, lorsqu'elle éclata, plus tard, secoua la barque de Pierre, la jeta violemment sur une mer périlleuse, semée d'écueils.

Paul disparut dans la tourmente d'atroce persécution qui suivit l'incendie de Rome (64). Il avait été « in-

carcéré pour la cause du Christ », continuant son œuvre, correspondant de sa prison avec *ses* Églises. On le considéra comme ayant fondé « avec Pierre » l'Église de Rome, — Pierre mort crucifié, — ayant l'un et l'autre « scellé de leur sang la foi apostolique », — Paul mort décapité ?

Une conspiration dénoncée et déjouée permit à Néron de se défaire de ses ennemis politiques ; Sénèque et son neveu Lucain y furent impliqués, parmi des sénateurs, des chevaliers et des soldats ; Silanus, Antistius et le « vertueux » Thraséas y périrent, avec Lucain et Sénèque. L'Empire subsistait, malgré les cruautés et les débauches, par l'anéantissement de tout ce qui n'était pas Rome au monde. Des guerres intestines occupaient les Germains. Tiridate, le roi d'Arménie imposé par Vologèse, était venu, humblement, reconnaître Néron comme son suzerain. La soumission des Bretons exagérant aux yeux de l'empereur l'étendue de la « force romaine », Néron rêva de conquêtes, prépara des expéditions (66).

Débarqué en Grèce, sa passion des applaudissements publics lui fit oublier ses premiers projets ; et les flagorneries des Hellènes, outrées, colossales, solennisèrent le ridicule du spectacle. Néron prit part aux jeux, disputa la « couronne » aux courses olympiques, et l'obtint sans l'avoir gagnée. Tout étourdi de ses succès personnels, à Corinthe, le « maître du monde » rendit la liberté aux Grecs ! En un discours emphatique et précieux, il les délivra, célébrant, « chantant » sa propre

gloire, faisant revivre la Hellade, bénissant les dieux — qu'il avait précédemment dépouillés à Delphes, — qui le protégeaient! Et les Grecs le qualifièrent de Zeus libérateur, de « Père de la patrie », de « Soleil nouveau ». Néron eut son autel à Acræphiæ de Béotie. Vespasien enlèvera aux Grecs cette anormale et bizarre indépendance. — Corbulon, victorieux en Asie après avoir rétabli la discipline dans les légions, avait trop mérité de Rome; Néron le rappela brutalement, l'obligea à se suicider.

La Thrace romaine, traversée de routes militaires, fournissait des cavaliers et des marins nombreux, dévoués. Les Scythes, pacifiés, envoyaient régulièrement leurs blés aux Romains. Néron, de nouveau belliqueux, transporta des troupes à Alexandrie, rêvant de conquérir l'Éthiopie. A Philæ, au-dessus de la première cataracte du Nil, les Éthiopiens et les Égyptiens trafiquaient des produits de l'Afrique et de la contrée mystérieuse, si riche, dont la mer Rouge était comme le canal d'accès, — « cette mer, dit Sénèque, empourprée par le reflet brillant de ses pierres précieuses! » — De Souakim au détroit de Bab-el-Mandeb, les Abyssins (Axômites) exerçaient une autorité tyrannique. L'Arabie, librement, vendait ses parfums, ses perles, son encens. Dans l'île des Dioscorides (Socotora), les Égyptiens, les Arabes et les Indiens faisaient un très grand commerce, échange des œuvres de l'Occident et des produits de l'Orient — Pline en chiffre les résultats, extraordinaires, — apportés de la côte de Coromandel, des embouchures du

Gange, de la péninsule indo-chinoise et de la Chine, même septentrionale, où des monnaies romaines du temps de Néron ont été trouvées.

Mais des pirates écumaient la mer Rouge, et chaque navire expédié devait avoir des troupes d'action à bord. Rome, à ce moment, partout, semblait se désintéresser de la police des mers. On tâchait simplement d'éviter les « mauvaises rencontres », en s'éloignant autant que possible des côtes infestées. L'Égyptien Hippalos eut l'audace glorieuse, en sortant du golfe Arabique, de diriger son navire directement vers l'Inde, instruit des exigences de la mousson. Les échanges avec les Indiens se développèrent aussitôt, largement.

La Gaule, la première, s'indigna d'appartenir au « mauvais chanteur » qui se faisait applaudir sous peine de mort au théâtre. Le général propréteur Vindex, révolté, offrit l'Empire à Galba, proconsul de la Tarragonaise. Galba, inquiet, ne prit que le titre de « lieutenant du Sénat et du peuple » (68). Néron, dédaigneusement, chargea Virginius de châtier Vindex. Virginius et Vindex, impressionnés du même dégoût, allaient s'entendre, lorsque leurs troupes, malgré eux, en vinrent aux mains. Vindex se suicida. Les légions élurent Virginius, qui refusa l'Empire. A Rome, Néron, abandonné de tous, s'effrayait de son isolement. Le préfet du prétoire, Nymphidius, essaya de s'emparer du pouvoir, en réalité vacant, mais il hésita et fit proclamer Empereur Galba, en promettant aux soldats un *donativum* extraordinaire. Néron était perdu; il s'enfuit, disparut, caché.

On le rejoignit, et n'ayant pas le courage de se donner la mort, il se fit transpercer la gorge d'un coup de glaive (juin 68).

Néron laissait un Trésor vide, — le Trésor de Tibère, dilapidé, — et le « problème juif » non résolu, grave. Tandis qu'à Césarée (66) les Juifs molestés s'étaient mis en défense, à Jérusalem ils avaient été les agresseurs. Sous le nom de « Prosélytes du portail », le Sanhédrin avait admis au seuil du Temple tous ceux qui voulaient y venir prier; le mouvement de révolte avait le caractère d'un mouvement national. Le fils du Grand Prêtre Ananias, Éléazar, s'était élevé cependant contre cette décision toute politique du Sanhédrin, en interdisant la célébration du « service divin », acte d'autorité religieuse qui ne fit qu'aggraver les dissentiments. La division des Pharisiens et des Zélotes s'accentua.

Le parti « favorable aux Romains » prit les armes, appelant à son secours les troupes de Césarée et le roi Agrippa. Le roi envoya quelques cavaliers seulement. Le « sauvage Menahem », à la tête des Sicaires et des « patriotes », entra dans Jérusalem, égorgea la garnison romaine, ordonna la mort des « modérés » alliés de Rome, et ce fut un épouvantable carnage. Éléazar — dont le père et le frère avaient été massacrés, — se rua sur les insurgés, les vainquit, s'empara de Menahem qu'il fit exécuter. A Césarée et à Jérusalem les Juifs s'entretuaient, donnant raison à la politique de Claude. A Alexandrie, également, les légions avaient procédé à une tuerie de Juifs.

Le gouverneur romain de la Syrie, Gallus, en marche contre les insurgés, avait dû lever le siège de Jérusalem, se replier, abandonnant aux révoltés victorieux son arrière-garde et ses bagages. Titus Flavius Vespasianus vint, avec le titre de légat impérial. Intimidés, les Juifs de Jérusalem suspendirent leurs atrocités offensives extérieures; mais dans la ville les tueries systématiques des deux « partis » aux prises se continuèrent, abominables. Titus laissa les Juifs s'épuiser, s'anéantir, tenant la ville étroitement cernée (67-68). La mort de Néron ne modifia rien de cette tactique cruelle.

Le monde des provinces, qui ne pouvait guère distinguer en Néron l'homme du comédien, et qui n'avait pas souffert d'ailleurs de ses extravagances, regretta plutôt l'empereur, ne se souvenant que de ses premiers essais d'administration, favorables aux provinciaux. Toujours sous une influence, et n'ayant à sa portée, comme plaisir, que l'occasion de faire le mal, du moins l'avait-il fait avec munificence, devant un public ébloui. Agrippine, sa mère, impérieuse et corrompue, l'avait exaspéré, et Sénèque, en son discours apologique du parricide, avait exactement exprimé le sentiment public. L'astrologue Balbillus, ensuite, était venu troubler l'esprit de l'empereur, et la timidité naturelle du souverain, alors menacé de toutes parts, craignant pour sa vie, s'était développée en terreur.

Or, la santé de Néron était exubérante; un sang de taureau, épais, tendait ses veines gonflées, le congestionnait sans cesse, et il dictait aux bourreaux, avec une fé-

rocité de fauve traqué, des sentences terribles, toujours, alors même que de simples mesures de police eussent été amplement suffisantes pour le tranquilliser. Néron, vrai Romain, inaccessible à la pitié, ne faisait guère qu'appliquer en tyran la loi d'autorité paternelle. L'application correcte de cette idée légale ne devint odieuse que parce qu'elle fut multipliée dans la mesure des attentats perpétrés, continuels, et parce qu'elle atteignit des innocents. Néron, en somme, cruel et prétentieux, ne fut pas plus une exception parmi les Romains de son temps, que les débauches basses et les ambitions grossières de Messaline et d'Agrippine ne furent un scandale de société.

Sa recherche de l'imprévu, de l'extraordinaire, de l'impossible, retenait le malheureux Empereur dans l'égarement d'un idéal irréalisable, monstrueux. Ses honteuses amours et ses sottes impiétés ne seraient guère que les manifestations, à la fois incohérentes et logiques, d'un insensé qu'affole une insatiable curiosité d'artiste. Peintre, sculpteur, poète, chanteur, il quémandait les applaudissements, les ordonnait ensuite, finissait par enrôler une légion de claqueurs, s'illusionnant, jusqu'à en jouir pleinement, du succès factice qu'il s'était assuré; et c'est pour se donner cette fausse jouissance qu'il condescendait aux plus humiliantes exhibitions, poursuivant, traquant jusqu'à la mort les poètes dont il enviait le talent ou jalousait la popularité.

Ce qui sera caractéristique et surprenant dans l'histoire semi-légendaire du Néron abominé, — l' « Anté-

christ », — c'est que malgré tout, malgré même sa fuite lâche et le ridicule de son hésitation devant la mort inéluctable, son nom restera populaire. Des esclaves et des affranchis, fidèles à sa mémoire, vinrent longtemps jeter des fleurs sur son tombeau. En Orient, notamment chez les Parthes, un faux Néron trouvera des admirations restées intactes, dévouées.



clamer Vitellius, effrayés sans doute des excès de toutes sortes, « sauvages », des légionnaires. Vitellius laissa les troupes à leur désordre, puisa à larges mains dans le Trésor, — confisquant les biens à sa portée, — s'adonnant à sa passion de goinfrerie, livrant l'Empire à tous les hasards, entouré surtout de conducteurs de chars et d'acteurs.

En Mésie, en Pannonie et en Syrie, des mouvements de révolte s'accentuaient. Les Orientaux, voulant un Empereur « à eux », choisirent Vespasien (69), qui commandait alors les troupes romaines chargées de réduire les Juifs détestés. Mucien, qui gouvernait la Syrie, et Alexandre, préfet d'Égypte, pensaient, en soutenant Vespasien, se créer des droits à sa bienveillance, devenir les ministres nécessaires de l'Empereur « qu'ils auraient fait ». Vespasien fut donc proclamé à Alexandrie. Les légions l'acceptèrent, bien qu'il ne fût que le fils d'un publicain, mais frappés de son intégrité et de sa bravoure. Vespasien confia à son fils Titus la rude tâche d'en finir avec les Juifs, et il s'en fût en Égypte, où il interdit les envois de grains dont Rome vivait. Mucien devait soulever les légions du Danube contraires à Vitellius, marcher ensuite sur l'Italie.

Mucien fut prévenu par un tribun légionnaire; mais Antonius Primus arriva, conduisant les troupes de Mésie et de Dalmatie gagnées à la cause de Vespasien, et battit l'armée de Vitellius près de Crémone, pillée et incendiée. A Rome, le frère de Vespasien, Flavius Sabinus, tenait le Capitole. Vitellius, tremblant, vêtu

d'habits de deuil, implora lâchement la protection du peuple. Les partisans de Vitellius, ou, pour mieux dire, les adversaires de Vespasien luttèrent pour l'empereur malgré lui, et ce fut, dans Rome, une horrible bataille : Sabinus et le plus jeune fils de Vespasien, Domitien, égorgés pendant que l'incendie consumait le Capitole. Les Vitelliens paraissaient victorieux, lorsque Antonius Primus s'empara de Rome. Vitellius, saisi, enchaîné, ignominieusement promené par la ville, flagellé et moqué, insulté, fut mis à mort, lentement; son cadavre, encore outragé, traîné à l'aide de crocs, fut jeté dans le Tibre.

Vespasien, à Alexandrie, travaillait à s'assurer de l'Égypte et de l'Afrique avant d'aller « conquérir » l'Italie. Il se montrait dévot à Sérapis. Il lui fallut bientôt, à l'exemple d'Apollonius de Tyane, se laisser considérer comme un dieu par cette population, qui maintenant réclamait des miracles. Et Vespasien guérit les malades, rendit la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux perclus... Mais il avait compté sans l'esprit hellénique, moqueur et turbulent, et il ne tarda guère à devenir l'objet des railleries alexandrines, célèbres, dissolvantes. Parce qu'il avait établi un équitable impôt sur la vente du poisson salé, les Alexandrins le qualifièrent de « marchand de sardines ». Il se décida pour Rome, et voulut y entrer précédé d'une prophétie : « Un roi, sorti de l'Orient, devait régner sur le monde ! » Vespasien s'appropriait l'annonce messianique.

Le « nouvel Auguste » apportait aux Romains le spectacle paradoxal d'un Empereur de mœurs simples, ne participant d'aucune noblesse de tradition, distingué seulement par sa bravoure en Bretagne et son administration en Afrique, resté pauvre, venant de déployer, en Syrie et en Égypte, des qualités de finesse et de bonté qui lui avaient acquis l'affection des troupes et du peuple, sans nuire à la discipline, sans rien sacrifier de sa dignité, même aux heures graves où, divinisé, il s'était abaissé à opérer des miracles. C'est que les peuples, à ce moment, cherchaient un Dieu, pour se donner à lui, obéir à sa volonté. Marricus, en Gaule, avait soulevé des « bandes entières de Gaulois », en s'affirmant « Dieu venu sur la terre » pour restituer aux Celtes leur liberté perdue.

Vespasien héritait d'un Empire chancelant. Sur le Danube, des invasions de Roxolans, de Daces et de Sarmates — Iazyges, — avaient attenté au prestige romain (68). Vespasien, que l'Asie préoccupait davantage, dont le Trésor était à ménager, se contenta d'une surveillance, supprimant les camps de la Drave et de Dalmatie, concentrant ses forces sur le Danube même. Il réussit à soumettre la Petite Arménie, quelques principautés de la Cilicie, et constitua un « camp de légion » sur le Moyen-Euphrate. La destruction de la nation juive était son but principal. A Alexandrie déjà, courageusement, il avait fermé le temple rival du Temple de Jérusalem, élevé près de Memphis. Ce coup mortel asséné aux Juifs égyptiens, il était tenu d'achever son

œuvre en s'attaquant au Temple de Jérusalem même, la destruction du temple juif d'Égypte ayant rendu au Temple du Sanhédrin son antique importance. Titus était chargé de cette redoutable mission.

En Occident, un Batave, Civilis, de « race royale », du « pays où les enfants grandissent de bonne heure », suivant l'expression de Tacite, rêvait d'un empire indépendant où s'uniraient les Gaulois et les Germains. Les légions romaines du Rhin, à la mort de Vitellius, avaient refusé de reconnaître Vespasien, cet « Empereur des légions syriennes ». L'orgueilleuse fierté des Bataves était connue; c'est par eux que Paullinus avait eu raison des Bretons. Là encore, la lutte contre Rome se revêtait d'un caractère religieux : la chute du Capitole s'y interprétait, par la voix des druides, comme la preuve d'un abandon des Romains par les dieux. A côté de Civilis, deux Trévires, Classicus et Tutor, un Lingon, Sabinus, — qui se qualifiait de descendant de César, — revendiquèrent l'indépendance de la Gaule. Civilis reprenait l'œuvre insurrectionnelle de Vindex, nationale cette fois. Les troupes de Civilis s'accrurent des auxiliaires germains désertant les légions. Les Cannifates et les Frisons vinrent à lui, entraînés. Une première victoire de Civilis, le massacre des Italiens, fit accourir les Bructères et les Tenctères. La prophétesse Velléda promit aux Bataves la défaite des Romains.

L'armée romaine du Haut-Rhin, incapable d'agir, désorganisée, dut traiter avec Civilis, jurer fidélité à « l'empire gaulois » proclamé à Trèves. Les enseignes

des cohortes romaines flottaient à côté des enseignes germaines, « à figures d'animaux », apportées, pour la victoire certaine, du fond des bois sacrés. Rome n'était pas seulement vaincue, elle était humiliée, rabaissée, visiblement honteuse.

Mais les hordes germaines de Civilis, ravageant les vallées de la Moselle, de la Meuse et de l'Escaut, compromettaient l'empire gaulois fondé; les Germains agissaient en envahisseurs disposés à s'emparer de la Gaule. Les cités gauloises, inquiètes, rebelles à l'idée de cet Empire conquérant, résistaient à l'unification pourtant nécessaire, se querellaient; elles en vinrent aux mains. Les Lingons, conduits par Sabinus, — qui s'était fait nommer César, — furent battus par les Séquanes. Classicus prenait les allures d'un proconsul romain. Il y eut une scission marquée entre les « districts de l'Est » et le reste de la Gaule. Les Ubiens de Cologne ayant juré fidélité à l'empire gaulois, les Germains les accusèrent d'apostasie; la ville ne fut sauvée d'une destruction décidée que par l'intervention de Velléda. Une assemblée des « Peuples belges », à Reims, accentua les jalousies. Bientôt Langres et Trèves seules restèrent hautement à l'état de révolte. Mucien envoya Céréalis donner le dernier coup à l'empire gaulois avorté. L'impétueuse bravoure de ce Romain parut suffisante; car il était aussi imprévoyant que brave.

L'arrivée de Céréalis détermina la prompte défection des légions romaines passées à Civilis. Une défaite des Trévires amena la reddition de Trèves et de Langres.

Civilis, vaincu, perdu, offrit l'empire gaulois au général romain, à la condition que ce dernier confirmerait l'indépendance des Bataves. Céréalis dénonça simplement à l'empereur Vespasien l'offre de son ennemi ; et celui-ci, acculé, dut se défendre. Civilis réussit, par sa résistance opiniâtre, héroïque, battu à Castra Vetera, retiré « dans son île », indompté, à imposer aux Romains une paix qui faisait les Bataves « alliés » de Rome, tenus de fournir des soldats à l'empereur, mais non « tributaires ». Velléda était restée prisonnière des Romains (70). « Il y avait moins de honte pour les Bataves, écrira Tacite, à supporter les Empereurs de Rome que les femmes des Germains ».

La tentative avortée de Civilis laissait à l'esprit de ses vainqueurs l'idée d'une « confédération des Gaules » possible, d'un « empire gaulois » réalisable. La crainte de la Gaule et de la Germanie fit la cohésion des légionnaires. Vespasien retrouva enfin, grâce à Civilis (69-70), dans les deux armées du Rhin, rudement éprouvées, la force romaine que les successions de Néron, de Galba et de Vitellius, rapides et démoralisantes, avaient ruinée en quelques mois. Du côté de l'Orient, Vespasien reprit à la riche Byzance la liberté qui lui avait été octroyée.

A Jérusalem, cernés, les Juifs avaient armé tous les esclaves, livré au sort le choix du Grand Prêtre, fait du Temple une forteresse ; mais chaque « parti » avait encore dans la ville son quartier spécial fortifié. La disette commençant à sévir, on égorgeait les prisonniers,

jetés sans sépulture dans les rues. Les « nouveaux Macchabées », déchaînés, en plein vertige, attendaient le vrai Messie, celui qui les affranchirait de l'oppression romaine. Sur quelques autres points de la Judée, l'insurrection avait eu ses héros. Josèphe, — Pharisien descendant des Macchabées, — envoyé pour fomenter la révolte en Galilée (67), avait soutenu un long siège à Jotapate, contre Vespasien et Titus; il venait de capituler, d'acheter « l'amitié » de Vespasien en lui « prédisant son élévation à l'Empire ». Josèphe, à Rome, obtint le titre de chevalier.

Jérusalem restait seule insoumise, bravant Rome. Titus la tenait enveloppée de « machines », protégées contre les sorties furieuses par de l'infanterie et de la cavalerie. Les assiégés, acharnés à leur défense, mal conçue, mal conduite, s'épuisaient eux-mêmes en des émeutes perpétuelles, manquant de vivres, car ils avaient gardé dans les murs de la cité bloquée tous les étrangers qui y étaient venus célébrer la dernière pâque, fête ayant coïncidé avec l'investissement. Titus, agissant enfin, démolit les remparts, se saisit de la forteresse Antonia, brûla les portiques du Temple, le Temple ensuite (10 août) avec tout ce qu'il renfermait. Pendant un mois, dans la ville ensanglantée, une résistance surhumaine amena les Romains, finalement victorieux (8 septembre), à se montrer aussi cruels aux Juifs vaincus, que les Juifs l'avaient été entre eux pendant le siège. Tous les prisonniers furent égorgés, crucifiés ou vendus comme esclaves au marché public.

La politique romaine envers les Juifs resta ce qu'elle avait été jusqu'alors, incohérente, à la fois impitoyable et faible, contradictoire, bizarre. L'un des principaux chefs de l'insurrection, Simon de Goria, transporté à Rome sous le prétexte de figurer au Triomphe de Titus et de Vespasien, y fut la victime expiatoire des « péchés d'Israël », battu de verges longtemps, étranglé, sorte de martyre symbolique du « dernier des Juifs »; tandis qu'en Judée, les autorités romaines relevaient l'antique rivale de Jérusalem, la Sichem des « Juifs de Samarie », — Flavia Neapolis, — nouvelle capitale du « pays juif » politiquement maintenu. Vespasien, aussi fier d'avoir apporté aux Romains le baumier de Judée que de leur avoir donné « la paix juive », ne vit pas qu'il compromettait son œuvre, et que cette guerre, rude, longue, sans gloire, ne serait qu'un exemple achevé de la froide et inintelligente brutalité romaine. L'empereur s'égara dans les plus absurdes et les plus dangereuses manifestations.

A Antioche, déjà, Titus avait refusé d'expulser les Juifs, montrant que Rome n'en voulait qu'à la « nation » judéenne, et entendait respecter la « religion » d'Israël, alors que la guerre faite à Jérusalem, au contraire, l'avait été contre le Grand Prêtre et le Sanhédrin; car le Temple ne s'écroula pas sur les politiciens seulement, mais sur les fidèles, et sur l'autel. C'est Jéhovah qui était le grand vaincu. Aussi, dès ce jour, le lien religieux, si distendu, relâché, traînant, se roidit, et « tous revinrent à la tradition d'Israël », au Dieu

d'Abraham et de Jacob. Les prêtres du Dieu qui avait admis les Païens — l'empereur Auguste lui-même, — « dans le parvis du temple », courroucés maintenant, rancuniers, jaloux du Saint des Saints, se constituèrent en caste fermée, laborieuse.

La secte chrétienne était en dehors de l'incident; la chute de Jérusalem, cependant, allait tourner contre les Chrétiens, d'abord parce qu'une quantité considérable de Juifs, effrayés ou hésitants, se joignirent aux sectateurs de Jésus; ensuite parce que la chrétienté de Pierre, restreinte, timide un peu, confédération de communautés pures, s'absorba dans la vaste et triomphante idée de la chrétienté de Paul, universelle, militante, héritière de Jérusalem, et dans Rome!

Vespasien, admirablement servi par Mucien, tenait les prétoriens à leur devoir. Les légions, refaites, reformées, cessaient d'être un danger permanent, — les chefs désormais choisis en Italie, les légionnaires mélangés sans distinction d'origine. — Le Sénat était renouvelé par l'expulsion des « indignes », que remplacèrent des Italiens et des Provinciaux, administrateurs habiles. Les finances furent améliorées par le rétablissement des tributs dont Néron avait affranchi quelques provinces, — Comagène, Thrace, Achaïe, Rhodes, Samos, la Lycie, la Cilicie, — l'augmentation et la création de quelques impôts justes. L'intervention de Vespasien, constante, en ces œuvres diverses, découvrit les imperfections de sa justice ombrageuse, étroite, sévère, et de son administration minutieuse, tracassière,

avare, qui l'amèneront à favoriser les délations, à vendre les emplois et les grâces.

Il eut toutefois le sentiment de ce que la grandeur de Rome exigeait d'ostentations, et il érigea l'Arc de Titus, décida l'immense construction du Colisée — où 80.000 spectateurs « sauvages » pourraient s'asseoir, — innova une galerie de tableaux dans le temple de la Paix, réédifia le Capitole, commença une Bibliothèque universelle, malgré l'inquiétude soupçonneuse que lui causait l'indépendance et la multiplication des penseurs et des écrivains. Il chassa de Rome, en effet, les Stoïciens qui parlaient trop librement à son gré, et crut s'assurer la maîtrise des intelligences en instituant une « instruction d'État », en créant un professorat officiel, payé par l'Empereur. La simplicité de sa vie, et la générosité de ses sentences lorsqu'il s'agissait de ses adversaires, corrigeaient l'étrangeté énigmatique de certaines de ses décisions.

Cet Empereur de mœurs paisibles avait illustré l'Empire de victoires retentissantes, en Judée, en Germanie, en Gaule, en Bretagne. Cécina entreprit de le supplanter. Titus, déjouant le complot, fit assassiner le conspirateur à l'issue d'un festin où il l'avait convié. Vespasien mourut peu après (79), avec la réputation d'un sceptique très spirituel : « Je sens que je deviens Dieu », aurait-il dit à ceux qui assistèrent à son agonie.

Vespasien avait tâché de renouveler le règne d'Auguste. Titus, son successeur, violent et débauché, à peine absous du meurtre récent de Cécina, apparaissait

tel qu'un autre Néron, grand amateur de spectacles et familier des acteurs. Dès son avènement, Titus préféra la comédie de l'affabilité et de la douceur, se procurant ainsi le succès d'un universel étonnement. Il joua son rôle jusqu'au bout, rude et bon, impitoyable aux délateurs, sans doute parce qu'ils troublaient sa quiétude en dérangeant le calcul de sa vie publique. Il sacrifia, comme s'il eût été en scène, devant des spectateurs, « à l'intérêt d'État » l'amour passionné qu'il avait conçu pour la Juive Bérénice, cette « vagabonde » sœur d'Agrippa. Il pardonna de même, dramatiquement, à deux patriciens conspirateurs.

La nature, tout à coup, effroyablement convulsée, se joignit à la folie intense des hommes pour accomplir manifestement cette « consommation des siècles », cet avènement des « temps nouveaux » annoncés avec tant de fracas par les prophètes. Un incendie inextinguible consuma en trois jours le Capitole, le Panthéon, le théâtre de Pompée, la bibliothèque Palatine et une partie de Rome; la peste se répandit sur toute la longueur de la péninsule; le Vésuve, sous ses laves incandescentes, vomies en immenses flots rouges et fumants, ensevelit Herculanum, Pompéi et Stabies : un épais linceul de cendres, tombées en pluie lente et irrémissible, couvrant ensuite la mort tragique des cités disparues, hier si vivantes et si gaies!

Titus, autant qu'il le put secourut les victimes; et il voulut distraire le peuple de son épouvante en lui donnant, dans le Colisée achevé, des spectacles dé-

passant ce que Néron lui-même aurait pu imaginer. En des fêtes qui durèrent cent journées, ininterrompues, — 5.000 bêtes fauves, dit-on, lâchées dans l'arène en un seul jour, naumachies, gladiateurs, etc., — l'empereur comédien réalisa le fabuleux, comme, en construisant ses *Thermes*, il témoigna de ce que l'idée romaine pouvait concevoir d'énorme et de fastueux en art et en luxe. Titus succomba hors de Rome, dans la Sabine, à un accès de fièvre (81), après vingt-sept mois d'un règne qui laissa l'impression vague d'un prologue intelligent. On dira qu'il mourut empoisonné par son frère, impatient du pouvoir.

Les esprits dévoyés, à la fois excités et oisifs, surmenés et sans but, terrifiés et sans croyances, n'avaient même pas l'aliment d'une littérature appropriée à leurs désirs. L'Espagnol Sénèque, — le père, — rhéteur de profession, avait importé le goût des déclamations, l'exercice fastidieux d'une éloquence de forme appliquée à des sujets quelconques, puérils, parfois ridicules, gravement abordés.

Sénèque « le philosophe », également de Cordoue, — dont Caligula eut de l'ombrage et que Claude relégua en Corse, qu'Agrippine rappela pour lui confier l'éducation de Néron, — nourri, sans choix, de Platon, d'Aristote et d'Épicure, censura les mœurs et prôna la vertu, sans essayer un instant de la pratiquer. A défaut de système, et de conviction, Sénèque, en son style de décadence, passionné, donnait l'illusion d'une maîtrise, un art naturel suppléant à la pénurie de ses pensées,

dissimulant son ignorance. Ses « défauts agréables », suivant l'heureuse expression de Quintilien, lui valaient une influence; ses prédications, si sa propre vie n'avait été le démenti formel de ses discours, eussent été peut-être fécondes. Ses *Lettres à Lucilius*, leur décousu, se ressentent des aspirations générales, déjà chrétiennes, et le mépris des biens, qu'il professe, concourt à la rénovation sociale que les Évangiles accompliront L'indifférence, l'incrédulité, le dégoût universel, préparaient les esprits, par un pessimisme irréfléchi et sans compensation, à écouter les promesses de la littérature chrétienne, simple, claire, consolante.

Pomponius Mela, d'Espagne, géographe et écrivain, dont nous ne connaissons de l'œuvre qu'un abrégé, ouvrait les intelligences aux précisions critiques. Lucain, — fils de Mela? — venu de Cordoue, élève de Sénèque, ami puis victime de Néron, et que Tacite déshonore en l'accusant d'avoir dénoncé sa mère, étale, en l'ébauche de sa *Pharsale* inachevée, improvisation flagrante, le scepticisme démoralisant de son époque. Il croit louer hautement Pompée en disant « qu'il fit entrer dans le Trésor public plus d'argent qu'il n'en garda pour lui-même! » Ne recherchant qu'un succès littéraire, Lucain se joue, se moque de la vérité historique, effrontément. La hardiesse de l'auteur, incontestable, et la passion intermittente de son style crûment coloré, ne rachètent pas les incertitudes de sa langue, la monotonie de ses formules répétées, le grossissement voulu, excessif, de ses traits. La rhétorique espagnole, dominante, trahissait le

latin de Virgile; l'éloquence ampoulée se substituait à l'énergie. Lucain eut au moins le mérite de s'essayer en un sujet purement national.

Columelle, comme le géographe Mela, peignit fidèlement les tableaux matériels de la vie champêtre. Pétrone — s'il fut de cette époque, — choisit le même sujet que Lucain. Sa *Guerre civile*, épisode du *Satyricon*, dont nous n'avons qu'un fragment, s'attaque à la corruption romaine, la flagelle en quelques phrases violentes : « Les Quirites sont à qui les achète; ils prostituent leurs suffrages... Vénal est le peuple; vénale est la curie des sénateurs! » Ce roman, qui pourrait être une autobiographie, abuse des mots, est un scandale, mélange les critiques d'obscénités, associe le tragique au burlesque, couvrant d'élégance la fantaisie d'un fanfaron audacieux, bon versificateur, spirituel, colorant d'une verve native — Pétrone était de Massilia, — la platitude d'une langue déchue ; éloquent toutefois, surtout lorsqu'il invective les déclamateurs. La Gaule intervenait en même temps que l'Espagne dans l'évolution de la littérature latine, empêtrée dans un amalgame compact, forme et fond.

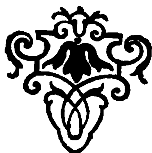
Comme Sénèque, avec plus de sérieux, car il était d'Étrurie, Perse, vrai poète, « doux et chaste », exprime des sentiments que l'aurore du Christianisme mettait au cœur. Il poursuit Néron. Les obscurités de son œuvre, désespérantes, pleine d'allusions énigmatiques, s'expliquent peut-être par la crainte qu'il avait de déplaire trop à l'empereur qu'il visait? Peut-être aussi, simplement,

cette originalité est-elle la résultante de son dédain, et lui suffisait-il d'exprimer ses pensées en sa langue propre, claire pour lui? Son œuvre, tourmentée, généralement prétentieuse, se relève çà et là d'un tableau saisissant, sobre, vrai.

Pendant que ces littérateurs, divers, portaient les derniers coups à la littérature romaine, agonisante depuis Auguste, Pline l'Ancien, l'infatigable optimiste, écrivait son *Histoire naturelle,* labeur extraordinaire, où le calme d'une persévérance miraculeuse, clairvoyante, souverainement honnête, refrène une passion de curiosité toujours en éveil, jamais satisfaite. Il mourut étouffé sous les cendres du Vésuve (79), dont il avait voulu suivre, de ses yeux, le phénomène et les dévastations. La grandeur de son œuvre, impérissable, encore actuelle, ne résulte ni du style, tantôt outré et redondant, tantôt lâche et mou, souvent obscur, mais du travail en soi, consciencieux.

Le despotisme myope des maîtres de Rome qui, depuis Jules César, avaient interdit l'exercice de l'éloquence et de la politique active, favorisant ainsi, par l'enrichissement et les loisirs forcés, la vocation des ouvriers de l'esprit, aboutissait à une littérature disparate, fausse, où Romains, Hellènes, Gaulois et Espagnols échangeaient leurs défauts, sans songer à s'emprunter leurs qualités. La pesante grossièreté romaine, l'affadissante subtilité hellénique, la bruyante rhétorique des Gaulois du Sud et la creuse emphase espagnole, sans critique, — le moindre des auteurs ne la supportant

pas plus que ne l'acceptèrent les Empereurs écrivains, Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron, poètes ou prosateurs, — se monumentaient en un fatras d'incohérences, de sentiments contraires, de styles disparates, incapables d'émouvoir, les inspirations heureuses y prenant des allures de cantates, les pensées nobles, exprimées sans art, y ressemblant à des niaiseries.



CHAPITRE XXVII

Littérature chrétienne. — Récits légendaires. — Les Épîtres. — Martyrs. — Les Évangiles. — L'Apocalypse. — Juifs et Chrétiens. — Jean, Paul et Jésus. — Les Actes. — Les Évangélistes : Luc, Matthieu, Marc, Jean. — La Doctrine. — Politique. — Le Dieu des Chrétiens. — Le christianisme des Apôtres. — La Bible et l'Évangile.



EVENUS superstitieux, les Romains en étaient à cette religiosité pratiquante où chaque fidèle appartient au prêtre qui l'a enseigné et le conduit. La diversité des rites officiés — les uns assez mystérieux pour inspirer de la crainte, d'autres effrontés et dangereux, mais trop suivis pour que l'Empereur osât y toucher, — constituait une sorte de Société des âmes, confuse, insaisissable. Lucien parle du Chaldéen qui conjurait les serpents, du Syrien « de Palestine » qui exorcisait les démons, de l'Arabe « magicien », du sorcier « venu des pays hyperboréens », du Libyen « qui fait des cures par la sympathie » ; et

dans des temples où trônaient des divinités asiatiques, — Isis n'a plus rien d'égyptien, — l'exaltation des sens allait jusqu'à la prostitution de la chair. Properce attribue l'infidélité de « sa Cynthie » au dévergondage des prêtres autant qu'à celui des acteurs. Ovide signale les fêtes religieuses — le sabbat des Juifs notamment, — comme surtout propices aux « chercheurs d'aventures galantes ».

Ces cultes, absorbants, et contagieux, tout extérieurs, uniquement sensuels, s'usaient en leurs pratiques mêmes, lassantes, n'offrant aux esprits aucun aliment. Les collèges de prêtres étaient dépourvus de doctrine, incapables d'enseignement, et sans littérature. Les desservants des divinités multiples sacrifiaient ou évoluaient, vaticinaient ou brûlaient des parfums enivrants, chantaient et dansaient, épouvantaient ou procuraient des jouissances, étaient aux yeux un spectacle bien ordonné, mais fixé, constamment semblable, sans « action », totalement privé de l'élément dramatique indispensable aux Aryens.

Parmi les Juifs, une secte nouvelle — les Chrétiens, — donnait précisément à ses prosélytes le rite d'un baptême purificateur, par l'eau, symbolique ou réel, simple, clair; la joie d'une prédication compréhensible, le secours d'une direction familière, l'appui d'une doctrine accessible à toutes les intelligences, un but déterminé, logique, et surtout la Personnalité d'un « Fondateur » adorable, sacrifié, crucifié, dont la Passion, racontée, terrifiait et fortifiait à la fois, poussant à la révolte par

groupe spécial; un Évangile « selon les Hébreux » et un Évangile « selon les Égyptiens », perdus; un Évangile « apocryphe » peut-être?... des Évangiles, enfin, antérieurs à ceux des quatre Évangélistes, et dont les Pères de l'Église citent des fragments, — Évangiles de Justin, de Marcion, de Tatien, — écrits disparus, que domine dans tous les cas l'œuvre définitive de la collectivité chrétienne primitive, monument indestructible d'une foi commune, édifié par des milliers de volontés, portant gravés à la base les noms de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean.

Par son Apocalypse, Jean, à la même époque, joint à l'œuvre si purement aryenne des Évangélistes un livre étonnant, inspiré des fureurs prophétiques, et introduit ainsi dans la littérature chrétienne première un élément de trouble intellectuel, asiatique. Un imposteur, Terentius Maximus, s'était donné en Asie Mineure comme Néron échappé à ses bourreaux, et réclamait l'Empire. Aux environs de l'Euphrate, un grand enthousiasme avait accueilli le « faux Néron », que les Parthes livrèrent aux Romains. Jean, relégué à Patmos, écrivit-il son Apocalypse (68-69) contre le Néron ressuscité, ou voulut-il atteindre la mémoire du vrai Néron, persécuteur des Chrétiens ? L'œuvre, incontestablement, visait Rome, assouvissait la vengeance juive; la « Bête », c'était « l'Empereur », quel qu'il fût, pour les lecteurs de la Vision. Et le Voyant célébrait le triomphe d'une Jérusalem nouvelle édifiée sur les ruines de la « prostituée de Babylone » étalant ses abominations sur les bords

du Tibre. Le Jésus du prophète fantastique maudissait les Romains : « Arrière les chiens, les artisans de maléfices, les impudiques, les meurtriers, les idolâtres, quiconque aime et commet le mensonge ! » Les élus, pour Jean, sont « tous Juifs », douze fois douze mille, — « douze mille par chaque tribu »...

Si les Romains, susceptibles de réflexion intelligente, avaient alors distingué la tranquille vie des sectateurs de Jésus des extravagances du Judaïsme écrasé, la bravade folle du nabi de Patmos — disciple authentique de Jésus, — eût été faite pour justifier la confusion où Chrétiens et Juifs allaient subir les conséquences d'une haine furieuse. En vain, suivant leur marche civilisatrice, laissant à leur colère sourde les Grands Prêtres de Jéhovah, les Apôtres auront abandonné les Pharisiens et les Asiatiques, l'Asie les reprend, s'attache à eux, les compromet ; en vain les Pharisiens et les Saducéens se montreront sourds à la voix de l'Évangile, résolument incrédules au Messie venu, obstinés adversaires du Christianisme promulgué : le Christianisme restera solidaire des Juifs incorrigibles. Les Juifs, plus que jamais, annoncent la prochaine arrivée du Messie « fils et successeur de David », belliqueux et vengeur, nouveau Cyrus rendant à la Jérusalem détruite la splendeur et l'omnipotence promises, malgré Rome, contre Rome ; tandis que les Chrétiens adorent Jésus, Messie pacificateur par excellence, soumis à l'Empire... Rome ne fait pas la distinction ; les Chrétiens seront poursuivis, martyrisés, chargés des péchés d'Israël.

C'est que le christianisme de Paul n'était plus le christianisme de Jésus; et le Jésus de Jean fut encore, dans un sens, une autre figure de Dieu. L'œuvre personnelle de Paul et l'œuvre personnelle de Jean — Épîtres, Évangile et Apocalypse, — firent une religion que les Galiléens n'avaient pas prévue, qui transforma la révolution accomplie en une sorte de réaction, où les sectateurs de Zoroastre, les Hellénistes et les Juifs furent admis à concourir. Il en advint, certes, que le Christianisme apparut plus tôt prêt pour la lutte, contradictoire évidemment avec ses pacifiques origines, — la mémoire de Paul ne tardera pas d'ailleurs à en être accusée, dénoncée, « anathématisée », — mais hiérarchisé, organisé, fort, en face du pouvoir romain.

Hors de Rome, dans les provinces, loin du centre d'action, le Christianisme attirait les souffreteux, les deshérités; il plaisait aux classes moyennes, dont l'honnêteté répugnait aux corruptions généralisées, cultes et plaisirs, cyniquement étalés. Les souffrances, le dégoût et le spectacle perpétuel de la « dureté romaine », de l'abus stupide des satisfactions matérielles chez les riches, avaient développé une sensibilité maladive qui disposait admirablement les esprits à recevoir la « Bonne Nouvelle ». Les Évangiles furent la manne providentielle de ces affamés; nourris de Jésus, désaltérés à la source fraîche, les cœurs desséchés se ranimèrent, une floraison d'espérance réjouit toute l'humanité.

Et qui donc eût songé, alors, à critiquer le délicieux récit évangélique? Tout au charme de la narration,

quel lecteur eût consenti à diminuer sa jouissance émue d'une objection sur l'impossibilité pratique, par exemple, d'une succession d'événements accomplis en trop peu de jours, la chronologie défectueuse des faits, les erreurs historiques? Quel philosophe chagrin, volontairement complice de sa propre désillusion, aurait osé, en ce livret merveilleux, noter les influences esséniennes, c'est-à-dire bouddhiques, les prières empruntées à l'Iran, les sentences morales des précurseurs juifs ou égyptiens, et — telle la page de la transfiguration, — l'idée grecque des métamorphoses?

Il est bien probable que les Chrétiens initiés à la vie et à la pensée de Jésus se renseignaient peu sur les auteurs du livret, car ils en connaissaient déjà, la plupart, des pages entières, depuis longtemps racontées; et il n'est pas surprenant, en conséquence, qu'aucune indication précise ne nous soit parvenue sur l'époque de la rédaction ou de la publication des Évangiles. Jésus s'étant exprimé en un idiome araméen, ses paroles étaient nécessairement traduites, et les textes actuels, nouvelle traduction, ne sont pas ceux qu'on lut d'abord dans les Églises diverses; mais une telle communion de sentiments admiratifs et de souvenirs tendres unissait les Fidèles, que l'écriture originale et les transmissions successives du recueil ne pouvaient guère en modifier l'essence, dénaturer surtout les formules caractéristiques des déclarations de Jésus.

Luc, cependant, en ses Actes, comme en son Évangile, prétendit faire œuvre d'historien. Ami et compagnon

de Paul, témoin du zèle inouï de l'Apôtre, que l'on attaquait déjà, le calomniant sans doute, et médecin, attentif et ingénieux, plus libre parce qu'il n'avait pas connu le Christ, et très helléniste, c'est-à-dire apte aux compositions, Luc croyait que les Grands étaient les ennemis irréconciliables des Chrétiens; et il rêvait d'une organisation démocratique, vaste, obéissant à des chefs institués, formidable, irrésistible. A l'imitation des auteurs grecs, il prêta son style à ses héros, dont il cita les discours, et soumit les faits, arrangés, aux nécessités artistiques de sa narration.

Luc choisit, élague, combine, imagine parfois, tout à son œuvre d'art, qu'il perfectionne. Ce qu'il veut, c'est persuader, « édifier », cherchant — loyal et touchant parti pris, — à raccorder les divergences qui avaient séparé Paul et les Apôtres de Jérusalem; corrigeant les prophéties qui ne s'étaient point réalisées; donnant enfin à la biographie de Jésus tout le relief d'une littérature délicate, soutenue d'un bon sens aryen, ordonné, logique, mais avec des préoccupations d'amitié — il est le « bien-aimé » de Paul, — et quelques rancunes, qui l'empêchent d'atteindre au pathétique. Il avait pris l'Évangile de Marc pour le compléter; sa compilation, accrue peut-être des notes de Matthieu, fut comme l'illustration coloriée, compliquée, alourdie, d'un chef-d'œuvre simple.

Matthieu, — par qui le drame de Jésus, raconté, secoua le monde d'un frémissement et le conquit au Dieu crucifié, — écho, mais combien fidèle! des paroles

du Christ, récitant naïf des merveilles accomplies, a comme Luc, toutefois, une préoccupation : il craint que les Églises ne se dissolvent par manque de tradition respectée, de doctrine fixe, et il appuie le Christ des prédictions bibliques réalisées, et il accepte la Loi d'Israël. En ramenant sans cesse l'histoire évangélique à l'histoire biblique, Matthieu décèle son inquiétude, sans parvenir à dissimuler l'intransigeance fondamentale, à ce sujet, du divin Fondateur. Cependant, timoré, n'ayant pour se défendre, en son ignorance native, que la finesse des simples, souvent trompeuse, quelques inutiles habiletés déparent son œuvre; il n'ose pas reproduire notamment la déclaration, pourtant formelle, de Jésus sur l'incertitude de l'époque où le Royaume de Dieu sera établi. C'est ainsi que le plus révolutionnaire des Apôtres, celui qui, par son Évangile, assurerait le triomphe du Christ ressuscité, allait, en même temps, relier presque par une soudure le Christianisme victorieux et rénovateur au Judaïsme vaincu et retardataire, déconsidéré.

Marc, plus hardi, plus sec, débute ainsi : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu... » et rien ne le distrait plus; il va droit à son but, généralisant, en même temps qu'il frappe de détails vrais, saisissants, un récit dont la sincérité explique le décousu, la brièveté parfois dure, presque analytique. Démocrate et dévot, Marc affirme la suppression de la propriété, « la revanche du pauvre », quitte envers Dieu des malheurs qu'il prévoit, s'il est resté fidèle aux rites par les-

quels se manifeste la religion. Car le premier Évangéliste — l'Évangile de Marc a la priorité, — avait le sentiment très net des conséquences de la révolution qu'il servait, des jours terribles qu'il préparait : « Car ces jours-là seront une calamité, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement de la création que Dieu créa, jusqu'à ce jour, et qu'il n'y en aura plus jamais ! »

Jean, qui n'écrivit son Évangile qu'après Matthieu, Marc et Luc, mécontent de certaines idées illusoires, à son point de vue, — celle de « la prochaine fin du monde », par exemple, devenue populaire, — et trouvant aussi, peut-être, que les souvenirs de Pierre, recueillis par Marc, répétés par Matthieu, différaient de ce qu'il avait vu et entendu, lui « le dernier témoin survivant » de la vie et des œuvres totales de Jésus, – Jean, vieilli, réclamant la place qui lui semblait due, impatient de l'occuper, étonne par le langage nouveau, en sa forme au moins, qu'il déclare avoir été celui de Jésus, et qui n'a plus rien d'hébraïque. Il rompt avec le passé juif, autant que cela était possible : « Vainement vous prétendez vous prévaloir de votre nationalité ; vous n'êtes pas sûrs d'arriver au Royaume par votre privilège d'appartenir à la race d'Abraham ».

Entre l'Évangile de Jean, dogmatique, obligeant à de la réflexion, menant aux discussions, favorable aux polémiques, aux subtilités, contradictoire avec la conception qu'on s'était faite, avant qu'il n'eût parlé, de la divine personne du Crucifié ; l'Évangile de Luc, composition d'un art trop savant, exclusif de toute émotion entraî-

nante; l'Évangile de Marc, original, d'une précision sèche, et l'Évangile de Matthieu, simple et vrai, clair et logique, humain et divin à la fois, épopée et drame, émouvant et consolant, les Chrétiens d'Europe ne pouvaient hésiter. Le Dieu de cet Évangéliste, où rien de judaïque ni de païen ne subsistait, Providence perpétuelle et intelligente, réalisait seul le rêve des Aryens d'Occident, et ils le proclamèrent Dieu unique, parce qu'en somme c'était eux-mêmes, tous ensemble, qui l'avaient reconnu, sans préoccupation de théologie, sans complication de culte ni de sacerdoce, nécessairement et éternellement bon et glorieux.

Le *Sermon sur la montagne*, collection de maximes pieusement colligées, rattachées au fil d'un seul discours, œuvre flagrante de l'universelle collaboration, fut le statut définitif de l'association nouvelle. La Cène demeura le sacrement commémoratif de l'union. Le calvaire, unique autel, idéal et réel, du Dieu fait homme sacrifié, dominant le monde, élevé par la souffrance et la résignation au-dessus du Christ-Docteur de Luc et du Christ-Prophète de Marc, touchait à la terre par son sang répandu, au ciel par l'appel attristé de sa dernière parole, Fils de l'homme et Fils de Dieu, sacrificateur et divinité, résumant tout en soi.

Mais les Apôtres étaient seulement des hommes, et le miracle de la communion universelle, consommée, allait subir les influences d'une civilisation à laquelle l'enthousiasme ne suffisait pas. Le paradis de l'Apocalypse, où les élus ne connaîtraient ni la faim, ni la

soif, ni « la chaleur accablante du soleil », matérialisait les espérances; l'humanité de Jean — « hommes de toute tribu, langue, peuple et nation », — reprenait le thème israëlite de domination « sur la terre »; le Messie biblique, victorieux, « trônant sur les ruines des empires », compromettait le Jésus de Matthieu; Luc, en paraissant provoquer les « infidèles », détournait sur les Chrétiens toute la haine que les Romains vouaient aux Juifs, faisant bénéficier Israël, presque exclusivement, de la gloire de Jésus : « Il y aura lamentation et grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, tandis que vous, vous serez jetés dehors, et qu'on viendra de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi pour se mettre à table dans le Royaume de Dieu ». Et tandis que Jésus avait prémuni ses disciples contre les dangers des ingérences politiques, le Christianisme recevait des Juifs la mission déplorable, perpétuée, du renversement des empires par l'intronisation de la dynastie de David, au moyen d'une révolution violente, anarchique, « démagogique et nationale », au sein du peuple d'Israël.

La politique des Évangiles, — si politique il y a, — républicaine, « toute d'égalité et d'amour », avec sa religion séparée de l'État et son royaume idéal, tournait à l'insolence, « courbait », aux termes de l'Apocalypse, sous le pouvoir d'un Éternel agissant, allégorique en la forme, réellement roi des Juifs, « et les rois de la terre, et les Grands, et les capitaines, et les riches, et les puissants,

et tous les esclaves et hommes libres »... Or Rome était encore frémissante au souvenir humiliant du soulèvement des esclaves en Sicile, ameutés et conduits par Salvius « savant en l'art des aruspices », guerre religieuse que les sectateurs de Jésus semblaient vouloir recommencer, malgré la chute exemplaire et retentissante de Jérusalem.

Le Dieu des Chrétiens devenait redoutable en effet, car il répondait à toutes les aspirations. C'était le Dieu qu'Anaxagore avait décrit, Un, omnipotent; c'était la Providence de Socrate substituée à la « force sans connaissance d'elle-même »; c'était le Dieu « véridique » du Rig-Véda; c'était l'Ormuzd des Perses, essentiellement bon; c'était le Dieu-Charité de Çakya-Mouni; et par le drame poignant de sa Passion, par la douceur profonde de ses paroles, par le miracle d'amour qu'il accomplissait, mouillant de tendresses toutes les angoisses, ennoblissant d'une joie suave, sensuelle, toutes les souffrances acceptées, Jésus rabaissait cet Apollonius de Tyane, ce « messie païen » vers lequel tant d'âmes lasses s'étaient tournées. Ainsi le Christ subjuguait les monothéistes farouches, les Païens inassouvis, les Asiatiques ivres de leurs corruptions, les Aryens totalement privés, depuis si longtemps, d'une divinité compréhensible, et il était enfin, pour les femmes, le Dieu au nom duquel Paul avait écrit aux Éphésiens : « Je vous recommande notre sœur Phœbé, qui est diaconesse de l'Église de Cenchrées ».

Malheureusement la doctrine de Jésus ne pouvait de-

meurer intacte; le christianisme du divin Fondateur devait subir la double influence des rhéteurs hellénistes et des docteurs juifs. Les Évangiles eux-mêmes montraient jusqu'à quel point les Apôtres vraiment Chrétiens, les plus fidèles et les mieux avisés, étaient loin déjà de la voie primitive, droite. Matthieu, Marc et Luc substituent au baptême aryen de Jean-Baptiste, « par l'eau », le baptême symbolique « dans l'Esprit Saint et le feu, — Marc, plus réservé, ne parle que de « l'Esprit Saint », — consécration qui justifiera, dans les assemblées, l'intervention des assistants « saisis d'inspiration », révélant des dogmes. Le *Logos* de Platon, des Hellénistes alexandrins, sera le Verbe, et Paul en déduira le « Verbe fait chair », supérieur au Dieu métaphysique et au Dieu de Moïse, puisqu'il confond les deux Idées, qu'il les annule en les réunissant en Jésus-Christ.

D'une idée philosophique ancienne, — simplifiée par Platon également : « Les anciens, qui valaient mieux que nous et qui étaient plus près des dieux, nous ont transmis cette tradition, que toutes les choses à qui l'on attribue une existence éternelle sont composées d'un et de plusieurs, et relient en elles, par leur nature, le fini et l'infini », — les Évangélistes extrairont la formule de la Trinité : le Père, cause et but du monde; le Fils, roi et conducteur; l'Esprit, force de l'Église... La théologie ira, complaisante aux idées païennes, jusqu'à concevoir une mythologie, en animant des abstractions, en personnalisant des symboles, tels les Anges, nommés, incorporés, fonctionnaires chargés de missions. La Bible

enfin, largement étalée à la base du monument nouveau, commandera aux lignes de l'édifice; si bien, qu'on ne pourra plus toucher scientifiquement, historiquement, au Livre des Juifs sans compromettre la solidité de l'œuvre du Christ. Le Nouveau Testament sera solidaire de l'Ancien : « Or donc, dit Matthieu, tout docteur instruit à l'égard du Royaume de Dieu, ressemble à un chef de maison qui tire de son magasin des choses vieilles et nouvelles ».

La civilisation chrétienne fut donc rivée à la civilisation judaïque; le prophétisme asiatique en imposa au bon sens aryen; la pénible histoire du peuple d'Israël devint le lourd prologue de l'Évangile; la rayonnante figure du Dieu sauveur s'assombrit sous le regard éternellement courroucé de Jéhovah; et les Chrétiens enfin, responsables de fautes qu'ils n'avaient point commises, furent, pour les Romains, les héritiers immédiats des Juifs incorrigibles, à détruire. Ne disait-on pas hautement, partout, que Jésus-Christ reviendrait « pour régner pendant mille ans dans Jérusalem »?



CHAPITRE XXVIII

De 81 à 117 ap. J.-C. — Domitien. — Agricola. — Expulsion des philosophes : Épictète, Dion Chrysostome. — Persécution des Chrétiens. — Nerva. — L'Apocalypse d'Esdras. — Trajan. — Persécution légale. — Martyre d'Ignace. — Daces. — Parthes. — L'armée de Syrie. — Arménie, Assyrie et Mésopotamie romaines. — Trajan à Babylone. — Écrasement des Juifs. — Les Chrétiens ennemis de l'État. — L'Empire et le Christianisme. — Les Barbares.



ONSIDÉRÉ dès sa jeunesse comme un Néron, dont les instincts mauvais cependant semblaient s'atténuer dans l'activité même de leurs précoces manifestations, Domitien — qui venait de succéder à son frère Titus, — conciliait ses exubérances avec un goût, affecté, d'études choisies et de matérielle sobriété. Son avènement le montra rigide, trop rigoureux parfois en ses jugements ; il dénonçait les abus, tâchait de les réprimer avec résolution. L'effet de ces débuts heureux persista dans les

provinces; l'empereur y conserva la réputation d'un bon administrateur, tandis qu'à Rome sa tyrannie, peu à peu, s'appesantissait. Hors de Rome, on ne cessa de vanter son « impartialité » et son « intégrité ». On le louait d'avoir reconstruit le Capitole incendié, d'avoir rétabli la bibliothèque Palatine, en envoyant de nombreux « copistes » à Alexandrie pour refaire les collections d'écrits perdues. La renommée de Domitien se forma surtout de la conception qu'on se faisait de l'Empereur désirable; on tournait à son profit les moindres détails sympathiques de sa vie ou de son gouvernement, avec de l'indulgence pour ses erreurs.

A Rome, l'empereur dissimulait mal son véritable caractère; la peur et l'orgueil déterminaient alternativement ses violences; sa jalousie féroce allait jusqu'au crime; sa rapacité lui faisait aimer, protéger, solliciter les délateurs, prononcer d'injustes sentences, fréquentes, dont l'unique but était d'atteindre et de saisir, légalement, les biens des condamnés. Il donna la mesure de son excessive vanité en exigeant qu'on l'appelât « Seigneur », puis « Dieu », quand on lui adressait une prière. Rome finit par l'avoir en exécration. Domitien rappela de la Bretagne Agricola (85), qui depuis dix-sept ans pacifiait l'Ouest, avait entrepris énergiquement la conquête du Nord, occupé l'île de Mona, ce sanctuaire « invulnérable » du druidisme, développé l'intelligente colonisation du pays. La réputation méritée de ce gouverneur étant insupportable au soupçonneux Domitien, Agricola devait disparaître.

Il fallait cependant que l'empereur eût au moins l'apparence des gloires dont il frustrait ses serviteurs. Il s'arrogea le titre de *Germanicus*, avant même d'avoir provoqué les Germains; il n'entreprit qu'ensuite une expédition contre les Cattes, campagne facile, toute de dévastation brutale, n'ayant pour but que la célébration d'un Triomphe, et qui servit de prétexte à la frappe d'une médaille où le prétendu vainqueur fit graver une Germanie enchaînée. Au spectacle ridicule du Triomphe de Domitien, des esclaves travestis figurèrent les prisonniers ! Cette comédie n'assurait la frontière ni du côté de l'Helvétie, ni du côté de la Gaule; l'empereur y envoya Trajan, avec l'ordre d'établir des postes fortifiés, et ce fut une ligne de retranchements séparatifs.

Du côté du Danube, les Daces, conduits par leur chef Décébale (86), avaient envahi la Mésie, bravé la puissance romaine. Domitien voulut se dégager en comédien d'une aventure qui compromettait le prestige de l'Empire. Décébale en effet se posait en rival de l'Empereur, avait conclu des alliances régulières avec les Suèves, les Iazyges et les Parthes; négociait de sa reddition conditionnelle; « traitait » sur un ton d'égalité; commandait à une armée disciplinée, organisée « à la romaine ». Domitien se hâta d'accepter la paix que lui offrait Décébale, et, dans Rome, il fit couronner le représentant du roi des Daces, Diégis, s'imaginant qu'on prendrait cette cérémonie pour le témoignage d'une suzeraineté imposée; on n'y vit que la consécration manifeste d'un « chef » de Barbares traitant d'égal à égal avec l'Empe-

reur. Les « étrangers » — les Barbares — au nom desquels Décébale avait agi, et dont il venait d'être reconnu le chef « couronné », eurent dès ce moment, aux yeux du monde, le caractère d'une Puissance avec laquelle Rome aurait à compter.

La courte et puérile diplomatie de Domitien traduisait en humiliation la politique déjà lâche d'Auguste et de Tibère, tendant à insérer l'Empire en deçà du Rhin et de l'Euphrate; Domitien se restreignit en deçà du Danube, avec un roi des Barbares au delà. Rome, certainement, était incapable d'extension; l'idée impériale s'était diminuée, maladroitement Domitien le démontrait. En Thrace romaine, il introduisit l'organisation « municipale » de la Grèce, y ravivant ainsi les souvenirs de l'indépendance. En Haute-Germanie, un incident naturel, une crue extraordinaire du Rhin, permit à Maximus de réprimer une révolte de « tribus germaines » soulevées par le gouverneur Lucius Antonius (92). Une victoire de l'usurpateur eût peut-être suffi pour inaugurer l'invasion des Barbares; c'était, dans tous les cas, après l'action de Décébale, une nouvelle preuve flagrante de l'affaiblissement d'un Empire que ses propres officiers trahissaient à l'occasion.

La « révolte d'Antonius » parut servir de prétexte à Domitien pour s'abandonner à sa tyrannie. On l'accusa d'avoir fait empoisonner Agricola, qui lui portait encore ombrage dans sa retraite, dont le silence l'inquiétait; il multiplia les meurtres autour de lui; il augmenta, par précaution, d'un quart, la solde des légionnaires, en in-

terdisant, par prudence, que jamais deux légions fussent réunies dans le même camp; il témoigna par ses cruautés de la terreur qui le faisait agir, voyant partout des assassins, persécutant toutes les classes de la société romaine, exerçant sa tyrannie maniaque à tout propos, — ordonnant, par exemple, d'arracher la moitié des vignes dans toutes les provinces, pour que l'on y semât davantage de grains. — Les hallucinations de l'empereur le rendaient furieux.

Il expulsa les philosophes : Épictète, l'esclave affranchi d'Épaphrodite, dont le stoïcisme lui était une sorte de reproche vivant, « l'amour et la pratique de la vertu » étant incompatibles avec les nécessités d'un autoritarisme impérieux; Dion Chrysostome, le Bithynien, dont les prédications véhémentes contre les « corruptions » lui déplaisaient. La « troupe » des discoureurs indépendants, écoutés, suivis et applaudis, troublait, agaçait ce virtuose jaloux de tous les succès.

Les Chrétiens n'ayant pas payé l'impôt spécial édicté pour la réédification du Capitole, en se refusant à reconnaître l'empereur comme Dieu, à le nommer « Seigneur », Domitien les poursuivit, les fit condamner, assistant volontiers aux supplices. Sa haine aveugle, insatiable, s'étendit à sa propre famille; il visait l'impératrice Domitia. Sa mort fut résolue. L'assassinat de l'empereur (18 septembre 96) fut accueilli par les applaudissements du Sénat. L'armée et « la lie du peuple », un instant ameutées pour la « vengeance de Domitien », furent apaisées par une distribution extraordinaire d'argent. On effaça le

nom du dernier des Flaviens sur les monuments publics. Un des conjurés, le vieux consulaire Cocceius Nerva, — « à qui les astres avaient promis l'Empire », — proclamé, inaugura le siècle des Antonins.

La paix, résultat d'une lassitude extrême, sourit au nouvel empereur. Il suspendit le cours de procès scandaleux, exila les délateurs, diminua les impôts, menaça de mort les esclaves et les affranchis qui dénonceraient leurs maîtres; il ouvrit ensuite l'accès des charges à tous les citoyens, puis répartit des terres aux pauvres, les éloignant ainsi de Rome, avec les enfants abandonnés, qui furent entretenus dans des villes italiennes; il voulut enfin que son palais demeurât toujours ouvert au public. L'ostentation d'un gouvernement paternel, appuyé, semblait-il, d'un Sénat appelé à délibérer sur « toutes choses », laissa voir trop tôt la décrépitude du vieillard indécis, Empereur dont les intentions étaient excellentes, sans doute, mais qui s'épouvantait déjà de la volonté des soldats et du tumulte de la plèbe. Il livra, par peur, les meurtriers de Domitien aux prétoriens sanguinaires, qui les réclamaient pour les supplicier, et il consentit à « remercier » les bourreaux d'avoir « puni des coupables ». Découragé par l'exemple de sa propre faiblesse, Nerva désigna sagement son successeur en adoptant le « général renommé » qui commandait alors les légions du Rhin inférieur, à Cologne, Trajan; il mourait trois mois après (27 janvier 98).

Nerva avait consacré l'avènement au pouvoir de princes philosophes. La rénovation morale, nécessaire,

désirée en un certain sens, très sensible chez les Stoïciens et dans la secte chrétienne, risquait de s'accomplir aux efforts combinés, associés, de la philosophie ancienne et de la religiosité nouvelle. Il eût suffi peut-être d'un génie centralisateur, d'un héros pacifique, animé d'une sublime abnégation, pour réunir ce qui restait de la sagesse grecque, raisonnée, à ce que les Apôtres avaient apporté d'aryen, de pondéré, pour transformer le monde, refaire la société, sauver l'Empire. Les philosophes ne l'essayèrent pas; les Juifs d'ailleurs les auraient contrariés, les Judéo-Chrétiens auraient empêché la conciliation. Le « parti philosophique » ne vit que des adversaires dans le groupe chrétien; le « pouvoir romain » n'entendit que le tapage d'Israël, assourdissant, insensé, téméraire, et il engloba les Chrétiens, tous, sans distinction possible désormais, dans le tumulte juif, odieux, insupportable.

Les Juifs, qui avaient le sentiment juste de l'affaissement de l'Empire, « poussaient des cris », annonçaient leur triomphe. Une apocalypse, attribuée à Esdras, signalait Rome comme une injustice : « Sion est déserte, Babylone est heureuse. Est-ce bien juste ? » Sion avait été détruite, et pourtant son « péché » n'était rien, comparé à celui de Rome! — Les temps de l'Éternel étaient échus : « Tu as dit [Seigneur] que c'est pour nous [Israël] que tu as créé le monde; que les autres nations nées d'Adam ne sont à tes yeux qu'un vil crachat!... » — Et les Chrétiens ne lisaient pas sans complaisance ces bravades injurieuses, échos bibliques, vociférations du « dernier

prophète », pamphlet qui consommait le déplorable rattachement des sectateurs de Jésus aux ambitions effrénées du « Peuple de Dieu », à la pesante, à l'accablante tradition du peuple d'Israël.

Rome accepta l'Espagnol Trajan (98), qui resta prudemment sur les bords du Rhin, se faisant plus désirable encore au Sénat, au peuple et aux armées. Il ne prit le chemin de Rome qu'après s'être convaincu de la merveilleuse et rassurante preuve de discipline que les légionnaires de son escorte donneraient en route, et il entra dans la Cité impériale à pied, ainsi que l'impératrice Plotine. La légende consacra cet événement simple, inattendu. Il osa dégrader, bannir et punir de mort, après un équitable examen, ceux qui avaient ordonné ou exécuté les supplices infligés aux meurtriers de Domitien, sans toutefois troubler les amis et les parents des victimes de l'empereur assassiné. Il inaugurait, pensait-on, un Empire tellement nouveau — quasi républicain, — qu'on « célébra » les héros des vengeances populaires, jusqu'à Brutus, jusqu'aux Grecs fameux qui avaient jadis « expulsé les tyrans de leur patrie ». C'était, pour les penseurs enclins à pronostiquer l'avenir, un second Auguste, mais un Auguste martial.

En effet, Trajan, dédaigneux des pompes impériales, fréquentant ses « anciens amis », participant à leurs fêtes de famille, chez eux, sortant sans garde protectrice, vivant sans faste, déconcertait ses ennemis possibles par la quiétude sereine de sa vie, et, familièrement, résumait ses intentions en cette formule, de style évangélique :

« Je serai avec les autres comme j'aurais voulu, citoyen, que les empereurs fussent avec moi ».

Il encouragea le repeuplement de l'Italie, en affectant des revenus à l'entretien des enfants pauvres; il supprima les « legs obligatoires » en faveur du Prince et réduisit à des proportions modérées les taxes abusives frappant les héritages; il préserva par la désignation du sort l'indépendance des procurateurs; il tâcha de subordonner à l'équité la tyrannie monstrueuse du texte des lois, et améliora ainsi l'administration de la justice romaine. Il renversa les obstacles que les empereurs avaient accumulés à plaisir contre le libre exercice des trafics, assurant de cette manière l'approvisionnement en grains des cités, éloignant la famine qui menaçait Rome constamment; et il protégea les provinces, en même temps qu'il fit participer les villes italiennes au bénéfice des privilèges jusqu'alors réservés à Rome à peu près exclusivement. Il exigea, enfin, que les candidats « aux charges de l'État » eussent en Italie le tiers au moins de leur fortune foncière, donnant l'exemple de cette intelligente décentralisation en faisant vendre les biens de l'Empereur au profit de l'État. « Il se trouva, dit Pline, volontiers étonné, que le domaine de l'État fût plus grand que le domaine du Prince ».

Le Sénat délibérait utilement; il intervenait dans l'octroi des « fonctions publiques ». Le peuple put croire que les élections aux Comices étaient rétablies, en entendant les candidats solliciter les suffrages, et l'empereur lui-même, présent au Champ de Mars parmi les candidats,

prononcer le serment selon l'antique formule républicaine, jurant avec solennité qu'il « n'avait rien fait contre les lois ». La haute taille de Trajan, la fierté de sa démarche, la bravoure de son affabilité, au milieu de cette tourbe et de ces corrompus aussi inquiets que séduits, lui garantissaient l'autorité qu'il détenait. On le surnomma *Optimus*; on lui décerna le titre de Père de la patrie. Le laconisme de ses décisions, si claires, impressionnait.

Maître en l'art de gouverner, Trajan excellait à dissimuler ses craintes autant qu'à faire valoir ses actes. Sa colonne Trajane, immortalisant ses exploits, est bien l'œuvre que cet artiste devait concevoir et faire exécuter pour la gloire et l'ornement de Rome, semblait-il, pour sa propre glorification en fait. La hardiesse de la grande route reliant le Pont-Euxin aux Gaules et la réparation de la Voie Appienne à travers les marais Pontins furent les objets d'une préoccupation de défense contre les Barbares, dont il appréciait la valeur. Il établit dans le même but les stations commerciales et militaires, répandues, et fit bâtir en Espagne, sur les fleuves, les ponts dont la solidité a défié le temps; il fit creuser les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, réparer et élargir le canal creusé du Nil à la mer Rouge. Trajan ennoblissait jusqu'à ses défauts; un luxe délicat relevait sa gourmandise; en recommandant que l'on n'exécutât jamais les ordres qu'il donnerait « après ses longs repas », il se précautionnait contre les excès de ses passions.

Trajan, au fond, ambitionnait la gloire d'Alexandre,

rêvait de dépasser Jules César. Pour réaliser ce rêve, il fallait d'abord délivrer l'Empire du danger juif, humiliant; débarrasser Rome de ces Chrétiens dont les doctrines étaient funestes à l'État, qui conspiraient, qui se multipliaient, qui s'organisaient, leur hiérarchie étant visible, leur « association secrète », avec leurs « assemblées mystérieuses », indépendantes, formant un État dans l'État. Au point de vue légal, strict, les Chrétiens étaient coupables de « sacrilège », de « lèse-majesté » et de « réunions nocturnes ». Les Romains patriotes, susceptibles d'apprécier exactement la moralisation évangélique, innocente, étaient retenus du côté de l'Empereur par les philosophes stoïciens jaloux, que la secte chrétienne impatientait, presque à titre de concurrente. De telle sorte que Trajan, « Souverain Pontife », était justifié de poursuivre jusqu'à la destruction les disciples de Jésus, comme on avait poursuivi et détruit les « Hommes des chênes », les druides. Le Dieu des Juifs n'avait-il pas engagé la lutte, défié la loi romaine en disant, par la bouche d'Esdras : « Périsse la multitude qui est née en vain, pourvu que me soit gardé mon grain de raisin, ma plante que j'ai élevée avec tant de soin ! »

Rome se reprenait; les pédagogues grecs étaient revenus, nombreux; Trajan, armé d'un optimisme invincible, entouré de philosophes anti-chrétiens, — sympathiques depuis Néron et Domitien, — avait l'horreur des Orientaux, qu'il méprisait; or les Chrétiens étaient pour lui des Orientaux. L'insolence des Juifs et l'héroïsme exalté des Chrétiens, confondus, bravaient Trajan. Le

Sénat de Domitien (95) avait décrété « qu'il n'y aurait plus de Juifs dans le monde entier », et les Juifs emplissaient encore Rome de leurs provocations ! Le chef des Chrétiens, l'évêque de Rome, Clément, celui dont « l'approbation faisait loi », n'était-il pas d'origine juive ? La crainte qui avait paralysé Domitien et Nerva, Trajan ne pouvait la subir ; il soumit les Chrétiens à l'exécution pure et simple, mais rigoureuse, des lois romaines.

Ignace, évêque d'Antioche, légalement convaincu d'attentat, fut condamné à « la mort par les lions ». On intercéda auprès de l'empereur, mais c'est Ignace qui fut inflexible : « Laissez-moi, écrivit-il, laissez-moi être la pâture des bêtes, grâce auxquelles il me sera donné de jouir de Dieu... Je mande à tous que je suis assuré de mourir pour Dieu, si vous ne m'en empêchez... Feu et croix, troupes de bêtes, dislocation des os, mutilation des membres, broiement de tout le corps, que tous les supplices du démon tombent sur moi, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ ! » Cette sainte folie tranquillisa Trajan, sans doute, car elle justifiait les rigueurs de la loi ; permettait, sans risque de défaillance, de poursuivre les Chrétiens qui se prêtaient à leur anéantissement.

Trajan, se consacrant à l'exécution de son grand œuvre, partit pour soumettre les Daces (101), affirmer la sécurité de l'Empire, du Rhin au Danube. Décébale, allié des Sarmates et des Parthes, attendait l'empereur. Avec 60.000 hommes et le concours du « brave Lusius Quietus », Trajan obligea Décébale à demander la paix (103). L'empereur envoya les députés au Sénat. De nouvelles

menaces signalées, Trajan reprit la campagne, jeta sur le Danube un pont bâti, vainquit Décébale, qui se donna la mort (106). La Dacie, province romaine, se peupla de nombreuses colonies, destinées à lui enlever son caractère national, de nouvelles villes, construites, dénationalisant le pays. Au Triomphe du vainqueur, à Rome, pendant les fêtes qui durèrent cent vingt-trois jours, le peuple émerveillé assista à des combats de gladiateurs où 10.000 captifs s'entr'égorgèrent, à des chasses où 11.000 bêtes fauves furent courues... La conquête ainsi célébrée « montrait » la pacification de la Thrace et de la Mésie; nul ne voyait, au nord de la frontière ainsi tracée, dans « la région barbare », la masse des invaincus, ou des refoulés, qui attendra son heure, après avoir constaté, avec Décébale, la possibilité d'un empire rival de l'empire romain, et avoir appris des Romains eux-mêmes l'art des batailles et la tactique des négociations.

La paix entre les Parthes et les Romains, solidaires en leurs relations trafiquantes, avait été rompue par Khosroès, qui venait de disposer du trône d'Arménie, vacant. Trajan pouvait d'autant moins supporter cette manifestation, que la douane romaine, en Asie, était mal établie, que les échanges pratiqués entre la Syrie et les vallées de l'Euphrate et du Tigre échappaient aux percepteurs. Trajan, qui ne quittait plus l'Orient du regard, partit de Rome (114), conduisant les légions de Pannonie, indispensables, l'armée d'Asie étant à peu près disloquée, corrompue, turbulente, ayant l'effroi des Parthes surtout. La renommée de Trajan fit plus que ses

légions; dès l'arrivée du « vieil empereur », les Orientaux se soumirent, successivement (115). L'Arménie fut réduite en province, le roi sacrifié.

La Colchide, l'Ibérie et l'Albanie obéirent aux rois que leur désigna Trajan. L'empire parthe fut ensuite envahi, la Mésopotamie occupée. Trajan entra dans Babylone. La région comprise entre l'Euphrate et le Tigre forma la nouvelle province romaine, — l'Assyrie, — presque toute peuplée de Grecs maintenant. Une flotte descendit le Tigre, puis l'Euphrate, pénétra dans le golfe Persique. Trajan, détourné de l'Inde, incapable d'exécuter le plan d'Alexandre, s'empara du moins — ce que le conquérant macédonien n'avait pas fait, — d'une partie de l'Arabie. Et il revenait, très glorieux, ayant en quelque sorte accompli sa mission, concevant sans doute pour Rome de grandes destinées, convaincu de la puissance de l'Empire rétablie, incontestable, sûr de son autorité personnelle définitivement consacrée, lorsque la nouvelle inattendue d'un soulèvement général le ramena à Babylone.

Un général avait été provoqué, battu et tué; Séleucie, Nisibe et Édesse, révoltées, étaient châtiées; mais Atra résistait, et d'Afrique jusques en Assyrie — à Cyrène, à Alexandrie, en Chypre et en Mésopotamie notamment, — les Juifs, ameutés, terrorisaient le monde par l'acharnement de leurs représailles, l'atrocité de leurs vengeances, la puissance mystérieuse — « divine », disait-on, — de leur incompréhensible vitalité : à Cyrène, 220.000 victimes « égorgées »; en Chypre, 240.000 « suppliciés »;

en Égypte, le temple de Némésis, « élevé par César à Pompée », renversé. L'expulsion des Romains et des Hellènes, pour la fondation de l'État juif, s'annonçait comme la réalisation des prophéties (116). Et ces revendications visaient également les Samaritains et les Chrétiens. Mais Trajan, plus que jamais, ne voulait faire aucune distinction; l'anéantissement du Judaïsme ne lui paraîtrait achevé que lorsqu'il l'aurait mortellement frappé, à la fois, en sa racine la plus profonde et en son branchage le plus haut. Rome écrasa donc les Juifs, épouvantablement, et mit les Chrétiens définitivement hors la loi.

Séleucie et Édesse incendiées, les rebelles massacrés à peu près partout, — à Alexandrie, par les Alexandrins hellènes eux-mêmes, — la « dernière insurrection juive » écrasée, Trajan mourut, découragé, ayant appelé son neveu Adrien pour lui remettre le commandement de l'armée de Syrie. Il agonisa à Sélinonte, en Cilicie (11 août 117), doutant peut-être du succès final des armes romaines. Ses cendres, recueillies, furent transportées à Rome et ensevelies au pied de la colonne « Trajane ». Sa mémoire y fut longtemps honorée.

Les Chrétiens, malgré eux, continuaient les Juifs; leur langage, tout à fait biblique, les dénonçait aussi sûrement qu'un accent dénonce l' « étranger » au sein d'une métropole; la morale évangélique, simple, était étouffée sous le fatras des prétentions d'Israël; et Jésus, pour la seconde fois, comparaissait devant un tribunal résolu à le perdre. La secte chrétienne, tout animée encore du

souffle de Paul, faisait de l'histoire d'Israël, avec ses anathèmes prophétiques, ses promesses insensées, le fond et le centre de l'histoire du monde; le « petit royaume » de Jérusalem, détruit, sans importance dans le passé, et que les historiens contemporains ignoraient presque, renaissait, dans les imaginations, supérieur aux empires de Perse, d'Égypte, d'Assyrie, par conséquent tout à fait redoutable. A plaisir, les Chrétiens se solidarisaient avec les meurtriers de Jésus, provoquaient la colère romaine, encore toute vibrante; ils oubliaient les Évangiles pour réciter les Apocalypses, contraignant Rome à les traiter en « ennemis publics ».

L'insurrection juive, dont les Chrétiens se trouvaient désormais responsables, leur nuisit moins toutefois que la belle ordonnance, au point de vue social, du gouvernement de Trajan. Les Empereurs, jusqu'à lui, avaient tenu leurs sujets de toutes classes en un tel état d'esclavage dégradant, que l'humanité, dans l'acception la plus générale du mot, allait à ceux qui se proposaient de la consoler ou de la servir, Païens, Chrétiens ou Juifs; les prosélytismes résultaient plus d'un risque couru, d'un « qui sait ? » tentateur, d'un espoir vague, que d'un calcul, d'un raisonnement ou d'une convoitise. On voyait une « communauté » charitable, et on entrait dans cette communauté comme dans un asile, sans réflexion, d'instinct, avec la seule certitude de ne pas choir dans une société pire. On quittait un groupe où il n'y avait rien, pour faire partie d'un autre groupe dont les « associés » montraient une enviable *sérénité*, parais-

saient ne plus souffrir matériellement, étaient sustentés, consolés et aimés.

Trajan avait été l'exemple imprévu d'un Empereur soucieux de la chose publique, disposé aux assistances, respectueux des devoirs de l'État envers les malheureux. Les enfants secourus, les indigents nourris, les « pauvres » transportés en des colonies agricoles, des taxes alimentaires exonérant les besoigneux de la lutte pour l'existence, le socialisme autoritaire, en un mot, institué par Trajan, enlevait aux Chrétiens la sympathie intéressée des misérables. En même temps, la faveur accordée aux philosophes, aux rhéteurs, les bibliothèques créées, les causeries reprises, les sentences et les aphorismes de nouveau discutés et colportés, donnaient aux Romains une occupation intellectuelle qui les dispensait de hanter les synagogues ou d'aller s'instruire aux paroles des sectateurs de Jésus. Un certain antagonisme séparait les philosophes des Évangélistes; il se formait entre la société romaine, ressaisie, et la société chrétienne, distincte, à part, une démarcation que Trajan définit en lui donnant la sanction légale : Tout chrétien est désormais en opposition avec la loi romaine, parce que le Chrétien adore un Dieu qui n'est pas Rome, attente comme Juif à la majesté de l'Empereur, fait partie d'une association illicite. Tout Romain qui va à Christ est donc trois fois coupable.

Les Chrétiens acceptèrent cette situation. De ce jour date l'histoire militante du Christianisme fait, car c'est à la mort de Trajan, après la dispersion des Juifs, que la

secte chrétienne, seule demeurée vivante, réelle et affirmée, est en face du pouvoir impérial, non plus aux mains d'Empereurs monstrueux, cruels ou imbéciles, susceptibles de justifier les plus violentes prédictions, mais aux mains d'une sorte de dynastie nouvelle, non romaine, organisatrice, habile, déjà glorieuse. Ces deux « puissances » se disputeront l'avenir du monde, l'une et l'autre également résolues, également armées, également chargées d'un héritage fatal, trop lourd : toute l'histoire romaine d'un côté, toute l'histoire juive de l'autre.

Rome est épuisée, certainement; mais le Christianisme est bien faible, l'Orient lui échappe. A qui parlera-t-on le doux langage de Jésus? Où est le peuple qui s'enthousiasmera pour sa parole rédemptrice? Où réside cette humanité que le sang du Christ a rachetée et que l'Évangile délivrera? Où sont, en un mot, ces Aryens seuls capables de comprendre Jésus? Ni les Romains ni les Chrétiens ne pensaient alors, certes, à ces Barbares que Trajan avait repoussés et qui devaient, par la destruction de Rome, restituer l'Europe aux Européens, rendre aux Aryas, avec leur domaine, leur morale, leur religion et leur Dieu.





INDEX ALPHABÉTIQUE ANNOTÉ

INDEX[1]

---

1. ABRÉVIATIONS : Ann, *annales.* — ch, *chapitre.* — cit, *cité par.* — Int, *introduction.* — Jo, *journal.* — l, *livre.* — N, *anonyme.* n, *note.* — p, *page.* — Rev, *revue.* — t, *tome.* — V, *voyez.*

laisse une Gaule écrasée, rançonnée, 63.

« Les Gaulois n'avaient aucune armée de ligne entretenue, exercée, et dès lors aucun art ni aucune science militaire. Aussi, si la gloire de César n'était fondée que sur la conquête des Gaules, elle serait problématique. » T. BAUDÉMENT, *Trad. Guerr. des Gaul., p. 334, n. 2.*

César à Lucques, distribue l'or des Gaulois, 66.

« Quand on sait que César répandit son or gaulois dans toute la république et qu'il en apporta une telle masse sur le marché que le change de l'or contre l'argent tomba de 25 p. c., cela fait comprendre quelles sommes la Gaule avait perdues par la guerre. » TH. MOMMSEN, *Hist. rom., t. VI, p. 350.*

« César avait fait de son camp l'asile de de tous ceux que quelque mécontentement public ou particulier forçait à s'éloigner de la capitale. » DE BROSSES, *Vie de Salluste, p. 19.*

Triumvirat César, Crassus, Pompée, 66. César brigue un second consulat. On nomme son ennemi Marcellus, 67. Il intrigue contre Pompée, achète le tribun Curion, qui s'oppose à la motion de Marcellus et à la levée des troupes chargées d'agir, et s'avance sur Rome. Pompée est envoyé contre lui, 68. Il franchit le Rubicon, prend Pisaurum, Ancône et Inguvium. Labiénus le trahit. Domitius l'arrête sept jours devant Corfinium. Les Césariens sont maitres de toute l'Italie et des îles. Entrée de César à Rome, 69. Il part pour aller détruire les forces pompéiennes en Espagne. Marseille l'arrête. Il franchit les Pyrénées. Cerné en Espagne. Bat rapidement Pétréius et Afranius ; oblige Varron à se rendre ; revient châtier les Marseillais, 70. César dictateur. Il rappelle les bannis, sauf Milon, 71.

« Si Cicéron avait parlé comme il sait écrire, dit l'épicurien [Milon], je ne mangerais pas aujourd'hui d'aussi bon poisson [à Marseille]. » V. DURUY, *Hist. rom., p. 313.*

Consul, marche contre Pompée. Passe l'Adriatique. Prend Oricum et Apollonie. Assiège Dyrrachium après avoir appelé Antoine. Scipion venant au secours de Pompée, César marche sur Scipion et Pompée. Bataille de Pharsale. 71. Défaite de Pompée, fuyant en Égypte, poursuivi. César passe l'Hellespont, soumet Cassius, arrive à Alexandrie. Théodore lui remet la tête de Pompée. Insurrection de l'armée égyptienne. César, assiégé, fait incendier la flotte. Reçoit un secours de Domitius, 72. Rejoint les légionnaires. Bat la flotte égyptienne. Repoussé, s'enfuit à la nage. Mithridate le Pergaméen le sauve. Il reprend l'offensive et bat le jeune Ptolémée. Fait Cléopâtre reine. Reste trois mois en Égypte, et part, laissant un fils à Cléopâtre, 73.

« Cléopâtre eut tant de joie et fut si fière d'avoir eu un fils de César, qu'elle fit bâtir un temple à Hermonthis, en commémoration de sa délivrance. » CH. BLANC, *L'Égypt., p. 235, n. 34.*

Révolte de Pharnace, punie. César donne le Bosphore à Mithridate le Pergaméen, rétablit Ariobarzane et Déjotarus détrônés et revient en Italie, 73. Nommé consul pour cinq ans et tribun à vie, il débarque à Tarente. Populaire à Rome. Révolte d'une légion, qu'il ramène à l'obéissance et punit. Va détruire les dernières forces pompéiennes en Afrique, 74. P. Sittius le rejoint. Échec devant Adrumète. Il bat Labiénus à Leptis. Rencontre Scipion. Juba accouru. César, épuisé de vivres, attend l'occasion. Salluste s'empare de magasins à Cercina. Juba s'éloigne. Nouvelles légions arrivées. César reprend l'offensive. Siège de Thapsus. Défaite des Pompéiens. Thapsus, Adrumète et Zama se rendent. Fuite de Labiénus, Varus et Sextus-Pompée. Caton à Utique, se suicide, 75.

« Après Thapsus... la République romaine est morte ; elle est dans le tombeau. » A. ALEXANDRE, *Trad. de Th. Mommsen, App., t. VIII, p. 295.*

César organise l'Afrique et revient

religieux, comme les produits de l'art plastique, les jeux publics, etc. » E. REUSS, *Ép. paulin., t. I, p. 145.*

Abdication des intelligences. Tache originelle. Mortification de la chair, 345.

« Depuis que la Bible et l'Évangile ont persuadé aux races venues de l'Orient et du Nord qu'une faute originelle pèse sur notre univers et que le problème de la destinée a une solution mystique et douloureuse, c'en a été fait de la Beauté antique. » P. BOURGET, *Parlem., 28 sept. 1882.*

« Si vous mortifiez l'activité du corps par l'esprit, vous vivrez. » S. PAUL, *Aux Rom., Tr. E. Reuss, t. II, p. 77.*

Paul refoule l'expansion des sentiments; impose le rituel tyrannique des Hébreux et l'inquiétude du Salut, 346.

« Car, comme disent ceux qui président aux mystères : Beaucoup portent le thyrse, mais peu sont possédés par le Dieu. » PLATON, *Le Phed., Tr. Chauvet, t. V, p. 32.*

Le livre de pseudo-Esdras, formulaire de l'office des morts. Christianisme pessimiste, illogique, 346.

« Ce sombre office [des morts], si plein de rêves grandioses, que l'Église récite sur les cercueils, semble inspiré des visions, ou si l'on veut, des cauchemars de pseudo-Esdras. » E. RENAN, *Les évang., p. 372.*

« Le christianisme est une religion pessimiste... et voilà la grande raison de son impopularité parmi nous. » F. BRUNETIERE, *Rev. des Deux-Mondes, 1er juin 1886, p. 701.*

Faux messies : Jacques, Simon et Menahem. Imposteurs et sicaires à Jérusalem : Révolte permanente. Rome visée. Simon de Gitton, à Alexandrie, se donne comme Dieu, plagie Jésus, fonde un Christianisme qu'Antioche et Rome accueillent, 347.

« L'idée que nous nous faisons de ce personnage énigmatique est donc celle d'une espèce de plagiaire du Christianisme. » E. RENAN, *Les Apôt., p. 272.*

Les Chrétiens s'organisent pour se défendre. L'idée monarchique pénètre au sein de la communauté; le gouvernement romain, modèle. Épiscopat. Le socialisme remplace le communisme, 347. Loi de grâce pour tous. Monarchie chrétienne; domination sans cesse extensible; pas de patrie. Nulle différence entre Claude et Paul. L'Église de Rome, municipe destiné à englober le monde, 348.

« Le municipe romain devint le berceau de l'Église. » E. RENAN, *Marc-Aur., p. 410.*

Pas de provinces autonomes. Enthousiasme. Rêves de gloire. Exploitation juive. Illusions, 348. Les Chrétiens confondus avec les Juifs, par Rome, dans la politique de répression. Légendes, 351.

« Et nous te forcerons, comme font les Juifs, à entrer dans notre bande. » HORACE, *Sat. IV, l. 1, p. 35.*

« L'empereur Claude avait rendu un édit contre les Juifs de la capitale, lesquels, selon le dire de Suétone, avaient troublé l'ordre public à l'instigation d'un certain Chrestus. » E. REUSS, *Ép. paulini., Int., t. II, p. 7.*

Rome, théâtre de la lutte pour l'avenir. L'Égypte, dédaignée, ne s'ouvrira pas au Christianisme, 351. Associations de Chrétiens : Pauvres, esclaves et femmes accueillis, 353. Paul enraye ce mouvement. Écarte les femmes, à la manière juive; sanctionne l'esclavage; dicte les devoirs des maîtres. A la Cité impériale, le Christianisme oppose l'Universalité, 354. Empire des âmes. Jésus-Christ tout en tous, 355.

« Il n'y a ni gentil, ni juif, ni barbare, ni scythe, ni esclave, ni homme libre, mais Jésus-Christ est tout en tous. » S. PAUL, *Aux Coloss. III, p. 11.*

Le contraire de l'Empire romain. Monothéisme. Religion universelle. Catholicisme bouddhique, fraternel. Dieu, maître unique, 355.

« La religion de saint Paul, comme celle de Mahomet, tendant à systématiser la doctrine universelle en lui donnant pour base l'idée d'un Dieu unique, dut nécessairement susciter partout des efforts intellectuels jusqu'alors inconnus. » J. LAFFITTE, *Cours de philos. prem., t. I, p. 77.*

« Lors de l'invasion grecque, les deux sectes [Parouschites et Saddouqites] étaient destinées à se livrer une guerre acharnée. » E. LEDRAIN, *Hist. d'Isr., t. II, p. 223.*

Divinités syriennes introduites : Seketh, Neith. Scribes, Nabis et Docteurs. Grande-Synagogue. Sacerdotaux fonctionnaires. Grands et Pontifes. Hasidites. Antiochus Épiphane. Querelles sanglantes. Iosé ben Ioser de Céréda, chef des Pharisiens, crucifié. Hasidites persécutés. Disputes au Sanhédrin. L'Être suprême discuté, 204. Hillel et Schammaï, 205. Les deux Écoles. Équité et traditions. La Loi. Les Esséniens s'éloignent, 207. Le Destin. L'âme immortelle. Hérode supprime le Sanhédrin. Zélotes, 205.

« La doctrine [des Zélotes] est des plus simples : Dieu seul est le maître; la mort est sans importance; la liberté est tout... » TH. MOMMSEN, *Hist. rom., t. XI, p. 99.*

Jean-Baptiste effraye les prêtres et les scribes. Excitation des Zélotes. Le Messie défini par le *Livre de Daniel*. Juifs mosaïques dispersés (V. *Juifs*). 209. Juifs d'Égypte, 209. La Nouvelle Jérusalem, promise, 212.

« Le rabbinisme a poussé jusqu'à l'extravagance sa description de la ville [Jérusalem] future. » E. LEDRAIN, *Hist. d'Isr., t. II, p. 298.*

Temple réédifié et inauguré par Hérode, 213. Varus entre à Jérusalem. Massacre de Juifs. Garnison romaine installée. Judas le Galiléen, ne reconnaissant pour maitre que le Seigneur Zebaoth, prêche l'expulsion des Romains; pris et exécuté : martyr, 215.

« Judas le Galiléen mort, et mort pour la foi, était plus redoutable aux vainqueurs impies que vivant. » TH. MOMMSEN, *Hist. rom., t. XI, p. 99.*

L'opposition a maintenant un caractère religieux. Césarée rivale de Jérusalem. Lutte contre le paiement de l'impôt, 215. Tibère ne réussit pas mieux qu'Auguste auprès des Juifs. Joseph Kaiaphas, dernier Grand Prêtre. Ponce-Pilate, qui succède à Gratus, applique tantôt la politique de Tibère, tantôt celle de Séjan. Il frappe cruellement les séditieux. Résistance générale de la Judée, 216. Jérusalem condamnée, 218. Mœurs des Juifs. Peuple nouveau. Langue. Bible nouvelle, grecque. Les Anciens expulsés (V. *Samarie*). Païens acceptés. L'État juif, 219. Le clergé jaloux du pouvoir. Le Sanhédrin, religieux, 220.

« ... les *cohanim* du Temple ont brûlé des aromates devant l'Éternel, sur l'autel des parfums, avant d'aller, à l'ombre de Babel, discuter sur l'origine du monde avec les devins de la Chaldée et les mages de l'Iran. » A. LEROY-BEAULIEU, *Les Juifs et l'Antisém., Rev. des Deux-Mondes, 15 juil. 1891, p. 378.*

Écritures grecques. Fureur biblique. Influence iranienne. Nouvelle langue. David psalmiste. Juifs mélangés d'Orientaux, 220. Persécution d'Antiochus : union des Juifs pour la défense. Dynastie de David. Triomphe des sacerdotaux. Jérusalem gouvernera le monde, 221. Esséniens, Juifs schismatiques, 224. La question du Messie. Disputes. Cinq partis à Jérusalem. Plusieurs messies, 226. Le messie juif, conquérant, terrifiant. Jérusalem s'enrichira des dépouilles du monde, 227.

« L'idéal [des Juifs] était bien de ce monde, il devait avoir ici-bas sa pleine satisfaction; le Messie les vengerait de l'esclavage d'Égypte et de la captivité de Babylone, en les substituant aux biens de leurs anciens oppresseurs. » F. BRUNETIÈRE, *Rev. des Deux-Mondes, 1er juin 1886, p. 700.*

Jéhovah de Jérusalem, autre que celui d'Alexandrie, 229. Jéhovah de Job conservé. Hillel repoussé. La Synagogue, mère d'erreurs, 237.

« La synagogue n'était plus qu'une mère d'erreurs. » E. RENAN, *Vie de Jés., p. 331.*

Agitations religieuses et philosophiques d'Alexandrie, 239. Vocifé-

« Jésus, à quelques égards, est un anarchiste, car il n'a aucune idée du gouvernement civil. Ce gouvernement lui semble purement et simplement un abus. Il en parle en termes vagues et à la façon d'une personne du peuple qui n'a aucune idée de politique... Mais jamais la tentative de se substituer aux puissants et aux riches ne se montre chez lui ; il veut anéantir la richesse et le pouvoir, mais non s'en emparer. » E. RENAN, *Vie de Jés.*, *p. 127*.

« C'est dans de nombreuses paraboles qu'il leur prêchait... et il ne leur parlait point sans paraboles. » S. MARC, IV, *Trad. E. Reuss.*, *p. 323*.

« Un trait qui caractérise les grands hommes européens est, à certaines heures, d'être pris de dégoût, tout en travaillant avec ardeur. » E. RENAN, *L'Antech.*, *p. 102*.

« Jean-Baptiste était profondément juif ; Jésus l'était à peine. » E. RENAN, *Vie de Jés.*, *p. 333*.

« Mais Jésus leur dit : Vous savez que les chefs des nations exercent leur domination sur elles, et que les Grands leur

« Le gouvernement non seulement ne faisait rien pour diminuer cette corruption [de Rome], mais il l'encourageait au profit de sa politique égoïste » TH. MOMMSEN, *Hist. rom., t. VII, p. 224.*

Dépeuplement de l'Italie, 33.

« Les villes grecques [du Midi de l'Italie] s'étaient fort affaiblies, en luttant avec acharnement les unes contre les autres... La domination romaine les acheva. » G. BOISSIER, *Jo. des sav., sept. 1885, p. 515.*

« La richesse et la misère, étroitement alliées, chassaient les Italiens de l'Italie et remplissaient la péninsule de bandes d'esclaves ou d'un silence effrayant. » TH. MOMMSEN, *Hist. rom., t. VII, p. 251.*

Provinces exploitées. États clients, 34. Intrigues. Nul patriotisme. Finances. Crédit. Impôts. Vénalité. Distributions de blé au peuple. Vétérans misérables, 35.

« ... Le blé, qui jusqu'ici a été la récompense de la fainéantise... » SALLUSTE, *Lett. à C. César, p. 157.*

Charité tournée en dilapidations. Agriculture abandonnée, 36.

« La rouille ennemie ternit l'éclat des charrues abandonnées. » CATULLE, LXIV, *p. 405.*

« On use des bœufs, on consume des hommes, et à peine suffisent-ils à la terre paresseuse, tant les fruits dépérissent et ont besoin de travail pour croître. » LUCRÈCE, *De la nat., l. II, p. 44.*

Industrie réservée aux esclaves. Assassins, 36. Immigration. Appauvrissement et enrichissement des citoyens, également funestes, 37.

« Un revenu sans proportion avec nos besoins, c'est une chaussure trop grande ou trop petite; elle nous fait choir ou nous blesse. » HORACE, *Épit.* X, *p. 145.*

Folies. Villas somptueuses. Intérêts. Spéculations. Le peuple mendiant, aux comices et au Forum. Soldats trafiquant de leur vie. Abus des esclaves et des captifs, 37.

« ... Jusqu'à quel point les Romains avaient poussé le mépris et l'exploitation de l'humanité... Jamais aucun peuple n'a plus abusé des esclaves et des captifs. » CH. LENTHÉRIC, *La Grèce et l'Orient en Provence, p. 280.*

« Aux temps de sobriété, on subsistait [à Rome] du travail des esclaves et des captifs; aux âges de débauche, on s'amusait de leur mort. » H. TAINE, *L'Italie, n. 1.*

Fortunes scandaleuses. Banquiers ruinant les prodigues. Dettes. Dépréciation de l'argent. Usure. Relations économiques déséquilibrées, 37. Riches et pauvres. Mépris et envie. Aristocratie encore intimidante. Plébéiens retenus. Femmes émancipées, politiques. Consuls désignés dans les alcôves, 39.

« Elles [les femmes, à Rome] faisaient aussi de la politique, paraissaient dans des conférences de parti et prenaient part, avec leur argent et leurs intrigues, aux coteries du temps. » TH. MOMMSEN, *Hist. rom., t. VII, p. 247.*

Sénateurs muets. Plus de bourgeoisie. Multiplicité des esclaves, 39.

« Les pauvres venaient [de toutes parts] grossir à Rome cette foule menaçante et affamée. » V. DURUY, *Hist. rom., p. 186.*

Pauvres expulsés du Sénat. Plèbe immonde, 40.

« Le Forum... une porcherie. » VARRON, *cit. Th. Mommsen, Hist. rom., t. VII, p. 345.*

Vente des grades, des votes, de la justice. La peur tient les tribunaux : juges lâches et corrompus, 40. Criminels d'État. Torture, 41.

« C'est pour découvrir la vérité, que nos ancêtres l'ont voulu chercher par les tourments et par les souffrances. C'est l'excès de la douleur qui contraint les hommes à dire tout ce qu'ils savent. » CICÉRON, *A. Hér., p. 16.*

Trafic des jugements, des négociations, des batailles et des conquêtes. Lois imaginées. Augures payés. Industrie des calomniateurs. Riches traqués, 41.

« Et ce que tu avais de poumons et de babil, tu l'as honteusement prostitué à l'infâme métier de calomniateur. » CICÉRON, *De l'Orat., p. 262.*

Vénalité et cruauté des juges. Insécurité, 42.

« *Démiphon* — Ah! qu'on a raison de dire que plus le sort nous seconde, plus il faut nous tenir prêts à quelque retour fâcheux, un danger, un désastre domestique, un exil! » Térence, *Le phorm.*, *p. 140.*

Le Droit. Plaideurs. Récusations. Le piège public. Avocats et *laudatores*, 42. Notion du juste perdue. Jurisconsultes, 43.

« Ceux qui y parvenaient [à la préture] n'étaient pas, en général, des jurisconsultes, et ils durent prendre des conseillers, des assesseurs, choisis parmi les citoyens qui se livraient spécialement à l'étude du droit. » Jousserandeau, *Acad. des sc. mor. et pol., 13 nov. 1886.*

Intrigues et corruption. Les « partis », 43. Avocats politiciens. L'éloquence. Rome envahie par les étrangers, 44.

« La vieille race latine avait, depuis longtemps, entièrement disparu de Rome. » Th. Mommsen, *Hist. rom., t. VII. p. 222.*

« Avec eux [les Syriens, très nombreux], débarquaient [à Rome] des troupes de Grecs, d'Asiates, d'Égyptiens, tous parlant grec. » E. Renan, *S. Paul, p. 98.*

Phéniciens et Juifs trafiquants, 44.

« Transportés par les Kaldéens dans différentes provinces, ou bien réfugiés en Égypte, les Juifs, à la captivité, modifièrent leur manière d'être. Quittant leurs troupeaux et leurs champs, ils se livrèrent au commerce. » E. Ledrain, *Hist. du peup. d'Isr., p. 246.*

Rome haïe et redoutée. Les Romains s'exploitent eux-mêmes, 45.

« Les Romains augmentaient leurs prétentions à mesure de leurs défaites ; par là, ils consternaient les vainqueurs et s'imposaient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre. » Montesquieu, *cit. Trad. de Florus, Hist. rom., p. 716, n. 84.*

Rome aux enchères. République disparue, 45. Consulat de Pison, 46.

« Le consulat de Pison fut digne des plus mauvais jours de la République. » V. Duruy, *Hist. rom., p. 275.*

Complot de Catilina. Cicéron chef des politiciens. Caton, Cicéron et Catilina, 48. Pompée et Crassus. Le Parti des honnêtes gens, 49. Pompée, Crassus et César, 50. La Gaule convoitée par César, 52. (V. *Gaule*), 53. Expédition de César en Gaule, en Germanie et en Grande-Bretagne (V. *César*), 54 et suiv. Milon contre Clodius, 65. Rome ensanglantée. César à Lucques. Triumvirat César, Crassus, Pompée. Consulat disputé. La crainte de César domine. Départ de Crassus pour l'Orient; il se fait battre par les Parthes, 66, 67.

« Crassus termina par une mort sans gloire, une guerre stérile et meurtrière. » Prévost-Paradol, *Ess. Hist. univ., t. I, p. 369.*

Cassius repousse les Parthes. Bibulus assiégé dans Antioche. La Cilicie menacée. Pompée à Rome, rêve de la royauté. Luttes armées. Milon fait égorger Clodius. Incendie. Pompée consul unique. César brigue un second consulat; on nomme son ennemi Marcellus, 67. Pompée chargé de ramener César, 68. César franchit le Rubicon. Pompée en retraite vers Capoue; passe l'Adriatique; se retranche à Dyrrachium. Valérius chasse les Pompéiens de Sardaigne. Curion tient la Sicile. César à Rome, 69. Campagne de César en Espagne. Marseille l'arrête; il charge Trébonius et Brutus du soin de la réduire et franchit les Pyrénées. Victorieux, 70. Dictature de César. Campagne contre Pompée. Siège de Dyrrachium. Intervention de Scipion, 71. Bataille de Pharsale. Hésitations de Pompée. Faiblesse de son armée, 72.

« Le camp de Pompée, pendant toute la guerre, fut comme l'asile sacré et inviolable de tous les débiteurs. » Salluste, *Lett. à C. César, p. 154.*

Pompée en fuite vers l'Égypte. Assassiné en débarquant. César à Alexandrie. Attaqué. Secouru, 72. Victoire de César. Cléopâtre, reine des Égyptiens. La révolte de Pharnace punie, César donne le Bos-

grêments et assorti au goût de son siècle. » TACITE, *Ann.*, *l.* XIII, II, *p.* 185.

L'affranchie Acté, rivale d'Agrippine. Fureur d'Agrippine. Néron, effrayé, fait empoisonner Britannicus. Agrippine, expulsée, brave l'empereur. Sénèque et Burrhus gouvernent, 371. Néron populaire, fou (V. *Néron*), 372 et suiv. Mort d'Agrippine. Burrhus empoisonné. Fuite de Sénèque, 373. Révolte des Bretons (V. *Grande-Bretagne*). Paullinus vainqueur de la reine Boudicca, révoltée. L'île de Mona, foyer du druidisme, profanée. Songes de Néron, 375. Prosélytisme juif, à Rome, insupportable. Conversions de maisons royales. Femmes romaines enthousiastes du Judaïsme, 376.

« C'étaient surtout les femmes qui acceptaient avec enthousiasme la religion juive. » TH. MOMMSEN, *Hist. rom.*, *t. XI*, *p.* 68.

Haine des Juifs à Rome, vivace, compliquée d'appréhension : Néron impatient de les détruire. Incendie de Rome; l'empereur en accuse les Chrétiens, qu'il confond avec les Juifs, 376.

« On les confondait encore [les Chrétiens] avec les Juifs sans cesse révoltés et traités en ennemis du genre humain. » PRÉVOST-PARADOL, *Ess. Hist. univ.*, *t. I*, *p.* 432.

Horribles supplices infligés aux Chrétiens ; le Christianisme date de cette persécution, qui sépare nettement les Juifs des Chrétiens, 377. Paul suspect (V. *Paul*), 380. Tiridate est venu reconnaître Néron. La Grande-Bretagne est soumise. Néron rêve de conquêtes; va en Grèce; s'attarde aux applaudissements et aux flagorneries des Hellènes; donne la liberté aux Grecs! Chante sa propre gloire, 381. Néron se défait de ses ennemis politiques. Guerres intestines en Germanie, 382.

« Les Germains, livrés à des dissentiments intestins, ne connaissaient plus la route du Rhin et de la Gaule. » V. DURUY, *Hist. rom.*, *p.* 428.

Rappelle Corbulon, trop victorieux en Asie. Thrace romaine. Scythes pacifiés. Campagne projetée en Éthiopie (V. *Commerce*), 382 et 383. Insurrection en Gaule. Vindex offre l'empire à Galba, qui le refuse. Néron envoie Virginius. Virginius et Vindex pris du même dégoût. Action engagée malgré eux. Suicide de Vindex. Les légions proclament Virginius, qui refuse l'Empire. Néron, abandonné de tous, épouvanté. Nymphidius, à Rome, fait proclamer Galba. Néron s'enfuit, 383, se cache; et rejoint, se fait donner la mort. L'œuvre de Néron. Insurrection de Jérusalem, 384 : Gallus, qui l'assiège, forcé de se replier ; battu. Titus, envoyé, laisse les Juifs s'épuiser, en leurs tueries systématiques, tenant leur ville cernée. Néron jugé : ses erreurs et ses crimes expliqués, 385 et suiv.

« J'ajoute que les vices propres à cette ville [Rome] et qui tiennent à son caractère même, on les conçoit pour ainsi dire presque dans le sein maternel : à savoir, la passion des histrions, le goût des gladiateurs et des chevaux. » QUINTILIEN, *Dialog. des orat.*, *ch.* XXIX; A. PIERRON, *Hist. de la litt. rom.*, *p.* 566.

Galba empereur, impopulaire, désigne Pison comme son héritier. Les Prétoriens lui opposent Othon. Soulèvement des troupes. Galba tué. Pison décapité. Othon empereur. Les Prétoriens, maîtres de Rome, nomment Sabinus préfet. Othon tâche de ressaisir l'autorité. Les légions du Rhin ont fait Vitellius empereur. Othon essaye de s'entendre avec son rival. Les légionnaires s'opposent à la négociation. Othon, battu, se donne la mort, 389. Vitellius, acclamé, livre l'Empire à tous les hasards. Révoltes en Mésie, Pannonie et Syrie. Les Orientaux nomment Vespasien empereur; Mucien et Alexandre le soutiennent. Vespasien, proclamé à Alexandrie, charge Titus d'en finir avec les

Juifs. Mucien soulèvera les légions du Danube et marchera sur Rome. Antonius Primus arrive, conduisant les troupes de Mésie et de Dalmatie gagnées à Vespasien. Vitellius est battu près de Crémone, incendiée. Flavius Sabinus s'empare du Capitole, 390. Vitellius implore la protection du peuple, 390, 391. Horrible bataille dans Rome. Le Capitole incendié. Sabinus et Domitien égorgés. Antonius Primus s'empare de la Cité. Vitellius insulté et mis à mort, lentement. Vespasien, à Alexandrie, s'assure de l'Égypte et de l'Afrique avant d'aller conquérir l'Italie, 391.

« Vespasien ne songea à conquérir l'Italie qu'une fois maître de l'Égypte et de l'Afrique. » TH. MOMMSEN, *Hist. rom., t. XI, p. 296.*

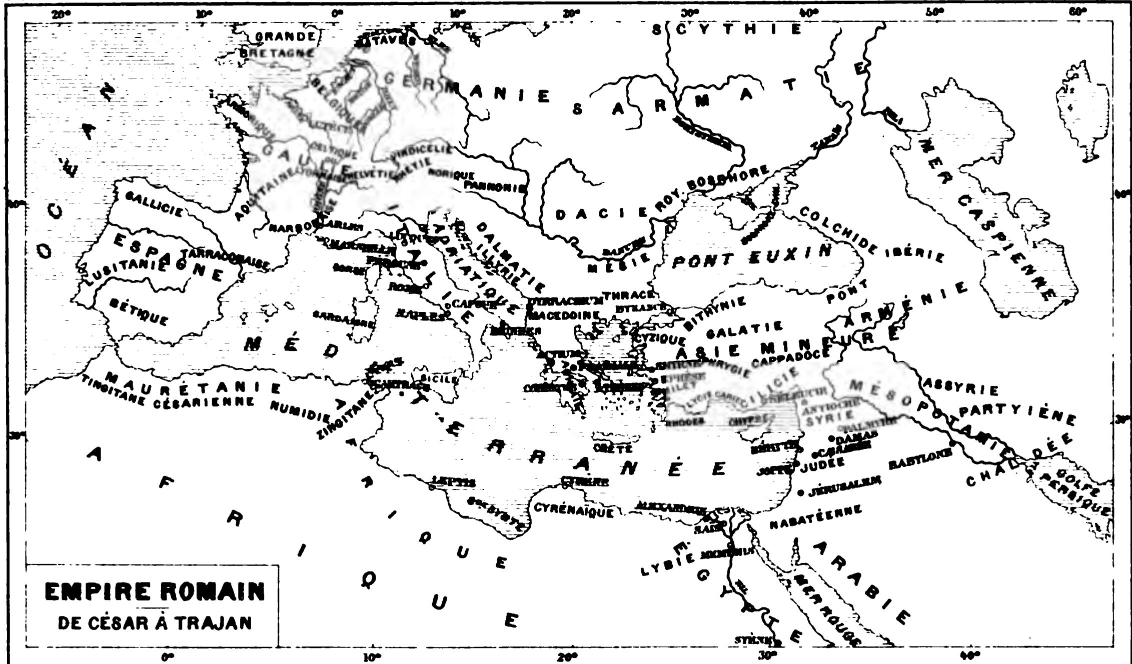
Vespasien, dévot à Sérapis, divinisé, fait des miracles. Railleries des Alexandrins. Il se décide pour Rome, 391. « Nouvel Auguste »? Empire compromis. Invasion de Roxolans, de Daces et de Sarmates (Iazyges). Vespasien soumet la Petite Arménie et quelques principautés de la Cilicie. Forme un camp sur le moyen Euphrate. Destruction des Juifs décidée, 392. En Occident, Civilis rêve d'un empire indépendant où s'uniraient Gaulois et Germains. Les légions romaines du Rhin n'ont pas reconnu Vespasien. Classicus, Tutor et Sabinus, avec Civilis, proclament l'indépendance de la Gaule. Les auxiliaires Germains désertent les légions. Succès de Civilis. Massacre d'Italiens. Velléda promet la victoire. L'armée romaine désorganisée. L'empire Gaulois est proclamé à Trèves, 393. Rome vaincue et humiliée. Des hordes germaines, ravageant les vallées de la Moselle, de la Meuse et de l'Escaut, compromettent l'empire Gaulois. Scissions en Gaule. Cologne menacée, sauvée par Velléda. Assemblée de Belges à Reims. Jalousies accentuées. Langres et Trèves seules en révolte. Céréalis donne le dernier coup à l'empire Gaulois, avorté. Défaite des Trévires. Reddition de Langres et de Trèves, 394. Civilis, battu à Castra-Vetera, obtient l'indépendance des Bataves. Velléda prise. L'idée d'une Confédération des Gaulois subsiste. La crainte de la Gaule et de la Germanie fait la cohésion des légionnaires. Vespasien retrouve une force. Il enlève sa liberté à Byzance. Juifs cernés à Jérusalem, s'entretuant, 395. Simon de Goria, transporté à Rome, victime expiatoire des Juifs; Sichem relevée en Judée, à titre de nouvelle capitale des Juifs. Politique incohérente et impitoyable. Le lien religieux se resserre chez les Juifs, 397. La chute de Jérusalem va tourner contre la secte chrétienne, 398. Gouvernement personnel de Vespasien. Stoïciens chassés. Il crée une « instruction d'État », 399.

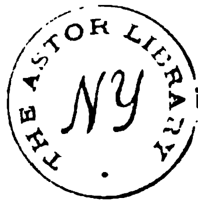
« L'Empire, jusqu'à Vespasien, n'avait rien qui put s'appeler instruction publique. » E. RENAN, *Les Apôt., p. 329.*

Cécina entreprend de supplanter Vespasien. Titus déjoue le complot. Mort de l'empereur, 399. Titus empereur. Nouveau Néron? Surprises. Titus est affable et doux. Il sacrifie Bérénice à l'intérêt de l'État. Convulsions effroyables de la nature : prophéties se réalisant? Incendie de Rome, inextinguible. Peste. Éruption du Vésuve détruisant Pompéi, Herculanum et Stabies. Titus secourt les victimes et distrait le peuple de spectacles, 400. Fêtes extraordinaires. Mort de Titus, empoisonné? Romains dévoyés, surexcités et oisifs; littérature insuffisante, 401 (V. *Littérature romaine*), 402 et suiv. Religiosité : Cultes et prêtres divers. Croyances confuses. Empereurs embarrassés. Prêtres chaldéens, syriens, arabes, libyens. Magiciens et sorciers, 406.

« Un Libyen qui fait des cures par la sympathie, un Babylonien ou Chaldéen, qui guérit par la magie et conjure les serpents, un Syrien de la Palestine exorcisant les démons et les expulsant du corps




EMPIRE ROMAIN
DE CÉSAR À TRAJAN
GRANDE BRETAGNE
BATAVES
GERMANIE
BELGIQUE
CELTIQUE
GAULE
AQUITAINE
NARBO
VINDICELIE
HELVÉTIE
RHÉTIE
NORIQUE
PANNONIE
SARMATIE
SCYTHIE
DACIE
ROY. BOSPHORE
MÉSIE
THRACE
BYZANCE
DALMATIE
ILLYRIE
ADRIATIQUE
ITALIE
ROME
CAPOUE
NAPLES
SARDAIGNE
SICILE
MACÉDOINE
CYZIQUE
BITHYNIE
GALATIE
ASIE MINEURE
CAPPADOCE
PHRYGIE
CILICIE
PONT
PONT EUXIN
COLCHIDE
IBÉRIE
ARMÉNIE
MER CASPIENNE
MÉSOPOTAMIE
ASSYRIE
PARTYIÈNE
CHALDÉE
GOLFE PERSIQUE
BABYLONE
ANTIOCHE
SYRIE
DAMAS
JUDÉE
JOPPÉ
JÉRUSALEM
NABATÉENNE
ARABIE
MER ROUGE
ÉGYPTE
ALEXANDRIE
LYBIE
SYÈNE
CRÈTE
RHODES
CHYPRE
CYRÉNAÏQUE
LEPTIS
MÉDITERRANÉE
AFRIQUE
MAURÉTANIE
TINGITANE
CÉSARIENNE
NUMIDIE
ZINGITANE
CARTHAGE
ESPAGNE
GALLICIE
TARRACONAISE
LUSITANIE
BÉTIQUE
OCÉAN
20°
10°
0°
10°
20°
30°
40°
50°
60°



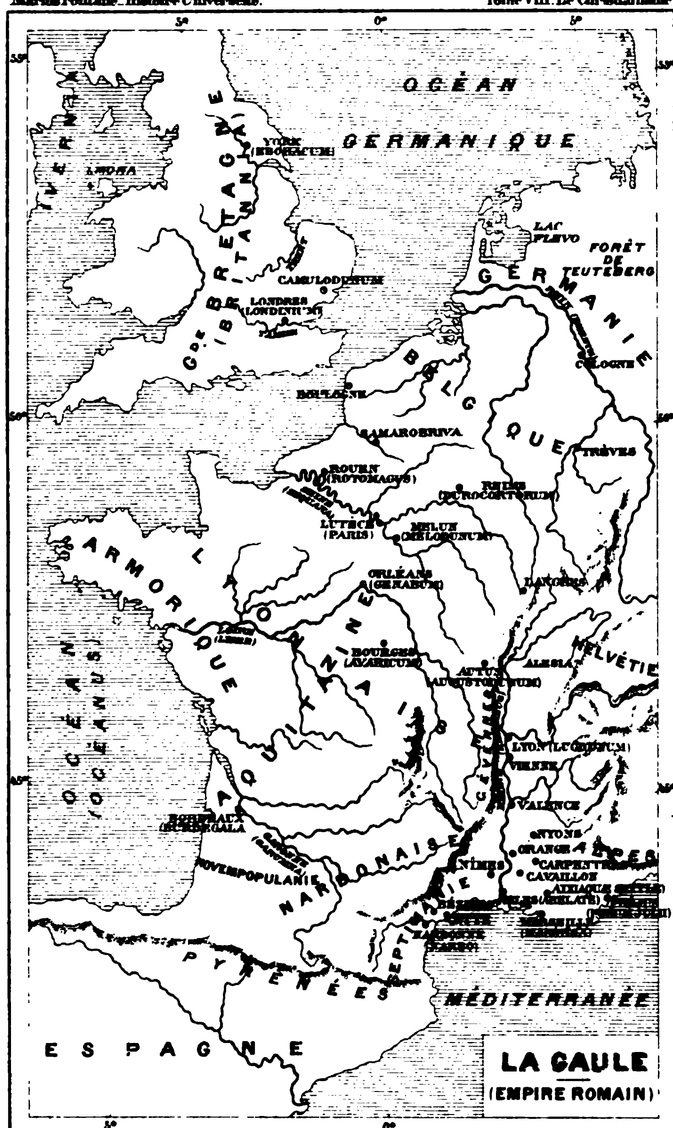

OCÉAN
GERMANIQUE
YORK (EBORACUM)
LAC FLEVO
FORÊT DE TEUTEBERG
GERMANIE
CAMULODUNUM
LONDRES (LONDINIUM)
Gde BRETAGNE
BRITANNIA
BELGIQUE
COLOGNE
BOULOGNE
SAMAROBRIVA
TRÈVES
ROUEN (ROTOMAGUS)
REIMS (DUROCORTORUM)
LUTÈCE (PARIS)
MELUN (MELODUNUM)
LYONNAISE
ARMORIQUE
ORLÉANS (GENABUM)
LANGRES
AQUITAINE
BOURGES (AVARICUM)
AUTUN (AUGUSTODUNUM)
ALESIA
HELVÉTIE
OCÉAN
LYON (LUGDUNUM)
VIENNE
CÉVENNES
VALENCE
NYONS
ORANGE
CAVAILLON
NÎMES
BORDEAUX
NOVEMPOPULANIE
NARBONAISE
MARSEILLE
NARBONNE (NARBO)
SEPTIMANIE
PYRÉNÉES
MÉDITERRANÉE
ESPAGNE
LA GAULE
(EMPIRE ROMAIN)



TABLE DES MATIÈRES

INDEX

CARTES

Achevé d'imprimer

le 1er novembre mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR É. KAPP

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

3